

COURS

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

J. SCHÆTTER

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ATHÉNÉE ROYAL GRAND-DUCAL DE LUXEMBOURG.

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

PREMIER VOLUME

HISTOIRE ANCIENNE



LUXEMBOURG

PIERRE BRUCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1873

Ce premier volume du cours d'histoire universelle que nous nous proposons de publier, n'est, en général, que la reproduction du premier volume de notre *Lehrbuch der allgemeinen Geschichte*.

L'histoire des peuples de l'Orient a subi de notables changements ; pour cette partie de l'histoire nous avons largement mis à contribution le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, publié par François Lenormant.

Le second volume de notre Cours, qui traitera de l'histoire du moyen-âge, paraîtra dans le courant de l'année prochaine.

Luxembourg, 4 septembre 1873.

L'AUTEUR.

Luxembourg. — Typographie J. Joris.

INTRODUCTION.

§ 1. Définition de l'histoire.

L'histoire universelle est le récit raisonné et fidèle de tous les faits et événements qui ont exercé une influence notable sur le développement de la société humaine. Comme tous les hommes descendent d'un même couple primitif, le genre humain ne forme qu'une *seule famille*, et l'histoire universelle est l'histoire de cette famille, en d'autres termes, la biographie du genre humain.

§ 2. Division de l'histoire universelle.

En créant l'homme, Dieu s'était proposé de le faire participer à sa gloire et à sa félicité. Doué de raison et du libre arbitre, l'homme peut choisir, s'il veut ou non, atteindre cette fin sublime. A peine créé, le premier être humain s'est révolté contre son créateur ; il renonça librement à sa haute vocation. Cependant Dieu ne le replongea pas dans le néant ; il eut pitié de lui et lui promit un Rédempteur.

Deux grands faits dominant par conséquent l'histoire du genre humain : La chute de l'homme avec la promesse d'un Rédempteur et l'accomplissement de cette promesse, c'est-à-dire, la venue du Messie. Chute et Rédemption ont une connexion intime. Le calvaire est le point culminant de l'histoire. L'histoire se divise donc en deux grands âges : les temps qui se sont écoulés depuis la création jusqu'à la venue de Jésus-Christ, ou l'*âge païen*, et les temps qui se sont écoulés depuis la naissance du Rédempteur jusqu'à nos jours, ou l'*âge chrétien*.

L'âge païen est la préparation du grand événement qui domine tous les autres. Après avoir abandonné le vrai Dieu, l'homme tomba bientôt dans le polythéisme le plus extravagant. Le fils de Dieu apporta l'Evangile au monde corrompu ; mais cette bonne nouvelle, devant être acceptée librement par l'homme, ne pouvait régénérer la société que d'une manière lentement progressive, et l'extirpation du paganisme n'eut lieu, en Europe, qu'à la dissolution de l'empire romain d'Occident.

L'histoire universelle se divise donc en deux vastes périodes :

1° *L'âge païen*, ou *l'histoire ancienne*, depuis la création de l'homme jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident. ¹⁾ (? avant Jésus-Christ. — 476 après Jésus-Christ.)

2° *L'âge chrétien*, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours. Cet âge se subdivise comme suit :

a) *L'histoire du moyen-âge*, depuis la dissolution de l'empire romain jusqu'à la naissance du protestantisme. (476—1517.)

b) *L'histoire moderne*, depuis l'origine du protestantisme jusqu'à nos jours. (1517 —)

L'AGE PAÏEN.

(? av. Jésus-Christ — 476 ap. J.-Chr.)

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE PRIMITIVE.

§ 1. Création. Chute de l'homme.

L'écriture sainte nous apprend que Dieu commença par créer le ciel et la terre et qu'il organisa successivement le monde durant six périodes que Moïse désigne sous le nom de jours. Après la création des poissons, des oiseaux et de tous les animaux de la terre, il mit le sceau à son œuvre, en faisant l'homme à son image et à sa ressemblance. Adam, créé par Dieu dans un état d'innocence absolue et de bonheur, fut placé dans les délicieux jardins d'Eden, pour les cultiver. Malheureusement il désobéit au Seigneur et cette désobéissance le fit condamner, lui et sa race, aux souffrances et à la mort. Le travail pour lequel l'homme avait été créé, devint, en expiation de sa chute, pénible et difficile : „Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front“, lui dit le Seigneur, et les suites de cette condamnation pèsent encore aujourd'hui sur tous les hommes.

¹⁾ Il est impossible, malgré les progrès de la science faits jusqu'à ce jour, d'assigner une date précise à la naissance du genre humain. L'écriture sainte ne contient aucune donnée positive à ce sujet, et les dates que les commentateurs ont prétendu en tirer, sont purement arbitraires et n'ont aucune autorité dogmatique.

§ 2. Le premier meurtre.

Adam et Eve, le premier couple humain sorti des mains de Dieu, eurent deux fils, Caïn et Abel ; le premier labourait la terre, le second faisait paître ses troupeaux. Caïn, ayant tué son frère par jalousie, s'enfuit dans des contrées désertes, et, maudit de Dieu, il persévéra dans l'impénitence. Le Seigneur donna à Adam un troisième fils, nommé Seth, de la postérité duquel devait sortir le Sauveur du monde. Les descendants de Seth restèrent fidèles aux traditions religieuses de la révélation primitive et furent appelés les *enfants de Dieu*, tandis que les descendants de Caïn qui persévérèrent dans la rébellion, furent nommés les *enfants des hommes*. Aux descendants de Seth appartiennent les patriarches Hénoch, Mathusalem, Lamech et Noé, qui vivaient du produit de leurs troupeaux et se vouaient au service de Dieu. Quant aux descendants de Caïn, ils virent surgir parmi eux des hommes puissants qui bâtirent des villes et qui ne songeaient qu'à rendre leur vie agréable par les inventions les plus diverses.

§ 3. Le déluge.

Les enfants de Dieu ne restèrent pas longtemps isolés des enfants des hommes. Leur fusion ne tarda pas à se faire et amena la corruption générale du genre humain. Le Seigneur, irrité, résolut alors d'exterminer de dessus la terre l'homme qu'il avait créé. Seul, le juste Noé, un descendant de Seth, trouva grâce devant lui. Dieu lui ordonna de bâtir une arche, d'y entrer avec sa femme, ses trois fils et leurs femmes, et de prendre avec lui un couple d'animaux de chaque espèce. Cela fait, le déluge commença. Ce fut une inondation universelle qui dépassa la cime des plus hautes montagnes et fit périr tous les hommes, à l'exception de la famille du patriarche. Les traditions de presque tous les peuples ont conservé le souvenir du déluge et sont d'accord, dans presque tous les détails, avec le récit biblique.

§ 4. Dispersion des peuples.

Après cent cinquante jours, les eaux du déluge commencèrent à se retirer de la terre ferme. Au septième mois, l'arche s'arrêta sur le mont Ararat et Noé sortit avec les siens pour prendre possession de la terre. Le genre humain se trouvait ainsi réduit à Noé et à ses trois fils, Sem, Cham et Japhet.

Les descendants de Noé se multiplièrent rapidement et descendirent des montagnes pour se fixer dans les immenses plaines que baignent le Tigre et l'Euphrate, contrée primitivement

appelée Sennaar. Tous les hommes, issus d'une même famille, parlaient alors la même langue.

L'orgueil s'empara de nouveau des hommes et ils se dirent dans leur insolente audace : „Allons, courage, bâtissons une ville et une tour qui s'élève jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre avant de nous disperser par toute la terre.“ Mais Dieu châtia leur orgueil en mettant la confusion dans leur langage et, ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils furent obligés de se disséminer. La tour, restée inachevée, fut appelée *Babel*, c'est-à-dire la confusion. Le souvenir de la construction de la tour de Babel et de la confusion des langues qui s'y rattache, s'était conservé chez les Babyloniens, comme il ressort clairement d'une inscription du roi Nabuchodonosor, découverte il y a plusieurs années, et dans laquelle le roi se vante d'avoir réparé cette tour en l'honneur d'un de ses dieux.

Ce fut environ un siècle après le déluge universel, que les descendants des trois fils de Noé se séparèrent pour aller peupler la terre. Les *Sémites* choisirent l'Asie méridionale, l'Arabie, l'Hindoustan, l'Indo-Chine et la plupart des îles de l'Océan Pacifique, les *Chamites* occupèrent l'Afrique et les *Japhétites* se répandirent en Europe, en Amérique, dans l'Asie centrale et dans l'Asie septentrionale.

SECONDE PARTIE.

LES PEUPLES ORIENTAUX.

LES ÉGYPTIENS.

§ 1. Notions géographiques sur l'Egypte.

L'Egypte est une longue vallée, resserrée entre deux chaînes de montagnes, dont celle, à l'est, est nommée arabique, et l'autre, à l'ouest, libyque. Cette contrée serait aride, inculte et inhabitable, sans les inondations annuelles du Nil qui, descendant de la haute Abyssinie, entre à Syène en Egypte, coule lentement et uniformément vers le nord et se jette dans la Méditerranée, autrefois en sept, aujourd'hui encore en deux branches principales, celle de Rosette à l'ouest et celle de Damiette à l'est.

La pluie est un phénomène assez rare en Egypte. Tout ce qui n'est pas arrosé par les eaux du Nil, ne produit ni moissons, ni légumes, ni arbres, ni herbes. L'Egypte entière est un présent du

Nil. Grâce aux pluies périodiques qui inondent la haute Abyssinie, ce fleuve commence à se gonfler chaque année au solstice d'été. Peu après ses eaux atteignent les hauteurs de ses bords et finissent par les dépasser et par se répandre subitement dans toute la vallée, qui est généralement plus basse que les rives du Nil. Par un arrosage artificiel on est parvenu à étendre au-delà des limites de l'inondation le bienfait qu'elle apporte au sol. A la fin de septembre, les eaux atteignent leur plus grande hauteur, la conservent quelques jours seulement, puis commencent à décroître ; au mois de décembre elles rentrent dans leur lit et laissent, en se retirant, un limon fécond qui remplace à la fois l'engrais et le labourage. Pendant le débordement du fleuve, l'Egypte forme un vaste lac au milieu duquel s'élèvent, semblables à des îles, les villes et les villages placés sur des élévations de terrain naturelles ou artificielles.

La prodigieuse fertilité de l'Egypte est due à ces inondations périodiques. Les côteaux sont couverts de figuiers, d'orangers, de grenadiers et de vignes ; dans les plaines on cultive toutes espèces de blés, la canne à sucre, le riz, le lin et le coton. Sur les bords du Nil croît la plante nommée papyrus, espèce de roseau à larges feuilles qui servaient de papier à écrire à tous les peuples de l'antiquité. Le règne animal comprend le crocodile et l'hippopotame, bêtes féroces et voraces, l'hyène et l'ibis sacré qui détruit les œufs des crocodiles.

Le climat est en général sain ; mais les exhalaisons qui se répandent après la retraite des eaux, produisent assez souvent des maladies contagieuses. Un vent embrasé du midi, appelé *Sémoum* ou *Khamsyn*, mortel pour les hommes et pour les animaux, est, surtout en été, un véritable fléau pour le pays.

Division :

1. *La haute Egypte*, appelée aussi *Thébaïde*, s'étend depuis *Syène* jusqu'à la ville de *Chemmis*. La ville principale de cette contrée était *Thèbes*, la ville aux cent portes. Les autres villes remarquables étaient : *Tentyris*, *Myos-Hormos* et *Bérénice*.

2. *L'Egypte moyenne ou centrale*, appelée par les Grecs *Heptanomide*, s'étend depuis *Chemmis* jusqu'à la division du fleuve près de la ville de *Cercassore*. La principale cité était *Memphis*, seconde capitale de l'Egypte.

3. *La basse Egypte*, appelée *Delta*, à cause de sa forme presque triangulaire, depuis *Cercassore* jusqu'à la Méditerranée, était le véritable grenier de l'Orient. Les principales villes étaient : *Saïs* avec le célèbre temple dédié à la déesse *Neith*, portant l'inscription :

„Je suis tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera ; et personne n'a encore soulevé le voile qui me couvre.“ *Tanis, Busiris, Pelusium, Naucratis, Alexandria* et *Heliopolis* avec un célèbre temple dédié au Soleil.

§ 2. Religion.

Au fond de la religion des Egyptiens on retrouve la grande idée d'un Être suprême, reflet incontestable de la révélation primitive. Malheureusement, cette idée sublime de Dieu s'obscurcit de très-bonne heure et se confondit peu à peu avec les manifestations de sa puissance ; ses attributs et ses qualités furent personnifiés en une foule d'agents secondaires, concourant à l'organisation générale du monde et à la conservation des êtres. C'est ainsi que se forma le polythéisme qui, dans la variété et la bizarrerie de ses symboles, finit par embrasser la nature tout entière.

Osiris, le dieu solaire, *Isis*, la déesse lunaire, et *Horus*, fils d'*Osiris* et d'*Isis*, étaient des divinités nationales qui jouissaient d'un culte universel dans toutes les parties de l'*Egypte*. Outre ces divinités, chaque province avait encore ses dieux spéciaux et ses rites particuliers. *Phtah* était le dieu tutélaire de *Memphis* ; *Sérapis* était l'objet d'un culte spécial à *Alexandrie* ; *Cneph* était surtout vénéré dans la *Thébaïde* ; *Neith* à *Saïs* et *Ammon* à *Thèbes*.

Ce qui caractérisait surtout la religion des Egyptiens, c'était le culte des animaux, la plus grossière et la plus monstrueuse aberration dans laquelle l'esprit humain puisse tomber. Par suite du péché originel, l'intelligence de l'homme s'obscurcit à tel point que, pour symboliser les attributs, les qualités et la nature des diverses divinités, il eut recours aux êtres du règne animal dans lesquels il croyait trouver les images vivantes de ses dieux. Les animaux que les Egyptiens avaient en grande vénération, étaient les suivants : Le taureau, la vache, le bélier, le chien, le chat, le crocodile, l'épervier, l'ibis, le loup. „Si, dit Hérodote, on tue avec préméditation quelqu'un de ces animaux, on est puni de mort ; si on le fait involontairement, on paie l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer ; mais si l'on tue un ibis ou un épervier, même sans le vouloir, on ne peut éviter le dernier supplice.“ Un soldat romain, sous les Ptolémées, ayant tué par hasard un chat sacré, fut égorgé par le peuple en fureur, malgré l'intervention du roi et le nom si redoutable de Rome. On dit que Cambyse, lorsqu'il envahit l'*Egypte*, fit placer en avant de son armée une rangée d'animaux sacrés, et que les Egyptiens se firent battre, plutôt que de courir le risque d'en tuer.

De tous les animaux sacrés, le plus vénéré et le plus célèbre était le taureau „*Apis*“, incarnation de *Phtah*, dont le culte tenait le premier rang dans la religion de Mémphis. Fruit d'une génisse mystérieusement fécondée par un rayon céleste, Apis devait être noir, avoir un triangle blanc sur le front, et au flanc droit une marque ayant la forme d'une demi-lune. Quand le Dieu venait à mourir, l'Égypte entière était en deuil et partout on se livrait à de solennelles lamentations. Dès qu'il se manifestait de nouveau, c'est-à-dire quand on avait retrouvé un taureau réunissant toutes ces conditions, chacun se parait de ses plus riches habits et on allait le chercher en grande pompe, pour le conduire à Mémphis, dans le sanctuaire de Phtah, où il recevait les adorations de toute l'Égypte. Après sa mort, Apis était embaumé et déposé dans les somptueux caveaux du temple de Sérapis, où il devenait l'objet d'un nouveau culte.

Les Egyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme et à une rémunération des actions humaines. Le défunt devait être jugé par quarante membres de sa caste, afin de savoir s'il était digne ou non d'être embaumé et enseveli solennellement. Ensuite il avait à subir un second jugement par Osiris et ses quarante-deux assesseurs et de ce jugement dépendait le sort irrévocable de l'âme. Le juste entrait dans la béatitude et, devenu le compagnon d'Osiris, il était nourri de mets délicieux. Quant au méchant, convaincu de fautes irrémissibles, il devenait la proie d'un monstre infernal; mais avant d'être anéanti, il était condamné à souffrir encore mille tortures. Tout opposée à cette croyance était la métempsycose, admise par les Egyptiens. Le méchant entrait dans le corps d'animaux immondes et devait continuer ses transformations jusqu'à ce que, libre de toute souillure, il pût être reçu dans le royaume céleste d'Osiris.

Croyant que la félicité de l'âme dépendait de la conservation du corps, les Egyptiens s'ingéniaient à le conserver intact et à le mettre à l'abri de toute profanation; ils embaumaient les cadavres et déposaient *ces momies* dans des tombeaux qui abondaient en peintures retraçant les diverses scènes de la vie du défunt. Cet usage ainsi que la croyance à la métempsycose, sont en contradiction avec la rémunération immédiate des actions de l'homme.

§ 3. Constitution.

La Constitution politique de l'Égypte était une monarchie, la plus absolue peut-être qui ait existé dans le monde. Le respect de la royauté se transforma en un véritable culte et fit du Pharaon le dieu visible de ses sujets, ayant des prêtres particuliers attachés

à ses autels. Aussi, vis-à-vis de leur roi, les Égyptiens n'étaient-ils que des esclaves tremblants, obligés de respecter et d'exécuter aveuglément ses ordres. Le pays était administré par une bureaucratie puissante, nombreuse et savamment constituée. Le peuple était divisé en trois classes principales :

1. *La classe sacerdotale.* Les prêtres formaient une sorte de noblesse privilégiée, possédant le tiers des terres arables. Ils étaient les dépositaires des sciences et des arts et remplissaient les plus hautes fonctions.

2. *La classe militaire.* Les guerriers jouissaient aussi de grands privilèges. Ils étaient richement dotés et possédaient comme les prêtres à peu près le tiers du sol.

3. Toute la portion de la population libre qui n'appartenait ni au corps sacerdotal ni au corps militaire, formait un troisième ordre, *la classe productive*, qui se subdivisait en plusieurs corporations : a) les *agriculteurs* ; b) les *artisans* ; c) les *marchands* ; e) les *marins* ou les *pilotes*, se vouant à la navigation du Nil ; e) les *pasteurs*, parmi lesquels on distinguait les *porchers* qui étaient détestés et regardés comme impurs et auxquels l'accès des temples et des lieux publics, bref tout mélange avec les autres classes, était sévèrement interdit. Plus tard Psamétique forma la classe des *interprètes*, devenus indispensables aux besoins du commerce.

§ 4. Monuments.

Les monuments égyptiens sont imposants, autant par la beauté du style que par les proportions colossales qui les font paraître impérissables et éternels. Les plus mémorables sont :

1. *Les catacombes.* Ce sont d'immenses grottes funéraires, creusées dans les rochers de la chaîne libyque et destinées à la déposition des momies. Les plus remarquables de ces nécropoles, toutes décorées de sépultures, sont celles des environs de Memphis.

2. *Les pyramides.* Ce sont de grandes constructions quadrangulaires, orientées vers les quatre points cardinaux, s'élevant par gradins et finissant en pointe ou en plate-forme. Elles servaient de tombeaux aux rois qui résidaient à Memphis. Les plus grandes furent construites par Chéops, Chéphren et Mycerinus. Cent mille hommes qui se relayaient tous les trois mois, ont été employés pendant trente ans à bâtir celle de Chéops.

3. *Les obélisques.* Ce sont des colonnes quadrangulaires d'une seule pièce de plus de cent cinquante pieds de haut, dont les

quatre faces regardaient exactement les quatre points cardinaux. Ils ornaient les places publiques et l'entrée des temples.

4. *Le labyrinthe*. C'était un monument immense formé de douze cours couvertes, enveloppées d'une enceinte commune et renfermant trois mille chambres, moitié au-dessus, moitié au-dessous du sol.

5. Les *temples* et les *palais*, dont les ruines gigantesques excitent encore aujourd'hui l'admiration et l'étonnement des voyageurs.

6. Le lac *Moeris*, immense réservoir d'eau, creusé dans le but de suppléer à l'inondation du Nil, dans les années où celle-ci était insuffisante.

§ 5. Sciences et écriture.

Le retour périodique des inondations du Nil porta les Egyptiens à l'étude de l'astronomie et de la géométrie. Ils avaient une année solaire de 365 jours et six heures, divisée en douze mois de trente jours chacun avec cinq ou six jours intercalaires. L'astronomie les conduisit à l'astrologie, à la superstition, qui leur fit rédiger des calendriers contenant jour par jour l'indication des actes dont on devait s'abstenir, parce que, sous l'influence de certains astres, ils devenaient dangereux et funestes.

L'écriture nationale des Egyptiens a reçu le nom d'hiéroglyphes. Pendant des siècles cette écriture passait pour indéchiffrable. Ce n'est que vers le commencement de ce siècle que le génie pénétrant de J.-Fr. Champollion († 1832) parvint à fixer sur des bases solides les principes de la lecture des hiéroglyphes. Nombre de savants de France, d'Allemagne et d'Angleterre l'ont suivi dans la voie qu'il avait ouverte et, grâce aux études approfondies et persévérantes de ces hommes infatigables, les hiéroglyphes se traduisent aujourd'hui avec autant de facilité et d'exactitude que les livres de la littérature classique.

L'écriture hiéroglyphique est composée de trois sortes de caractères : 1. Les caractères *symboliques* qui expriment une idée abstraite par une chose concrète, p. ex., combat est noté par deux bras armés, l'un d'un bouclier et l'autre d'une hache d'armes; 2. les caractères *figuratifs* qui représentent l'objet lui-même et 3. les caractères *phonétiques* représentant des lettres appartenant à un alphabet. Ces lettres sont des dessins d'objets dont le nom égyptien commençait par la lettre en question. C'est ainsi que la lettre A était notée par un aigle (Achem). Si l'on voulait écrire, à l'aide de caractères phonétiques, le mot „coq“, on se servirait

par exemple des dessins d'un compas, d'un œil et d'une quenouille. Les signes figuratifs et symboliques n'étaient jamais employés comme caractères phonétiques.

Outre les hiéroglyphes proprement dits, les Egyptiens avaient encore une écriture cursive, dont les caractères sont une abréviation plus ou moins altérée des hiéroglyphes. Les Grecs lui ont donné le nom d'*hiératique*. Enfin, au VII^e siècle avant l'ère chrétienne on commença à faire usage d'une écriture plus abrégée encore, dont se servait le peuple dans ses transactions ordinaires. C'est pourquoi les Grecs l'ont appelée *démotique*.

§. 6 Histoire politique.

Histoire mythique. — L'histoire des premiers temps des Egyptiens se perd entièrement dans la nuit des traditions mythiques. Ce qui paraît incontestable, c'est que la civilisation de l'Egypte remonte à la plus haute antiquité et que déjà deux siècles après la dispersion du genre humain ce pays formait un empire très-puissant. *Ménès*, qui fit bâtir la ville de Memphis, est représenté comme le fondateur de la monarchie.

Invasion des Hycshos. — Le développement de la civilisation pharaonique fut arrêté par l'invasion des Hycshos ou pasteurs, véritable ramassis de toutes les bandes nomades de l'Arabie et de la Syrie, qui portèrent la dévastation et la désolation en Egypte jusqu'aux confins de l'Ethiopie. Après une domination de plusieurs siècles, les barbares adoptèrent les mœurs du peuple vaincu et leurs princes prirent aussi le titre de Pharaon. Ce fut à leur cour que le patriarche Abraham trouva un accueil favorable et que Joseph, fils de Jacob, arriva à la plus haute dignité du pays. Dans la haute Egypte, plusieurs princes avaient pu maintenir leur indépendance. Le roi de Thèbes, Amosis, soutenu par d'autres princes tributaires, engagea la lutte contre les Hycshos et réussit, après une guerre pénible et sanglante, à purger de ces envahisseurs le sol national de l'Egypte.

Grandeur de l'Egypte. — La délivrance du pays inaugura le règne d'une grande et glorieuse dynastie, dont le représentant le plus illustre est

Thoutmès III (vers 1703). L'Egypte fut enrichie d'immenses constructions et de nombreux travaux d'utilité publique et, pour prévenir une nouvelle invasion des pasteurs, les Pharaons allèrent chercher en Asie, sur leur propre territoire, les ennemis et les envahisseurs possibles et les soumirent à leur sceptre. Toute l'Asie en-deçà de l'Euphrate, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et une partie de l'Arabie furent conquises.

Le régime des castes qui avait été aboli par les pasteurs, fut rétabli et les Hébreux qui menaient la vie pastorale, tombèrent bientôt dans le mépris et furent réduits à un cruel asservissement.

La splendeur de l'Égypte se maintint jusqu'à la fin du 15^{me} siècle. Le représentant principal de cette période est Ramsès II, auquel les Grecs ont donné le nom de *Sésostris*. C'est sur la tête de ce souverain que la légende populaire réunit tous les exploits des conquérants et des princes guerriers de l'Égypte. Son père, dit la tradition, réunit autour de lui tous les enfants nés le même jour que son fils et leur fit faire l'apprentissage de la guerre par de rudes exercices et des luttes sanglantes contre les sauvages habitants du désert.

Sésostris, devenu roi de l'Égypte, ne rêva que conquêtes. Il plaça ses jeunes compagnons, au nombre de dix-sept cents, à la tête de ses armées. Une flotte de quatre cents vaisseaux, équipée sur le golfe arabe, prit possession du littoral de l'Arabie, tandis que lui-même, à la tête d'une armée de 600,000 hommes soumit la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Perse et l'Inde et pénétra jusqu'au delà du Gange. Remontant ensuite vers le Nord, il subjuga les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, passa en Asie mineure et traversant le Bosphore, il s'avança dans la Thrace, où la disette, la rigueur du climat et la difficulté du terrain mirent un terme à ses triomphes. Au bout de neuf ans, Sésostris revint dans ses États, couvert de gloire et chargé d'immenses dépouilles. Telle est la tradition, recueillie par Hérodote. Cependant les monuments des rives du Nil nous disent ce que Sésostris fut en réalité.

D'après les inscriptions hiéroglyphiques, Sésostris fut, il est vrai, un prince guerrier, mais loin de porter ses armes victorieuses en Asie et en Europe, il réussit à peine, au prix de grands sacrifices, à maintenir l'intégrité du territoire égyptien. C'était, en somme, un homme médiocre, enivré de sa puissance et poussant la vanité jusqu'à faire effacer des monuments publics, partout où il le pouvait, les noms de ses prédécesseurs qui les avaient construits, afin d'y substituer le sien propre.

Il fit souffrir de sanglantes persécutions aux Israélites, en les écrasant à force de travaux et en rendant un édit barbare, en vertu duquel tous leurs enfants mâles devaient être mis à mort. Dans les gigantesques monuments qu'il fit élever, il n'y a, pour ainsi dire, pas une seule pierre qui n'ait coûté une vie humaine. Et comme il fallait toujours des captifs pour les constructions, il organisa sur un pied monstrueux la chasse à l'homme dans les malheureuses populations nègres de l'Afrique et des

milliers de captifs noirs furent traînés en Egypte. Les principaux épisodes de ces scandaleuses expéditions étaient sculptés sur les murailles des temples comme des exploits glorieux.

Le règne du successeur de Sésostris, *Merenptah*, ne présente qu'une longue succession de désordres, d'invasions et de fléaux de toute nature, préparés par la tyrannie de son père. Sous son règne eut lieu le départ des Israélites, événement désastreux pour l'Egypte, à laquelle il enleva plusieurs millions d'âmes d'une population laborieuse, sans compter les malheurs que l'obstination du pharaon attira sur le pays. L'élite de son armée périt dans les flots de la mer Rouge.

L'histoire des successeurs de Merenptah est assez obscure. Impuissante à faire face à l'invasion, l'Egypte marcha vers sa décadence. Les Ethiopiens envahirent et dévastèrent le pays pendant cinquante ans. Après leur expulsion, douze des principaux chefs se proclamèrent rois et formèrent la dodécarchie. L'un d'eux, *Psamétique*, réussit, avec le secours des Grecs, à détrôner les onze rois ses collègues et à se faire proclamer maître unique du pouvoir.

Psamétique 670-616. Elevé par le secours des étrangers, Psamétique établit des relations suivies avec la Grèce et la Phénicie et fit ainsi sortir l'Egypte du mystérieux isolement dans lequel l'avait renfermée une politique de plusieurs siècles. Il transféra sa résidence de Memphis à Saïs, ouvrit aux étrangers et surtout aux Grecs des entrepôts de commerce et s'efforça par tous les moyens de relever la prospérité du pays. La caste des interprètes fut formée, pour faciliter les rapports des Egyptiens avec les étrangers; il leur confia même quelques-unes des fonctions les plus élevées dans l'armée. Cette distinction mécontenta la caste militaire qui, blessée dans son orgueil, alla, au nombre de 200,000 hommes, s'établir en Ethiopie. Craignant de s'aliéner aussi la caste sacerdotale, Psamétique prodigua ses largesses aux temples et resta sincèrement attaché au culte des divinités nationales de l'Egypte.

Nécho 616-609. Comme son père, ce prince travailla activement à l'extension du commerce égyptien. Il chargea des Phéniciens de faire la circumnavigation de l'Afrique. Ce voyage dura trois années, mais il resta sans résultat et les connaissances acquises par cette hardie entreprise furent bien vite oubliées. Entretemps Nécho avait fait des préparatifs pour conquérir la Syrie et faire de ce pays un boulevard imprenable contre la redoutable monarchie chaldo-babylonienne, sous Nabuchodonosor. Le choc de ces deux puissances eut lieu sur les bords de l'Euphrate.

phrate, près de Circésium ou Karkémisch. Néchao fut vaincu, mis en fuite et rejeté en Egypte.

Après le règne de *Psammis* (600-594) qui mourut au retour d'une expédition contre les Ethiopiens, son fils *Ophra* ou *Apriès* (594-569) monta sur le trône. Une entreprise malheureuse contre Cyrène provoqua une révolte de son armée. Son général Amasis, envoyé pour apaiser ce soulèvement, fit cause commune avec les rebelles qui le proclamèrent roi. Ophra fut fait prisonnier et étranglé par le peuple.

Amasis (569-525) s'efforça de faire de l'Egypte le centre d'un vaste commerce. Aussi accorda-t-il aux Grecs une protection toute spéciale et non-seulement il leur permit de s'établir à Naucratis, mais il autorisa encore le libre exercice de leur culte et leur assigna des places où ils purent élever à leurs divinités des temples et des autels. Pour ne pas blesser la puissante caste des prêtres, il n'oublia pas dans ses libéralités, les dieux du pays. L'Egypte, suivant le témoignage d'Hérodote, ne fut jamais plus prospère. Il y avait alors en ce pays 20,000 villes bien peuplées. Amasis eut pour successeur son fils *Psamménite* qui, après un règne de six mois, fut vaincu à Pélusium par Cambyse, roi des Perses. L'Egypte perdit définitivement son indépendance.

LES ISRAËLITES.

§ 1. Notions géographiques sur la Palestine.

La Palestine est bornée au nord par le Liban et l'Anti-Liban, à l'est et au sud par le désert arabique et à l'ouest par la Méditerranée. Deux chaînes de montagnes qui se détachent de l'Anti-Liban, traversent le pays du nord au sud et forment la riante vallée du Jourdain. Ce fleuve prend sa source au pied de l'Anti-Liban, traverse les deux lacs de Mérom et de Génézareth et se jette dans la mer Morte.

Division :

1. La *Galilée*, au nord, avec les villes de *Nazareth*, *Béthulie* et *Tibériade*.
2. La *Samarie*, au centre, avec *Sichem* et *Samarie*.
3. La *Judée*, au sud, dont les principales villes étaient : *Jérusalem*, *Jéricho*, *Béthléem* avec les ports de mer *Gaza*, *Ascalon* et *Azotus*.

§ 2. Histoire politique.

a. *Depuis Abraham jusqu'à Moïse.*

Les diverses nations du genre humain oublièrent peu à peu les grands souvenirs de leur histoire primitive ; l'idée même de Dieu s'obscurcit graduellement dans leurs âmes et l'idolâtrie s'établit sur toute la surface de la terre. Ce fut alors que Dieu, dans sa miséricorde infinie, choisit une famille de la race de Sem et, l'appelant à une vocation sublime, la chargea de conserver intact le dépôt de ses lois et des promesses qu'il avait faites au genre humain.

Abraham, fils de Tharé, demeurant à Haran dans le pays de Chanaan, était destiné à devenir le père des croyants. En lui révélant sa mission, Dieu lui ordonna d'abandonner la maison paternelle, avec Sara, sa femme ; il le bénit et lui dit : „Il descendra de toi un grand peuple, je rendrai ton nom célèbre et toutes les nations de la terre seront bénies dans un de tes descendants.“ Abraham obéit aux ordres du seigneur. Il passa le Jourdain et se fixa à Sichem, dans le pays de Chanaan. Une famine l'obligea d'aller séjourner quelque temps en Egypte ; mais il en revint bientôt, accompagné de son neveu Lot et s'établit à Béthel, où il eut une vision dans laquelle Dieu lui annonça que toute la contrée appartiendrait un jour à sa postérité. Après avoir mis à la plus dure épreuve la piété d'Abraham, en lui ordonnant d'immoler son fils Isaac, Dieu lui renouvela solennellement ses promesses et ajouta que le sauveur du monde naîtrait de sa race.

Isaac continua la vie nomade de son père. Il eut deux fils, Esaü et Jacob. Celui-ci acheta de son frère son droit d'aînesse ; puis, avec l'aide de sa mère, il parvint par ruse à recevoir à la place d'Esaü la bénédiction paternelle qui le fit héritier des promesses faites par Dieu à Abraham.

Jacob eut douze fils qui devinrent les pères des douze tribus d'Israël. Joseph, le cadet, était l'objet tout particulier de l'affection de son père. C'est pourquoi ses frères conçurent une haine mortelle contre lui ; ils le vendirent comme esclave à des marchands arabes qui le revendirent à Putiphar, l'un des grands dignitaires à la cour du roi d'Egypte. Parvenu à la plus haute dignité de ce royaume, placé alors sous la domination des Hycshos, Joseph fit venir toute sa famille et l'établit dans le pays de Gosen ou Gessen, contrée très-fertile de la basse Egypte. Les Hébreux s'y multiplièrent rapidement et formèrent un petit peuple, séparé des Egyptiens par ses mœurs, son culte, son langage et son régime patriarcal.

Après la mort de Joseph et l'expulsion des Hycshos, les rois de Thèbes rétablirent le régime des castes et comprirent les Israélites, à cause de leurs occupations, dans la caste des pasteurs, la plus méprisée de toutes. Regardés comme dangereux à cause de leur nombre et de leur origine, les descendants de Jacob furent en butte aux plus injustes et aux plus cruelles persécutions sous le règne de Sésostris qui les employa à la construction des palais et des temples, dont il tenait à embellir les villes de Thèbes et de Memphis. Voyant que, malgré ces mauvais traitements, le nombre des Israélites allait toujours croissant, il ordonna de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui leur naîtraient. Ce fut alors que Dieu donna à Moïse, de la tribu de Lévi, la mission de délivrer son peuple de l'esclavage des Egyptiens.

b. Depuis Moïse jusqu'à la séparation des dix tribus.

Moïse, exposé sur le bord du Nil dans une corbeille enduite de bitume et de poix, fut sauvé par la fille du Pharaon et élevé à la cour du roi. Très-sensible à l'oppression qui pesait sur ses compatriotes, il tua un jour, dans son indignation, un Egyptien qui frappait un Hébreu. Poursuivi pour cette action, il s'enfuit dans le pays des Madianites, au nord de l'Arabie, où il épousa la fille de Jéthro. Moïse passa de longues années chez les Madianites, menant la vie de pasteur. Un jour Dieu lui apparut dans un buisson enflammé, sur le mont Horeb, une des cimes du Sinaï, et lui ordonna de retourner en Egypte, pour sauver son peuple.

Moïse, accompagné de son frère Aaron, se présenta devant le Pharaon et réclama pour son peuple la liberté de quitter le pays. Le roi repoussa cette demande avec mépris, mais les dix plaies, dont Dieu frappa le pays, brisèrent sa résolution. Les Israélites, au nombre de 600,000 mille hommes adultes, sans compter ni les femmes ni les enfants, se mirent en route sous la conduite de Moïse et traversèrent la mer Rouge. L'armée égyptienne qui s'était mise à leur poursuite avec 600 chars de guerre, les suivait et fut engloutie dans la mer. Entrés dans le désert arabe, les Hébreux reçurent une législation que Dieu lui-même communiqua à Moïse sur le mont Sinaï. Pour les rendre dignes de posséder la terre promise, il devait les régénérer dans l'isolement. Il les condamna à errer pendant quarante ans dans le désert. Moïse lui-même y mourut, parce qu'il avait une fois douté de la parole divine.

Après avoir mis six années à conquérir la Palestine, Josué en fit le partage entre les douze tribus; la treizième, celle de Lévi, qui devait se consacrer au culte et à l'instruction du peuple, reçut

des villes situées au milieu des autres tribus. Josué mourut, sans désigner son successeur et ce fut ce manque de chef, cette absence d'unité et d'ensemble dans les opérations, qui paralysèrent les forces des Hébreux. Ceux-ci ne restèrent pas toujours fidèles à Dieu et, au lieu d'exterminer les anciens habitants de la Palestine, ils s'allièrent à eux et se livrèrent au culte de Baal. Ces défections amenaient toujours de grands malheurs. De temps en temps, il est vrai, il surgit des hommes énergiques qui faisaient vaincre l'esprit national et relevaient momentanément le joug étranger; mais après leur mort, le peuple retombait dans l'anarchie. Ce fut ainsi, que pendant plusieurs siècles, l'histoire des Hébreux n'enregistra qu'une suite de revers et de prospérités, d'anarchie et de dictature. On nomme cette période celle des *juges*. Les plus célèbres parmi ceux-ci ont été Gédéon, Jephté, Samson et Samuël. Le peuple finit par demander un roi et Dieu, lui accordant sa demande, fit sacrer Saül, par les mains de Samuel.

Saül (1095-1055) remporta plusieurs victoires sur les ennemis de son peuple; mais, mû par un fol orgueil, il cessa d'obéir aux ordres de Dieu. Samuël reçut alors la mission, de sacrer secrètement David, fils de Jessé, de la tribu de Juda. Celui-ci monta sur le trône, lorsque Saül, après avoir essuyé trois défaites dans la guerre contre les Philistins, se fut donné la mort.

David (1055-1015). Le règne de ce roi est l'époque la plus glorieuse de l'histoire des Israélites. Il passa presque toute sa vie à guerroyer contre les peuples voisins de la Palestine. Il conçut le projet de construire à Jérusalem un temple au seigneur; mais il n'était pas toujours resté fidèle à Dieu qui ne lui avait pas donné le moyen d'accomplir cette grande œuvre.

Salomon (1015-975), prince pacifique, rétablit la tranquillité intérieure et résolut d'exécuter le grand projet de son père et de construire à Jérusalem le temple de Jéhovah. La dédicace de cette construction fameuse qui surpassa en richesse et en magnificence les monuments les plus somptueux de l'Orient, fut célébrée la huitième année de son règne, au milieu d'un immense concours de peuple. Vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons servirent aux festins de la nation convoquée à cette grande solennité. Vers la fin de sa vie, Salomon s'adonna à la débauche et à l'idolâtrie. A sa mort le royaume fut divisé: dix tribus choisirent pour roi Jéroboam, un des serviteurs de Salomon; ce royaume reçut le nom d'Israël. Les deux autres tribus de Juda et de Benjamin, formant le royaume de Juda, reconnurent l'autorité de son fils Roboam.

c. *Les royaumes d'Israël et de Juda.*

Pour rendre la réconciliation impossible, Jéroboam implanta dans son royaume le culte des idoles; il substitua au culte de Jéhova celui du dieu Apis. Les prêtres, les lévites et un grand nombre de familles quittèrent le royaume d'Israël et allèrent s'établir dans celui de Juda. Dieu n'abandonna pourtant pas entièrement les dix tribus, mais celles-ci restaient sourdes à la voix des prophètes que, dans sa bonté, il ne cessait de leur envoyer. Le pays s'affaiblit et devint incapable de résister avec succès aux invasions de Sargin, roi d'Assyrie, qui s'empara du pays et transplanta les dix tribus dans l'intérieur de l'Asie.

La dynastie royale de David continua à régner dans le royaume de Juda; mais les rois et le peuple se laissèrent entraîner plus d'une fois à l'idolâtrie, et Dieu, pour les châtier, les abandonnait chaque fois à leurs ennemis, de sorte que l'histoire de ce pays ne présente qu'une longue série de défections religieuses, de punitions et de retours à la vraie foi. Nabuchodonosor, roi de Babylone, envahit la Palestine, prit Jérusalem et pillà le temple. Le roi et une grande partie du peuple furent emmenés captifs à Babylone (587). Sous le règne de Cyrus, les juifs retournèrent (536) dans leur pays et bâtirent à Jérusalem le second temple.

LES PHÉNICIENS.

§ 1. Notions géographiques sur la Phénicie.

La Phénicie, qui forme une bande de terre d'une longueur de quarante à cinquante lieues sur une largeur de deux à quatre, est resserrée entre la Méditerranée, la Syrie et la Palestine. Le Liban et l'Antiliban, traversant ce pays dans toutes les directions, forment un grand nombre de vallées qui, par leur admirable fertilité, nourrissaient une population riche et nombreuse. D'abondants pâturages alternant avec des terres labourables, des coteaux couverts de vignobles, d'oliviers et d'arbres fruitiers en faisaient un véritable paradis. Le Liban, disent les poètes arabes, porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne sur ses genoux, tandis que l'été sommeille à ses pieds. Les nombreuses baies le long des côtes offraient à la navigation des ports naturels et sûrs. Les principales villes étaient *Arad*, *Byblus*, *Beryte*, *Sidon*, *Tyr*, *Tripolis*, fondée par Tyr, Sidon et Arad et la nouvelle *Tyr*, située dans un flot rocheux à proximité de la côte.

§ 2. Religion.

Le premier fondement de la religion des Phéniciens était la conception d'un Dieu unique et universel qui fut bientôt confondu avec le monde matériel. Ils divinisèrent les forces et les lois de la nature et adoraient surtout les êtres dans lesquels ces forces se manifestaient avec le plus d'éclat.

Baal était la divinité supérieure, l'être incompréhensible et inaccessible. Grands contemplateurs du ciel, les Phéniciens, frappés des merveilles de l'harmonie sidérale et de l'influence du soleil dans les phénomènes de la végétation, finirent par tout rapporter à cet astre, le plus éclatant et le plus brillant des corps célestes. Baal devint donc le dieu solaire et *Baalit*, son épouse, la déesse lunaire. Considéré dans la saison de l'automne et du printemps, mourant chaque année pour renaître, le soleil porta le nom d'*Adonis*, dont les fêtes se célébraient avec des scènes, empreintes d'une profonde tristesse ou d'une joie frénétique.

Baal représentait encore l'élément du feu pris dans son acception la plus étendue, comme principe de toute destruction. Envisagé ainsi, il s'appelait *Moloch*, qui était représenté sous la forme monstrueuse d'un homme ayant une tête de taureau. On lui offrait des sacrifices sanglants : des enfants étaient brûlés vifs par leurs propres parents ; et pour qu'on n'entendit pas les cris des malheureuses victimes de cette atroce superstition, des tambours retentissaient au loin pendant tout le temps du sacrifice. Les Phéniciens importèrent ce culte dans leurs colonies et particulièrement à Carthage. En Crète, le Minotaure, dévoreur d'enfants, est la tradition la plus claire de Moloch, de son culte et des affreuses immolations en son honneur.

Considéré comme fondateur de colonies, comme le protecteur et le garant de la prospérité de la patrie, Baal était appelé *Melcarth*. Dans un rang inférieur apparaissent les *cabires* ou *pateks*, dieux particuliers de la navigation et dont l'image était sculptée à la proue des vaisseaux.

Le culte extérieur et public des Phéniciens, accompagné qu'il était d'abominables orgies et de monstrueuses débauches, portait l'empreinte du caractère de ce peuple qui avait le cœur fermé aux émotions généreuses, aux besoins d'un ordre élevé. Aussi le portrait que l'antiquité nous en a laissé, est-il peu flatteur. On nous les peint durs et serviles, tristes et cruels, corrompus et sanguinaires, égoïstes et cupides, inexorables et sans foi.

§ 3. Industrie.

Les Phéniciens étaient le premier peuple navigateur et indus-

triel de l'antiquité. Au premier rang des manufactures de la Phénicie se plaçaient les teintureries qui donnaient la pourpre. Un berger, rapporte la fable, faisait paître ses troupeaux sur les bords de la mer, lorsque son chien affamé mordit dans un coquillage ; il en jaillit une liqueur qui teignit le poil de son museau d'un rouge magnifique. Cette circonstance fut observée et amena la découverte de la pourpre, si recherchée de tous les peuples anciens. Cette couleur était un rouge violet, plus ou moins foncé, admettant beaucoup de nuances. La plus belle, la plus éclatante et la plus estimée, la vraie pourpre royale était la pourpre de Tyr et de ses environs immédiats. On teignait en pourpre toutes les étoffes de coton, de lin ou de soie, mais surtout les tissus de laine.

Une autre industrie également très-développée était celle du verre. Des marchands de nitre, dit la fable, traversant la Phénicie, s'arrêtèrent sur les bords du fleuve Bélus pour faire cuire leur viande. A défaut de pierres, ils entassèrent des morceaux de nitre pour contenir leurs vases ; le nitre, mêlé avec le sable, fondit sous l'action du feu et forma un liquide transparent et clair qui se figea et donna la première idée du verre. Les verreries phéniciennes étaient principalement concentrées à Sidon et à Sarepta. Les anciens ne plaçaient pas de verre aux fenêtres, mais ils s'en servaient pour faire des coupes, des objets de luxe et pour embellir par des incrustations les murailles et les plafonds des palais.

Les Phéniciens formèrent l'alphabet proprement dit, en choisissant parmi les lettres de l'écriture hiératique de l'Égypte vingt-deux caractères dont chacun devint le représentant fixe et invariable d'une des articulations de leur idiôme qui ne différait de celui des Hébreux que par quelques nuances légères et accessoires. Partout où ils poussèrent leurs navigations, ils portèrent la notion de l'alphabet qui devint la source de tous les alphabets du monde. Ils excellaient dans la sculpture et dans l'architecture. Salomon fit venir de Tyr des architectes et des artistes, pour exécuter plusieurs grands travaux au temple de Jérusalem. Ils n'inventèrent pas la navigation, mais ils firent faire des progrès notables à l'art nautique. Quant aux sciences, ils cultivaient surtout l'astronomie et l'arithmétique, dont la connaissance est indispensable à la navigation et au commerce.

§ 4. Commerce et colonies.

Par la nature et la situation de leur pays, les Phéniciens étaient commerçants. Peuplée par une race singulièrement labo-

rieuse et entreprenante, placée sur les rivages de la Méditerranée qui la mettait en communication directe avec l'Afrique et l'Europe, la Phénicie était naturellement destinée à servir d'entrepôt et de centre aux relations du commerce entre les trois continents. Les Phéniciens devinrent aussi le premier peuple marchand et colonisateur de l'antiquité.

Le commerce terrestre se faisait par voie de caravanes. De l'Arabie, de l'Inde et de l'Ethiopie on tirait de l'or, des pierres dures, de l'encens et de la myrrhe, de l'ivoire et des bois odoriférants; de l'Egypte, du coton et des broderies; de la Babylonie et de l'Assyrie par Palmyre et Baalbek, des tissus de coton et de lin, des objets de parure et de luxe, des eaux de senteur; de l'Arménie et des pays du Caucase, des esclaves, du cuivre et surtout les chevaux nyséens, ces coursiers de luxe de l'antiquité qui n'étonnaient pas moins par les couleurs et l'éclat de leur poil que par la beauté de leur forme.

Le commerce maritime était encore plus considérable que le commerce de terre. Pour faciliter les relations commerciales et leur donner plus de stabilité et de sécurité, ils établirent des colonies qui servaient d'entrepôt aux marchandises et offraient à leurs navires des points de refuge et de relâche. Dès les premiers temps ils envoyèrent des colonies dans les îles de Chypre, Rhodes, Crète, Thasus, en Sicile, dans l'île de Malte, en Sardaigne, en Corse et dans les Baléares : toute la côte septentrionale de l'Afrique était colonisée par les Phéniciens : Hippone, la grande et la petite Leptis, Adrumète, Utique, Carthage. Le midi de l'Espagne, désigné sous le nom de Tarsis, formait pour ainsi dire une province de la Phénicie : Gadès (Cadix), Malacca (Malaga) et Hispalis (Séville) étaient les plus importantes parmi ces colonies. Ils franchirent même les colonnes d'Hercule et établirent sur la côte occidentale de l'Afrique au-delà de trois cents comptoirs; ils prirent possession de Madère, des îles Canaries et allaient même jusque sur les côtes des îles britanniques chercher l'étain de Cornouailles.

La Phénicie entretenait des relations suivies avec toutes ses colonies. Cette activité commerciale finit par accumuler dans les villes phéniciennes d'immenses richesses qui, d'une part, excitèrent les convoitises des monarques assyriens et chaldéens, et, de l'autre, introduisirent dans les populations une corruption profonde et une immoralité sans bornes.

§ 5. Histoire politique.

La Phénicie formait une fédération d'Etats qui n'ont jamais

été placés sous un même sceptre. Tyr, Sidon, Arad, Byblus et Beryte avaient, au commencement, des constitutions monarchiques ; mais plus tard la royauté fut abolie et remplacée par une double magistrature ; deux suffètes ou juges élus à vie et choisis parmi la haute noblesse, étaient placés à la tête de chaque Etat.

Sidon, Tyrus et Arad formaient une confédération dont le centre était la ville de Tripolis, où se réunissaient les députés des trois villes fédérées. Byblus et Beryte aussi étaient unies par un lien fédéral. Les autres villes du pays dépendaient de l'une ou de l'autre de ces confédérations.

L'histoire primitive des Phéniciens est très-obscur. Cependant il est positif que les Sidoniens faisaient déjà un commerce considérable au temps où les Egyptiens réussirent à expulser les Hyeshos de leur pays. Sidon avait alors la suprématie. Les richesses de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de l'Afrique affluèrent vers cette ville et l'élevèrent à un haut degré de prospérité qui dura jusqu'à la destruction de cette souveraine de la mer par les Philistins (1209). Les habitants se réunirent alors dans la ville insulaire de Tyr, qui, jusqu'alors une ville de second ordre, devint le centre politique du pays et remplaça Sidon, quant à la prépondérance et à la prospérité.

La période la plus brillante de Tyr coïncide avec le règne de Hiram. Ce prince fit un traité d'amitié avec David, roi de Jérusalem, et lui envoya des architectes habiles pour diriger la construction du temple de Jéhova. La suprématie passa de nouveau à Sidon vers la fin du septième siècle, lorsque la Phénicie fut successivement conquise par les Assyriens, les Babyloniens et les Perses.

LES CARTHAGINOIS.

§ 1. Notions géographiques. — Fondation de Carthage.

L'Afrique septentrionale, depuis la Cyrénaïque à l'est jusqu'à l'Océan atlantique à l'ouest, comprenait quatre contrées : le pays de *Carthage*, la *Numidie*, la *Mauritanie* et la *Gétulie*. Parmi les nombreuses colonies phéniciennes établies dans ces parages, on remarque surtout la ville de *Cambé* qui, fondée par les Sidoniens vers le XVI^e siècle, s'éleva plusieurs siècles plus tard à une grande prospérité par suite de l'arrivée de la noblesse de Tyr. Mutton, roi de Tyr, était mort en laissant deux enfants, Pygmalion et

Elissaz, qui, d'après les dernières volontés du père, devaient être tous deux associés au trône. Le peuple se souleva alors et proclama Pygmalion seul. Elissaz, exclue du trône, épousa le grand-prêtre de Melkarth, Zicharbaal, dans lequel Pygmalion vit un rival et qu'il fit assassiner. Brûlant du désir de venger son mari, Elissa devint l'âme d'une conspiration à laquelle les chefs des familles patriciennes prirent part; mais désespérant du succès de leur entreprise, les conjurés résolurent de s'expatrier et s'embarquèrent en 869, au nombre de plusieurs milliers, pour aller fonder une nouvelle Tyr sous la conduite d'Elissa, à qui cette émigration valut le surnom de Dido, „la fugitive“. Ils se dirigèrent vers l'Afrique et s'arrêtèrent à Cambé, où ils se mirent à construire une cité fortifiée, qu'ils appelèrent Carthage, „la ville neuve“.

§ 2. Religion.

La religion de Carthage était celle de la Phénicie. La divinité principale était le soleil, adoré sous le nom de *Baal* ou *Moloch*, auquel on avait consacré l'horrible usage de l'immolation des enfants, ou de *Melkarth*, dont l'adoration fut répandue dans tous les établissements à l'étranger. Ils rendaient aussi un culte aux *Cabires* des Phéniciens ainsi qu'à *Dido*, la fondatrice de leur ville, et aux deux frères *Philènes* qui, lors d'une contestation avec les Cyrénéens, avaient fait à la patrie le sacrifice de leur personne et de leur vie.

§ 3. Commerce et agriculture.

Leur descendance des Tyriens et le site favorable de leur capitale appelèrent les Carthaginois à se livrer au commerce qu'ils surent rendre très-florissant, en interdisant sévèrement aux étrangers l'accès de leurs colonies. Ils étaient si jaloux du monopole du commerce avec leurs colonies et si résolus d'empêcher, par tous les moyens, la concurrence, que leurs vaisseaux avaient l'ordre de couler tous les navires étrangers qu'ils rencontreraient dans les eaux de la Sardaigne et au-delà des colonnes d'Hercule.

Pour alimenter son commerce, Carthage possédait d'immenses manufactures qui fabriquaient toute espèce de produits qu'elle exportait dans les pays barbares. Le commerce, qui se faisait au moyen d'échange, lui rapportait des céréales, des métaux et les diverses matières premières que réclamaient ses fabriques. Les Carthaginois exportaient en Grèce et en Italie des esclaves noirs, de l'ivoire, des bois précieux tels que l'ébène, des pierres fines et des tissus dans la fabrication desquels ils avaient une grande

supériorité. Après la conquête des îles Baléares, de l'île de Malte, de la Sardaigne et de la Corse, ils se mirent en relation avec la Gaule et les nombreuses colonies phéniciennes en Espagne ; ils obtinrent bientôt la domination exclusive sur tout le bassin occidental de la Méditerranée. Ils passèrent le détroit des colonnes d'Hercule, explorèrent tout le littoral africain et européen de l'Océan atlantique et y fondèrent des colonies par centaines pour servir de stations ou de points de relâche aux vaisseaux destinés à des expéditions maritimes.

Les Carthaginois n'aimaient pas moins l'agriculture que le commerce. Les hommes les plus considérables de l'Etat tenaient à honneur de diriger les travaux dans leurs riches domaines, couverts de magnifiques plantations de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers. Aussi le sol était-il admirablement cultivé et offrait-il, de tous les côtés, l'aspect de la richesse unie à la beauté.

§ 4. Gouvernement.

Carthage formait une grande république aristocratique, gouvernée par deux *suffètes*, choisis à vie dans les plus grandes familles, et nommés par le *sénat*, composé de trois cents membres pris dans la noblesse. Quand les deux pouvoirs n'étaient pas d'accord, on convoquait le peuple pour prendre une décision. Le *conseil des cent*, institué vers le VI^e siècle, formait un tribunal suprême chargé de juger les magistrats et les généraux prévaricateurs : les *suffètes* eux-mêmes étaient soumis à sa juridiction.

La république traitait les colonies avec une extrême rigueur et ne voyait dans ses sujets que des peuples à exploiter, qu'une source plus ou moins abondante de revenus. Aussi dès qu'un ennemi mettait le pied sur le sol de l'Afrique, les villes et les campagnes se soulevaient-elles pour passer de son côté.

Les Carthaginois vouaient toute leur sollicitude à leur flotte, qui se composait quelquefois de trois à quatre cents navires de guerre à trois et même à cinq rangs de rames (trirèmes, quinquerèmes). L'armée de terre était de moindre importance. Les citoyens carthaginois ne servaient guère dans les armées ; ils ne formaient que „le bataillon sacré“. Les peuples tributaires de l'Afrique, les Libyens, constituaient l'élite de l'armée, dont la majeure partie se composait de mercenaires étrangers, surtout d'Espagnols et de Gaulois. Des îles Baléares on tirait les célèbres frondeurs, des tribus nomades de l'Afrique, la cavalerie légère. Les cavaliers numides, courant sur de petits chevaux non sellés, dressés aux évolutions les plus rapides, étaient surtout redoutables.

§ 5. Histoire politique.

Favorisée dans son développement par son heureuse situation, Carthage obtint bientôt non-seulement la prépondérance sur les autres colonies phéniciennes, mais elle imposa aussi sa suprématie aux Liby-Phéniciens et aux habitants de l'intérieur du pays. Après la conquête de la Sardaigne, de la Corse et des îles Baléares, les Carthaginois intervinrent en Sicile et prirent sous leur protection les colonies phéniciennes abandonnées à elles-mêmes depuis la décadence de la puissante ville de Tyr. Ils conçurent même le projet de se rendre maîtres des colonies grecques et de se soumettre l'île tout entière. C'est ce projet qui les entraîna dans une longue et pénible guerre (480-264) dont l'issue, après bien des vicissitudes, finit par être défavorable aux Carthaginois. Les Syracusains, qui s'étaient placés à la tête des colonies grecques, s'étaient adressés à Pyrrhus, roi d'Épire, qui combattait en Italie contre les Romains. Ce prince rejeta, il est vrai, les Carthaginois dans la ville de Lilybée, mais ayant froissé les Grecs par son orgueil, il dut renoncer au projet d'y fonder un royaume grec et s'empressa de s'embarquer pour l'Italie, convaincu que cette île deviendrait bientôt le théâtre de guerre entre les deux puissantes républiques, Rome et Carthage.

LES BABYLONIENS ET LES ASSYRIENS.

§ 1. Le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

La vaste plaine basse de Babylonic et d'Assyrie est située entre l'Arménie et la mer Caspienne au nord, l'Arabie et le golfe persique à l'ouest et au sud. Deux grands fleuves, l'Euphrate et le Tigre, qui prennent leur source dans les flancs des montagnes de l'Arménie, arrosent ces contrées et enveloppent de leurs eaux une immense oasis, appelée Sennaar ou Mésopotamie et Babylonic. Au-dessus de leur embouchure, ces deux fleuves se réunissent en un même lit, appelé Schat-el-Arab et se jettent dans le golfe persique.

La fonte des neiges sur les montagnes de l'Arménie fait grossir les deux fleuves qui inondent périodiquement et chaque année les terres basses et portent, grâce à une irrigation artificielle, partout le bonheur et la fécondité. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à deux cents pour un ; aujourd'hui, les canaux étant négligés, le produit n'est plus que le dixième de l'ancien.

Babylone, la capitale de la *Babylonie*, avait la forme d'un carré, dont les côtés étaient d'une longueur de cinq à six lieues. L'Euphrate qui passait au milieu, était contenu par des quais magnifiques construits en briques. Les murs, flanqués de 250 tours, avaient 32 mètres d'épaisseur et 50 de hauteur; 100 portes d'airain, 25 de chaque côté, donnaient accès à la ville. Les rues, au nombre de 50, se coupaient à angles droits et étaient bordées de maisons entourées de vastes jardins qui pouvaient pendant longtemps fournir à la ville les moyens d'éviter une famine. Le principal édifice de la ville était le temple de *Bel* ou la tour de Babel qui fut restaurée par Nabuchodonosor. Sur la rive orientale du fleuve se trouvait le palais de ce roi, construit dans des proportions gigantesques. Ce fut dans la vaste enceinte de ce palais que Nabuchodonosor fit élever les *jardins suspendus*, formés de terrasses étagées les unes au-dessus des autres et soutenues par de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre. On montait d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La couche de terre qui y avait été jetée, était si épaisse que les plus grands arbres pouvaient y prendre racine. Sur la plus haute terrasse, il y avait une pompe pour y amener l'eau de la rivière et on pouvait en arroser de là tout le jardin.

La capitale de l'*Assyrie* était *Ninive*, ville située sur les rives du Tigre. Elle avait 18 lieues de circuit; les murs étaient d'une hauteur de 100 pieds et d'une épaisseur si considérable qu'on pouvait y conduire à l'aise trois chars de front. 1500 tours, hautes de 200 pieds, défendaient la ville. A l'époque de sa splendeur, elle avait une population dépassant deux millions.

4 § 2. Religion et écriture.

La religion primitive des Babyloniens était le monothéisme. Déjà de très-bonne heure ce peuple tomba dans l'idolâtrie et, confondant la créature avec le créateur, adorait, comme les Phéniciens, le soleil, la lune et les astres. *Baal* ou *Bel*, le dieu solaire auquel la ville de Babylone était consacrée, et *Baaltis* ou *Myllitta*, la déesse lunaire dont les fêtes étaient signalées par les débauches les plus dégoûtantes et les abominations les plus infâmes. Ninive et Babylone se sont souillées de crimes inouïs, se sont livrées à des vices odieux; la plus épouvantable corruption attira sur elles de terribles châtiments.

La langue parlée à Babylone ne différait sans doute pas beaucoup de celle des Hébreux; mais l'antique écriture de l'*Assyrie* et de la *Babylonie* en diffère essentiellement. On lui a donné le nom d'*écriture cunéiforme*, parce qu'elle se compose des

combinaisons diverses d'un signe unique qui a la forme d'un coin (*cuneus*) ou clou. Le déchiffrement, qui présentait d'énormes difficultés, se fait aujourd'hui d'après des bases désormais certaines, grâce aux études de M. le général Rawlinson en Angleterre, de M. le docteur Hinks en Irlande et de M. Jules Oppert en France. Cette découverte doit être mise au nombre des plus magnifiques et des plus fécondes du XIX^e siècle dans le domaine des sciences historiques.

Les prêtres, qui s'appelaient *mages* ou *chaldéens*, s'adonnaient pour ainsi dire seuls aux sciences et aux lettres. Ils s'occupaient d'arithmétique et plus particulièrement d'astronomie, science à laquelle ils mêlèrent bientôt de l'astrologie qui prit d'eux le nom de magie. Ils avaient calculé avec beaucoup d'exactitude le cours du soleil et de la lune, prédisaient les éclipses de soleil et de lune et construisaient des cadrans. L'année était divisée en 12 mois de 30 jours chacun, avec 5 ou 6 jours intercalaires.

§ 3. Commerce et industrie.

Babylone était destinée, par sa position géographique, à une grande prospérité commerciale. Placée à portée de deux grands fleuves qui la mettaient en communication avec le golfe persique et la mer des Indes, elle devint de bonne heure l'entrepôt des caravanes de l'Orient et de l'Occident et en même temps le rendez-vous des navigateurs venus des côtes de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde.

Babylone recevait les produits des différentes contrées de l'Asie et vendait en retour à celles-ci les produits de son industrie particulière. Parmi les objets qu'elle fabriquait en grande quantité dans ses nombreuses manufactures, les tissus de laine et de lin occupaient le premier rang. Les robes et les tapis n'étaient fabriqués nulle part avec une plus grande finesse et de plus vives couleurs qu'à Babylone. Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confectionnaient aussi avec beaucoup d'art et de soin des objets de luxe, tels que des armes ciselées, des meubles, des bijoux, des amulettes, des cylindres de pierre dure gravés en creux qui servaient de cachets.

En échange de ces objets, Babylone tirait des diverses contrées de l'Asie tous les produits nécessaires aux besoins et au luxe d'une grande capitale. L'Arménie lui envoyait ses vins, l'Inde lui fournissait des pierres précieuses, l'Arabie et l'Ethiopie lui donnaient les parfums, les épices, l'or, l'ivoire et l'ébène.

§ 4. Histoire politique.

Le bassin de l'Euphrate et du Tigre est le berceau du genre

humain. La suprématie sur ces contrées alternait entre les Babylo niens et les Assyriens.

I. L'ancien empire de Babylone.

Nemrod, fils de Kousch et petit-fils de Cham, fut, d'après la Génèse, le fondateur de l'empire babylonien. Il était un fort chasseur et un grand conquérant qui soumit à son sceptre les tribus agglomérées dans les immenses plaines de Sennaar. Les successeurs de Nemrod, sur lesquels l'histoire ne nous donne pas de renseignements, furent expulsés vers 1500 par les Arabes qui, à leur tour, succombèrent aux Assyriens vers 1314.

II. Premier empire d'Assyrie (1314-788).

D'après le témoignage de l'Écriture sainte, Ninive fut fondée par Assur, fils de Sem. L'histoire des successeurs de ce prince est très-incertaine. On rencontre tout d'abord les noms fabuleux de Ninus et de Sémiramis, deux personnages qui n'ont jamais existé, mais dont l'histoire, quoiqu'elle soit une fable sans fondement réel, ne peut être passée sous silence.

Ninus, rapporte la fable, à la tête d'un corps d'armée composé de jeunes gens d'élite, assaillit les babyloniens, emmena prisonniers le roi et ses enfants et les fit mettre à mort. De là il marcha sur l'Arménie, vainquit le roi des Mèdes qui fut fait prisonnier et mis en croix. En dix-sept ans il se rendit maître de toutes les contrées comprises entre la Méditerranée et l'Indus. Au retour de ces expéditions il bâtit la ville de Ninive et entreprit la conquête de la Bactriane avec une armée composée de 1,700,000 fantassins, 210,000 cavaliers et 60,000 chariots de guerre. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les Bactriens, Ninus mit le siège devant leur capitale qui, après bien des efforts, fut prise par l'intervention de Sémiramis, fille de la déesse Dercéto. Émerveillé de la bravoure dont cette femme avait fait preuve, Ninus en fit son épouse. Il mourut quelque temps après et laissa Sémiramis souveraine de l'empire.

Jalouse de surpasser la gloire de tous les souverains qui l'avaient précédée, Sémiramis parcourut ses vastes États et partout où elle allait, elle perçait les montagnes, brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Après la conquête de l'Égypte et de l'Éthiopie, elle fit une expédition contre l'Inde, dont les richesses excitaient ses convoitises. Son armée comptait 3,000,000 de fantassins, 500,000 cavaliers et 100,000 chariots de guerre. Cette nombreuse armée fut mise en fuite par les Indiens et détruite aux deux tiers. A la suite de cette défaite,

elle prit le parti d'abdiquer en faveur de son fils Ninyas et s'envola vers le ciel, changée en colombe.

Grâce à l'étude des monuments, les ténèbres qui couvraient l'histoire des rois assyriens commencent à se dissiper. Les souverains de l'Assyrie du XI^e et du X^e siècle furent de grands conquérants, des princes actifs et guerriers qui parvinrent à se soumettre les peuples nombreux de l'Asie, mais l'empire qu'ils avaient fondé manquait absolument de cohésion, en ce sens qu'aucun lien ne rattachait les diverses provinces entre elles et avec le centre de la monarchie. Il était donc à prévoir, dès qu'une main véritablement forte cesserait de tenir le gouvernail, l'édifice de l'empire, si laborieusement construit, s'écroulerait avec une rapidité étonnante. C'est ce qui arriva sous Assourlikhous, appelé Sardanapale par les Grecs, type à jamais fameux du prince voluptueux et efféminé.

Négligeant les soins du gouvernement, Sardanapale passa sa vie auprès d'une troupe de femmes, habillé comme elles et maniant comme elles le fuseau et la quenouille. Il faisait consister son bonheur et sa gloire à posséder des trésors immenses, à vivre dans des festins continuels et à se livrer sans cesse aux divertissements les plus honteux et les plus criminels. Ce règne dura depuis six ans et le mécontentement commença à se manifester dans toutes les provinces, lorsque Arbace, chef des Mèdes, eut l'occasion de voir la vie voluptueuse que le roi cachait au fond de son palais. Jugeant que le temps était venu de secouer définitivement le joug du despotisme assyrien, il se concerta avec le gouverneur de Babylone, Balazou, pour mettre fin à un règne si honteux.

La révolte éclata et l'efféminé monarque fut tiré brusquement de cette vie de débauches. Il marcha contre les rebelles et les défit complètement à trois reprises successives, mais il se laissa surprendre, perdit une partie de son armée et fut obligé de se renfermer dans Ninive, où il soutint encore un siège de deux ans. Enfin la ville fut prise, grâce à un débordement du Tigre qui fit une brèche dans une muraille des fortifications. Pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, le roi fit dresser dans l'une des cours de son palais un immense bûcher, sur lequel il fit mettre ses trésors et ses ornements royaux ; puis, s'enfermant avec ses femmes et les officiers de sa cour dans une chambre construite au milieu du bûcher, il devint la proie des flammes. Ninive fut pillée, livrée aux flammes et détruite de fond en comble. Les peuples qui avaient pris part à la révolte formèrent des États indépendants, les Mèdes sous Arbace, les Babyloniens sous

Balazou ou Phul et l'Assyrie devint pour quelque temps une dépendance de Babylone. Ce grand événement s'accomplit en l'an 788.

III. Deuxième empire d'Assyrie (722-606). 788

Dix-neuf ans après la ruine de Ninive, les populeuses cités assyriennes, animées d'un véritable esprit d'indépendance, se soulevèrent et expulsèrent les Babyloniens. Teglathphalasar fut proclamé roi et le nouvel empire ne tarda pas à se développer et à progresser.

Salmanassar (726-721) vainquit Osée, roi d'Israël et se rendit maître de tout le pays d'Israël, à l'exception de la ville de Samarie qu'il ne parvint pas à réduire par un siège.

Sargin (721-702), conquérant redoutable, releva l'empire d'Assyrie à son ancienne splendeur et lui rendit l'étendue territoriale qu'il avait eue avant le désastre d'Assourlikhous; il conquiert même des territoires nouveaux qui n'avaient jamais été soumis à Ninive. Samarie dut capituler, le royaume d'Israël fut renversé et les plus braves des Israélites furent transplantés en Mésopotamie et en Médie. Il parcourut toute l'Asie antérieure en vainqueur, occupa la Phénicie, mais la ville de Tyr, bloquée pendant cinq ans, ne put être prise. Au milieu de ses succès militaires, Sargin fit construire à trois lieues de l'emplacement de l'ancienne capitale, une nouvelle ville, qui devait remplacer Ninive et à laquelle il donna le nom de Hiss-Sargin. Cette localité s'appelle aujourd'hui Khorsabad.

Sennachérib (702-680), le plus célèbre des conquérants assyriens, se plaisait à dire dans son orgueil : „J'ai réduit sous ma puissance tous ceux qui portaient haut la tête.“ Il remporta des victoires brillantes sur les tribus belliqueuses du nord et de l'est en Asie, défit le roi d'Egypte, mais il éprouva un terrible désastre devant Jérusalem. Pour rendre à ses armes l'éclat que cet échec avait momentanément obscurci, il marcha contre Babylone qui s'était révolté. Vainqueur, il exécuta le projet qu'il avait conçu de rebâtir Ninive et d'y fixer le siège de sa puissance. „J'ai relevé, dit-il dans une inscription, tous les édifices de Ninive, ma royale cité. J'ai reconstruit ses rues anciennes, j'ai élargi les plus étroites, j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme le soleil.“ Après vingt-deux ans de règne, en 680, Sennachérib fut tué par deux de ses fils qui se réfugièrent en Arménie, laissant le trône à leur frère, Assarahaddon, qui n'avait pas trempé dans cet odieux parricide.

Assarahaddon fut un des derniers rois qui portèrent au loin

les armes victorieuses de l'Assyrie. Bientôt des signes de décadence se manifestèrent partout. Les Mèdes, sous Cyaxare, firent défection et, unissant leurs forces à celles des Babyloniens sous Nabopolassar, ils attaquèrent Ninive qui succomba après un siège aussi long que meurtrier. *Assaracus*, dernier roi de Ninive, se tua dans un accès de désespoir et pour la seconde fois Ninive fut détruite de fond en comble en 606. C'est dans notre siècle seulement que des fouilles ont fait connaître l'emplacement de cette ville dans les environs de Mossoul. *par le consul français*

IV. Nouvel empire de Babylone (606-538).

L'empire fondé par Nabopolassar parvint à l'apogée de sa prospérité sous son fils et successeur Nabuchodonosor (604-561). Après une brillante victoire remportée sur Néchao, roi de l'Égypte, sous les murs de Karkémisch, Nabuchodonosor soumit tous les pays situés entre l'Euphrate et l'Égypte, conquit Jérusalem en 598 et emmena prisonniers les plus vaillants hommes de l'armée avec une partie des artisans, entre autres les forgerons et les armuriers.

Les immenses richesses de la Phénicie excitaient les convoitises de l'altier vainqueur. Il marcha contre elle. Tyr soutint un siège qui ne dura pas moins de treize ans, mais à la fin la ville fut emportée d'assaut (574) et les familles les plus distinguées furent transportées en Chaldée.

Rentré à Babylone, Nabuchodonosor organisa l'administration de ses Etats et employa les richesses immenses et les innombrables captifs que la guerre avait mis en son pouvoir, à la construction de grands travaux d'embellissement et d'utilité publique qui firent de Babylone la première et la plus célèbre ville du monde. Il fit construire ces fameux jardins suspendus, destinés à rappeler à la reine Amytis, Mède d'origine, les pittoresques aspects de son pays. Mais l'orgueil finit par le perdre. Exalté par ses succès, il se crut un dieu et voulut que chacun se prosternât devant sa statue qu'il avait fait faire en or. Tombé en démence, il fuyait la société des hommes et, imitant les animaux, se nourrissait d'herbes comme eux. Au bout de sept mois, la folie disparut et Nabuchodonosor put reprendre les rênes du pouvoir. Il mourut peu de temps après, en prédisant, dit-on, la ruine de l'empire babylonien. Cette ruine, en effet, arriva bientôt. Le dernier roi, Nabonahid, et son fils Balthasar, succombèrent dans la lutte contre Cyrus qui s'empara de Babylone en 538 et fit de la Babylonie une province persane.

LES MÉDES.

La Médie est bornée au nord par la mer Caspienne, à l'est par la Parthie et l'Hyrcanie, au sud par la Susiane et la Perse, à l'ouest par l'Arménie et l'Assyrie. La ville principale est *Ecbatane*.

Après la destruction de Ninive, Arbace se retira dans son pays qu'il avait affranchi et gouverna la Médie jusqu'à sa mort (761). Cinquante ans plus tard, l'imminence du danger et le sentiment de la nécessité d'une défense commune contre les Assyriens décidèrent les tribus médiques à rétablir la monarchie. *Déjocès* fut proclamé roi. Il fonda la ville d'Ecbatane, gouverna les Mèdes avec beaucoup d'énergie et laissa à Phraorte, son fils, un pouvoir bien affermi.

Phraorte (657-635) fut un grand conquérant. En quelques mois, il soumit la Perse, la Parthie, la Bactriane, l'Hyrcanie, la Margiane et la Sogdiane. Après avoir fondé ce vaste empire militaire, il se crut en mesure de reprendre l'œuvre d'Arbace et de réduire l'Assyrie. Mais la fortune des armes le trahit dans cette entreprise ; il succomba avec l'élite de son armée.

Cyaxare (635-595) son fils, fut encore plus belliqueux que le père. Pour venger la mort de Phraorte, il conclut un traité avec Nabopolassar de Babylone pour la conquête et le partage de l'Assyrie. La guerre éclata. Cyaxare venait de vaincre les Assyriens en bataille rangée, il assiégeait Ninive et Nabopolassar s'avancait avec toutes ses forces pour le rejoindre devant cette ville, lorsque le roi des Mèdes fut assailli à l'improviste par une nombreuse armée de Scythes qui imposèrent pendant dix-huit ans leur domination à toute l'Asie antérieure.

Plus que tous les autres peuples, les Mèdes souffraient de ces envahisseurs et ils ne parvinrent à s'en délivrer que par la trahison. Cyaxare invita à une fête le roi et les principaux chefs des Scythes : il les enivra et les fit égorger pendant leur ivresse. Les Mèdes se levèrent en masse et massacrèrent les barbares partout où ils pouvaient les atteindre.

A peine délivré de ces dévastateurs, Cyaxare renoua ses négociations avec Nabopolassar, conclut une nouvelle alliance avec lui, et reprit ses projets favoris contre Ninive. En 606, l'orgueilleuse cité fut prise et détruite. Elle ne se releva plus. Les deux vainqueurs se partagèrent l'Assyrie, dont le nord échut aux Mèdes et le sud aux Babyloniens.

Astyage, fils et successeur de *Cyaxare*, fut un tyran soupçonneux et perfide. Les Perses, soumis aux Mèdes, se révoltèrent et *Cyrus*, qui se mit à leur tête, détrôna *Astyage* et mit fin à l'empire des Mèdes (560).

LES PERSES.

§ 1. Aperçu de l'empire des Perses.

La monarchie persane s'étendait, à l'époque de sa plus grande splendeur, de la Méditerranée et du grand désert de la Libye jusqu'à l'Indus, du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à l'Arabie et l'Éthiopie. Elle comprenait par conséquent les pays suivants : L'*Égypte* et la *Cyrénaïque*, l'*Asie-Mineure*, la *Syrie*, la *Phénicie*, la *Palestine*, l'*Arménie*, la *Babylonie*, l'*Assyrie*, la *Médie*, la *Susiane*, la *Perse*, la *Carmanie*, la *Gédrosie*, la *Bactriane*, la *Parthie*, la *Sogdiane*, l'*Hyrcanie* et la *Margiane*.

§ 2. Religion.

Les Perses, comme les Mèdes et les Bactriens, étaient de la puissante race des Aryens qui vénéraient *Zoroastre* comme le fondateur de leur religion. Ce grand législateur vivait environ 2500 av. J.-Ch. Sa doctrine, qui s'appelle *Zend-Avesta*, repose sur le dualisme. Il admet deux êtres éternels et incréés : *Ormuzd*, le principe du bien, le dieu de la lumière et de la vérité et *Ahriman*, le principe du mal, l'esprit des ténèbres et du mensonge.

Ormuzd créa d'abord les six immortels saints appelés *Amschaspands* et une foule d'esprits moins élevés, nommés *Yzeds*, dont le principal est *Mithras*, le génie du soleil, le courrier céleste qui veille à la conservation de l'univers.

A cette hiérarchie céleste, *Ahriman* opposa une hiérarchie exactement semblable, composée d'esprits mauvais, dont chacun combat l'œuvre conservatrice d'un des ministres d'*Ormuzd*. Aux six *Amschaspands*, *Ahriman* opposa les six *Darvands*, aux *Yzeds* ses innombrables *Devs*, des démons qui ont juste les mêmes attributions dans le mal que leurs antagonistes dans le bien.

La lutte entre ces deux ordres d'esprits finira à l'avantage d'*Ormuzd*, *Ahriman* sera vaincu et disparaîtra pour jamais ; la création redeviendra aussi pure qu'au premier jour. Les morts ressusciteront pour être jugés ; les méchants seront punis et les bons seront conduits par les *Yzeds* dans le monde impérissable, où règnera éternellement *Ormuzd* avec les *Amschaspands* siégeant sur des trônes d'or.

Le fidèle adorateur d'Ormuzd, a pour mission de combattre le mal sous toutes ses formes. La profession la plus favorable à l'accomplissement de cette œuvre est celle d'agriculteur. Le prêtre, le guerrier et l'agriculteur sont les plus puissants soutiens d'Ormuzd, mais l'agriculteur occupe le premier rang. „C'est un saint homme, dit Ormuzd, que celui qui s'est construit sur la terre une habitation dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive aussi la pureté ; il fait avancer l'avènement de la loi autant que s'il offrait cent sacrifices.“

Zoroastre avait défendu d'élever aux dieux des statues, des temples et des autels. L'unique image d'Ormuzd que le Zend-Avesta admette dans les sanctuaires, est la flamme. De là le culte du feu que les Perses n'adoraient pas comme tel, mais dans lequel ils adoraient Ormuzd. Aussi les seuls temples en Perse sont les pyrées, où brûle, sans jamais s'éteindre, le feu sacré alimenté des substances les plus précieuses.

De toutes les doctrines de l'antiquité, à part celle des Hébreux, basée sur la parole divine, la doctrine de Zoroastre est la plus pure, la plus noble et la plus voisine de la vérité. Zoroastre tend au monothéisme pur, mais, privé du secours surnaturel de la révélation, il se heurte au formidable problème de l'origine du mal et retombe, pour l'expliquer, sur la conception funeste du dualisme. La doctrine sur l'origine des choses est très-précise et concorde avec les données bibliques : Ormuzd fait tout sortir du néant ; la création de l'univers eut lieu en six époques.

§ 3. Organisation du gouvernement.

Le roi, le représentant d'Ormuzd, n'est pas seulement le souverain, mais le propriétaire du pays. Il est la source, le centre de tout et le peuple n'intervient en aucune façon dans les affaires publiques.

Le palais du roi, qui avait le nom de Porte, était inaccessible à la foule et il était très-difficile d'être admis en présence du monarque, dont une étiquette sévère défendait l'approche. Celui qui pénétrait auprès du roi sans permission, était puni de mort.

Le pays était divisé en *satrapies*, à la tête desquelles étaient placés des *satrapes* qui avaient le commandement des troupes, percevaient les impôts et dirigeaient toute l'administration. La moindre désobéissance de leur part était regardée comme une rébellion et entraînait presque toujours la mort du coupable. Un des objets les plus recommandés à leur attention était la situation de l'agriculture.

Pour établir des communications rapides entre les différentes provinces de l'empire, on établit des courriers répartis par stations, distantes entre elles d'une journée de chemin. Ces courriers portaient les ordres du roi aux satrapes et les dépêches de ceux-ci à la cour.

§ 4. Histoire politique.

Les Perses, peuple belliqueux et indomptable, habitaient la province montagneuse appelée Perse ou Perside, qui porte encore de nos jours le nom de Farsistan, c'est-à-dire l'habitation des Fars, des Perses. Ils se divisaient en plusieurs tribus, parmi lesquelles celle des Pasargadiens formait l'aristocratie des guerriers et l'emportait sur toutes les autres ; c'était de leurs rangs qu'était sorti Achéménès, l'aïeul de Cyrus. Depuis la dissolution de la monarchie assyrienne, les Perses étaient placés sous la domination des Mèdes, mais en 560 ils se soulevèrent sous leur chef Cyrus, qui réussit à fonder une monarchie indépendante.

CYRUS (560-529).

A) Jeunesse de Cyrus.

L'enfance de Cyrus est entourée de prodiges et de récits merveilleux. Astyage, suivant le récit d'Hérodote, vit en songe naître du sein de sa fille Mandane une vigne dont les rameaux finirent par couvrir de leur ombre toute l'Asie. Les devins, consultés, lui répondirent que Mandane mettrait au monde un fils qui règnerait un jour à sa place. Effrayé de cette réponse, Astyage ne maria point sa fille à un homme illustre par sa haute naissance, mais il choisit pour gendre Cambyse, homme d'une condition médiocre et né chez les Perses, nation alors presque inconnue. Cette précaution n'ayant point apaisé ses craintes, il fit venir sa fille auprès de lui et la retint sous une garde sévère, bien décidé à faire périr l'enfant qu'elle mettrait au monde. À peine l'enfant fut-il né, qu'Astyage fit appeler Harpagus, un de ses serviteurs les plus dévoués, et le lui remit avec ordre de le tuer. Mais Harpagus ne voulant pas se souiller lui-même d'un crime, chargea un des pâtres d'Astyage d'exposer l'enfant sur une montagne déserte, pour qu'il y trouvât une mort certaine. Le pâtre n'exécuta pas cet ordre ; il éleva le jeune Cyrus à la place de son propre fils, qui était mort en naissant.

Cyrus grandit dans son village au milieu des bergers ; une aventure fit connaître le secret de sa naissance. Un jour, suivant un récit plus ou moins fabuleux, qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent roi, lui qui était connu sous le nom

de fils du bouvier. Il distribua aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps ; celui-ci était satrape, celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers ; chacun avait son emploi, selon les talents que lui croyait Cyrus. Tous exécutèrent ses ordres, à l'exception du fils d'un riche Mède qui refusait d'obéir. Cyrus le fit saisir par d'autres enfants et battre de verges.

Outré d'un châtiment si indigne de sa naissance, le jeune Mède courut à la ville porter ses plaintes à son père qui se rendit auprès du roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux infligé à celui-ci. Astyage envoya chercher le pâtre et son fils. Ils furent amenés en la présence du roi. « Comment, dit le prince à Cyrus en le regardant, étant ce que tu es, as-tu osé traiter d'une manière si indigne le fils d'un des premiers de ma cour ? » — « Je l'ai fait en toute justice, répondit Cyrus. Les enfants du village, avec lesquels il se trouvait, m'avaient, en jouant, proclamé roi. Je leur paraissais être le plus digne de cet honneur. Tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès refusa de m'obéir. Je l'en ai puni. Si cette action mérite quelque châtiment, me voici prêt à le subir. »

La ressemblance des traits de cet enfant avec les siens, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, enfin les aveux du bouvier, tout concourut à lui faire reconnaître Cyrus. Irrité de la trahison d'Harpagus, Astyage résolut de lui infliger un châtiment exemplaire. Il feignit de se réjouir d'avoir retrouvé son petit-fils et ordonna à Harpagus d'envoyer son propre fils à la cour, afin de tenir compagnie au jeune Cyrus.

Dès que cet enfant fut arrivé, le roi le fit égorger ; on le coupa ensuite en morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis. L'heure du repas venue, on servit à Astyage et aux autres convives du mouton et à Harpagus, qui avait été invité, le corps de son fils. Le repas terminé, Astyage lui demanda s'il était content des mets servis. « Très-content, » répondit Harpagus. Aussitôt des serviteurs qui en avaient reçu l'ordre, apportèrent dans une corbeille la tête, les mains et les pieds de la victime et la présentèrent à Harpagus qui reconnut les restes de son fils. Il ne se troubla point et sut se posséder ; il répondit même à Astyage, qui lui demanda, s'il savait de quel gibier il avait mangé, que tout ce que le roi faisait lui était agréable.

Harpagus, plein de douleur, attendit l'occasion de se venger. Les Mages persuadèrent au roi que le songe avait reçu son accomplissement, puisque Cyrus avait été roi, et ils ajoutèrent

qu'aucun danger ne menaçait plus sa couronne. Astyage permit donc à Cyrus d'aller vivre en Perse auprès de son père Cambyse. Il y sut bientôt gagner l'affection du peuple.

Entretiens, Harpagus travailla à faire partager à la noblesse des Mèdes son projet de renverser Astyage et de le remplacer par Cyrus. Tout étant prêt, il exhorta Cyrus à lever une armée et à venir prendre possession du trône. Pour soustraire sa lettre à l'œil vigilant des gardes placés par le roi sur toutes les routes, il la mit dans le corps d'un lièvre et chargea un esclave fidèle de porter ce lièvre en Perse et de le remettre à Cyrus. Celui-ci, excité par sa propre ambition et par les conseils d'Harpagus, convoqua les chefs des tribus à une grande assemblée et leur annonça qu'il avait reçu d'Astyage la satrapie de la Perse. Il jeta le masque, exposa ses vues aux chefs réunis et leur montra en perspective la fortune, la puissance, l'indépendance du pays et les décida à le proclamer roi et à attaquer le roi des Mèdes. Il prescrivit une levée en masse de tous les guerriers des tribus perses et marcha contre la Médie. Au bruit de la révolte, Tigrane, roi d'Arménie, secoua le joug des Mèdes et fournit au jeune héros perse un précieux appui.

La double nouvelle de la révolte de Cyrus et de celle de Tigrane vint surprendre, comme un coup de foudre, le prince Astyage, qui croyait à une paix profonde. Ce fut du côté de la Perse qu'il résolut de diriger toutes les forces dont il pouvait disposer ; mais, dans son aveuglement, il donna à Harpagus le commandement de l'armée qui, sur les ordres de son chef, passa à l'ennemi. Astyage, furieux, fit crucifier les Mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus et leva une nouvelle armée qu'il conduisit lui-même contre les Perses. Entretiens, les Arméniens s'étaient réunis aux Perses. Il fut complètement défait auprès de Pasargades ; la plupart de ses soldats restèrent sur le champ de bataille et lui-même tomba entre les mains de l'ennemi. Ce fut la fin de l'empire de Médie.

B) Conquête de l'empire de Lydie.

La défaite d'Astyage eut pour résultat de donner à Cyrus la souveraineté sur tous les pays dépendant de l'empire de Médie. Il lui fallut cependant quatorze ans pour mener à fin ces conquêtes et pour se rendre maître de la partie de l'Asie-Mineure qui s'étend jusqu'au fleuve Halys. Ce fut précisément au moment où le conquérant venait de soumettre tous ces pays, qu'éclata entre lui et Crésus, roi de Lydie, la guerre qui devait lui procurer la possession de l'Asie-Mineure tout entière, jusqu'aux rivages de la mer Egée.

Le royaume de Lydie était alors à l'apogée de sa puissance et de sa prospérité. Crésus (558-544), ce puissant roi, voyant non sans inquiétude l'accroissement si rapide et si menaçant de la monarchie perse, résolut de mettre un terme aux conquêtes de Cyrus et de rétablir Astyage, son beau-frère, sur le trône de la Médie. A cet effet, il fit une alliance avec Nabonahid de Babylone et Amasis, roi d'Egypte. 579-575

Le nom seul de Crésus réveille l'idée des plus grandes richesses. Sa réputation attirait un grand nombre d'étrangers à sa cour. On y vit paraître, dit-on, le grand Solon, l'un des sages de la Grèce. Crésus le reçut avec beaucoup d'égards, et après lui avoir montré ses immenses trésors, il lui demanda, s'il avait jamais connu un mortel plus heureux que lui ? „Oui, répondit Solon, l'Athénien Tellus, qui vécut sans être ni riche ni pauvre et qui mourut les armes à la main pour la patrie en laissant deux fils dignes de lui.“ Et après celui-là ? reprit le roi. „Après celui-là, je crois que nul ne fut plus heureux que Cléobis et Byton, fils d'une prêtresse de Cérès. Les bœufs qui devaient la conduire jusqu'au temple pour y offrir un sacrifice solennel, tardant à venir pour traîner le char, ils s'y attelèrent eux-mêmes. Leur mère, transportée de joie, pria la déesse de leur accorder la plus grande récompense qu'un homme puisse obtenir. Ils s'endormirent dans l'intérieur du temple et le lendemain matin on les trouva morts tous deux.“ Et moi donc, continua Crésus, tu ne me comptes pas au nombre des heureux ? „O Crésus, répliqua Solon, tu es riche et puissant, mais sache que nul homme ne peut se dire heureux tant qu'il respire encore.“

Les deux armées ennemies se mirent en mouvement et s'avancèrent vers les bords du Halys ; mais avant de prendre l'offensive, Crésus voulut consulter encore l'oracle de Delphes sur l'issue de son entreprise. La Pythie lui répondit que, s'il entreprenait la guerre, il détruirait un grand empire. Il interpréta cette réponse suivant ses espérances et y trouva la prédiction de la chute de l'empire des Perses. Il franchit le fleuve et livra une grande bataille à Cyrus dans les environs de la Ptérie. Les pertes furent très-considérables des deux côtés, et la nuit sépara les combattants sans que la victoire se fût déclarée pour l'un ou l'autre parti. Crésus, n'osant renouveler l'attaque, se retira vers sa capitale, et croyant la campagne finie pour cette année, il renvoya ses troupes, tout en pressant ses alliés, les Babyloniens et les Egyptiens, de lui envoyer des secours à Sardes au printemps prochain. Mais Cyrus envahit la Lydie à l'improviste, et parut bientôt sous les murs de Sardes. Il défit la cavalerie lydienne dans la vaste plaine de Thymbrée, en avant de la ville, prit

Sardes après un siège de quinze jours et renversa l'empire des Lydiens. Crésus devint captif du nouveau maître de l'Asie, qui le traita avec générosité et le consulta dans ses entreprises.

Cette guerre eut sa légende merveilleuse. Après la prise de la ville, un Persé allait tuer Crésus sans le connaître ; le roi, accablé du poids de ses malheurs, attendait la mort sans faire un mouvement pour l'éviter ; mais un de ses fils, qui était muet, fut saisi d'effroi à la vue du Persé qui se jetait sur son père, il fit un effort surhumain qui lui rendit la voix. „Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus !“ Ce furent ses premiers mots, et depuis lors il conserva la faculté de parler. Crésus fut fait prisonnier et mené à Cyrus qui le condamna au supplice du feu. Chargé de fers et entouré de douze jeunes Lydiens, le roi, naguère si enivré de ses prospérités, monta sur un grand bûcher dressé exprès pour sacrifier aux dieux ces prémices de la victoire. Le feu était déjà allumé et les flammes enveloppaient le malheureux, lorsqu'il s'écria : „Solon ! Solon !“ Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Crésus ne répondit pas ; mais forcé de parler, il dit : „C'est un homme dont je préférerais l'entretien à toutes les richesses des rois.“ Il raconta alors au roi l'entrevue qu'il avait eue dans le temps avec Solon. Cyrus, frappé de la vérité de ces paroles et réfléchissant à l'instabilité des choses humaines, donna ordre d'éteindre immédiatement le bûcher et d'en faire descendre Crésus ainsi que ses compagnons d'infortune.

C) Conquête de l'Asie-Mineure et de Babylone.

Cyrus passa l'hiver à Sardes. Les colonies grecques lui envoyèrent des députés pour lui proposer leur soumission aux mêmes conditions qu'il avait accordées aux Lydiens. Mais Cyrus qui, avant sa victoire, les avait inutilement sollicitées de faire une alliance avec lui, se voyait alors en état de les y contraindre par la force et il répondit par le célèbre apologue du pêcheur qui, n'ayant pu attirer les poissons en jouant de la flûte, les prit tous avec son filet. Il ne fit exception que pour Milet, dont il n'exigea point la soumission pleine et entière ; il se contenta du tribut qu'elle payait à Crésus, et il la détacha ainsi de la cause commune aux autres colonies.

Pendant que Harpagus achevait la conquête de l'Asie-Mineure, Cyrus subjuguait en personne toutes les nations de l'Asie supérieure et volant de conquêtes en conquêtes, il aspirait à la domination de toute l'Asie. Pour réaliser ce projet, il ne lui restait plus qu'à détruire l'empire babylonien. Il marcha donc droit sur

Babylone, défit les Babyloniens dans une première rencontre et mit le siège devant la ville. Il fit détourner l'Euphrate et, le lit de ce fleuve étant devenu guéable, les Perses entrèrent par là dans la ville et s'en rendirent maîtres dans le moment où les Babyloniens s'y attendaient le moins. Balthasar fut tué et Nabonahid se rendit prisonnier. La grande cité prise, toutes les provinces de l'empire se soumirent sans résistance et furent incorporées à la monarchie perse.

Cyrus témoigna une grande bienveillance aux Juifs qui, transportés à Babylone, avaient suivi avec une ardente sympathie les progrès de la puissance des Perses. Aussi, deux ans seulement après la prise de Babylone, en 536, il fit droit aux sollicitations que lui adressaient les Hébreux répandus dans ses Etats, et il publia un édit permettant le retour des exilés dans la Palestine et la reconstruction du temple de Jérusalem. „Jéhovah, dit-il, le dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre et c'est lui qui m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem, qui est en Judée.“

Après la prise de Babylone, Cyrus régna en paix pendant huit ans. En 529, il entreprit une expédition contre les Massagètes qui habitaient les steppes au nord de l'Iaxarte et qui avaient, dit-on, la coutume de pendre les vieilles femmes et de tuer et manger les vieillards. Dans la première rencontre, Cyrus reçut une blessure mortelle, dont il mourut le troisième jour. Il fut somptueusement enseveli à Pasargades, où subsistent encore aujourd'hui les restes de son mausolée, qui porte une courte inscription cunéiforme, ainsi conçue : „Moi, je suis Cyrus le roi, Achéménide.“

CAMBYSE (529-522).

A) Conquête de l'Egypte.

Cyrus avait deux fils, dont l'aîné, Cambyse, monta sur le trône. A peine en possession de l'empire, il voulut se signaler, lui aussi, par des conquêtes, et il jeta ses vues sur l'Egypte dont les richesses avaient toujours excité l'avidité des monarques asiatiques, et qui s'était attiré la rancune des Perses par son alliance avec Crésus. Un traité d'alliance fut conclu avec les Arabes qui, maîtres des passages qui conduisaient par terre dans la vallée du Nil, devaient pourvoir l'armée de vivres. Une grande flotte, équipée dans les ports de la Phénicie et montée par des marins de cette contrée, avait la mission de suivre le long de la côte les mouvements de la nombreuse armée de terre et de se diriger vers le littoral du Delta. Amasis ne vit plus le commencement

des hostilités. Psaménite, son fils, qui lui avait succédé, marcha au-devant de l'ennemi jusqu'à la branche pélusiaque du Nil.

Avant d'attaquer les Perses, les mercenaires grecs du roi d'Egypte voulurent venger sur ses enfants la trahison de Phanès d'Halicarnasse, qui, ayant eu à se plaindre d'Amasis, s'était réfugié à la cour de Cambyse et avait rendu à ce roi de grands services dans ses négociations avec les tribus arabes. Ils les menèrent au camp, et ayant placé, à la vue de leur père, un cratère entre les deux armées, ils les égorgèrent. Mêlant ensuite du vin et de l'eau au sang des victimes, tous les auxiliaires vinrent en boire et s'engagèrent par des serments terribles à ne pas lâcher pied. Le combat s'engagea bientôt après. Suivant une tradition qui tient plus de la fable que de l'histoire, Cambyse aurait fait placer au-devant du premier rang de son armée des chats, des éperviers et d'autres animaux, reconnus sacrés par la religion des Egyptiens ; ceux-ci n'auraient osé lancer leurs traits contre l'ennemi de peur de les atteindre et auraient lâché pied au premier choc. Les mercenaires grecs cependant, qui n'avaient pas de semblables scrupules, auraient résisté vigoureusement. En tout cas, la bataille fut longue et sanglante ; mais l'armée égyptienne fut enfin écrasée par les Perses et les débris se réfugièrent en désordre à Memphis.

Cambyse, vainqueur, envoya à Memphis un héraut, pour sommer cette ville à se rendre. Dès que l'armée égyptienne le vit remonter le Nil sur un vaisseau, elle sortit de la citadelle, coula le navire et mit en pièces ceux qui le montaient. Le roi des Perses, furieux de cette violation du droit des gens, commença aussitôt le siège de la place qui ne tarda pas à être emportée.

Psaménite et les plus nobles Egyptiens furent conduits, par ordre de Cambyse, dans un faubourg de la ville, où on les traita avec la dernière ignominie. D'après une sentence portée par les juges persans, pour chaque homme massacré sur le Nil, dix Egyptiens des premières familles devaient subir le dernier supplice. Cambyse fit passer devant Psaménite son fils accompagné de 2000 Egyptiens du même âge, la corde au cou et un frein dans la bouche, pour être conduits à la mort. Le malheureux roi, en voyant défiler le cortège funèbre, ne versa pas une larme. Bientôt il vit arriver sa fille, habillée en esclave ; une cruche à la main, elle allait chercher de l'eau pour la porter au camp des Perses. Elle était accompagnée de plusieurs autres filles de qualité, vêtues de la même façon qu'elle. Ces jeunes filles, à la vue de leurs pères, fondirent en larmes et poussèrent des cris lamentables. Leurs parents pleuraient et se frappaient la poitrine,

mais Psaménite baissait les yeux et restait impassible. Il aperçut ensuite un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table, dépouillé de tout, couvert de haillons et mendiant un morceau de pain aux soldats de l'armée victorieuse. A ce spectacle, il ne put s'empêcher de verser des larmes et de se frapper la tête, en appelant cet ami par son nom. Étonné de sa conduite, Cambyse lui en fit demander les motifs. „Fils de Cyrus, répondit Psaménite, les malheurs de ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les pleurer ; mais le triste sort d'un ami qui, aux jours de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter des larmes.“

Cambyse, touché de compassion, donna sur-le-champ l'ordre de délivrer le fils du malheureux Psaménite ; mais les courriers arrivèrent trop tard ; le jeune prince avait été exécuté le premier. A partir de ce moment, Cambyse traita son royal prisonnier avec clémence et générosité. Il aurait même voulu lui rendre le gouvernement de l'Egypte, si on ne l'eût pas soupçonné de chercher, par ses intrigues, à susciter des troubles. Ayant, en effet, excité les Egyptiens à la révolte, il fut découvert et Cambyse le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ. C'est ainsi que l'Egypte passa en 525 sous la domination des Perses et ne réussit jamais à rétablir son indépendance politique.

Dans les premiers temps de sa domination en Egypte, Cambyse adopta une politique de ménagements et respecta les susceptibilités nationales des habitants. Il prit des titres purement égyptiens, chercha à se faire passer pour descendant des anciens rois d'Egypte et se fit instruire dans les doctrines religieuses du pays. Le culte des dieux fut rétabli dans toute sa splendeur et il se déclara publiquement le haut protecteur des temples.

B) Expédition d'Ethiopie.

La chute de l'ancien royaume des Pharaons et la soumission volontaire des tribus de la Libye suggérèrent à Cambyse l'idée qu'il était invincible et qu'aucun peuple ne pourrait plus lui résister. Dans son orgueil, il résolut d'attaquer la puissante république de Carthage, de soumettre les Ethiopiens et de piller le temple de Jupiter Ammon, situé à l'ouest de Thèbes. Mais aucun de ces projets ne put être exécuté. Les Phéniciens refusèrent de faire voile pour Carthage, sous prétexte qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant ce peuple, issu de leurs pères, ils croiraient violer les droits du sang et de la religion. Cambyse n'insista pas, voulant ménager les cités phéniciennes qui s'étaient volontairement

données à lui et qui fournissaient la meilleure partie de sa marine. Il distribua les marins grecs dans les différentes villes de l'Egypte pour y tenir garnison, envoya 50,000 hommes vers le temple d'Ammon et lui-même, à la tête du gros de l'armée, marcha contre l'Ethiopie.

Avant de se mettre en marche, il envoya des espions en Ethiopie, sous prétexte de porter des présents au roi de Méroé. Celui-ci ne fut pas un instant dupe du prétendu but assigné à l'envoi de ces ambassadeurs. „Portez cet arc au roi de Perse, leur dit le roi de Méroé ; le roi d'Ethiopie lui conseille de venir lui faire la guerre, quand il pourra le bander aussi facilement que lui. En attendant, que Cambyse rende grâce aux dieux de n'avoir point inspiré aux Ethiopiens le désir d'agrandir leur pays par de nouvelles conquêtes.“

Cambyse reçut cette réponse à Thèbes. Transporté de colère, il se mit aussitôt en marche contre les Ethiopiens avec une témérité incroyable. Voulant abréger le chemin, il quitta les bords du Nil et s'avança à travers le désert. Marchant au milieu d'immenses plaines de sable, sans habitants, sans arbres, sans fourrages, sans eau, sans ressources d'aucune espèce, les soldats de Cambyse se virent réduits à la plus affreuse disette et en vinrent à se nourrir d'herbes et de racines ; mais la famine finit par prendre de telles proportions, qu'ils se virent forcés de se manger les uns les autres, en recourant à la voie du sort. Le roi dut revenir sur ses pas, après avoir perdu dans le désert la plus grande partie de son armée. A peine rentré à Thèbes, Cambyse reçut la nouvelle que le corps de 50,000 hommes envoyé pour réduire les Ammoniens et mettre le feu à leur temple, avait péri dans le désert. Un vent impétueux qui s'était élevé les avait ensevelis sous des montagnes de sable.

❖ C) Folie et mort de Cambyse.

Ces désastres blessèrent si cruellement l'orgueil de Cambyse que sa raison n'y résista pas. Les quinze mois qu'il vécut encore ne sont qu'une suite d'actes de folie et de cruauté.

Arrivant un jour à Memphis, il y trouva la population en fête. Un nouvel Apis avait été trouvé et on célébrait son apparition par de grandes réjouissances. Cambyse s'imagina que cette allégresse était provoquée par ses revers. Les magistrats de Memphis furent condamnés à mort comme imposteurs ; il fit battre de verges les prêtres et ordonna de tuer tous les Egyptiens que l'on trouverait célébrant la fête. Il se fit amener le taureau sacré, le transperça de son épée en disant : „Voilà bien un dieu digne des Egyptiens.“

Une tyrannie épouvantable s'appesantit alors sur les Egyptiens ; une semblable calamité ne s'était plus vue depuis le temps des Hycshos. Les Perses eux-mêmes n'étaient pas mieux traités que les Egyptiens par ce fou furieux.

Un jour, Cambyse fit enterrer vifs, jusqu'à la tête, douze personnages de la classe aristocratique. Il ordonna le meurtre de son frère Smerdis qu'il avait soupçonné d'aspirer à la couronne. Ce crime lui causa de terribles remords ; l'ombre sanglante de son frère le poursuivait nuit et jour. Sa sœur, qui lui en fit un jour des reproches, reçut un coup de pied à la suite duquel elle mourut. Une autre fois, s'adressant à Prexaspe, un de ses confidents, il lui demanda ce que les Perses pensaient de lui. „En général, ils te comblent de louanges ; mais ils croient que tu as un peu trop de penchant pour le vin.“ — „Les Perses prétendent donc, reprit-il, que le vin me fait perdre la raison ? Tu vas voir s'ils disent vrai. Si je frappe au milieu du cœur ton fils que tu vois debout dans la cour, il sera évident que les Perses se trompent.“ En disant ces mots, il banda son arc et ajusta le fils de Prexaspe. Le jeune homme tomba ; la flèche avait percé le milieu du cœur. Et le roi n'eut pour le père que ces paroles : „As-tu jamais vu quelqu'un toucher le but avec plus de justesse ?“ Une autre fois il voulut tuer Crésus.

Après un séjour de trois ans en Egypte, Cambyse se disposa à retourner en Perse. Arrivé en Syrie, il reçut la nouvelle que le mage Gaumatès, à qui il avait confié la garde du palais et l'administration des biens du domaine royal en Médie, s'était fait proclamer roi et que, à cause de sa ressemblance frappante avec le fils de Cyrus que Cambyse venait de faire mourir, il se faisait passer pour Smerdis. En apprenant cette révolte, Cambyse voulut partir en toute hâte pour Suses ; mais en montant à cheval avec la précipitation d'un fou, il se blessa grièvement avec son épée à la cuisse ; néanmoins il continua sa route ; mais la gangrène se mit à la plaie et emporta le roi en quelques jours. *Herod.*

LE FAUX SMERDIS.

Cet usurpateur ne régna que sept mois. Pour s'affermir sur le trône, il exempta pour trois ans ses sujets de toute espèce d'impôts et du service militaire ; aussi fut-il reconnu dans toutes les provinces et même par l'armée que Cambyse ramenait de l'Egypte.

Cependant l'imposture fut bientôt découverte. Le mystère dont il s'entourait, afin de n'être pas reconnu, inspira des soupçons. Aussi Cambyse, quelques instants avant sa mort, avait-il

fait connaître à quelques-uns de ses confidents l'exécution de son frère Smerdis, en les sommant de faire tous les efforts afin de ne pas laisser passer la domination aux Mèdes. Des révélations faites par une des femmes du nouveau roi établirent enfin qu'il était ce Smerdis à qui Cyrus avait fait couper les oreilles à cause d'un grand crime qu'il avait commis. Les principaux parmi les Perses se réunirent immédiatement et délibérèrent entre eux sur les moyens de renverser l'imposteur. Les conjurés étaient au nombre de sept, tous de la tribu des Pasargadiens et pour la plupart issus du sang d'Achémenès. Ils se rendirent au château où se tenait le faux Smerdis et le tuèrent, ainsi que les Mages qu'ils y rencontrèrent, en poussant de grands cris et en racontant la chose aux Perses qui accouraient.

La révolution faite, les sept conjurés résolurent de maintenir le gouvernement monarchique et il fut décidé que, pour élire le nouveau roi, les sept chefs se rendraient le lendemain matin à cheval devant la ville, et qu'on proclamerait roi celui dont le cheval saluerait le premier de ses hennissements le soleil levant. Une ruse de l'écuyer de Darius assura la victoire à son maître.

DARIUS (521-485).

En prenant possession du trône, Darius se trouva placé en face de très-sérieuses difficultés. Sous le règne tyrannique et pourtant faible de Cambyse, le désordre avait pris le dessus dans l'empire et les rivalités nationales des différentes contrées rappelèrent d'anciens souvenirs d'indépendance qui ébranlèrent les bases de l'œuvre créée par le grand Cyrus. De formidables insurrections éclatèrent dans presque toutes les parties de l'empire et il fallut six ans à Darius pour les réduire et pour faire reconnaître son autorité.

Les Babyloniens levèrent les premiers l'étendard de la révolte. A la tête de l'insurrection se trouvait Naditabiro, qui prit le nom de Nabuchodonosor ; il prétendait être le fils de Nabonahid. Ils avaient fait de grands préparatifs de défense, et, pour avoir moins à craindre de la famine, ils avaient eu la barbarie de tuer presque toutes les femmes de la ville. Le souvenir de la prise de leur cité par Cyrus tenait leur vigilance en éveil ; aussi repoussèrent-ils toutes les attaques, déjouèrent-ils toutes les ruses. Darius commençait à douter du succès de son entreprise, lorsque, le vingtième mois du siège, un de ses officiers, Zopyre, s'avisa d'un stratagème qui rendit le roi de Perse maître de la place. Zopyre proposa à Darius de s'introduire à Babylone comme transfuge et victime des cruautés de son maître. Pour mieux tromper les Babyloniens,

il se coupa le nez et les oreilles, se mit le corps en sang à coups de fouet et se présenta en cet état au roi de Babylone. Les Babyloniens l'accueillirent volontiers, et lui accordèrent le commandement d'un corps de troupes. Quelques jours après son arrivée, il sortit à la tête de l'armée, et, ainsi qu'il avait été convenu avec Darius, il surprit et tailla en pièces un corps de mille hommes que le roi lui avait opposé. Dans une seconde sortie, il défit deux mille ennemis, et dans une troisième quatre mille. Ces succès le rendirent tout puissant parmi les assiégés, qui lui confièrent la garde des remparts. Ce fut la perte des Babyloniens. Darius ayant, au jour convenu, fait approcher toutes ses forces, Zopyre leur ouvrit deux des portes de la place. Babylone tomba ainsi pour la seconde fois au pouvoir des Perses, qui en démantelèrent les remparts et en enlevèrent les portes. Trois mille des principaux parmi les Babyloniens furent mis en croix.

La soumission des autres provinces suivit de près la prise de Babylone. La Médie, la Susiane, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie et bien d'autres contrées n'opposèrent plus de résistance aux armes victorieuses de Darius et l'unité de la monarchie, un moment disloquée par les insurrections, se trouva rétablie.

Après ces victoires, Darius était le maître de l'immense empire de Cyrus. Pour donner plus de cohésion à ses Etats et prévenir le retour de révoltes pareilles à celles qu'il avait eu à combattre, il voua tous ses soins à l'organisation du gouvernement. Il divisa l'empire en vingt satrapies et fixa le chiffre des tributs que chacune d'elles devait annuellement fournir. Le revenu total s'élevait à 14,560 talents de la monnaie d'Athènes, ce qui fait en poids 82,797,866 francs, et, en tenant compte de ce qu'était alors la puissance de l'argent comparée à ce qu'elle est aujourd'hui, une valeur réelle de 662,382,928 francs.

A peine Darius eut-il donné à son empire cette nouvelle organisation, qu'il entra dans la voie des conquêtes suivie par ses prédécesseurs. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse avait porté ses armes en Afrique ; Darius résolut de devenir maître de l'Europe. Mais, préalablement, il voulut encore reculer les frontières de son empire à l'est et dirigea une expédition contre les Indiens. Il soumit les contrées en-deçà de l'Indus et en forma une satrapie qui lui rapporta annuellement 360 talents. Il entreprit ensuite une grande expédition contre les Scythes, sous le prétexte de tirer vengeance des dévastations dont des hordes scythiques, au temps de Cyaxare, avaient rendu le théâtre toute l'Asie antérieure.

Darius partit de Suse avec 700,000 hommes ; sa flotte se composait de 600 navires. Il passa le Bosphore sur un pont de bateaux, remonta le rivage du Pont-Euxin, soumit les Thraces et les Gètes et fit construire, à deux jours de marche au-dessus de l'embouchure du Danube, un pont, dont il laissa la garde aux Ioniens de l'Asie-Mineure. Entretemps, les Scythes avaient décidé qu'au lieu de présenter la bataille aux Perses, on leur céderait peu à peu le terrain, en comblant les puits et les fontaines et en détruisant toutes les productions de la terre. Darius s'obstina à poursuivre les Scythes, sans pouvoir les atteindre. Se lassant enfin de cette poursuite inutile, il provoqua le roi des Scythes au combat ; celui-ci, pour toute réponse, lui envoya des présents qui consistaient en un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Darius, qui penchait d'abord à y voir un gage de soumission, accepta bientôt l'interprétation que lui en donna un noble Perses. „Perses, dit celui-ci, ces présents signifient que si vous ne vous envoliez pas dans les airs comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez pas sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, et vous périrez par ces flèches.“

Le manque de vivres et l'épuisement de son armée forcèrent Darius à la retraite. Une partie des Scythes devancèrent le roi et se rapprochant du Danube, engagèrent les Ioniens à rompre le pont qu'ils étaient chargés de garder, et à retourner dans leur patrie, dont la perte du roi de Perse et de son armée assurerait la délivrance. L'affaire fut mise en délibération. Miltiade d'Athènes, qui avait alors organisé une ~~expédition~~ dans la Chersonèse de Thrace, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes ; mais Histiée, tyran de Milet, s'y opposa. Son opinion prévalut et les Perses échappèrent à une mort certaine. Pour le récompenser du service signalé qu'Histiée lui avait rendu, Darius lui fit cadeau de la contrée de Myrcinus, sur les bords du Strymon.

Darius se rendit à Sardes, après avoir confié à Mégabyse le commandement de 80,000 hommes qu'il laissa en Europe, pour conserver et défendre les conquêtes qu'il avait faites en Thrace. Il occupa aussi les îles d'Imbros et de Lemnos dans la mer Egée ; Amyntas I^{er}, roi de Macédoine, offrit, comme signe de soumission, la terre et l'eau ; mais, malgré ces succès, l'expédition malheureuse contre les Scythes avait affaibli l'autorité du roi. Les peuples ne regardaient plus les Perses comme invincibles. La plus grande entreprise de Darius fut l'expédition contre les Grecs, expédition qui trouvera sa place dans l'histoire de la Grèce. Après les guerres médiques se manifesta la décadence de l'empire

asiatique. L'Asie occidentale se transformait sous l'action des arts, de la civilisation et de la langue des Grecs.

TROISIÈME PARTIE

LES GRECS.

§ 1. Notions géographiques.

La Grèce est une presqu'île qui, par sa position géographique, forme le lien naturel entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Entrecoupée d'une multitude de golfes qui en font un pays essentiellement maritime, la Grèce était appelée à se livrer à la navigation et au commerce. A partir de la frontière septentrionale jusque dans la Grèce centrale s'étend le *Pinde* dont se détachent vers l'ouest les monts Acrocérauniens et vers l'est les monts Cambuniens qui ont pour sommet principal l'*Olympe*, considéré comme étant le siège des dieux. Entre l'Olympe et le mont *Ossa*, auquel se relie le *Pélion*, se trouve la célèbre vallée de *Tempé*, traversée par le *Pénée*. Vers le sud, parallèlement avec l'*Othrys*, s'étend la chaîne de l'*Oeta* jusqu'au golfe malien et forme le détroit des *Thermopyles* qui conduit de la Thessalie dans la Grèce centrale. C'est là que s'élèvent plusieurs groupes isolés : le *Parnasse*, l'*Hélicon*, le *Cithéron*, l'*Hymette*, le *Pentélique* et le mont *Laurium*. Le *Péloponèse* forme un vaste plateau, borné au nord par la chaîne de montagnes appelée *Cyllène* et au sud par le *Taygète*.

Parmi les nombreux fleuves, il faut citer le *Pénée* déjà mentionné, l'*Achelouïs* entre l'Acarnanie et l'Etolie, le *Céphisse* en Béotie, l'*Alphée* et l'*Eurotas* dans le Péloponèse.

La nature elle-même a divisé la Grèce en quatre parties distinctes :

I. *La Grèce septentrionale*, qui s'étendait depuis la Macédoine et l'Illyrie au nord jusqu'à la Grèce centrale au sud, comprenait deux pays : l'*Epire* avec la ville de *Dodone*, célèbre par un oracle de Jupiter, et la *Thessalie*, avec les villes de *Larisse*, *Phères*, *Pharsale*, *Cynoscéphale*.

II. *La Grèce centrale* ou l'*Hellade* comprenait huit contrées distinctes : 1° l'*Acarnanie* sur le golfe d'Ambracie, à l'entrée duquel se trouve le promontoire d'Actium, devenu célèbre par la bataille navale dont l'issue entraîna la chute de la république romaine ; 2° l'*Etolie*, avec la ville de *Thermus* ; 3° la *Doride* ; 4° la *Locride*, comprenant deux contrées, l'une sur le détroit de

l'Euripe, l'autre sur le golfe de Corinthe, avec les villes d'*Opon*te et de *Naupacte*, et le célèbre défilé des Thermopyles ; 5° La *Phocide*, pays sacré de l'Hellade, à cause de l'oracle qu'elle possédait à *Delphes*, ville située au pied du mont Parnasse ; 6° la *Béotie*, pays fertile renfermant plusieurs villes importantes : *Thèbes*, *Chéronée*, *Platé*e, *Leuctres*, *Orchomène*, *Tanagre* et *Aulis* ; 7° l'*Attique*, petite presqu'île terminée par le cap Sunium et renommée par ses figuiers et ses oliviers. *Athènes* aux trois ports : le *Pirée*, le *Phalère* et le *Munychium* ; *Eleusis*, *Décélie* et *Marathon* ; 8° la *Mégaride* avec la ville de *Mégare*.

III. *Le Péloponèse*, presqu'île reliée au continent par l'isthme de Corinthe : 1° la *Corinthie*, à l'entrée du Péloponèse, avec la ville de *Corinthe* qui devint, après la chute d'*Athènes*, le centre du mouvement matériel et intellectuel des Grecs ; 2° la *Sycionie* avec la riche ville de *Sycione* ; 3° l'*Achaïe*, appelée antérieurement l'*Aigialée*, avec les villes : *Aegium*, *Dyme*, *Patras* et *Hélèce* qui, en 373 av. J.-Ch., fut engloutie par la mer ; 4° l'*Elide*, pays sacré du Péloponèse, où se célébraient les jeux olympiques en l'honneur de Jupiter ; 5° la *Messénie*, pays riche en pâturages et terres labourables, avec *Pylos*, la résidence de Nestor et les deux forteresses *Ithome* et *Ira* ; 6° la *Laconie*, pays montagneux plus propre à l'élevage du bétail qu'à l'agriculture. La capitale du pays est *Sparte* ; 7° l'*Argolide*, presqu'île comprise entre les golfes argolique et saronique. Villes : *Argos*, *Mycènes*, résidence d'*Agamemnon*, *Tyrinthe*, *Nauplie*, *Epidaure*, *Trezène* et *Hermione* ; le bourg de *Némée*, connu par les jeux publics qu'on y célébrait en l'honneur d'*Hercule* ; 8° l'*Arcadie*, au centre, pays montagneux, habité par un peuple pasteur. Villes : *Mantinée*, *Tégée* et *Mégapolis*.

IV. *Les îles de la Grèce* forment plusieurs groupes distincts :

1. *Dans la mer Ionienne* : *Corcyre* (Corfou), *Leucadie* (Maura), *Ithaque*, *Céphallénie*, *Zacinthe* (Zante), *Sphactérie*, située en face de *Pylos*, et *Cythère*, célèbre par le culte de *Vénus*.

2. *Dans la mer Egée* : *Calaurie*, *Egine*, *Salamine*, *Eubée* (Négrepont), séparée du continent par le détroit de l'Euripe, possédant deux villes très-importantes : *Chalcis* et *Erétrie* ; promontoire d'*Artémisium*. *Crète* (Candie) ; les *Cyclades* : *Naxos*, *Paros* (marbres), *Délos*, appelée la sainte à cause du culte d'*Apollon*, *Mélos*, *Syros* ; les *Sporades* : *Samos*, *Pathmos*, *Cos*, *Rhodes*, *Samothrace*, *Imbros*, *Lemnos*, *Tenedos*, *Lesbos* et *Chios*.

§ 2. Religion.

a. Les Grecs croyaient primitivement à un être suprême,

créateur du ciel et de la terre. Mais déjà de bonne heure ils tombèrent dans les absurdités de l'idolâtrie, en personnifiant en une foule d'agents secondaires les attributs et les qualités de Dieu. Cependant, en admettant que toutes les divinités, sans exception, descendaient de Jupiter, ils maintenaient encore l'idée de l'unité religieuse ; ces nouveaux dieux, du reste, n'étaient que des êtres humains supérieurs, ayant les mêmes passions et les mêmes vices que le commun des mortels. Le sommet de l'Olympe, fréquemment enveloppé de vapeur et de brouillard, passait pour être le siège des divinités de la Grèce. Les principales de ces divinités sont :

1. *Jupiter*, le premier et le maître des dieux, le dominateur du ciel et de la terre ;
2. *Junon*, femme de Jupiter, et protectrice de l'union conjugale parmi les hommes ;
3. *Cérès*, déesse des moissons et de l'agriculture ;
4. *Minerve* (Pallas), fille de Jupiter, présidait, comme déesse de la sagesse, aux arts, aux sciences et aux ouvrages de tapisserie et de broderie ; comme déesse de la guerre, elle est représentée ayant la tête couverte d'un casque surmonté d'un hibou, la main droite armée d'une lance et l'autre reposant sur l'égide, bouclier couvert de la peau d'un monstre nommé Egide que la déesse elle-même avait tué ;
5. *Apollon*, fils de Jupiter et de Latone, est le dieu des beaux-arts et de la poésie ; sous le nom de Phœbus, il conduisait le char du soleil ;
6. *Diane* (Artémise), sœur d'Apollon, était déesse de la chasse ; elle conduisait aussi le char de la lune et était représentée armée d'un arc, portant un carquois sur les épaules, un croissant sur la tête et ayant une biche auprès d'elle ;
7. *Neptune*, frère aîné de Jupiter, avait reçu l'empire des eaux dans le partage du monde. Il épousa Amphitrite et eut pour fils l'Océan, qui devint le père des fleuves. On représente Neptune avec un trident pour sceptre et monté sur un char en forme de conque ou de coquillage, traîné par des monstres marins ;
8. *Vulcain*, fils de Jupiter et de Junon, était le dieu du feu et des forges, chargé de fournir des foudres à son père. Ses ouvriers, appelés Cyclopes, étaient des monstres hideux n'ayant qu'un œil au milieu du front ;
9. *Mars*, fils de Jupiter et de Junon, est le terrible dieu de la guerre et des batailles. Il est représenté armé de pied en cap, portant casque, bouclier et lance ;
10. *Mercury* est le messager des dieux ; comme tel il porte des ailes aux talons et aux épaules et tient à la main un caducée ou baguette entourée de deux serpents, à l'aide de laquelle il conduit les âmes aux enfers. Il était considéré à la fois comme le dieu de l'éloquence, des marchands et des voleurs ;
11. *Vesta*, sœur de Jupiter, était la déesse du foyer domestique et comme telle la protectrice de la vie de famille ;
12. *Vénus*,

déesse de la beauté et de l'amour. Jupiter la donna en mariage à Vulcain et lui fit présent d'une ceinture qui la douait de toutes les grâces et de tous les attraits.

Outre ces dieux de premier ordre, les Grecs vénéraient encore une foule d'autres divinités dont le nombre s'élevait au moins à 30,000. Parmi ces divinités inférieures, on peut citer : 1. *Pan*, le dieu des pasteurs, des forêts et des champs, auquel on donnait les cornes, la barbe et les pieds d'un bouc ; 2. *Bacchus* ou *Dyonisos*, sorti de la cuisse de Jupiter, était le dieu du vin. Son précepteur avait été le vieux Silène, qui s'enivrait tous les jours et donna à son élève le goût du vin. Les fêtes de Bacchus étaient signalées par des débauches abominables ; 3. *Esculape*, fils d'Apollon et dieu de la médecine ; il était si expert dans cet art qu'il pouvait ressusciter les morts ; 4. *Éole*, fils de Jupiter et dieu des vents, qu'il retenait renfermés dans des outres, d'où il les laissait sortir à sa volonté ; 5. les neuf Muses, présidant aux sciences et aux beaux-arts : *Clio*, muse de l'histoire ; *Euterpe*, de la musique ; *Thalie*, de la comédie ; *Melpomène*, de la tragédie ; *Terpsichore*, de la danse ; *Érato*, de la poésie légère ; *Polyhymnie*, de la poésie lyrique ; *Calliope*, de la poésie héroïque ; *Uranie*, de l'astronomie ; elles habitaient sur le sommet du Parnasse et de l'Hélicon, qui pour cette raison étaient le symbole des sciences ; 6. les Parques : *Clotho*, *Lachésis* et *Atropos*, chargées de filer la vie des hommes ; la première tenait la quenouille, la seconde tournait le fil et Atropos, les ciseaux à la main, le coupait ; 7. les *Furies*, divinités infernales chargées de tourmenter les criminels. Elles étaient au nombre de trois : *Alecto*, *Tisiphone* et *Mégakléa* ; elles portaient des poignards et des flambeaux ; leurs cheveux étaient des serpents venimeux ; 8. les *Sirènes*, déesses maritimes qui habitaient dans une île près de la côte de la basse Italie. Par leurs voix mélodieuses, elles séduisaient les navigateurs qui, s'ils abordaient leur île, étaient attaqués et égorgés ; 9. les Grâces, au nombre de trois : *Aglaé*, *Thalie* et *Euphrosyne* qui représentaient ce qu'il y a de plus séduisant dans la beauté ; 10. les *Nymphes*. Les Grecs supposaient partout une divinité, où se manifestaient les forces de la nature. Les mers étaient peuplées d'*Océanides* et de *Néréides*, les forêts de *Dryades*, les fleuves et les fontaines de *Naiades*, les montagnes d'*Oréades*. Toutes ces divinités portaient le nom de Nymphes, qui pouvaient se rendre invisibles et qui étaient d'une beauté ravissante ; 11. *Némésis*, déesse de la vengeance et des représailles et 12. *Eris*, déesse de la discorde.

Les Grecs croyaient à l'immortalité de l'âme et à une récom-

pense des actions humaines. Les âmes des trépassés descendaient aux enfers où régnait *Pluton*. Le chien *Cerbère*, monstre à trois têtes, gardait l'entrée du royaume des ténèbres. Ce séjour sombre et affreux était, selon les descriptions, arrosé par cinq fleuves : le *Cocyste*, formé des pleurs des malheureux damnés ; le *Phlégéton*, qui roulait des flammes ; le *Léthé*, dont les eaux avaient la merveilleuse propriété de faire perdre la mémoire des choses passées ; l'*Achéron* et enfin le *Styx*, que les âmes des morts devaient passer sur la barque d'un vieux nautonnier, nommé *Caron*, afin d'aller soumettre leur vie au jugement de trois austères vieillards : *Minos*, *Eaque* et *Rhadamante*. Leurs actions étaient-elles reconnues bonnes ou jugées mauvaises, ils étaient placés dans un lieu de délices appelé les *Champs-Élysées*, ou précipités dans le noir *Tartare* où les âmes malheureuses étaient éternellement tourmentées par les Furies. La fable raconte les effroyables supplices de *Tantale*, d'*Ixion*, de *Sisyphé* et des *Danaïdes* que leurs crimes énormes avaient rendus fameux.

b. Les Héros.

Les héros étaient des hommes distingués qu'on faisait descendre des dieux et auxquels on rendait des honneurs divins. Les forces et les capacités extraordinaires dont ils étaient doués leur servaient à purger les pays des brigands et des monstres qui les infestaient et à fonder partout l'ordre et la civilisation. Le nombre des héros, véritables emblèmes de la vertu, était très-grand. Presque chaque grand homme des temps mythiques avait quelque part son tombeau qui devenait le centre d'un véritable culte. Les auteurs des grandes familles, les fondateurs d'États et d'un ordre public réglé, les heureux défenseurs de la patrie étaient en général élevés au rang de héros ou de demi-dieux et jouissaient, comme tels, d'un culte public.

c. Vénération des dieux.

La religion dominait la vie privée comme la vie publique des Grecs. Tout acte, pourvu qu'il fût un peu important, était accompagné d'une prière adressée à quelque divinité. Jamais le peuple n'était convoqué en assemblée publique, jamais la guerre n'était déclarée ou la paix faite, sans que les dieux aient été préalablement consultés. Les Grecs priaient debout, à haute voix et les mains levées vers le ciel. La clef de voûte de leur culte étaient les sacrifices, qui consistaient en prémices des produits agricoles, en épices, encens ou bonbons. Les sacrifices d'animaux étaient le plus généralement en usage. Cent taureaux ou, en général,

tout sacrifice solennel se nommait hécatombe. Dans les temps les plus reculés, les sacrifices humains avaient été très-fréquents et ils se sont maintenus même jusque dans les derniers temps.

Toutes les fêtes des Grecs avaient un caractère religieux et portaient, grâce à l'aménité du climat de ce pays, le cachet d'une véritable jovialité. Elles se rattachaient aux différentes saisons de l'année, surtout au printemps, à l'agriculture, à la récolte et aux vendanges ; les fêtes de Bacchus étaient très-nombreuses. Les *Thesmophories*, fête de cinq jours, étaient célébrées tous les ans en l'honneur de Cérès ; à Athènes on célébrait, en l'honneur de Minerve, la fête des *Panathénées*. Les petites panathénées avaient lieu tous les ans après le solstice d'été, tandis que les grandes panathénées, qui duraient quatre jours et qui attiraient à Athènes toute la population de l'Attique, n'étaient célébrées que tous les quatre ans.

d. *Les jeux publics.*

Les fêtes nationales, connues sous le nom de jeux publics et auxquelles participait la Grèce toute entière, étaient célébrées à Olympie, à Delphes, à Némée et à Corinthe. Les jeux olympiques, institués d'après la tradition par Hercule, en étaient les plus célèbres. Tombés en désuétude à l'époque de la guerre de Troie, ces jeux, placés sous la direction et la surveillance des Eléens, furent rétablis par Iphitus, roi d'Elide, à la suggestion de Lycurgue. Ils devinrent si fameux à partir de l'année 776 que les Grecs, datent, à partir de cette année, le commencement de leur ère, celle des Olympiades. Ils étaient célébrés tous les quatre ans après le solstice d'été et duraient cinq jours. Des hérauts éléens annonçaient à toute la Grèce le mois sacré ; les ambassades des Etats et des colonies de la Grèce se rendaient à Olympie et immolaient à Jupiter de nombreuses victimes. Après ces sacrifices commençaient les jeux auxquels ne pouvaient prendre part que des Grecs de naissance, libres et d'une conduite irréprochable. Les principaux de ces exercices étaient : 1° *la course à pied* ; 2° *le saut* ; 3° *le disque*. Le disque était une espèce de palet rond, de plomb ou de cuivre ; le vainqueur était celui qui l'avait lancé le plus loin ; 4° *la lutte*. Les athlètes, c'est ainsi qu'on appelait ceux qui combattaient dans les jeux, luttaient nus et frottés d'huile ; le vainqueur était celui qui parvenait à jeter son adversaire trois fois par terre ; 5° *le pugilat*. Les athlètes avaient les mains armées de cestes, espèce de gants garnis de plomb, avec lesquels ils se portaient des coups terribles. Habituellement on voyait sortir de l'arène les athlètes défigurés, estropiés et quelquefois mortellement blessés.

Plus tard, on ajouta la course à cheval, la course des chars, des luttes de poésie et d'éloquence et on forma le *pentathlon*, composé de cinq exercices : la course, le saut, le pugilat, le disque, la lutte. Huit juges, appelés hellanodiques, décernaient aux vainqueurs des récompenses qui ne consistaient que dans des couronnes d'oliviers.

C'était le plus grand honneur d'être proclamé vainqueur aux jeux olympiques. Le vainqueur rentrait dans sa ville natale par une brèche faite exprès dans la muraille ; son nom était gravé sur l'airain ; le reste de sa vie il était exempt de tout impôt et nourri aux dépens de l'Etat ; dans toutes les solennités publiques il avait la préséance, les poètes chantaient ses louanges et on lui érigeait des statues.

Les *jeux pythiques* ou de Delphes avaient lieu tous les quatre ans, en l'honneur d'Apollon, et ils ne formaient au commencement qu'un concours de poésie et de musique, mais déjà de bonne heure d'autres exercices vinrent s'y ajouter. Les *jeux néméens*, institués en l'honneur d'Hercule, et les *jeux isthmiques*, en l'honneur de Neptune, étaient célébrés tous les deux ans, les uns à Némée et les autres à Corinthe.

e. *Les oracles.*

Aucun peuple de l'antiquité ne ressentait plus vivement le besoin de connaître l'avenir que les Grecs. Aucun peuple du monde ne fut plus habile à multiplier les moyens pour extorquer en quelque sorte aux dieux le secret de l'avenir. Un des moyens principaux étaient les oracles qui reposaient sur deux principes : 1^o l'homme est tenu de se conformer à la volonté des dieux et 2^o les dieux doivent manifester leur volonté. De là l'institution des oracles. Les principaux oracles étaient :

1. *L'oracle de Dodone en Epire.* Une colombe noire, rapporte la fable, vint de l'Egypte s'abattre sur un antique chêne et ordonna aux habitants de la contrée d'ériger en ce lieu un oracle en l'honneur de Jupiter. Il s'y éleva bientôt un temple superbe, dont les portiques étaient décorés de statues sans nombre, et presque tous les peuples de la terre y venaient déposer des offrandes. Devant le sanctuaire, il y avait une source qui tarissait à midi et, à minuit, coulait à pleins bords, et qui — ce qui est plus merveilleux et moins croyable — éteignait les flambeaux allumés qu'on y plongeait et rallumait les flambeaux éteints qu'on en approchait à une certaine distance. L'oracle était desservi par trois prêtresses auxquelles Jupiter révélait les réponses : 1^o dans le chêne sacré, par le murmure des feuilles agitées par

le zéphir ; 2° par le bruit de la source mystérieuse qui jaillissait au pied de l'arbre fatidique et 3° par le choc de bassins de cuivre suspendus autour du temple.

2. *L'oracle d'Apollon à Delphes.* Un chévrier, dit la fable, faisait paître son troupeau au pied du Parnasse, lorsque, par hasard, il s'approcha d'une longue crevasse dans les rochers, d'où s'exhalait une vapeur enivrante. Soudain il se sentit animé du don de prophétie, tandis que ses chèvres se mirent à danser autour de lui. La croyance s'établit alors que le dieu Apollon avait établi sa résidence au fond de ce gouffre et que les gaz, se dégageant de la source qui en jaillissait, donnaient des indications pour scruter l'avenir. Les habitants de Delphes élevèrent un temple autour de cette ouverture, entourèrent de marbre la source sacrée appelée *Castalie* et installèrent des prêtres pour le service de ce sanctuaire. Les curieux accoururent bientôt de tous les coins de la terre pour consulter Apollon.

L'oracle de Delphes était la plus grande autorité pour la religion et le droit des gens. La fondation de colonies, la paix et la guerre, les affaires publiques et privées, tout était décidé à Delphes. Les demandes devaient être présentées par écrit. La pythie ou pythonisse, dans le principe une jeune fille, mais plus tard, après l'enlèvement d'une jeune pythonisse par le Thessalien Echécraté, une femme de cinquante ans, d'une conduite irréprochable, était alors amenée dans l'enceinte du sanctuaire. Là, elle était préparée par plusieurs cérémonies qui tendaient à l'exalter extraordinairement ; tels étaient entre autres un jeûne de trois jours et un bain dans les eaux de la Castalie ; elle mâchait des feuilles de laurier et s'asseyait sur le trépied sacré placé à l'ouverture de la source. A peine avait-elle subi l'action des gaz, que tout son corps s'agitait, ses cheveux se hérissaient, son regard devenait farouche et de ses lèvres écumantes sortaient des cris ou plutôt des hurlements qui inspiraient aux assistants une sainte frayeur ; elle proférait des mots incohérents que les prêtres recueillaient soigneusement et arrangeaient suivant leur intérêt.

Il fallait faire au dieu de riches présents, pour en avoir une réponse. Ces oracles furent d'abord rendus en vers, mais un plaisant ayant fait observer qu'il était singulier que le dieu de la poésie s'exprimât en si mauvais vers, on ne fit plus parler le dieu qu'en prose.

3. *L'oracle de Jupiter-Ammon en Libye.* On raconte qu'une colombe, partie du grand temple de Thèbes en Egypte, désigna à Siouah l'emplacement où l'oracle devait être établi. La statue du dieu était faite avec du bronze, auquel on avait mêlé des

émérides et autres pierres précieuses. Plus de cent prêtres étaient attachés au service du temple, et c'était par la bouche des plus anciens que le dieu Ammon rendait ses oracles, fort célèbres dans toute l'antiquité. Hercule, Persée et une foule d'autres personnages illustres dans les traditions historiques de la Grèce, allaient religieusement consulter Jupiter-Ammon.

4. *L'oracle de Trophonius à Lébadée en Béotie.* Celui qui voulait consulter Trophonius devait s'y préparer par des sacrifices, des frictions et des bains ; tout était calculé pour faire sur lui la plus profonde impression. Descendu dans une grotte obscure, il avait des visions et entendait des sons mystérieux qui étaient expliqués par les prêtres attachés au service de Trophonius. Les impressions reçues à la grotte étaient si terribles qu'on disait de ceux qui y avaient été, qu'ils ne riaient plus pendant toute leur vie.

Les réponses des oracles étaient obscures et énigmatiques, et elles pouvaient être interprétées de différentes manières. L'influence démoniaque et la fraude des prêtres n'y étaient pas à méconnaître.

§ 3. Histoire politique.

L'histoire des Grecs comprend cinq périodes :

1. *Age pélasgique*, depuis l'arrivée des Pélasges jusqu'à la domination des tribus helléniques (? — 1400 av. J.-Ch.)

2. *Age héroïque*, depuis l'invasion des Hellènes jusqu'au bouleversement de la Grèce par la migration dorienne (1400 — 900 av. J.-Ch.).

3. *Age dorien*, époque de barbarie pour la Grèce jusqu'au commencement des guerres persanes (900—500 av. J.-Ch.).

4. *Age de grandeur*, depuis les guerres médiques jusqu'à la domination des Macédoniens (500—360 av. J.-Ch.).

5. *Age de décadence*, depuis l'hégémonie des Macédoniens jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine (360-146 av. J.-Ch.).

Première période.

Age pélasgique (?—1400 av. J.-Ch.).

Bientôt après la dispersion du genre humain, quatre peuples passèrent de l'Asie en Europe : 1° Les *Celtes*, qui occupèrent l'Europe occidentale, les Gaules, les îles britanniques et la Ger-

manie méridionale ; plus tard, ils franchirent les Alpes et les Pyrénées et pénétrèrent en Italie et en Espagne ; 2° les *Germanis*, qui allèrent s'établir dans la Germanie septentrionale, dans les îles de la mer baltique et la presqu'île scandinave ; 3° les *Slaves*, qui se fixèrent dans l'Europe orientale, entre la Vistule, la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne, les monts Ourals et la mer Glaciale ; 4° les *Pélasges*, qui se répandirent dans les trois presqu'îles méridionales de l'Europe, la Grèce, l'Italie et l'Espagne.

Les Pélasges, peuple laborieux et actif, fondèrent plusieurs royaumes dans le Péloponèse, dans la Grèce centrale, en Thessalie et en Epire. Leur religion était le monothéisme et le centre religieux, le temple de Jupiter à Dodone. Un grand nombre de villes munies de citadelles, embellies par des palais somptueux et entourées de murs cyclopéens couvrirent bientôt les contrées fertiles du pays ; des canaux et des irrigations artificielles favorisaient l'agriculture et l'élevage du bétail ; l'exploitation des mines et le commerce avec l'Orient, surtout avec la Phénicie, augmentèrent le bien-être et la prospérité ; des colonies pélasgiques florissaient dans les îles de la Méditerranée et sur les côtes de l'Italie.

Cette prospérité de la Grèce fut en grande partie détruite par l'invasion des tribus helléniques qui, apparentées aux Pélasges, descendaient des hauteurs de la Thessalie et attaquaient les royaumes pélasgiques. La lutte dura plusieurs siècles. Vers la fin du XIV^e siècle, les Pélasges furent définitivement subjugués et des royaumes helléniques remplacèrent les anciens royaumes pélasgiques.

Pendant cette période de troubles et de bouleversements, l'Egypte et l'Asie-Mineure exercèrent une grande influence sur le développement de la Grèce, et c'est cette influence de la civilisation orientale sur les Grecs qui trouve son expression dans le mythe de ces quatre princes qui seraient venus s'établir dans ce pays.

1. *Cécrops*, dit-on, arriva de Saïs en Egypte vers 1560, fonda l'acropole d'Athènes, organisa le culte de Jupiter et de Minerve et implanta dans l'Attique tous les éléments de la vie sociale.

2. *Danaüs*. *Egyptus* et Danaüs, fils de Bel, roi d'Egypte, régnaient ensemble sur ce pays, lorsqu'*Egyptus*, craignant les embûches que lui dressait son frère et cherchant à cimenter leurs intérêts communs, offrit ses 50 fils en mariage aux 50 filles de Danaüs. Celles-ci, regardant comme impie cette union, s'enfuirent à Argos, où elles demandèrent asile à Pelasgus. *Egyptus* envoya ses fils, à la tête d'une puissante armée, réclamer la main de leurs

cousines; celles-ci n'osèrent plus résister et les mariages furent célébrés; mais elles reçurent de leur père chacune un poignard, avec l'ordre d'égorger dans la nuit les époux qu'elles venaient d'accepter. Ces filles cruelles obéirent, à l'exception d'Hypermnestre, qui fournit secrètement à son époux Lyncée le moyen de fuir. Les descendants d'Hypermnestre s'élevèrent au faîte du pouvoir à Argos, Mycènes et Tirynthe; les 49 veuves furent condamnées par Jupiter à remplir éternellement dans le Tartare un tonneau percé.

3. Cadmus, fils d'Agénor, roi de Sidon, fut envoyé par son père à la recherche d'Europe, sa sœur, qui avait été enlevée par Jupiter métamorphosé en taureau. Désespérant de la trouver et n'osant rentrer sans elle en Phénicie, il alla, sur l'avis de l'oracle de Delphes, s'établir en Béotie, fonda à Thèbes la citadelle appelée Cadmée et importa l'écriture phénicienne.

4. Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, qui avait été expulsé de son royaume par Ilus, roi de Troie, vint avec ses partisans s'établir dans la partie méridionale de la Grèce qui fut d'après lui appelée Péloponèse. Les descendants de Pélops, qui furent nommés Pélopidés, devinrent très-puissants et étendirent leur pouvoir sur presque toute la péninsule.

Le peuple hellénique comprenait quatre tribus principales : les *Eoliens*, les *Doriens*, les *Ioniens* et les *Achéens*. Pour désigner la descendance commune de ces diverses fractions, le mythe établit un rapport généalogique entre les auteurs de ces tribus. Deucalion, rapporte la fable, était fils de Prométhée, fonda le sanctuaire de Dodone et régna sur l'Épire. Il échappa avec sa femme Pyrrha aux suites d'une terrible inondation en se sauvant sur le mont Parnasse. En descendant, ils lancèrent des pierres derrière eux; ces pierres se transformèrent en hommes et il en surgit une nouvelle génération. Les fils de Deucalion étaient Hellen et Amphyction. Le premier eut trois fils : *Eolus*, *Dorus* et *Xuthus*. Les deux premiers devinrent les pères des *Eoliens* et des *Doriens* et Xutus, père d'*Achéus* et d'*Ion*, devint le chef de la race des *Achéens* et des *Ioniens*.

Seconde période.

Age héroïque (1400 — 900 av. J.-Ch.).

§ 1. Traditions helléniques.

L'histoire des royaumes helléniques se rattache aux noms de plusieurs hommes célèbres dont la vie, transfigurée par la féconde

imagination des poètes, reflète l'état barbare de la société à cette époque. Les héros, en défendant la faiblesse et la propriété, en réprimant la violence et les brigandages, en un mot, en redressant les torts, fondèrent le droit des gens et la nationalité hellénique.

1. TRADITIONS DORIENNES.

a) *Minos*, fils de Jupiter, conquit au XV^e siècle, à la tête d'une colonie doriennne, l'île de Crète et gouverna son royaume avec beaucoup de sagesse et de douceur. A l'aide de son frère Rhadamanthe, il soumit les îles de la mer Egée, purgea cette mer des pirates qui l'infestaient et fonda des colonies dans les Cyclades. Après avoir vaincu le roi de la *Mégaride*, pour venger la mort de son fils Androgée, il ravagea les côtes de l'Attique et défit les Athéniens, qui furent contraints de lui livrer, tous les neuf ans, sept jeunes garçons et sept jeunes filles, pour être immolés à un monstre appelé *Minotaure*. L'île de Crète jouissait d'une grande prospérité et comptait au-delà de cent villes très-peuplées. En récompense de l'équité et de l'impartialité qui présidaient à tous ses actes, Minos fut élevé par Jupiter au rang de juge souverain des enfers, présidant le tribunal devant lequel comparaissaient les âmes après leur séparation d'avec le corps.

b) *Hercule*, fils de Jupiter et d'Alcmène, est le plus célèbre de tous les héros. Dès le berceau, il montrait ce qu'il serait un jour. Junon envoya deux serpents pour le dévorer ; il les étouffa. Il fut élevé par les plus illustres contemporains. Rhadamante lui mit l'arc crétois à la main ; Chiron, ce centaure si sage, lui enseigna l'astronomie et l'art de guérir ; Linus lui apprit les éléments de la musique. Ayant atteint sa dix-huitième année, Hercule, sur l'ordre des dieux, dut se présenter à la cour d'Eurysthée, roi de Mycènes, qui lui imposa successivement douze des plus périlleuses expéditions connues sous le nom : Les douze travaux d'Hercule :

1. Il égorgea, dans la forêt de Némée, un lion monstrueux, dont la peau ample et fauve lui servit dans la suite de vêtement à la cour des princes, de casque et de bouclier dans les combats ;
2. Il saisit, vivant, un sanglier furieux qui désolait les environs d'Erymanthe en Arcadie et l'emporta sur son épaule ;
3. Il tua l'hydre du marais de Lerne dont les sept têtes repoussaient à mesure qu'on les tranchait, et trempa ses flèches dans le sang empoisonné du monstre ;
4. Il atteignit à la course une biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or consacrée à Diane ;

5. Il perça de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale qui dévoraient les hommes ou les tuaient en lançant contre eux leurs plumes d'airain ;

6. Il vainquit, dans le pays des Scythes, les Amazones et enchaîna leur reine Hippolyte, qu'il donna à Thésée ;

7. Il nettoya les étables d'Augias, roi d'Elide, en faisant passer le fleuve Alphée à travers ces étables qui renfermaient 3000 bœufs et qui n'avaient pas été nettoyées depuis trente ans ;

8. En Crète, il dompta un taureau furieux lancé par le courroux de Neptune sur les terres de Minos ;

9. Il tua le roi de Thrace, Diomède, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, et il leur donna à dévorer le cadavre de leur maître ;

10. Il tua Géryon, roi des îles Baléares, géant à trois corps qui nourrissait également ses génisses de chair humaine ; il les emmena d'Espagne en Italie et nagea avec elles de Sicile en Grèce ;

11. En Afrique, il ravit les pommes d'or aux Hespérides, après avoir tué le dragon à cent têtes qui les gardait ;

12. Il descendit dans le sombre royaume de Pluton, délivra Thésée des enfers et emmena enchaîné le terrible chien Cerbère.

Ces douze travaux ne furent pas les seuls d'Hercule. Dans ses voyages, il opéra la jonction entre l'Océan et la Méditerranée par la rupture des deux montagnes Calpé et Abyla qu'il nomma de son nom, les *Colonnes d'Hercule*. Il vola d'aventure en aventure jusqu'à ce qu'une chemise, trempée dans le sang du centaure Nessus, le rendit furieux ; il se dressa lui-même, sur la cime de l'Octa, un bûcher sur lequel il se fit brûler.

2. TRADITIONS IONIENNES.

Thésée, l'un des héros les plus célèbres de la Grèce, naquit à Trézène de l'union secrète d'Egée, roi d'Athènes et d'Ethra, fille du sage Pitthée. A peine âgé de seize ans, il souleva une énorme roche sous laquelle Egée, avant de retourner dans ses Etats, avait placé son épée. Il s'en empara, résolu, avant de se présenter à Athènes, de s'en être rendu digne par ses exploits. Il purgea le pays des monstres et des brigands qui l'infestaient. Etant encore dans le Péloponèse, il tua le brigand Périphétès qui, à l'aide d'une massue, assommait tous les voyageurs. Sur l'isthme de Corinthe il rencontra Sinis, assassin redoutable qui attachait par les pieds ses victimes aux sommets de deux sapins qu'il avait recourbés et les relançait ainsi dans les airs. Thésée le

vainquit et Sinis fut déchiré par ses propres sapins. Non loin de Mégare vivait Seyron qui, du haut d'un rocher, précipitait les voyageurs dans la mer. Thésée infligea à ce brigand le même sort. Dans l'Attique, Thésée rencontra le brigand Procuste. Ce malfaiteur étendait ses victimes sur un lit de fer ; il coupait les extrémités de leurs jambes quand elles dépassaient le lit ou les allongeait à l'aide d'une corde, lorsqu'elles étaient plus courtes que le lit. Thésée lui fit subir le même supplice et le transperça à la fin de son épée. Bientôt après, le héros arriva à Athènes et Egée reconnut son fils aux armes dont il était revêtu.

En Attique, de nouveaux combats attendaient le jeune héros. L'époque était arrivée où, pour la troisième fois déjà, les Athéniens devaient payer à Minos l'horrible tribut consistant en sept jeunes garçons et sept jeunes filles, destinés à servir de proie au Minotaure. Thésée s'offrit de lui-même pour faire partie des victimes. Encouragé par l'oracle de Delphes, il arriva, tua le monstre, et, à l'aide du fil protecteur que lui avait donné Ariadné, il sortit heureusement du labyrinthe et s'embarqua avec ses compagnons qu'il avait arrachés à la mort. Dans la joie de son triomphe, Thésée oublia d'arborer des voiles blanches en remplacement des voiles noires que son vaisseau déployait en signe de deuil et Egée, qui l'attendait plein d'impatience sur le rivage, apercevant les voiles funèbres et croyant son fils perdu, se précipita dans la mer qui, à dater de ce moment, porta son nom.

Thésée, devenu roi d'Athènes, soumit l'Attique tout entière à son sceptre et divisa la population en trois classes de personnes : les *Eupatrides* ou nobles, les *Géomores* ou agriculteurs, et les *Démourges* ou artisans. Il réforma le gouvernement et ne se réserva que le dépôt des lois et le commandement de l'armée, laissant aux mains du peuple tous les autres pouvoirs. Il dut cependant bientôt se soustraire à la haine que lui portait la noblesse et se retirer chez Lycomède, roi de Scyros qui, sous prétexte de lui montrer la campagne, le précipita du haut d'un rocher. Après sa mort, Thésée reçut les honneurs divins.

3. TRADITIONS ÉOLIENNES.

a) *L'expédition des Argonautes.*

Les Minyens, une fraction de la tribu éolienne, passèrent de la Thessalie en Béotie et s'établirent sur les bords du lac Copaïs. Orchomène, leur capitale, parvint à une grande prospérité. Ils entrèrent en relations commerciales avec les îles de la mer Egée et les villes de l'Asie-Mineure ; ils allèrent même jusqu'en Col-

chide, dont ils exploitèrent les mines et où ils recueillirent du sable d'or que roulait le Phasc, en descendant des peaux de chèvres ou de moutons au fond du fleuve : *de là la fable de la toison d'or*. Leurs navires étaient souvent attaqués et pillés par des pirates et les Minyens se virent contraints de purger la mer de ces brigands. Jason, fils du roi d'Orchomène, se mit à la tête de l'expédition qui reçut son nom du navire *Argo*, sur lequel le prince s'était embarqué. Cet événement fut embelli par les fictions poétiques qui en firent une expédition toute fabuleuse.

Athamas, roi des Minyens, avait répudié sa première épouse. Ino, fille de Cadmus, sa seconde femme, maltraitait les enfants du premier lit, Phryxus et Hellé. Ceux-ci, pour se soustraire à la haine de cette marâtre, s'enfuirent de la maison paternelle et se sauvèrent sur un béliet à toison d'or qu'ils trouvèrent sur les bords de la mer. En traversant le détroit qui sépare la Thrace de la Troade, Hellé tomba dans la mer, et celle-ci reçut d'elle le nom d'Hellespont. Phrixus poursuivit sa course, aborda en Colchide, offrit le béliet en sacrifice au dieu Mars et mit la toison sous la garde d'un dragon.

Eson et Pélías, deux frères, se disputèrent le trône de Jolcos, ville de la Thessalie. Le premier dut se retirer, mais Jason, son fils, vint plus tard réclamer le royaume de son père. Pélías lui imposa la condition d'aller chercher en Colchide la toison d'or. Il fit un appel aux héros les plus célèbres de la Grèce. Hercule, Castor et Pollux, Pelée, Admète, Orphée, Thésée et son ami Pirithoüs partirent de Jolcos et abordèrent, non sans avoir couru de grands dangers, à l'embouchure du Phasc.

A l'aide de Médée, fille du roi Aeetes, qui était très-versée dans la magie, Jason termina en un jour tous les travaux qui lui avaient été imposés. Il attela à une charrue de diamants deux taureaux de Vulcain qui vomissaient des flammes et laboura quatre arpents d'un terrain consacré à Mars ; il sema dans les sillons le reste des dents du dragon de Cadmus que possédait Aeetes et tua les guerriers armés qui en sortaient ; enfin il combattit le dragon qui gardait la toison d'or et lui trancha la tête. Après cet exploit, il se hâta de monter sur son vaisseau avec Médée et ses compagnons et atteignit, après beaucoup d'aventures, le port de Jolcos. Pélías fut tué par Médée, qui retourna bientôt en Colchide. Jason, réduit au désespoir par le départ de son épouse, se donna la mort.

b) *La guerre des sept princes contre Thèbes.*

La ville de Thèbes était devenue très-puissante dans l'âge

héroïque. Œdipe y régnait vers 1320. Ce roi fut détrôné par ses deux fils Étéocle et Polynice, qui se disputèrent bientôt la couronne. Polynice fut expulsé de la ville et trouva un refuge à la cour d'Adraste, roi d'Argos. Assisté de plusieurs rois, il revint attaquer Thèbes et, dans la lutte qui s'engagea, périrent cinq princes ainsi que les deux frères Étéocle et Polynice. Cet événement donna lieu à la fable suivante :

Laïus, roi de Thèbes, l'un des descendants de Cadmus, reçut de l'oracle de Delphes la réponse que sa femme Jocaste mettrait au monde un enfant qui donnerait la mort à son père. Intimidé par cette prédiction, il livra à l'un de ses pâtres son fils nouveau-né, Œdipe, avec l'ordre de l'exposer dans les solitudes du mont Cythéron. Sauvé par un berger, il fut élevé à la cour de Polybus, roi de Corinthe. Parvenu à l'âge où les héros se forment, Œdipe fut, comme son père, follement curieux de connaître ses destinées. Il consulta l'oracle, dont l'épouvantable prédiction fut celle-ci : „Tu seras le meurtrier de ton père, l'époux de ta mère et tu donneras le jour à une race exécrée.“ Troublé par cette réponse de la pythie, il quitta Corinthe et, un bâton noueux à la main, il marcha à l'aventure. En Phocide il rencontra, dans un sentier resserré entre deux rochers, un étranger qui, monté sur un char et escorté de cinq hommes, lui barra le passage et lui ordonna de vider la place. Saisir les rênes des chevaux, s'élançant sur l'insolent étranger, le frapper et l'étendre mort sous les pieds des chevaux se cabrant de frayeur, fut l'œuvre d'un moment. Cet étranger, c'était Laïus, son père.

Œdipe se rendit à Thèbes, courant aveuglément au-devant de l'accomplissement de l'oracle. En ce temps, un monstre affreux, appelé *Sphinx*, au visage de fille, au corps de lion et aux ailes d'aigle, désolait les parages de cette cité et précipitait du haut d'un rocher dans la mer tous les passants qui ne devinaient pas l'énigme qu'il leur proposait. Œdipe résolut l'énigme du Sphinx, qui, de rage, se précipita dans la mer. Il devint roi de Thèbes et épousa Jocaste. Bientôt une peste effroyable vint fondre sur la Béotie et dépeupla la belle cité de Thèbes ; l'oracle de Delphes fut consulté ; sa réponse fut que ces malheurs n'étaient que la suite d'un grand crime. La terrible vérité fut bientôt connue. Œdipe, dans son désespoir, se creva les yeux et Jocaste se pendit. Ses fils, Étéocle et Polynice, chassèrent honteusement le malheureux roi qui, conduit par sa fille Antigone, erra longtemps à travers la Grèce et expira dans le bourg de Colone, en Attique, assis sur une pierre, dans le bois redoutable des Euménides.

Étéocle et Polynice montèrent conjointement sur le trône, mais la discorde se mit bientôt entre eux. Polynice fut expulsé et se retira à Argos, à la cour du roi Adraste dont il épousa la fille. Il engagea son beau-père avec cinq autres chefs, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon et Pathénopée, à entreprendre une expédition contre Thèbes. Étéocle et Polynice se battirent en combat singulier et avec un tel acharnement, qu'ils tombèrent tous deux mortellement blessés. Les autres princes succombèrent également, à l'exception d'Adraste qui ne dut son salut qu'à la rapidité de son coursier. Créon, frère de Jocaste, prit les rênes du gouvernement pendant la minorité de Laodamas, fils d'Étéocle.

c) *La guerre des Epigones.*

Dix ans après, les descendants des sept chefs (*épigones*) revinrent assiéger Thèbes pour venger leurs pères. La ville fut prise et Thersandre, fils de Polynice, monta sur le trône. Mais ces guerres avaient tellement affaibli Thèbes, que les Thébains ne figurèrent pas à la guerre de Troie.

4. TRADITIONS ACHÉENNES.

a) *La guerre de Troie (1194—1184 ?).*

Cette guerre, qui est représentée par les Grecs comme une entreprise commune de tous les princes helléniques contre la ville de Troie, n'est, en réalité, que la tradition d'une immigration de tribus grecques en Asie-Mineure. Les Grecs avaient à soutenir une lutte pénible contre les Dardaniens dont ils finirent par occuper le pays. Ces combats forment le fond de la fable suivante :

L'expulsion de Pélops de la Phrygie par Ilus, roi de la ville de Troie, avait engendré une haine implacable entre les Pélopidés et les souverains troyens, haine qui éclata en guerre ouverte, lorsque Pâris, fils de Priam, roi de Troie, enleva à Ménélas, roi de Sparte, sa femme Hélène. Pour venger cette injure, les deux frères Agamemnon et Ménélas surent intéresser à leur cause les princes les plus puissants de la Grèce. Une armée de 100,000 hommes se réunit au port d'Aulis en Béotie, où une flotte de 1186 navires avait été frétée pour le transport. Mais Diane, irritée contre Agamemnon, envoya des vents contraires qui ne changèrent de direction qu'au moment où Agamemnon, sur l'avis du devin Calchas, offrit en holocauste à la déesse offensée sa fille Iphigénie ; mais Diane elle-même enleva

la jeune victime, la transporta dans un nuage en Tauride et lui substitua une biche.

A l'arrivée des Grecs, les Troyens s'enfermèrent dans leur ville. Le siège commença, mais il se traîna en longueur, tant par l'inexpérience des Grecs que par la dissension qui éclata entre Agamemnon et Achille. Cependant la vaillance des Hellènes se montra dans tout son éclat. De tous les héros qui se sont brillamment distingués, il faut citer *Achille*, roi des Myrmidons en Thessalie et son ami *Patrocle*, les deux *Ajax*, l'un fils de Télamon, roi de Salamine, l'autre, fils d'Oïlée, roi des Locriens, *Diomède*, roi d'Etolie, *Idoménée*, roi de Crète, *Philoctète*, possesseur des flèches d'Hercule, *Ulysse*, roi d'Ithaque, le plus éloquent et le plus rusé et *Nestor*, le plus sage des princes grecs. Parmi les Troyens brillaient au premier rang *Hector*, *Pâris* et *Enée*, fils d'Anchise. Bon nombre de ces héros trouvèrent la mort. Achille, furieux de la mort de son ami Patrocle, sortit de son inaction, tua Hector et insulta encore à l'illustre victime en traînant trois fois autour de la ville le cadavre attaché à son char. Achille, lui aussi succomba bientôt, atteint d'une flèche que Pâris lui lança au talon, seule partie vulnérable de son corps.

Les Grecs commencèrent à perdre courage et plusieurs princes se disposaient déjà à retourner dans leur patrie, lorsqu'après une lutte de dix ans, un stratagème, inventé par Ulysse, donna la victoire aux Grecs. Ils feignirent de se retirer, laissant sur le rivage un énorme cheval de bois qu'ils disaient être une offrande aux dieux pour le palladium que Diomède et Ulysse avaient nuitamment enlevé aux Troyens. Ceux-ci, conseillés par un traître, nommé Sinon, eurent l'imprudence d'introduire cette immense machine dans leur ville. Au milieu de la nuit qui suivit une journée de réjouissance, les héros grecs que le cheval recélait dans ses flancs en sortirent et, profitant des ténèbres et du sommeil dans lequel les Troyens étaient plongés, ils en firent un terrible carnage et détruisirent la superbe Troie. Priam avec ses fils périt au pied de l'autel de Jupiter, mais Enée, portant sur ses épaules son vieux père Anchise, parvint à se sauver à travers les flammes.

b) Retour des héros grecs.

Il ne fut donné qu'à un petit nombre de Grecs vainqueurs de revoir leur patrie. *Agamemnon*, à peine arrivé à Micènes, fut tué par *Egysthe*, que l'infidèle *Clytemnestre* avait poussé à ce crime. *Oreste*, fils de ce prince, vengea, il est vrai, le meurtre de son père en tuant les deux coupables ; mais, depuis ce parricide, il se croyait toujours poursuivi par les Furies.

Idoménée faillit périr dans une tempête. Au moment du danger, il avait fait le vœu imprudent d'immoler à Neptune la première personne qui se présenterait à ses regards, en posant les pieds sur le rivage de Crète. La victime fut son propre fils ; mais le peuple, rempli d'indignation, exila le père dénaturé. *Ménélas* fut jeté par une tempête en Egypte, erra huit ans en Phénicie et en Libye avec son épouse Hélène, avant de revoir sa chère patrie.

Ulysse courut les aventures les plus curieuses. En quittant Troie, il fut jeté en Afrique dans le pays des Lothophages et de là en Sicile, où il creva l'œil au Cyclope Polyphème, qui avait dévoré six de ses compagnons. Ayant encouru par là la colère de Neptune, Ulysse fut livré aux tempêtes et aux dangers de la mer. Eole, il est vrai, lui donna une outre dans laquelle étaient enfermés tous les vents contraires ; aussi le zéphir avait-il déjà poussé son navire jusqu'en vue de la côte d'Ithaque, lorsque ses compagnons, voulant savoir ce que leur maître cachait dans l'outre, l'ouvrirent et les vents, qui en sortirent avec impétuosité, rejetèrent le navire en Sicile, dans le pays des Lèstrygones. Ceux-ci lui enlevèrent tous ses vaisseaux, à l'exception d'un seul, sur lequel il aborda dans l'île de Circé, célèbre magicienne qui changea en porcs tous ses compagnons. Menacée de mort par Ulysse, elle leur rendit la forme humaine. Il descendit ensuite aux enfers, où Tirésias, devin aveugle, lui fit connaître ses destinées futures. A son retour, il passa heureusement à côté de l'île des Sirènes, traversa le gouffre dangereux de Scylla et de Charybde et aborda en Sicile, où ses compagnons tuèrent les plus belles génisses du dieu Soleil. A cause de ce crime, ils périrent tous dans une terrible tempête. Ulysse seul parvint à se sauver à la nage dans l'île de Calypso, qui le retint pendant sept ans. S'étant échappé sur un radeau qu'il avait construit lui-même, il arriva à Shérie (Corfou), île habitée par les Phéaciens, qui le comblèrent de présents et le renvoyèrent dans l'île d'Ithaque. A son arrivée, il fut reconnu d'abord par un chien fidèle qui vint expirer à ses pieds et puis par son fils Télémaque. Il se présenta à la reine Pénélope et tua tous les prétendants qui s'étaient, pendant sa longue absence, disputé le trône d'Ithaque.

§ 2. Migration doriennne ou retour des Héraclides. †

Vers le commencement du dixième siècle, la marche prospère de la Grèce fut arrêtée par la migration doriennne qui changea entièrement la face du pays. Chassés de l'Epire et de la Thessalie par des tribus d'origine illyrienne, les Doriens, sous la conduite

§ 2. Législation de Lycurgue.

Les lois de Lycurgue se divisent en deux catégories :

a) *Lois sociales.*

Ce fut les armes à la main que les Spartiates s'étaient emparés de la Laconie et ce ne fut que par la bravoure guerrière et l'union intime de tous les citoyens qu'ils purent maintenir leur domination sur les anciens habitants. Les réformes sociales de Lycurgue avaient, par conséquent, pour but de maintenir l'ancienne simplicité des mœurs et d'élever des générations animées d'un véritable patriotisme.

Ces réformes concernaient :

1. *La famille et l'éducation de la jeunesse.* La famille était sacrifiée à l'Etat. Le mariage, devenu une institution purement politique, et l'éducation des enfants étaient placés sous la surveillance de l'Etat. Le nouveau-né était présenté aux anciens de la tribu pour être soumis à un examen ; s'il était robuste et bien conformé, on lui permettait de vivre ; si, au contraire, il était faible et d'une constitution frêle et chétive, il était condamné à périr dans une profonde caverne voisine du mont Taygète. A l'âge de sept ans, les enfants étaient remis à l'Etat et élevés en commun sous la même discipline. Toute l'éducation n'était, à proprement parler, qu'un rigoureux exercice de gymnastique, dans le but d'endurcir et de fortifier le corps. On accoutumait les jeunes gens à n'être ni capricieux ni colères, à marcher nu-tête et nu-pieds, à coucher sur la dure, à porter le même vêtement en hiver et en été, à ne rien craindre de leurs égaux. Pour les habituer à souffrir sans se plaindre, on les rassemblait plusieurs fois par an au pied de l'autel de Diane et on les fouettait de verges jusqu'au sang ; un prix était décerné à celui qui avait supporté avec le plus de courage et de constance ce traitement douloureux. Ils expiraient quelquefois sous les coups, sans pousser un cri ni même un soupir. La culture intellectuelle était négligée. On inspirait à ces jeunes gens un grand respect pour les vieillards, un profond amour du silence et l'horreur des paroles inutiles. Cette habitude avait rendu les Spartiates ennemis des longs discours ; leur façon de parler brève et concise est devenue proverbiale. Cette éducation continuait jusqu'à l'âge de trente ans ; avant cette époque il ne leur était permis ni de se marier ni de remplir aucune charge dans l'Etat.

2. *Repas publics.* Dans la vue de généraliser et d'affermir l'habitude de la sobriété et de la tempérance et d'accoutumer

Troisième période.

Age dorien (900 — 500 av. J.-Ch.).

I.

SPARTE JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

§ 1. La Laconie avant Lycurgue.

Parmi les nouveaux Etats fondés dans le Péloponèse, la Laconie occupa bientôt le premier rang. Les habitants en étaient divisés en trois classes : 1° les *Spartiates*, la classe des vainqueurs, qui formaient la noblesse et qui avaient seuls la jouissance de tous les droits politiques et civils ; 2° les *Lacédémoniens* (*péριοκες*), les anciens habitants qui avaient conservé la liberté personnelle et le droit de propriété, mais qui étaient exclus de toute participation à l'administration de l'Etat ; 3° les *Hélotes* ou *Ilotes*, les habitants des villes fortes (*Hélos*) qui, vaincus après une résistance opiniâtre, furent traités avec la dernière rigueur et réduits à la condition d'esclaves. Ces malheureux étaient la propriété de l'Etat, qui en laissait l'usufruit aux particuliers.

A la tête de l'Etat étaient placés deux rois qui descendaient des deux fils d'Aristodème, Eurysthènes et Proclès, mais qui se nommaient les Agides, du nom du fils d'Eurysthènes et les Eurypontides, du nom du deuxième successeur de Proclès. Des dissensions de famille amenèrent le désordre et enfin une véritable anarchie. Alors parut, vers 880 av. J.-Ch., Lycurgue, qui devint le sauveur de la patrie. Cet homme succéda à son frère Polydecte, mais à la naissance de Charilaüs, fils posthume de Polydecte, il résigna les fonctions royales et devint le tuteur de son neveu. L'envie et la calomnie, surtout la haine de la reine-mère, dont il avait refusé la main, l'engagèrent à quitter sa patrie et à se rendre à l'étranger. Il voyagea en Crète, où il étudia la législation de Minos, de là il se rendit en Egypte et en Asie, où il examina les constitutions des colonies grecques et, cédant aux sollicitations des citoyens les plus considérés de Sparte, il rentra dans sa patrie. Chargé d'élaborer de nouvelles lois, Lycurgue les soumit préalablement à l'approbation de l'oracle de Delphes et il ne les mit en pratique qu'après que la pythie l'eût déclaré le plus sage de tous les hommes et ses réformes, les plus utiles et les plus favorables à la prospérité du pays.

§ 2. Législation de Lycurgue.

Les lois de Lycurgue se divisent en deux catégories :

a) *Lois sociales.*

Ce fut les armes à la main que les Spartiates s'étaient emparés de la Laconie et ce ne fut que par la bravoure guerrière et l'union intime de tous les citoyens qu'ils purent maintenir leur domination sur les anciens habitants. Les réformes sociales de Lycurgue avaient, par conséquent, pour but de maintenir l'ancienne simplicité des mœurs et d'élever des générations animées d'un véritable patriotisme.

Ces réformes concernaient :

1. *La famille et l'éducation de la jeunesse.* La famille était sacrifiée à l'Etat. Le mariage, devenu une institution purement politique, et l'éducation des enfants étaient placés sous la surveillance de l'Etat. Le nouveau-né était présenté aux anciens de la tribu pour être soumis à un examen ; s'il était robuste et bien conformé, on lui permettait de vivre ; si, au contraire, il était faible et d'une constitution frêle et chétive, il était condamné à périr dans une profonde caverne voisine du mont Taygète. A l'âge de sept ans, les enfants étaient remis à l'Etat et élevés en commun sous la même discipline. Toute l'éducation n'était, à proprement parler, qu'un rigoureux exercice de gymnastique, dans le but d'endurcir et de fortifier le corps. On accoutumait les jeunes gens à n'être ni capricieux ni colères, à marcher nu-tête et nu-pieds, à coucher sur la dure, à porter le même vêtement en hiver et en été, à ne rien craindre de leurs égaux. Pour les habituer à souffrir sans se plaindre, on les rassemblait plusieurs fois par an au pied de l'autel de Diane et on les fouettait de verges jusqu'au sang ; un prix était décerné à celui qui avait supporté avec le plus de courage et de constance ce traitement douloureux. Ils expiraient quelquefois sous les coups, sans pousser un cri ni même un soupir. La culture intellectuelle était négligée. On inspirait à ces jeunes gens un grand respect pour les vieillards, un profond amour du silence et l'horreur des paroles inutiles. Cette habitude avait rendu les Spartiates ennemis des longs discours ; leur façon de parler brève et concise est devenue proverbiale. Cette éducation continuait jusqu'à l'âge de trente ans ; avant cette époque il ne leur était permis ni de se marier ni de remplir aucune charge dans l'Etat.

2. *Repas publics.* Dans la vue de généraliser et d'affermir l'habitude de la sobriété et de la tempérance et d'accoutumer

les citoyens à se considérer comme membres d'une seule communauté, Lycurgue établit des repas publics, obligatoires pour les rois eux-mêmes. Chaque citoyen était obligé d'envoyer tous les mois ses provisions, qui consistaient en un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de froment et deux livres et demie de figues. La plus grande frugalité régnait dans ces repas, dont le *brouet noir* était le mets principal.

3. *La propriété.* Pour faire disparaître l'inégalité des fortunes et partant la différence entre pauvres et riches, Lycurgue fit une nouvelle répartition des terres de la Laconie. Chaque chef de famille reçut une parcelle qui, exempte d'impôts, indivisible et inaliénable, passait du père au fils aîné. A l'extinction de la descendance mâle, le lot retournait à l'Etat et le roi en faisait une nouvelle collation. Le nombre des lots des Spartiates s'éleva à 9000 et celui des Lacédémoniens à 30,000. Ceux-ci étaient astreints au service militaire et au payement de l'impôt. Les Ilotes cultivaient les terres des Spartiates et recevaient en retour de leur travail une modique subsistance. Ils restaient la propriété de l'Etat et le citoyen ne pouvait ni les affranchir ni les vendre à des étrangers. On les enivrait quelquefois, rien que pour inspirer aux jeunes Spartiates le dégoût pour l'intempérance. Enfin, quand leur nombre inspirait de l'inquiétude à l'Etat, on permettait aux jeunes Spartiates de donner la chasse aux Ilotes comme à des bêtes fauves. Ce carnage était connu sous le nom de *cryptia*.

4. *Mœurs et occupations des citoyens.* La chasse et la guerre étaient la seule occupation des Spartiates. L'agriculture, l'industrie et le commerce leur étaient interdits. Pour bannir le luxe et la mollesse, il abolit l'usage de la monnaie. Il ravala la valeur des métaux précieux, en n'admettant dans les ventes et achats qu'une monnaie de fer, qui était si lourde et évaluée à un si bas prix, qu'il fallait une voiture attelée de deux bœufs pour porter une somme équivalente à 500 francs de notre monnaie. Ainsi disparurent le vol et la fraude et tous les arts qui servaient au luxe. Lycurgue voulut isoler les Spartiates. Aucun citoyen ne pouvait faire un voyage à l'étranger sans la permission des Ephores, et l'émigration était défendue sous peine de mort. Les étrangers, admis à Sparte, étaient placés sous la surveillance des Ephores qui pouvaient les expulser quand ils le voulaient.

b) *Lois politiques.*

Lycurgue avait eu pour but d'affermir l'ancienne constitution de Sparte et de prévenir les troubles et les bouleversements intérieurs.

1. *La royauté.* Les deux rois avaient, en temps de guerre, le commandement de l'armée, exerçaient, comme grands-prêtres de Jupiter, les fonctions sacerdotales, administraient la justice et présidaient le sénat.

2. *Le sénat.* Le sénat était composé de vingt-huit membres qui, nommés à vie par l'assemblée du peuple, devaient être âgés de soixante ans au moins. Ils délibéraient sur toutes les affaires publiques de quelque importance et exerçaient les fonctions judiciaires dans les causes qui étaient punies ou de la mort ou de la perte des droits politiques.

3. *L'assemblée du peuple.* Tous les Spartiates, âgés de trente ans au moins, avaient le droit d'assister à cette assemblée qui se réunissait régulièrement tous les mois, le jour de la pleine lune, sous la présidence des deux rois. Elle décidait en dernière instance de la paix et de la guerre, elle élisait les magistrats et adoptait ou rejetait, sans discussion, les lois proposées par le roi et le sénat.

4. *Les Ephores.* Dans le principe, ces magistrats n'étaient chargés que de veiller à la police et de juger les contestations de peu d'importance. Mais leur pouvoir grandissait peu à peu et ils finirent par devenir les premiers magistrats et à étendre leur juridiction sur tous les fonctionnaires publics. Les rois eux-mêmes n'étaient pas soustraits à leur surveillance ; ils pouvaient les accuser devant le sénat et au besoin les faire mettre en prison. Ils convoquaient et présidaient l'assemblée du peuple et deux d'entre eux accompagnaient les généraux à la guerre. Ils n'avaient à rendre compte de leur gestion qu'à leurs successeurs.

5. *Institutions militaires.* Sparte n'était, en somme, qu'un camp retranché, le peuple, une armée permanente. Aussi la guerre était-elle le seul métier, la récréation préférée des Spartiates. Tout respirait un esprit guerrier. De la 20^e à la 60^e année, chaque citoyen était astreint au service militaire. Le jour de bataille était un jour de fête. Le front orné de fleurs et de lauriers, les guerriers, chantant des airs patriotiques, marchaient à l'ennemi au son de la musique. La première loi et la plus sévère était de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée ennemie. Les déserteurs étaient déclarés infâmes pour toute leur vie et exclus des assemblées, des spectacles, des charges et emplois publics. Après avoir mis en fuite les ennemis, il ne leur était permis de les poursuivre qu'autant qu'il le fallait pour s'assurer la victoire. Ceux qui avaient succombé sur le champ d'honneur, étaient couronnés de fleurs et solennellement enterrés.

Pour assurer une existence durable à sa constitution, Lycurgue, dit-on, feignit d'avoir besoin de consulter l'oracle de Delphes sur un dernier point d'une grande importance. Mais avant de partir, il engagea par serment ses compatriotes à la stricte observance de toutes ses lois jusqu'à son retour et quitta Sparte avec la ferme résolution de n'y revenir jamais. Ayant reçu d'Apollon la réponse que ses lois suffisaient pour assurer le bonheur des Spartiates, il leur fit part de cette décision, et se rendit en Crète, où il mourut, après avoir ordonné de jeter ses cendres à la mer. Ses concitoyens lui érigèrent un temple et lui rendirent les honneurs divins.

§ 3. Guerres de Messénie.

L'éducation guerrière et l'exiguité de la Laconie, où plusieurs familles devaient vivre du revenu d'un seul lot, firent de la guerre et des conquêtes une impérieuse nécessité pour les Spartiates. Le sol fertile de la Messénie avait éveillé dès l'abord leurs convoitises.

Première guerre de Messénie (743-724). Des jeunes gens de la Messénie, rapporte la fable, avaient enlevé des jeunes filles de Sparte dans un temple de Diane commun aux Messéniens et aux Spartiates, et Téléclus, roi de Sparte, qui les réclamait, fut tué pendant les négociations. Bientôt après, un riche Messénien, Polycharès, confia ses troupes au Spartiate Euèphnus, qui les vendit secrètement, en prétextant qu'ils lui avaient été volés par des pirates. Convaincu de mensonge par son berger, il offrit d'en restituer le prix au légitime propriétaire. Mais le parjure assassina le fils de Polycharès qui était venu pour encaisser l'argent de son père. Ce fut en vain que Polycharès lui-même vint à Sparte demander satisfaction au peuple. Furieux de ce déni de justice, il quitta la ville et, chemin faisant, il égorga tous les Spartiates qu'il rencontrait.

Les quatre premières années de cette guerre ne furent signalées que par des dévastations réciproques. La cinquième année, les Messéniens durent se retirer dans la forteresse d'Ithôme et, inquiets sur la destinée de leur patrie, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes qui leur donna cette réponse : „Le sort de la Messénie dépend du sacrifice d'une jeune fille de sang royal.“ Alors Aristodème, rejeton de la dynastie messénienne, immola sa propre fille, et ralluma la guerre d'une manière plus terrible. Deux batailles restèrent indécises ; Euphaès, roi des Messéniens, périt dans une troisième rencontre et l'héroïque Aristodème devint son successeur. Ce farouche guerrier défît

Théopompe près du mont Ithôme et le fit égorger avec trois cents Spartiates en l'honneur de Jupiter. C'était une véritable guerre d'extermination. Aristodème, vaincu à son tour, fut forcé de s'enfermer dans la forteresse d'Ithôme. Atteint d'une sombre mélancolie depuis l'immolation de son enfant et désespérant de pouvoir sauver sa patrie, il se donna la mort sur le tombeau de sa fille. Cette mort enleva tout espoir aux Messéniens, qui durent se soumettre et s'engager à livrer chaque année la moitié de leurs récoltes et à porter le deuil à la mort des rois de Sparte.

Deuxième guerre de Messénie (685-668). Quarante ans après la prise d'Ithôme, la jeunesse messénienne se souleva pour secouer le joug des Spartiates et pour rétablir l'indépendance de la patrie. Aristomène, l'un des membres de l'ancienne famille royale, fut le promoteur de cette insurrection. Il défia les Spartiates à l'aide des Arcadiens, des Eléens et des Argiens, et les Messéniens, reconnaissants, offrirent à leur vaillant chef la couronne royale. Aristomène refusa cette offre. Il se sentait poussé vers les entreprises les plus téméraires. C'est ainsi qu'il osa s'introduire la nuit dans la ville de Sparte et déposer au pied de l'autel de Minerve un trophée d'armes sur lequel il avait écrit ces mots : „Aristomène a consacré ce monument avec les dépouilles des Spartiates.“

Effrayés de cette audace, les Spartiates consultèrent l'oracle de Delphes qui leur conseilla de demander un général aux Athéniens. Ceux-ci leur envoyèrent le poète Tyrtée, qui, boiteux et contrefait, cachait sous un extérieur repoussant un génie de premier ordre. Electrisés par ses chants admirables, les Spartiates reprirent courage et la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Aristomène fut vaincu par suite de la trahison d'Aristocrate, roi d'Arcadie, son allié, et les Messéniens se virent contraints de quitter leurs villes et de s'enfermer dans la forteresse du mont Ira, où Aristomène se défendit encore pendant dix ans. Par ses attaques et ses excursions, il était devenu la terreur de ses ennemis. Pris une fois dans une incursion en Laconie, il fut sauvé par un renard de la Cécada, dans laquelle on l'avait précipité à Sparte. Pris une seconde fois par des archers crétois, il s'échappa encore grâce au secours d'une charitable hôtelière. Enfin, la onzième année, la forteresse fut prise d'assaut par suite d'une nouvelle trahison. Il dut quitter la place, mais, à la tête d'une poignée de braves, il s'ouvrit un passage à travers les ennemis et se retira en Arcadie. Un grand nombre de Messéniens émigrèrent, sous la conduite de Gorgus, fils d'Aristomène, en Sicile et s'établirent dans la ville de Zancélé qui prit d'eux le

nom de Messana (Messine). Ceux qui restèrent furent réduits à la condition d'Ilores et la Messénie fut partagée entre les vainqueurs.

§ 4. Hégémonie de Sparte.

La conquête de la Messénie donna aux Spartiates la prépondérance politique sur le Péloponèse. Les autres Etats furent contraints, les uns après les autres, de reconnaître leur suprématie et de faire partie d'une confédération qui comprenait quatorze villes importantes : Sparte, Corinthe, Sycione, Epidaure, Phlionte, Trézène, Hermione, Elis, Pise, Tégée, Mantinée, Orchomène, Mégare et Egine. Les députés des Etats se réunissaient à Sparte et formaient le conseil fédéral, qui avait à décider de la paix ou de la guerre. Sparte en avait la présidence, fixait le contingent que chaque Etat devait fournir et commandait l'armée fédérale. C'est ce droit qui était désigné par le mot „Hégémonie.“ Lorsque les guerres médiques éclatèrent, Sparte était l'Etat le plus puissant de la Grèce.

II.

ATHÈNES JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

§ 1. Athènes avant Solon.

Les notions sur l'histoire primitive de l'Etat athénien se perdent dans la nuit des temps mythiques, où Cécrops, dit-on, vint s'établir dans l'Attique. Le véritable organisateur de l'Etat d'Athènes fut Thésée. Il réunit les quatre tribus ou communes que comprenait l'Attique en un *seul* corps politique dont Athènes devint la capitale, et il institua, pour perpétuer le souvenir de cette union, la fête des panathénées. Il existait trois classes de personnes dans ces quatre districts : Les *Eupatrides* ou les nobles, les grands propriétaires ; les *Géomores* ou les laboureurs, les petits propriétaires et les fermiers de la noblesse ; les *Démiurges* ou les gens de métier. Les Eupatrides seuls avaient de l'influence et ils travaillaient, avec une constance qui ne se démentit jamais, à s'emparer de tout le pouvoir politique et à le conserver. Ils expulsèrent les successeurs de Thésée et élevèrent sur le trône Melanthus, qui s'était réfugié de la Messénie à Athènes. Codrus, son fils et successeur, se distingua par son courage et son patriotisme ; il périt dans une bataille livrée aux Doriens (1068). Les nobles profitèrent de cette occasion pour abolir la royauté, en déclarant que personne n'était digne

d'être le successeur d'un aussi bon roi que Codrus. Ils remplacèrent le roi par un *archonte* à vie qui devait leur rendre compte de sa gestion. Cet archonte fut choisi dans la famille de Codrus; celle-ci fournit 13 archontes à vie (1068-752). Pendant ces trois siècles, l'histoire d'Athènes n'offre rien de marquant; aucun événement remarquable, aucun homme illustre n'est signalé pendant ce long espace de temps. La noblesse procédant avec une lenteur calculée, abolit l'archontat à vie pour établir l'archontat décennal. Il n'y eut que sept archontes décennaux (752-682), dont les quatre premiers ont encore appartenu à la famille de Codrus; quant aux trois derniers, ils furent choisis parmi les Eupatrides, et ce fait seul indique un nouveau progrès de la puissance des nobles. Enfin ils établirent l'archontat annuel et chaque année neuf archontes étaient choisis dans la classe des nobles. Le pouvoir se trouva donc exclusivement concentré entre leurs mains.

Le premier de ces fonctionnaires portait le titre d'archonte par excellence et s'appelait *éponyme*, parce que son nom servait à désigner l'année. Il avait la surveillance de l'administration politique tout entière. Le second portait le titre de *basileus* et était grand-prêtre de Jupiter; le troisième s'appelait *polémarque* et commandait l'armée. Les six autres archontes, chargés de discuter toutes les affaires importantes, avaient le titre de *thesmothètes* ou législateurs.

Le gouvernement des Eupatrides ne tarda pas à déplaire aux deux classes inférieures, qui, exclues de toutes les charges publiques, se voyaient traitées avec une extrême dureté par les nobles créanciers auxquels ils avaient eu recours. Le débiteur insolvable était à la merci de son créancier et devenait son esclave. Ce fut la cause de bien des agitations; le peuple, pour échapper à l'arbitraire que l'aristocratie faisait peser sur lui, réclama des lois écrites. L'archonte Dracon fut chargé en 624 de rédiger ces lois. Mais Dracon sanctionna tous les privilèges de la noblesse et n'adoucit nullement la position des débiteurs. Aussi le peuple reprocha-t-il à cette législation d'être écrite plutôt avec du sang qu'avec de l'encre. L'exaspération et la fureur des mécontents devinrent extrêmes et Dracon dut se sauver par la fuite.

Les discordes intestines déchiraient Athènes. Un des principaux membres de la noblesse, nommé Cylon, se mit à la tête du peuple, s'empara de l'acropole, grâce à l'appui de son beau-père, Théagène, tyran de Mégare, et il tenta d'établir la tyrannie. Assiégé dans l'acropole, Cylon parvint à s'échapper, mais ses parti-

sans, qui s'étaient réfugiés dans un temple, se virent contraints de capituler et, quoiqu'on leur eût promis la vie sauve, ils furent, au mépris de la parole donnée, massacrés dans le temple même par ordre de l'archonte Mégaclês, de la famille des Alcéméonides. Cette cruauté sacrilège exaspéra le peuple qui exila les Alcéméonides, regardés qu'ils étaient comme les causes d'une peste qui ravageait Athènes. On fit venir de Crète le célèbre Epiménide, qui purifia la ville par de saintes expiations. Les anciens abus n'ayant pas été supprimés, de nouveaux troubles étaient inévitables. Les Eupatrides voyaient le danger de leur position et ils attendaient un sauveur. Ce sauveur, ce fut Solon.

§ 2. Solon.

Solon comptait Cadmus parmi ses aïeux. Son père lui avait dissipé toute sa fortune et le jeune homme recourut au commerce. Ses relations avec les nations étrangères lui fournirent l'occasion d'acquérir de nouvelles connaissances et de développer celles qu'il possédait. De bonne heure il renonça au commerce, pour se vouer à la philosophie et à la politique. Sa prudence et son intrépidité lui gagnèrent la confiance de ses compatriotes.

1. *Reprise de Salamine.* Les Mégariens avaient repris Salamine aux Athéniens qui, après de longs et inutiles efforts pour recouvrer cette île, avaient décrété la peine de mort contre quiconque proposerait d'en tenter de nouveau la conquête. Indigné de cette honteuse détermination, mais n'osant enfreindre le décret, Solon contrefit l'insensé, courut sur la place publique et, revêtu d'un grotesque accoutrement, il déclama l'élegie : *Salamine*. Au passage : „Levez-vous ! à Salamine ! reprenons cette belle île et secouons le joug honteux !“ les Athéniens ne purent plus contenir leurs transports. La loi fut révoquée et la guerre décidée. Solon, élu général, eut la gloire de reprendre Salamine.

2. *Première guerre sacrée.* Les Crisséens étaient non-seulement entrés à main armée dans la ville de Delphes et avaient pillé le temple, mais ils rançonnaient aussi les pèlerins qui allaient consulter l'oracle et porter leurs offrandes au dieu. Solon décida les Athéniens à entreprendre une expédition contre Crissa ; cette ville fut prise et détruite, et le territoire consacré à Apollon.

Ces heureuses expéditions, son intégrité, ses vertus civiles et militaires, tout cela porta les concitoyens de Solon à le déclarer le seul homme capable de concilier les esprits. Elu archonte éponyme en 594, il fut chargé d'élaborer une nouvelle constitution dans le but de mettre un terme aux discordes intestines.

§ 3. Constitution de Solon..

Solon commença par prendre une mesure de la plus haute importance. Ce fut la publication de la *sisachtie* ou dégrèvement qui devait régler la question brûlante, c'est-à-dire, la position des débiteurs vis-à-vis de leurs créanciers. La *sisachtie* comprenait : 1. une amnistie générale pour tous les délits politiques ; 2. la remise en liberté des débiteurs devenus esclaves et le rachat, aux frais de l'Etat, de ceux qui avaient été vendus à l'étranger ; 3. l'invalidité des contrats par lesquels le débiteur engageait sa liberté personnelle ; 4. la réduction du taux de l'intérêt à douze pour cent et l'élévation de vingt-sept pour cent de la valeur nominale de la monnaie.

Les dispositions principales de la constitution sont :

a) *Division des habitants de l'Attique.*

1. *Les citoyens.* Tout homme né de parents attiques ou admis au droit de cité par un vote de 6000 citoyens, était citoyen libre d'Athènes. Ses fils devenaient majeurs à l'âge de dix-huit ans et ils avaient alors le droit d'administrer leurs biens et de fonder une famille. A vingt ans, ils pouvaient prendre part à l'assemblée du peuple et, à trente ans, ils avaient le droit de remplir des fonctions publiques.

2. *Les métèques* ou étrangers domiciliés qui pouvaient, contre un impôt annuel de douze drachmes, se livrer au commerce et à l'industrie. Ils étaient astreints au service militaire, mais ils n'avaient pas le droit d'acquérir des propriétés foncières. Un patron, pris parmi les citoyens d'Athènes, les remplaçait devant les tribunaux. Ils pouvaient être admis au nombre des indigènes en récompense de services éclatants, mais ils restaient toujours exclus des emplois publics.

3. *Les esclaves*, que les lois de Solon traitaient avec bien moins de rigueur que ne l'avaient fait celles de Lycurgue. Les maîtres n'avaient plus sur eux le droit de vie et de mort ; en cas de mauvais traitements, ils pouvaient se réfugier dans le temple de Thésée et, si les torts du maître étaient prouvés, ils avaient la faculté de se faire vendre à un autre. Dans certains cas ils pouvaient même acheter leur liberté, et les affranchis passaient alors dans la classe des métèques. A l'époque de la plus grande prospérité d'Athènes, il n'y avait en Attique que 31,000 citoyens et 10,000 métèques contre 400,000 esclaves.

b) *Division des citoyens en classes.*

Solon établit en principe que tout citoyen libre a le droit de

prendre part à l'exercice du pouvoir suprême. Cette participation et les charges qui y sont attachées, furent réglées non d'après la naissance, qui cessa d'être un titre, mais d'après la fortune imposable. De là la division des citoyens en quatre classes :

1. *Les Pentacosiomédimnes*, qui avaient annuellement plus de 500 médimnes de revenus, tant en grains qu'en liquides ; 2. *les Cavaliers*, qui possédaient au moins un revenu de 300 médimnes et qui pouvaient nourrir un cheval ; 3. *les Zeugites*, qui avaient un revenu de 150 médimnes et un attelage de bœufs et 4. *les Thètes* ou mercenaires, qui ne jouissaient d'aucun revenu fixe. Cette classe comprenait tous les gens de métier, les matelots, les navigateurs et les marchands, en un mot la population d'Athènes.

Les membres des trois premières classes étaient seuls assujettis au paiement des impôts et soumis au service militaire, que tout citoyen, de sa 18^e à sa 60^e année, était tenu de remplir à ses frais. Les Pentacosiomédimnes avaient à leur charge l'équipement de la flotte et, avec les cavaliers, le service militaire à cheval. Les zeugites formaient les régiments pesamment armés et les thètes, qui servaient sur la flotte et dans l'armée de terre, recevaient une solde. La première classe ayant à supporter les plus lourdes charges, avait naturellement une plus grande somme de droits politiques. C'était parmi les membres de cette classe que les archontes étaient choisis ; toutes les autres magistratures publiques sans exception étaient accessibles aux classes qui payaient l'impôt. La quatrième avait le droit de voter dans l'assemblée et était admise aux emplois judiciaires.

c) *Organisation politique.*

1. *L'archontat.* Les archontes, dont le nombre resta fixé à neuf, étaient les magistrats les plus élevés et les plus influents.

2. *Le sénat.* Il était composé de quatre cents membres, cent de chaque tribu, élus annuellement parmi les citoyens des trois premières classes. Ils devaient être âgés de trente ans. Ils étaient chargés de l'administration des finances et des affaires étrangères et discutaient toutes les propositions avant qu'elles fussent soumises au peuple.

3. *L'assemblée du peuple.* Elle était composée de tous les citoyens âgés de vingt ans et ayant fait deux ans de service militaire. Cette assemblée, dans laquelle résidait la puissance souveraine, se réunissait ordinairement tous les six jours ; elle statuait sur la paix et sur la guerre, élisait les fonctionnaires

publics, discutait, adoptait ou rejetait les lois et jugeait en dernière instance les crimes de haute trahison.

4. *L'aréopage.* Ce conseil était composé des archontes qui avaient rempli leurs fonctions d'une manière irréprochable. Ce collège suprême, inviolable et irresponsable, comptait par conséquent parmi ses membres les plus grandes illustrations d'Athènes et formait la clef de voûte de l'organisation politique de Solon. L'aréopage était la plus haute administration de la justice criminelle. Les plus grands crimes étaient de son ressort, tels que le meurtre avec préméditation, le faux témoignage, l'empoisonnement. Les aréopagites avaient aussi à veiller sur la constitution, l'observation et l'exécution des lois, sur l'éducation de la jeunesse, la religion et les mœurs des citoyens. Ils pouvaient même suspendre des décrets pris illégalement par le sénat ou l'assemblée du peuple.

5. *Les héliastes.* La justice civile était confiée à tous les citoyens. Tous les ans on choisissait dans les quatre classes, par la voie du sort, six mille citoyens âgés de trente ans au moins, et qu'on appelait héliastes, du nom de l'endroit où ils s'assemblaient. Un second tirage au sort les partageait en dix sections de 500 membres chacune, avec 1000 suppléants ; un tirage quotidien déterminait le tribunal où devait siéger chaque section ; un dernier tirage, fait immédiatement avant les séances, répartissait les causes entre les divers tribunaux qui étaient au nombre de dix.

d) *Vie privée et éducation.*

La vie privée des Athéniens était plus libre que celle des Spartiates. Sans attenter à la liberté personnelle, Solon voulait élever un peuple laborieux et actif. De là aussi le droit conféré à l'aréopage de pouvoir exiger de tout citoyen l'indication de ses moyens de subsistance. Tout citoyen avait le droit de porter plainte contre les fainéants, qui pouvaient être déclarés infâmes ou privés de leurs droits politiques. Solon consacra de grands soins à l'éducation de la jeunesse. Les parents étaient tenus de faire apprendre un métier à leurs enfants et ceux-ci à secourir leurs parents dans leur vieillesse ou dans l'adversité. Les magistrats étaient astreints à une très-grande circonspection dans leur conduite ; il y avait peine de mort contre l'archonte surpris en état d'ivresse. Solon n'édicte aucune loi contre le parricide, ne supposant pas qu'un crime si affreux pût être commis. A l'âge de sept ans, les jeunes gens étaient instruits dans la musique et dans la gymnastique. La musique comprenait tout ce qui avait

rapport à la culture intellectuelle, tandis que la gymnastique devait former le corps. Agé de 18 ans, le jeune Athénien entra dans la période de l'adolescence et fréquentait les gymnases, situés à quelque distance de la ville.

Ayant fait graver ses lois sur des tables de bois, Solon les exposa dans l'acropole, et fit jurer à ses concitoyens de les observer pendant dix ans, afin de laisser à sa législation le temps de fonctionner. Ensuite il entreprit ses voyages en Egypte, en Chypre et en Asie-Mineure (son entrevue avec Crésus), pour observer de loin les effets de ses lois.

§ 4. Athènes après Solon.

a. *Pisistrate* (560-527). Après le départ de Solon, les anciennes haines se ranimèrent et l'on vit se former trois factions. Les nobles, qui cherchaient à recouvrer leur ancienne suprématie, avaient pour chef Lycurgue ; Mégaclês dirigeait le parti des modérés et Pisistrate, parent de Solon et descendant de Codrus, se mit à la tête du parti populaire. Pisistrate, le plus habile et le plus entreprenant de ces chefs, possédait toutes les qualités nécessaires pour séduire et pour éblouir le peuple. D'un bel extérieur, vaillant, splendide et habile orateur, il joignait l'esprit naturel au savoir. Il était le protecteur des gens de lettres et des artistes ; l'indigent trouvait en lui un bienfaiteur, l'opprimé un appui. Dévoré d'une ambition démesurée, Pisistrate voulait s'emparer du pouvoir suprême. Pour réussir, il eut un jour recours à un indigne stratagème. Couvert de blessures qu'il s'était faites lui-même, il se présenta sur la place publique et accusa le sénat et les eupatrides d'avoir attenté à ses jours. En montrant ses plaies encore saignantes, il s'écria : „Voilà le prix de mon amour pour le peuple et du zèle avec lequel j'ai soutenu ses droits!“ Le peuple fut indigné et, malgré l'opposition de Solon, il lui donna cinquante gardes pour sa sûreté personnelle. A partir de ce moment le pouvoir était entre ses mains. Il porta adroitement le chiffre de ses gardes à 400 et s'empara de l'acropole. Cependant les deux autres partis se donnèrent la main, et cette coalition le contraignit bientôt à quitter la ville. Lycurgue et Mégaclês ne tardèrent pas à se brouiller. Ce dernier rappela Pisistrate et lui donna sa fille en mariage. Renversé une seconde fois, il vécut dix ans dans l'exil ; rappelé de nouveau à Athènes par le peuple, il régna paisiblement jusqu'à sa mort.

Pisistrate ne toucha pas à la législation de Solon. Son règne fut une période de prospérité pour Athènes, qui devint le centre de la littérature et de la civilisation en Grèce. Poètes et artistes

trouvaient à sa cour l'accueil le plus bienveillant ; la ville s'embellit de monuments qui y attiraient les étrangers. Pisistrate créa une bibliothèque publique, fit coordonner les poèmes d'Homère, qui furent dans la suite récités aux Panathénées. Il ouvrit de nouvelles routes au commerce, fonda des asiles pour les soldats invalides et engagea à se faire agriculteurs beaucoup de citoyens pauvres, auxquels il concéda des domaines publics. Pisistrate jouit de l'amour et de l'estime des Athéniens jusqu'à sa mort (528). Son pouvoir fut si bien établi que ses enfants lui succédèrent sans opposition.

b. *Expulsion des Pisistratides.* Hippias et Hipparque gouvernèrent avec la même modération et la même sagesse que leur père. Le pays était heureux, la civilisation faisait des progrès et la cour des princes était fréquentée par les hommes d'élite de la Grèce. Malheureusement les mœurs des Pisistratides n'étaient pas plus pures que celles de leurs contemporains. En corrompant les autres par leur exemple, ils se créèrent des ennemis. Harmodius, outragé dans la personne de sa sœur, ourdit une conspiration, de concert avec son ami Aristogiton et plusieurs autres membres de la noblesse. Hipparque fut tué à la fête des Panathénées.

Hippias, furieux de la mort de son frère, devint méfiant et, croyant voir partout des ennemis, gouverna en véritable tyran. Harmodius fut exécuté et Aristogiton fut mis à la question. Il accusa les meilleurs amis des Pisistratides et après qu'Hippias les eut fait mourir : „Je n'ai plus que toi à dénoncer, dit-il au tyran ; je meurs avec la satisfaction de t'avoir privé de tes meilleurs amis.“ Le mécontentement du peuple éclata et les Aleméonides, retirés à Sparte, corrompirent l'oracle de Delphes qui somma les Spartiates de renverser Hippias. Le roi Cléomène se rendit dans l'Attique avec une armée et assiégea le tyran dans la citadelle. Il dut capituler, quitta Athènes en 510 et se rendit à la cour de Darius, roi des Perses.

§ 5. Les réformes de Clisthène.

L'expulsion des Pisistratides ranima le courage des Eupatrides qui croyaient le moment propice à l'abolition de la constitution de Solon et au rétablissement de leur ancienne suprématie. Mais la désunion se mit bientôt entre leurs chefs, Isagoras et Clisthène ; celui-ci, pour assurer son influence personnelle, quitta son parti et se mit à la tête du peuple dont il sut capter la faveur et la confiance par ses réformes démocratiques.

Pour anéantir l'influence de l'aristocratie, Clisthène supprima

les quatre anciennes tribus et les remplaça par dix tribus nouvelles, divisées en *dèmes*, dont les chefs, nommés par le pouvoir central, devenaient des agents purement politiques. Cette mesure entraîna nécessairement une modification dans le nombre des membres du sénat. Ce nombre fut porté à 500, cinquante pour chaque tribu, qui les désignaient annuellement par le sort. Les archontes perdirent la présidence du sénat et de l'assemblée du peuple. Cette présidence alterna de 1^{re} à 35 ou 36 jours entre les dix sections dans lesquelles le sénat était divisé. Pour mettre fin aux scandaleuses intrigues électorales, Clisthène fit décréter par le peuple que la plupart des fonctionnaires publics, surtout les archontes, seraient désignés par le sort. Il renforça l'élément démocratique, en conférant le droit de cité à un certain nombre de métèques ; enfin il passa aussi pour être l'auteur de l'ostracisme, par lequel tout citoyen dont on craignait la puissance ou l'ambition, pouvait être exilé pour dix ans par l'assemblée du peuple. Ce bannissement n'entraînait ni l'infamie ni la confiscation des biens. Ce furent justement les plus illustres citoyens d'Athènes qui, après avoir rendu les plus grands services à leur patrie, tombaient victimes de l'ostracisme.

Les Eupatrides se prononcèrent avec véhémence contre ces réformes. Sous la conduite d'Isagoras et appuyés par les Spartiates, ils expulsèrent de la ville Clisthène avec 700 familles. Mais celui-ci fut bientôt rappelé et l'élément démocratique devint tout puissant à Athènes.

III.

LES COLONIES GRECQUES.

§ 1. Importance, causes et division.

Les nombreuses colonies grecques qui furent fondées dans l'intervalle de 1000-500, eurent une haute importance et pour la Grèce elle-même et pour l'antiquité tout entière. Grâce à leur situation favorable et à l'activité de leurs habitants, les colonies atteignirent bientôt une grande prospérité. Le commerce et l'industrie, les arts et les sciences y fleurirent et ce fut un puissant levier pour le développement intellectuel de la mère-patrie. Elles étaient autant de centres de civilisation et portaient au loin la langue, les mœurs et l'industrie de la Grèce ; elles formaient, pour ainsi dire, les postes avancés pour la fondation des empires macédonien et romain qui, selon les desseins de la Providence, devaient frayer la voie à la propagation de l'Évangile.

Les causes qui contribuaient à l'établissement de tant de colonies étaient : 1. La migration des tribus helléniques, surtout le retour des Héraclides ; 2. La nécessité de débarrasser d'un excédant de population les territoires en général peu étendus des Etats grecs ; 3. Les émigrations volontaires, les dissensions intestines et les avantages que les colonies offraient au commerce. Les relations entre les colonies et les métropoles étaient différentes et dépendaient des causes de leur fondation. En général, elles se rattachaient à la mère-patrie par les souvenirs communs, par la religion, les mœurs et par les institutions politiques.

Pour donner un aperçu de ces colonies, nous les divisons en trois groupes :

I. Groupe oriental.

a. *Asie-Mineure.* La côte occidentale de l'Asie-Mineure, depuis l'Hellespont jusqu'à l'île de Rhodes, était littéralement couverte de colonies grecques, aussi florissantes par leur commerce que par la culture des lettres. On y distinguait trois contrées grecques : 1. *L'Eolide.* Les Eoliens fondèrent dans les îles de Lesbos et de Tenedos et sur la côte de la Mysie douze villes, dont Mytilène et Metymne dans l'île de Lesbos, Cyme, Temnos et Smyrne sur le continent étaient les plus importantes. Ces villes formaient une ligue ou fédération, dont le centre se trouvait dans le temple d'Apollon, sur le promontoire de Cané ; 2. *L'Ionie.* Les Ioniens fondèrent également dans les îles de Samos et de Chios et sur la côte de la Lydie douze villes formant une confédération, dont le sanctuaire, le panionium, était sur le promontoire de Mycale. Les plus influentes de ces villes étaient : Myus, Phocée, Milet et Ephèse, lieu de naissance de Parrhasius et d'Apellès ; 3. *La Doride.* Les Doriens établirent dans les îles de Cos et de Rhodes et sur la côte de la Carie six villes, dont le lieu de réunion était le temple d'Apollon sur le promontoire de Triopie. Les plus puissantes de ces villes étaient : Cnide, Rhodes et Halicarnasse, lieu de naissance d'Hérodote.

b. *Sur les bords de la Propontide et du Pont-Euxin.* Ces colonies avaient été en majeure partie fondées par la ville de Milet, qui pendant des siècles avait eu le monopole du commerce dans ces contrées. Les plus importantes étaient : ~~Abdus~~ et Sestus, à l'entrée de l'Hellespont, Lampsaque, célèbre par ses vignobles, Cyzique, bâtie en marbre blanc, Cardie, Chalcédoine. Byzance, Héraclée, Sinope, Amisus, Trapezonte, Phasis, Dioscurias, Phanogoria, Panticapée, Théodosie, Tanais, Olbie, Odessus, Tomi et Apollonie.

c. *La Thrace et la Macédoine.* La plupart de ces colonies durent leur fondation aux villes de Chalcis, de Corinthe et d'Athènes. Les plus puissantes d'entre elles étaient : Maronée, Abdère et dans la presqu'île de Chalcidique qui comptait au-delà de trente-deux villes florissantes, Olynthe, Potidée et Amphipolis.

II. Groupe occidental.

a. *L'Italie.* La fertilité du sol, la douceur du climat et les avantages que l'Italie offrait au commerce, attirèrent de bonne heure les Hellènes dans ce pays, dont la partie méridionale fut nommée la Grande Grèce, à cause du grand nombre des colonies. Les plus importantes étaient : Cymes avec Neapolis et Zancélé en Sicile; Tarente, Héraclée et Brindes; Sybaris qui, à l'époque de sa prospérité, dominait sur vingt-cinq villes et comptait 100,000 citoyens capables de porter les armes. La mollesse des Sybarites était proverbiale dans l'antiquité. Crotone, dont les habitants se distinguaient par leurs forces physiques et qui remportaient souvent la victoire aux jeux olympiques. Thurii, Elée et Rhégium.

b. *La Sicile, la Gaule et l'Espagne.* Syracuse avec Himère, Camarina et Enna; Scelinonte, Géla, Agrigente, Léontium, Olbie en Sardaigne, Alalie en Corse, Massilie en Gaule, fondée vers 600 av. J.-Ch. par la ville de Phocée en Asie-Mineure, Sagonte en Espagne.

III. Groupe méridional.

a. *Chypre.* Les colonies de Salamine, Paphos et Soloï devinrent bientôt plus florissantes et plus puissantes que les colonies phéniciennes.

b. *Afrique.* Naucratis en Egypte, fondée par les Milésiens. La pentapole cyrénaïque: Cyrène, Apollonie, Teuchires, Hespéris et Barcé.

§ 2. Union des Grecs.

La Grèce était divisée en une foule d'États indépendants; par la fondation des colonies, l'élément grec se répandit partout, des rivages de l'Asie-Mineure jusqu'aux côtes de la Gaule et de l'Espagne, des bords de la Propontide et du Pont-Euxin jusqu'au désert brûlant de l'Afrique. Les liens entre ces nombreux États et ces innombrables colonies étaient :

1. *La langue.* Le Grec était fier de son origine et ne perdait jamais son caractère national. Tout étranger était pour lui un barbare, lors même qu'il se distinguait dans les arts et les sciences.

2. *La religion.* L'influence de la religion sur l'union des Grecs se manifestait surtout par les oracles, par les jeux publics d'Olympie, de Delphes, de Némée, de Corinthe et par les amphictionies. Ces réunions avaient pour but de protéger les sanctuaires qui formaient les centres de la nationalité grecque et d'en relever les fêtes. La plus puissante de ces amphictionies, qui joua un rôle important dans l'histoire de la Grèce et qui finit par absorber presque tous les Etats helléniques, fut celle de Delphes. De protecteurs du sanctuaire d'Apollon à Delphes, les amphictionies devinrent la plus haute autorité de la Grèce. Le conseil se réunissait deux fois par an, aux Thermopyles en automne et à Delphes même au printemps. Chaque ville de l'amphictionie avait le droit d'y envoyer deux députés. Ces députés jugeaient en dernier ressort les différends survenus entre les villes de la confédération et ils avaient le pouvoir de condamner les coupables à des amendes et de faire exécuter leurs arrêts dans toute la rigueur des lois, de procéder même à des levées de troupes, s'il le fallait, pour forcer les rebelles à l'obéissance.

Quatrième période.

Période de grandeur (500 — 360 av. J.-Ch.).

I.

**DEPUIS LE COMMENCEMENT DES GUERRES PERSANES
JUSQU'À LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.**

(500 — 431)

§ 1. Les guerres persanes.

La guerre entre les Grecs et les Perses est un des spectacles les plus émouvants de l'histoire ancienne. D'un côté, nous voyons toutes les forces de l'Asie prêtes à fondre sur un petit pays ; de l'autre, deux faibles villes, Sparte et Athènes, fortes de leur courage et de leur patriotisme, résister à des armées innombrables, les mettre en fuite et sortir victorieuses de cette lutte contre la puissance la plus formidable de cette époque.

La véritable cause de cette guerre mémorable se trouve dans les idées de conquête du roi des Perses ; l'insurrection des colonies grecques de l'Asie-Mineure n'en fournit que le prétexte. On se rappelle que Darius, lors de son expédition contre les Scythes, ne fut sauvé d'une ruine totale que par la fidélité d'Histiée, gouverneur de Milet. Pour récompenser ce dévouement, il donna à Histiée un vaste territoire sur les bords du Strymon, mais

dénoncé à la cour comme étant un sujet dangereux, Histiée fut appelé à Suse et, pour ne pas trahir ses véritables intentions, Darius nomma Aristagore, gendre d'Histiée, gouverneur de Milet. A peine le nouveau gouverneur fut-il entré en fonctions, qu'une querelle éclata à Naxos entre les nobles et le peuple ; chassée par le parti démocratique, la noblesse alla chercher secours à Milet. Darius approuva la chose et chargea Aristagore de l'exécution. Mais la désunion éclata entre celui-ci et Mégabaze, commandant de la flotte, qui, par jalousie, avait averti les Naxiens de l'expédition projetée. Au bout de quatre mois d'un siège inutile, Aristagore dut ramener ses soldats fatigués et vaincus ; toute la responsabilité de cet échec tomba sur lui. Sa vie fut en danger. Dans cet embarras, il chercha son salut dans une révolte et conçut le projet de soulever les colonies grecques contre les Perses.

En même temps arriva un courrier affidé, détaché par Histiée, qui conseillait la révolte. Aristagore résigna ses fonctions de gouverneur, rétablit la constitution républicaine à Milet et toute l'Ionie prit les armes. Toutefois, ne se sentant pas assez fort pour résister aux Perses, il essaya d'intéresser toute la Grèce à sa cause. Il alla d'abord solliciter les secours de Sparte. „Combien, demanda le roi Cléomène, y a-t-il de chemin entre la mer et Suse, capitale des Perses ?“ — „Trois mois de marche“, répondit-il. — „Ami de Milet, répliqua le roi, vous sortirez de notre ville avant le coucher du soleil.“ Aristagore ne se découragea pas et essaya d'acheter son consentement, mais l'incorruptible Spartiate repoussa ses présents avec indignation.

L'Ionien se rendit à Athènes, qui venait de chasser les Pisistratides, et à qui Artapherne, satrape de Lydie, avait imposé le retour d'Hippias comme condition de son amitié. Aristagore fut écouté avec acclamation. Les Athéniens donnèrent vingt vaisseaux et les Erétriciens y joignirent cinq trirèmes. Les alliés, débarqués à Ephèse, se réunirent aux Grecs asiatiques et prirent la ville de Sardes. Un soldat mit le feu à une maison et l'incendie gagna rapidement tous ces bâtiments de cannes et de roseaux. Toute la ville fut réduite en cendres. Les Perses reprirent l'offensive et les Athéniens, battus près d'Ephèse, quittèrent l'Asie-Mineure. Milet, le foyer et la tête de la rébellion, fut prise et saccagée, et les malheureux habitants furent réduits en servitude et transplantés dans l'intérieur de l'empire des Perses. Aristagore, découragé, alla mourir en Thrace et Histiée, tombé au pouvoir d'Artapherne, fut mis en croix.

Darius, irrité contre les Athéniens, jura de s'en venger.

Chaque jour, au moment du repas, un officier lui répétait trois fois : „Seigneur, souvenez-vous des Athéniens !“ Excité par Hippias, il résolut non-seulement de châtier Athènes et Erétrie, mais de faire la conquête de la Grèce tout entière.

§ 2. Guerre offensive des Perses (493 — 479).

a. *Première expédition.* Une armée, placée sous les ordres de Mardonius, partit pour attaquer la Grèce par terre et par mer. L'armée de terre passa l'Hellespont et s'engagea dans la Thrace, pendant que la flotte longeait les côtes. Une violente tempête jeta les vaisseaux contre le promontoire Athos ; trois cents galères et vingt mille hommes furent engloutis. Quant à l'armée de terre, elle fut assaillie à l'improviste par la tribu belliqueuse des Brygues et forcée à la retraite. Mardonius ramena en Asie les débris de ses troupes et de ses vaisseaux. Darius, furieux, prépara une expédition plus formidable. Néanmoins, il envoya préalablement des hérauts dans les principales villes de la Grèce, pour demander, de la part du roi, la terre et l'eau, c'est-à-dire, une soumission immédiate. Les îles et presque tous les petits États de la Grèce se soumirent par crainte, mais les Athéniens et les Spartiates firent jeter ces hérauts dans un puits profond en disant : „Voilà comment vous aurez la terre et l'eau !“ Cette violation du droit des gens fut le signal d'une guerre à outrance.

b. *Seconde expédition (490). Bataille de Marathon.* Une armée de 120,000 hommes partit, sous la conduite de Datis et d'Artapherne. La flotte fit voile de Samos vers le continent grec, soumettant sur son passage Naxos et toutes les Cyclades. Erétrie fut prise, saccagée, réduite en cendres après une défense héroïque de sept jours, et ses habitants entraînés en esclavage et envoyés en Perse chargés de fers. Les vainqueurs abordèrent en Attique et, guidés par le traître Hippias, ils vinrent camper près de Marathon.

Athènes était dans la consternation et poussa un cri d'alarme et de détresse, auquel personne en Grèce n'osa répondre. Même les Spartiates s'excusèrent, sous prétexte que la religion leur prescrivait d'attendre la pleine lune pour se mettre en marche. Platée seule fournit un contingent de 1000 hommes. Les Athéniens armèrent 10,000 guerriers dont le nombre fut complété par des esclaves.

Dix généraux, parmi lesquels Miltiade et Aristide, commandaient à tour de rôle. La bataille fut résolue, et Miltiade n'attendit que le jour de son commandement pour marcher droit aux envahisseurs. Il rangea son armée au pied d'une

montagne, et pour couvrir ses flancs contre l'attaque de la cavalerie persane, il fit abattre sur les deux côtés de grands arbres. Miltiade donna le signal, les Athéniens s'élancèrent au pas de course; les Perses résistèrent; la lutte fut sanglante, terrible. Au bout de quelques heures, les rangs de l'armée persane furent rompus et la déroute fut complète. Les Perses s'enfuirent vers leurs vaisseaux, poursuivis par les Athéniens qui en tuèrent un grand nombre. Six mille ennemis étaient couchés sur le champ de bataille, et parmi eux Hippias. La joie des Grecs fut si grande qu'un soldat, détaché de l'armée, courut à Athènes pour annoncer le premier à ses compatriotes la nouvelle de la victoire. Arrivé auprès de l'aréopage, il ne put prononcer que ces mots : „Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs!“ et il tomba mort de fatigue.

La ville d'Athènes n'était pas encore sauvée. Les Perses doubleraient le cap Sunium pour la surprendre du côté de la mer. Miltiade devina leur intention; il retourna à Athènes et attendit au Pirée l'armée ennemie. Datis se retira en Asie. Le surlendemain arrivèrent deux mille guerriers de Sparte; il était trop tard; ils firent l'éloge des vainqueurs et retournèrent à Sparte.

Miltiade, le héros de la journée, fut proclamé le sauveur de la patrie; mais cet enthousiasme des Athéniens ne fut pas de longue durée. Il reçut la mission d'aller reconquérir les Cyclades qui avaient été prises par les Perses. Il échoua devant Paros et ce revers fut le prétexte de sa disgrâce. Des envieux l'accusèrent de trahison. Il fut condamné à une amende de cinquante talents, que paya son fils Cimon, et Miltiade mourut l'année suivante (489) des suites d'une blessure reçue au siège de Paros.

c. *Troisième expédition (480). Bataille des Thermopyles et de Salamine.* Malgré ces échecs réitérés, Darius ne renonça pas au projet de s'emparer de la Grèce. Il fit un appel à toutes les peuplades de son empire et poussa les armements avec une grande activité pendant trois ans. Mais la mort vint le surprendre (485) au milieu de ces préparatifs. Il eut pour successeur son fils Xerxès, qui n'égalait son père ni en prudence ni en bravoure. Aussi le nouveau monarque, qui avait encore une révolte à réprimer en Egypte, montra-t-il peu de dispositions à continuer les armements de son père. Pressé de tous côtés par ses courtisans et surtout par Mardonius, qui avait à réparer ses échecs, il se décida enfin à frapper un grand coup contre la Grèce.

Ses préparatifs furent formidables. Au printemps 480, son armée, subdivisée en autant de corps que de nations, arriva sur les bords de l'Hellespont qu'elle traversa sur deux ponts de

c. *La Thrace et la Macédoine.* La plupart de ces colonies durent leur fondation aux villes de Chalcis, de Corinthe et d'Athènes. Les plus puissantes d'entre elles étaient : Maronée, Abdère et dans la presqu'île de Chalcidique qui comptait au-delà de trente-deux villes florissantes, Olynthe, Potidée et Amphipolis.

II. *Groupe occidental.*

a. *L'Italie.* La fertilité du sol, la douceur du climat et les avantages que l'Italie offrait au commerce, attirèrent de bonne heure les Hellènes dans ce pays, dont la partie méridionale fut nommée la Grande Grèce, à cause du grand nombre des colonies. Les plus importantes étaient : Cymes avec Neapolis et Zancélé en Sicile ; Tarente, Héraclée et Brindes ; Sybaris qui, à l'époque de sa prospérité, dominait sur vingt-cinq villes et comptait 100,000 citoyens capables de porter les armes. La mollesse des Sybarites était proverbiale dans l'antiquité. Crotone, dont les habitants se distinguaient par leurs forces physiques et qui remportaient souvent la victoire aux jeux olympiques. Thurii, Elée et Rhégium.

b. *La Sicile, la Gaule et l'Espagne.* Syracuse avec Himère, Camarina et Enna ; Scélinonte, Géla, Agrigente, Léontium, Olbie en Sardaigne, Alalie en Corse, Massilie en Gaule, fondée vers 600 av. J.-Ch. par la ville de Phocée en Asie-Mineure, Sagonte en Espagne.

III. *Groupe méridional.*

a. *Chypre.* Les colonies de Salamine, Paphos et Soloï devinrent bientôt plus florissantes et plus puissantes que les colonies phéniciennes.

b. *Afrique.* Naucratis en Egypte, fondée par les Milésiens. La pentapole cyrénaïque : Cyrène, Apollonie, Teuchires, Hespéris et Barcé.

§ 2. **Union des Grecs.**

La Grèce était divisée en une foule d'Etats indépendants ; par la fondation des colonies, l'élément grec se répandit partout ; des rivages de l'Asie-Mineure jusqu'aux côtes de la Gaule et de l'Espagne, des bords de la Propontide et du Pont-Euxin jusqu'au désert brûlant de l'Afrique. Les liens entre ces nombreux Etats et ces innombrables colonies étaient :

1. *La langue.* Le Grec était fier de son origine et ne perdait jamais son caractère national. Tout étranger était pour lui un barbare, lors même qu'il se distinguait dans les arts et les sciences.

l'ennemi. L'assemblée envoya 10,000 hommes qui, après s'être adjoint la cavalerie thessalienne, devaient prendre position dans la vallée de Tempé. Mais ce corps d'armée fut tourné ; les Grecs se retirèrent et les Thessaliens envoyèrent „l'eau et la terre.“ Léonidas, roi de Sparte, à la tête de 3000 hommes, parmi lesquels 300 Spartiates d'élite, prit position aux Thermopyles, tandis que la flotte, comptant 271 vaisseaux sous le commandement du Spartiate Eurybiade, jeta l'ancre devant le promontoire d'Artémisium.

Xerxès fut fort étonné d'apprendre que Léonidas songeait à lui disputer le passage des Thermopyles. Il essaya de gagner le roi de Sparte par des promesses, mais ne réussissant pas, il en vint aux menaces, et le somma de livrer ses armes. „Viens les prendre“, répondit fièrement Léonidas. Alors les Perses s'avancèrent contre la petite troupe, mais ils furent repoussés. Xerxès qui, du haut de son trône, voulait être témoin de la victoire de ses soldats, était furieux de cet échec et il ordonna à la fin au noyau de ses troupes, *aux dix mille immortels*, d'emporter le défilé. Leurs efforts se brisèrent contre ce front d'airain qui ne présentait qu'une forêt de piques. Emmerveillé de la bravoure de Léonidas, il lui écrivit : „Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce.“ — „J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir“, répondit le héros.

Les forces de l'Asie se seraient brisées déjà aux Thermopyles, si parmi les Grecs eux-mêmes il ne s'était trouvé un traître, Éphialte de Mélôs, qui indiqua aux envahisseurs un sentier caché dans les montagnes. Un détachement de 10,000 hommes tourna Léonidas qui se sacrifia à sa patrie lui et ses 300 Spartiates. Ils périrent glorieusement. On mit sur leur tombe l'inscription suivante : „Passant, va dire à Sparte que nous sommes tous morts pour obéir à ses lois.“ Xerxès passa sur ces cadavres pour entrer en Grèce. Le défilé des Thermopyles, qui lui avait coûté 20,000 soldats, était la clef de la Grèce centrale.

Pendant qu'on se battait aux Thermopyles, les galères helléniques coulèrent près du cap d'Artémisium quatre cents vaisseaux persans ; mais quand on apprit que le passage des Thermopyles était forcé, la flotte grecque se replia sur l'isthme de Corinthe et vint prendre position à Salamine. La flotte persane la suivit ; elle s'avancait à mesure que Xerxès pénétrait dans le continent.

L'armée persane, portant partout le pillage et la dévastation, s'avancait par la Phocide et la Béotie vers l'Attique. La terreur la précédait. La plus grande consternation régnait à Athènes. L'oracle, qui fut consulté en toute hâte, donnait peu d'espoir.

„Qu'un mur de bois, dit-il, vous soit un inexpugnable rempart. Fuyez, tournez le dos aux cavaliers innombrables.“ Thémistocle, dont l'incroyable activité ne se démentait pas, parvint à expliquer à ses concitoyens que les murs de bois étaient les navires. Aussitôt un décret est pris par acclamation : tous les hommes en état de porter les armes passeront sur la flotte ; les femmes, les enfants et les vieillards seront déposés à Egine, à Trézène ou à Salamine.

C'était un noble et émouvant spectacle que celui de tout ce peuple renonçant à sa patrie et à ses foyers, abandonnant tout, temples, maisons, campagnes, jusqu'aux tombeaux de ses pères, pour sauver sa liberté. À peine furent-ils embarqués, qu'ils purent voir leur pays ravagé, leurs habitations en flammes, leurs édifices sacrés détruits et renversés. Toute l'Attique n'était plus qu'un vaste incendie.

Ces dévastations jetèrent la terreur et la désunion parmi les Grecs. Les chefs des petites escadres voulurent se retirer et Eurybiade lui-même, le général en chef, perdant toute contenance, donna ordre d'aller protéger le Péloponèse. Ce fut à ce moment suprême que Thémistocle devint le sauveur de la Grèce. Il alla trouver Eurybiade, le pressa, le conjura de ne pas abandonner la cause de la patrie et de l'indépendance. La discussion s'échauffa et Eurybiade leva la canne sur Thémistocle qui lui dit sans s'émouvoir : „Frappe, mais écoute.“ Ses propositions furent enfin adoptées. Mais Thémistocle, connaissant la mobilité et l'inconstance de ses compatriotes, fit donner à Xerxès un avis secret l'engageant à livrer immédiatement la bataille, afin d'écraser d'un seul coup toute la flotte grecque. Le roi des Perses fit avancer sa flotte et les Grecs, bloqués dans l'isthme, furent obligés d'accepter le combat.

Aristide, appelé par les Athéniens, aida puissamment Thémistocle de ses conseils. La bataille eut lieu le 23 juillet 480. Les lourds navires des Perses, gênés dans leur manœuvre, se heurtaient et s'embarrassaient mutuellement, tandis que les légères galères des Grecs les perçaient de part en part avec leurs longs épérons. L'avantage resta aux Grecs. La mer était couverte des débris des vaisseaux persans et les équipages qui avaient pu se sauver rentrèrent en désordre à Phalère.

Xerxès s'était fait dresser un trône élevé sur une colline du rivage pour être témoin de la victoire des siens ; il assista à leur défaite. Épouvanté à la vue de ce désastre et craignant, sur l'avis d'un nouveau message de Thémistocle, que la route d'Asie ne lui fût coupée par les Grecs victorieux, il se retira vers l'Hellespont, en laissant Mardonius avec 300,000 hommes en Thessalie, pour

soumettre la Grèce. Arrivé à Sestos, il apprit qu'une tempête avait emporté le pont de bateaux et le grand roi qui, six mois auparavant, avait franchi l'Hellespont en maître impérieux des peuples de l'Asie et de l'Europe, se vit contraint de se sauver comme un fugitif dans une mauvaise barque de pêcheur.

d. *Quatrième expédition. Batailles de Platée et de Mycale.* Mardonius hiverna en Thessalie. Avant de recommencer la lutte, il chercha, par de brillantes promesses, à détacher les Athéniens de l'alliance commune. Mais Athènes fit à ces propositions cette brève et mâle réponse : „Tant que le soleil suivra sa course, les Athéniens ne contracteront pas d'alliance avec Xerxès.“

Mardonius, transporté de colère, traversa la Béotie sans obstacle et rentra dans Athènes, le peuple s'étant encore une fois réfugié sur les vaisseaux. A la vue de ces nouvelles horreurs, les Athéniens déclarèrent aux Spartiates que s'ils ne venaient pas à leur secours, ils feraient la paix avec les Perses. Ce fut à la suite de cette menace que l'armée de Sparte, sous les ordres du roi Pausanias, sortit du Péloponèse et rejoignit, à Eleusis, les Athéniens descendus de la flotte. L'armée comptait 110,000 hommes sous le commandement de Pausanias.

La rencontre des deux armées ennemies eut lieu près de Platée, en Béotie. Le choc fut terrible, la lutte longue et acharnée. Mardonius fit des prodiges de valeur ; blessé mortellement, il tomba dans la mêlée et sa mort fut le signal de la débandade des Perses. A peine 30,000 échappèrent à ce désastre. Le jour même de la victoire de Platée, la flotte grecque, commandée par Léotychide, roi de Sparte, et par Xantippe, père de Périclès, défit en Asie-Mineure, près du promontoire de Mycale, la flotte persane qui portait la dernière armée de Xerxès. Les Grecs tuèrent au-delà de 60,000 Perses. La délivrance de l'Asie-Mineure et une alliance conclue avec les insulaires, voilà quels furent les brillants résultats de ces belles victoires.

§ 3. Guerre offensive des Grecs (477 — 449).

1. *Reconstruction d'Athènes.* La bravoure et le patriotisme des Grecs avaient sauvé leur pays et leur civilisation. Les Perses étaient rejetés en Asie, mais Athènes était en cendres. Sur la proposition de Thémistocle, les Athéniens résolurent de reconstruire les murailles de leur ville. Les Spartiates, mus par un mauvais sentiment d'égoïsme, demandèrent qu'on ne fortifiât aucune ville hors du Péloponèse, dans la crainte, disaient-ils, que ces villes ne servissent un jour de forteresses aux barbares.

Thémistocle se rendit alors à Sparte, nia le fait et proposa aux éphores d'envoyer des députés à Athènes pour s'assurer de la vérité. Il fit avertir sous main ses concitoyens de retenir ces députés en ôtage jusqu'à son retour. Lorsqu'enfin il sut que les murailles étaient assez avancées pour mettre la ville à l'abri de toute attaque, il déclara fièrement au peuple de Sparte que les Athéniens eux-mêmes pouvaient apprécier ce qui était avantageux à la Grèce. Thémistocle construisit le Pirée, qui devint le principal port d'Athènes. Les Spartiates, n'étant pas les plus forts, dissimulèrent leur mécontentement.

2. *Hégémonie ou suprématie d'Athènes.* Pour mettre la Grèce à l'abri des attaques des Perses, les Grecs conçurent le plan de leur barrer la voie de terre et la voie de mer. Pausanias, à la tête de la flotte grecque, fit voile vers l'Asie-Mineure, occupa l'importante île de Chypre, d'où l'on pouvait empêcher la construction de flottes en Cilicie, en Phénicie et en Egypte, se dirigea vers l'Hellespont et conquit la ville de Byzance. Indépendamment des richesses immenses qu'il y trouva, Pausanias fit un grand nombre de prisonniers, et parmi ceux-ci plusieurs parents de Xerxès. Ces succès éblouirent le général des Spartiates qui, naturellement hautain et impérieux, devint traître à sa patrie. Il entra en relations secrètes avec le roi des Perses et lui proposa de lui livrer la Grèce, s'il voulait lui donner sa fille en mariage. De telles propositions étaient, on le conçoit, du goût de Xerxès, et Pausanias, comme s'il eut été déjà le gendre du grand roi, s'habillait, se nourrissait et recevait à la manière des Perses. Il s'entoura même d'une garde de Mèdes et d'Egyptiens et traitait les alliés avec la hauteur et l'insolence d'un satrape persan. Aristide et Cimon, chefs de l'escadre athénienne, le dénoncèrent à Sparte et Pausanias fut rappelé (477). Les alliés offrirent alors l'hégémonie aux Athéniens et refusèrent l'obéissance au général envoyé pour remplacer Pausanias. Les Spartiates rappelèrent leurs troupes et se contentèrent de l'hégémonie du Péloponèse.

3. *Ligue athénienne.* Après le départ des Spartiates, les îles de la mer Egée et les villes de l'Asie-Mineure eurent des relations plus amicales avec les Athéniens et firent avec eux une nouvelle confédération (477) qui avait pour but de repousser les attaques des Barbares. Ce fut l'œuvre d'Aristide. Il régla, du consentement de tous, le contingent que chaque Etat devait fournir en hommes, en vaisseaux, en argent, et il y mit une telle équité qu'aucune réclamation ne s'éleva. Le trésor commun, alimenté annuellement de 460 talents, était déposé à Délos, au temple d'Apollon. Aristide, qui avait administré les finances de

cette confédération, sut conserver intacte sa réputation d'homme intègre et désintéressé. Il mourut (467) plein de jours et d'honneurs, mais ne laissant pas de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. L'Etat se chargea de l'éducation de son fils et de la dot de ses filles.

4. *Mort de Pausanias et de Thémistocle.* Comptant sur ses trésors pour acheter l'impunité, Pausanias revint à Sparte où il fut jeté en prison ; mais il obtint, faute de preuves, la liberté et n'en continua que plus audacieusement ses coupables menées avec les Perses, dont il fournit bientôt lui-même les preuves. Un de ses messagers, envoyé à Artabaze, satrape de Bithynie, avait remarqué qu'aucun de ceux qui avaient fait avant lui ce voyage n'était revenu ; il ouvrit la lettre et y trouva la recommandation de tuer, comme tous les autres, le porteur du message. Sur l'avis des Ephores, il se réfugia dans un temple, comme s'il avait peur de Pausanias. Celui-ci, bientôt averti, accourut et le supplia de ne rien dire de sa lettre. Des éphores, cachés dans le temple, écoutèrent cette conversation et, convaincus de la trahison, ils se décidèrent à saisir Pausanias, qui parvint cependant à s'échapper et à se réfugier dans le temple de Minerve. Comme cet asile sacré était inviolable, on en mura les portes pour l'y laisser mourir de faim (467). Sa vieille mère, dit-on, apporta la première pierre.

Thémistocle fut accusé de complicité avec Pausanias et tomba victime de la haine que lui portaient les Spartiates. Déjà quelques années avant la mort de Pausanias (471), il avait été envoyé en exil et s'était retiré à Argos, puis chez Admète, roi d'Epire, qu'il avait jadis offensé, et dont il redoutait la colère. Admète était absent. A son retour, il trouva Thémistocle assis à son foyer, tenant dans ses bras un des enfants du roi. L'enfant intercédait pour lui auprès de son père. Admète, oubliant sa haine, le reçut généreusement et lui donna les moyens de passer en Asie. Thémistocle se rendit hardiment à la cour du roi des Perses Artaxerxès, qui l'accueillit avec bienveillance et lui assigna pour son entretien trois villes de l'Asie-Mineure : Magnésie, Myus et Lampsaque. Il mourut à Magnésie de mort naturelle, à l'âge de 65 ans ; à en croire d'autres renseignements, il se serait empoisonné pour ne pas combattre sa patrie qu'il avait sauvée.

§ 4. Cimon.

1. *Sa politique.* Après l'exil de Thémistocle, le jeune Cimon, fils de Miltiade, parvint au pouvoir suprême à Athènes. Cimon, le plus bel homme de la Grèce, joignant la prudence de Thémis-

toele à la probité d'Aristide, était digne de sa haute naissance et de sa belle destinée. Le but de sa politique était de maintenir toujours l'union parmi les Etats grecs, de consolider la ligue athénienne et de délivrer toutes les colonies grecques de la domination persane. Il affermit la puissance et la suprématie d'Athènes, en permettant à ceux des alliés qui préféraient s'adonner au commerce et à l'industrie, de se racheter, moyennant une contribution annuelle, de leurs obligations d'alliés. Ils furent dispensés de fournir des soldats, car Athènes soutenait pour eux la guerre contre les Perses. La flotte de la ligue ionienne se transforma en flotte athénienne et les Etats confédérés descendirent insensiblement au rang d'Etats tributaires des Athéniens.

2. *Victoires de Cimon.* Mis à la tête des forces navales de la Grèce entière, Cimon purgea la mer Egée des pirates qui l'infestaient, affranchit la Thrace en battant les Perses sur les bords du Strymon et en leur enlevant la forteresse d'Eïon et la ville d'Amphipolis. Après ces exploits, il fit voile vers l'Asie-Mineure, parcourut les côtes de la Carie et de la Lydie, apportant la liberté à toutes les villes grecques situées sur son passage. Il attaqua même, avec des forces inférieures, la flotte persane composée de 350 navires, rangée près de l'embouchure de l'Eurymédon, sur la côte de la Pamphylie, et soutenue par une forte armée de terre. Cimon la défit complètement. Profitant de l'ardeur de ses soldats, il les fit descendre à terre, les mena contre les barbares qu'il mit en déroute malgré leur bravoure et remporta ainsi dans un même jour deux brillantes victoires. Chargé d'un riche butin, le vainqueur revint à Athènes. Il employa ces richesses à orner Athènes de promenades, à construire des aqueducs et à achever la citadelle et les murs qui reliaient la ville au Pirée.

3. *Troisième guerre de Messénie* (465 — 455). Le développement rapide que prenait Athènes excita la jalousie des Spartiates. Ils se disposaient à faire une invasion en Attique pour empêcher les Athéniens de conquérir l'île de Thasus, lorsqu'un grand malheur vint éprouver la ville de Sparte. En 465, un violent tremblement de terre renversa Sparte de fond en comble; il ne resta que cinq maisons debout; 20,000 citoyens périrent. Les Ilotes, profitant de ce désastre, se soulevèrent, mais ils furent défaits par le vaillant roi Archidamus. Les chefs des révoltés passèrent en Messénie, et, renforcés par les Messéniens, ils s'emparèrent de la forteresse d'Ithome, qui devint le centre de leurs opérations.

Les Spartiates se virent contraints de demander du secours

aux Athéniens. Le parti démocratique, sous la conduite de Périclès, voulait répondre par un refus tout net, mais Cimon, le chef de l'aristocratie, était l'ami des Spartiates, et il fit adopter la proposition de leur envoyer un corps de 4000 hommes. Cimon lui-même en prit le commandement. À l'arrivée des Athéniens, les éphores, craignant la puissance envahissante d'Athènes, leur firent l'affront de les renvoyer comme suspects de mauvais desseins contre Sparte. Le peuple athénien, blessé au cœur, bannit Cimon, qui avait provoqué cet outrage (461). Quant aux Messéniens, ils se virent réduits à livrer la place et à quitter le pays. Les Athéniens, en dépit des Spartiates, accueillirent les exilés et leur cédèrent la ville de Naupacte.

4. *Rappel de Cimon.* Deux ans avant l'expiration du terme de son exil, Cimon, sur la proposition de Périclès, fut rappelé et replacé à la tête de l'armée de la république. Fidèle à ses antécédents, il rétablit la bonne entente avec Sparte et recommença avec vigueur la guerre contre les Perses. Il fit voile vers l'île de Chypre et assiégea la ville de Citium. Il mourut pendant le siège, mais son armée remporta auprès de la ville de Salamine une double victoire sur mer et sur terre. Les négociations qui furent alors entamées aboutirent à un traité par lequel Athènes s'engageait à ne plus inquiéter le roi des Perses dans ses possessions en Asie et en Egypte, et le roi des Perses, de son côté, reconnaissait l'indépendance des villes grecques de l'Asie, déclarait la mer Egée une mer hellénique et renonçait au droit d'envoyer un vaisseau de guerre dans les mers qui s'étendent depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie. Cette paix, si glorieuse pour Athènes, vint suspendre la lutte pour quelque temps.

§ 5. Siècle de Périclès. Splendeur d'Athènes (469 -- 429).

Périclès, fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, était le chef du parti démocratique ; sans titre particulier, sans commandement spécial, par la seule autorité de son génie, il dirigea pendant quarante ans les affaires publiques de sa patrie. Doué de tous les dons de l'intelligence et élevé par les maîtres les plus illustres, il acquit des connaissances si variées qu'aucun de ses contemporains ne pouvait, sous ce rapport, se mesurer avec lui. Sans orgueil dans la prospérité et sans faiblesse dans l'adversité, plein d'enthousiasme pour tout ce qui était beau, grand et noble, Périclès brillait surtout par son éloquence qui lui fit donner le surnom d'*olympien*, lançant de sa bouche la foudre et les éclairs. Il ne commençait aucun discours sans avoir préalablement prié les dieux de ne laisser échapper de sa bouche aucune parole qui

ne fût utile au sujet qu'il allait traiter. Faire d'Athènes la capitale de la Grèce et s'élever au rang de premier citoyen dans cette capitale, tel était le double but de sa politique.

Quant aux moyens de parvenir à son but, Périclès n'était pas scrupuleux. Il capta la faveur populaire par des largesses et des concessions extraordinaires, sans cependant céder à l'inconstance et aux caprices de la foule, dont il savait conduire et comprimer les passions par la supériorité de ses talents. Nul ne pouvait se soustraire à son ascendant ; il était véritablement maître dans Athènes.

Après la bataille de Platée, Aristide avait déjà fait adopter la proposition que tous les citoyens, sans distinction de fortune, seraient admis à toutes les fonctions publiques. Périclès alla plus loin. Il fit décréter que la caisse publique paierait la place des pauvres au théâtre et que les 6000 citoyens désignés annuellement par le sort pour remplir les fonctions de juges, ainsi que les citoyens qui assisteraient à l'assemblée publique, recevraient chacun une obole par jour (environ 15 centimes). Il sut écarter tous les hommes, toutes les autorités qui pouvaient contrecarrer ses projets. C'est ainsi que Cimon, l'adversaire le plus infatigable et le plus intelligent de sa politique, fut banni, que l'aréopage se vit réduit à une simple cour de justice, dépouillée de toutes ses attributions politiques et morales, et Thucydide, chef des aristocrates, ayant osé proposer à l'assemblée du peuple le bannissement de Périclès, fut lui-même exilé, séance tenante, sur la proposition de Périclès. Délivré de tous ses adversaires, il fut le citoyen le plus influent et il mit résolument la main à l'œuvre pour faire d'Athènes la capitale politique et intellectuelle de toute la Grèce.

Pour faciliter l'exécution de ses plans, il conclut avec les Spartiates une trêve de trente ans et éloigna d'Athènes les citoyens indigents dont ses adversaires auraient pu se servir contre lui. Les uns furent contraints de servir sur la flotte, les autres furent envoyés comme colons dans la Chersonèse, en Italie et dans les îles de la mer Egée. Il fit transporter le trésor commun de la ligue athénienne de Délos à Athènes et porta de 460 à 600 talents les contributions annuelles des alliés ; il obligea même ces derniers de faire vider toutes leurs contestations devant les tribunaux athéniens. Ceux des alliés qui osèrent résister à ces mesures illégales, se virent forcés de raser les fortifications de leurs villes et de livrer leurs flottes. Il porta la marine d'Athènes à 300 trirèmes.

Les Athéniens avaient à cette époque environ huit à dix

millions de tributaires ou de sujets et, pour maintenir cet empire, ils étaient quatorze ou quinze mille citoyens. Périclès comprit qu'il fallait donner une haute opinion de la puissance d'Athènes et pour y parvenir, il promenait ses flottes sur les mers, en grand appareil, et quand il avait une injure à venger, il frappait soudainement, avec une irrésistible vigueur. Le commerce maritime prit un essor inouï et Athènes devint la première ville du monde.

Périclès prenait aussi à cœur d'élever Athènes au rang de capitale de l'intelligence. Les plus beaux chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture ornaient l'acropole. Là s'élevaient les *Propylées*, une superbe rangée de colonnades de marbre blanc avec cinq portiques, par lesquels on pénétrait au *Parthénon*, magnifique temple de Minerve, où se trouvait la fameuse statue d'or et d'ivoire de la déesse. Près du temple, on voyait la statue colossale de Pallas, la protectrice d'Athènes. Dans la ville même, on admirait l'*Odéon*, destiné à des fêtes musicales; on élevait des théâtres, des gymnases et des bains publics, dont la construction occupait des milliers de bras et répandait l'aisance et le bien-être dans la ville.

La maison de Périclès était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de savants et d'artistes à Athènes. On y voyait les grands poètes tragiques : *Eschyle*, *Sophocle* et *Euripide* ; *Aristophane*, le premier des poètes comiques de l'antiquité ; *Pindare*, le chanteur des vainqueurs dans les jeux publics ; *Lysias*, le grand orateur ; *Hippocrate*, le père de la médecine ; *Phidias*, le plus illustre des artistes, et *Apollodore*, *Zeuxis*, *Polygnote* et *Parrhasius*, les peintres les plus célèbres, enfin *Hérodote*, le père de l'histoire et les deux philosophes immortels *Anaxagore* et *Socrate*. Sous de tels maîtres, Athènes devint, comme Thucydide l'appelle, „l'institutrice de la Grèce.“ Unie au Pirée par une longue ceinture de fortifications et parée de toutes les merveilles des arts, la ville de Minerve montrait aux étrangers, qui y affluaient de tous côtés, son port plein de galères et ses places publiques ornées de superbes édifices. Ce n'était qu'une suite de monuments, proclamant la splendeur de la ville et perpétuant le souvenir de sa gloire. Lysippe a dit à ce sujet : „Qui ne désire pas voir Athènes est stupide ; qui la voit sans s'y plaire est plus stupide encore ; le comble de la stupidité est de la voir, de s'y plaire et de la quitter.“ C'est donc avec raison qu'on a nommé le siècle de Périclès „l'âge d'or des arts et des sciences de la Grèce.“ Mais malheureusement cette magnificence d'Athènes et cette prospérité de la Grèce devaient être anéanties par une guerre civile des plus désastreuses.

II.

DEPUIS LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE JUSQU'A LA
DOMINATION DES MACÉDONIENS.

(431 — 360).

§ 1. La guerre du Péloponèse (431 — 404).

La Grèce s'était insensiblement divisée en deux camps hostiles : d'un côté se trouvait Athènes avec la ligue ionienne, de l'autre la ligue du Péloponèse sous l'hégémonie de Sparte. Ces deux Etats, dont le premier représentait le principe démocratique et l'autre le principe aristocratique, s'observaient réciproquement avec la plus grande jalousie, mais ils avaient soin d'éviter tout ce qui aurait pu amener un conflit. Une querelle de peu d'importance, survenue entre les petits Etats de la Grèce, leurs alliés, leur fournit un motif plausible pour en venir aux mains.

1. *Lutte entre Corcyre et Corinthe.* Une révolution avait éclaté à Epidamne, colonie de Corcyre, entre les démocrates et les aristocrates. Ceux-ci avaient été expulsés, mais, encouragés par l'appui des peuplades de l'Illyrie, ils étaient revenus mettre le siège devant la ville. Les habitants, après avoir vainement imploré le secours de Corcyre, s'adressèrent à Corinthe. Les Corinthiens expédièrent une flotte à Epidamne ; les Corcyréens en furent profondément blessés. Ils armèrent quarante navires, défirent les Corinthiens près d'Actium, reprirent Epidamne et firent prisonniers tout ce qu'ils y trouvèrent de Corinthiens. Corinthe s'adressa alors à la ligue du Péloponèse et Corcyre aux Athéniens. Sur la proposition de Périclès, ces derniers firent avec les Corcyréens une alliance offensive et défensive. Dix galères furent envoyées à leur secours. Cette escadre, il est vrai, ne prit aucune part au combat naval de Sybota, mais renforcée par vingt autres galères d'Athènes, elle empêcha une seconde bataille. Irrités de cette ingérence, les Corinthiens cherchèrent à se venger, en excitant les alliés athéniens et surtout Potidée, colonie de Corinthe, à refuser le tribut.

2. *Défection de Potidée.* Potidée faisait partie de la ligue ionienne. Les Athéniens, se méfiant de la fidélité de leur alliée, exigèrent le démantèlement de ses fortifications. Les Potidéates, sur l'instigation des Corinthiens, n'exécutèrent pas ces ordres impérieux. La guerre éclata et une armée, envoyée par Corinthe au secours de sa colonie, fut entièrement défaite par les Athéniens. Les Corinthiens portèrent plainte à la ligue du Péloponèse, et celle-ci, malgré les représentations d'Archidamus, roi de Sparte, somma les Athéniens de prononcer le bannissement de Périclès

et de proclamer l'autonomie des villes grecques, c'est-à-dire, de dissoudre la ligue athénienne. Ces conditions ne furent naturellement pas goûtées des Athéniens et il éclata une guerre qui ne dura pas moins de 27 ans et qui fut extrêmement désastreuse pour toute la Grèce.

Athènes et Sparte se trouvaient donc en présence, chacune de ces républiques avec ses alliés. Du côté des Spartiates se rangeaient tous les Etats du Péloponèse, excepté Argos, l'Achaïe, la Béotie à l'exception de Platée, la Mégaride, la Phocide et la Locride septentrionale ; du côté des Athéniens, les Etats de la ligue ionienne, la Thessalie, l'Acarnanie, Platée et Naupacte. L'armée de terre d'Athènes comptait 30,000 hommes bien équipés et la flotte 300 trirèmes ; les revenus annuels s'élevaient à 2000 talents et 6000 étaient déposés dans l'Acropole. Sparte pouvait mettre sur pied 60,000 hommes pesamment armés et ses alliés disposaient d'une flotte assez considérable. Athènes était puissante sur mer, et Sparte sur terre.

1. *La guerre de dix ans jusqu'à la paix de Nicias (431—421).* Archidamus, roi de Sparte, commença les hostilités en envahissant l'Attique à la tête d'une armée de 60,000 hommes. Sur le conseil de Périclès, les Athéniens sacrifièrent le plat pays dont ils attirèrent les habitants dans leur ville et envoyèrent une flotte ravager les côtes du Péloponèse. Les premières années virent se renouveler les mêmes faits ; on se nuisait par des ravages réciproques. Il n'y eut pas de bataille décisive, les Athéniens évitant toute rencontre sur terre et les Spartiates, tout choc sur mer. Malheureusement pour les Athéniens, la troisième année de la guerre, la peste fut importée au Pirée par un vaisseau marchand et elle sévit cruellement dans Athènes, où l'encombrement des habitants lui fournissait une ample pâture. Périclès tomba victime du fléau et sa mort fut pour les Athéniens une perte irréparable.

Des démagogues, incapables de maîtriser la foule, prirent la place du seul chef qui convenait. Cléon, corroyeur de profession, homme grossier et violent, excitait les passions populaires par la puissance de sa voix et la violence de ses gestes ; il devint le nouveau favori de la multitude, tandis que Nicias, chef de la noblesse, pouvait à peine réussir à se faire écouter. La guerre continua avec beaucoup d'acharnement, quoique sans plan arrêté. L'île de Lesbos, comptant sur l'appui des Spartiates, se révolta contre les Athéniens, mais elle fut bientôt reprise et l'impitoyable Cléon fit adopter par l'assemblée publique la proposition que tous les hommes de Mitylène seraient exécutés, les femmes et les

enfants vendus comme esclaves. Le lendemain cependant, les Athéniens, mus par un retour d'humanité, adoucirent cette cruelle sentence, en ne massacrant que mille révoltés qui, s'étant rendus à discrétion, avaient été transportés à Athènes.

Les Spartiates ne se montrèrent pas moins cruels à l'égard de la garnison de Platée qui s'était rendue à la condition qu'on ne déciderait de son sort que d'après les règles de la justice. Malgré cette condition, les Platéens furent égorgés. La lutte devint bientôt générale et prit un caractère d'atrocité inouïe. Les passions politiques atteignirent un degré extraordinaire. Il se forma dans les villes des clubs démocratiques et aristocratiques qui se combattaient avec fureur. A Corcyre, l'animosité entre les deux partis fut telle que les aristocrates vaincus furent tous massacrés.

En général, les Athéniens remportèrent plus de succès que les Spartiates. Ils s'établirent à Pylos, sur les côtes mêmes de la Messénie et de là ils engagèrent les Messéniens et les Ilotes à secouer le joug de Sparte. De l'île de Cythère, qu'ils avaient occupée, ils portèrent le pillage et la dévastation dans la Laconie. Mais la guerre prit bientôt une autre tournure par la défection des villes de la Chalcidique qui firent une alliance avec les Spartiates. Le vaillant Brasidas vint à leur secours à la tête d'une armée d'élite. En présence de ce danger, les Athéniens chargèrent Cléon du commandement suprême. La bataille fut livrée aux environs d'Amphipolis. Cléon fut défait et tué en voulant prendre la fuite. Brasidas trouva également la mort dans cet engagement. Les deux chefs du parti de la guerre ayant péri, la paix devint possible. Nicias la négocia et parvint à la conclure pour le terme de 50 ans. Les prisonniers furent remis en liberté et les conquêtes restituées de part et d'autre. On était donc revenu au point de départ, après s'être battu dix ans. Des villes avaient été détruites, des torrents de sang versés et tout cela sans résultat aucun.

2. *Expédition de Sicile.* Un grand nombre d'alliés de Sparte, surtout Corinthe, Elis et Argos, se plaignaient de ce que le traité de paix était uniquement favorable aux deux Etats principaux. Une nouvelle alliance fut conclue entre Athènes et Sparte, à l'effet de maintenir la paix ; elle eut pour suite une ligue entre Elis, Mantinée et Argos, à laquelle, sur le conseil d'Alcibiade, passa bientôt Athènes. La bataille de Mantinée (418) rétablit, il est vrai, la suprématie des Spartiates dans la presqu'île, mais ceux-ci se trouvèrent de nouveau en présence des Athéniens.

Alcibiade descendait de la noble famille des Alcéméonides. Doué

de tous les dons de l'intelligence, d'un port majestueux et d'un bel extérieur, il captivait la multitude par son éloquence et sa bravoure. Bienveillant et affable envers le peuple, hautain et raide envers la noblesse, généreux et libéral jusqu'à la profusion, il devint bientôt l'idole de la foule. Dévoré par une ambition démesurée, il aspirait aux honneurs suprêmes, ne reculant devant aucun moyen qui pouvait le rapprocher de son but. Son caractère était un mélange indéfinissable de bien et de mal, de gravité et de légèreté. Se livrant avec la même activité au vice et à la vertu, et affectant avec autant de facilité tous les genres de vie, il étonnait Sparte par sa frugalité, les Thraces par son intempérance, les Ioniens par sa mollesse, les satrapes de l'Asie par un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Socrate, le plus sage des philosophes d'Athènes, prévoyant les suites de ce dangereux caractère, l'admit au nombre de ses disciples et chercha en vain à modérer son excessif orgueil. Ce fut son imprudence et sa légèreté qui rallumèrent la guerre entre les villes de la Grèce.

Syracuse, la ville la plus puissante de la Sicile, secourut Sélinonte dans une querelle avec Ségeste, dont les habitants imploraient l'appui d'Athènes. Croyant voir dans cet incident une bonne occasion pour satisfaire son ambition, Alcibiade employa toute son éloquence à faire ressortir les avantages de cette entreprise. Les Athéniens, malgré l'opposition du prudent Nicias, prirent la résolution d'accueillir la demande des Ségestains. Alcibiade, Nicias et Lamachus furent désignés pour commander la flotte, avec le plein pouvoir non-seulement de secourir Ségeste, mais encore de régler toutes les affaires de la Sicile de la manière la plus favorable aux intérêts de la république. Lamachus devait entretenir la bonne harmonie entre ses deux collègues.

Une flotte magnifique se réunit au Pirée en 415. Jamais ville de la Grèce n'avait vu sortir de ses murs un armement aussi formidable. La flotte comptait 134 navires. Athènes seule avait armé 5100 hoplites et 1300 archers. Tous les habitants d'Athènes, citoyens et étrangers, accompagnèrent au Pirée leurs pères, leurs parents et leurs amis. Aussitôt les troupes embarquées, la trompette donna le signal du silence. A la voix d'un héraut, les prières accoutumées se firent sur la flotte entière. On versa le vin dans les cratères, chefs et soldats firent des libations dans des coupes d'or ou d'argent et entamèrent le chant de guerre. Les ancres furent levées et bientôt la flotte disparut dans la brume sur la route d'Egine.

La flotte aborda aux côtes de Sicile. Alcibiade emporta par surprise la ville de Catane et attaqua aussitôt Syracuse par mer.

Cette ville aurait certes été prise, si Alcibiade, dont le génie dirigeait cette expédition, n'avait été rappelé mal à propos du théâtre de la guerre. Quelques jours avant son départ, toutes les statues de Mercure qui ornaient les places publiques et les carrefours d'Athènes avaient été renversées et mutilées, et Alcibiade fut accusé par ses ennemis d'être l'auteur de ce sacrilège. Il voulait se justifier de cette imputation, mais ce ne fut qu'après son départ que le procès lui fut intenté. Il fut donc rappelé et il obéit. Mais réfléchissant en route sur l'inconstance de la faveur populaire, il s'échappa de la galère qui l'avait conduit à Thurium et se réfugia à Sparte. Quelque temps après, il apprit que les Athéniens l'avaient condamné à mort et avaient confisqué ses biens. „Je leur ferai voir, dit-il, que je suis encore en vie.“ Et il tint parole. Il se rangea du côté des Spartiates, dont il sut capter la faveur à tel point qu'ils lui confièrent la haute direction des affaires politiques. Par ses conseils, les Spartiates prirent deux résolutions très-funestes à Athènes. Décélie, petite ville de l'Attique, fut prise et fortifiée et le vaillant Gylippe fut envoyé avec une armée au secours de Syracuse.

Le départ d'Alcibiade devint le signal des désastres des Athéniens en Sicile. Après la mort de Lamachus qui périt dans une sortie, Nicias se trouva placé à la tête de l'expédition ; il redoubla d'énergie, et Syracuse allait se rendre, lorsque l'infatigable Gylippe arriva de Sparte avec un renfort de plusieurs galères. Cette arrivée ranima la confiance des Syracusains. Ceux-ci remportèrent bientôt une victoire qui changea les rôles. L'armée athénienne, d'assiégeante se vit assiégée. Au moment du plus grand danger il arriva, il est vrai, un renfort de 5000 hoplites et de 3000 archers, commandés par Démosthène, mais malgré ce secours, la flotte athénienne fut détruite par Gylippe. Pour comble de malheur, la famine et la peste faisaient des ravages terribles dans les rangs des Athéniens, et Nicias et Démosthène, leurs généraux, prirent le parti de se réfugier dans l'intérieur de la Sicile. Quarante mille hommes se mirent en route, sans vivres, sans bagages et presque sans armes, abandonnant leurs blessés et leurs malades, poursuivis et harcelés par un ennemi qui ne leur laissait pas un moment de repos. Après une retraite désastreuse de huit jours, Nicias et Démosthène se virent contraints de mettre bas les armes et de se rendre à Gylippe. La haine et le désir de vengeance des Syracusains ne connurent pas de bornes. Nicias et Démosthène furent condamnés à mort et exécutés sur une place publique de Syracuse. Les autres prisonniers furent entassés dans de profondes carrières, à ciel ouvert, où la plupart périrent misérablement, exténués de

fatigues, exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant et manquant de nourriture et de boisson. Au bout de 70 jours, on vendit comme esclaves ceux que la misère avait épargnés. Quelques-uns de ceux-ci durent leur salut au soin qu'ils avaient eu d'apprendre dans leur jeunesse des vers d'Euripide ; ils les récitèrent à leurs maîtres qui, pour les en récompenser, leur rendirent la liberté. De retour à Athènes, ces quelques captifs libérés allèrent remercier le poëte qu'ils proclamaient leur libérateur. Telle fut la fin de cette expédition entreprise avec de si belles espérances.

3. *Fin de la guerre du Péloponèse* (413 — 404). La nouvelle de ce désastre fut pour les Athéniens un véritable coup de foudre. Au premier moment, on n'entendit que sanglots, lamentations et gémissements. Et avec raison. La flotte était détruite, le trésor public épuisé et le noyau des citoyens avait péri. Il n'y avait pas de maison à Athènes qui n'eût à pleurer la perte d'un ami, d'un parent, d'un frère ou d'un père. Les Spartiates poussèrent leurs incursions de Décélie jusqu'aux murs d'Athènes et, s'appuyant sur les villes de la Sicile et sur les Perses, ils se voyaient à même de créer une marine considérable pouvant offrir une protection efficace aux villes décidées à se détacher de la ligue athénienne. Malgré ce triste état des choses, les douleurs du premier moment passées, les Athéniens reprirent courage. Ils équipèrent une nouvelle flotte qui fit voile vers l'Asie-Mineure, où ils remportèrent quelques avantages sur les Spartiates.

Sur ces entrefaites, Alcibiade qui, par son inconduite, se vit contraint de quitter Sparte, se rendit en Asie-Mineure auprès du satrape Tissapherne qu'il essaya de détacher de l'alliance avec Sparte ; mais en même temps il fit sonder sous main les dispositions des Athéniens, afin de se ménager le retour dans sa patrie. Irrité contre le parti populaire qui l'avait condamné, il ne voulait rentrer que si l'on établissait un gouvernement aristocratique. Il se mit donc en relation avec la noblesse d'Athènes et lui fit espérer l'appui de la Perse. Cet appui faisant défaut, les nobles d'Athènes, sans avoir égard à Alcibiade, firent un coup d'Etat et abolirent la constitution de Solon. Le sénat fut remplacé par un corps de quatre cents membres qui désignèrent, parmi les plus riches, 5000 citoyens pour former l'assemblée du peuple. Les Quatre-Cents, maîtres du pouvoir, s'opposèrent à Alcibiade, qui se retourna alors du côté du peuple.

Cette révolution ne fut pas approuvée par l'armée qui se trouvait sur la flotte de l'Asie-Mineure. Elle confia le commandement suprême à Thrasybule qui, partageant les opinions du parti démocratique, rappela Alcibiade et lui transmit ses pouvoirs.

En même temps, on était las à Athènes de la tyrannie des Quatre-Cents. Ceux-ci furent renversés et l'on ne conserva de la nouvelle constitution que l'assemblée des Cinq-Mille. Alcibiade fut relevé de toutes les peines prononcées contre lui.

Le rappel d'Alcibiade inaugura pour les Athéniens une nouvelle période de succès. Il défait la flotte de Sparte près d'Abydos, et quelque temps après à Cyzique la flotte combinée des Spartiates et des Perses. Le commandant de la flotte avait été tué et son remplaçant écrivit aux éphores de Sparte : „Tout est perdu, l'armée meurt de faim, nous ne savons que faire.“ Les deux années suivantes, Alcibiade s'empara de Byzance et de Chalcédoine et toutes les villes situées sur les côtes de la Thrace et de la Propontide rentrèrent dans l'obéissance.

Alcibiade, qui ne voulait rentrer que vainqueur dans sa patrie, revint alors à Athènes chargé d'un riche butin. Son entrée au Pirée fut un véritable triomphe. Sur le navire qui le portait brillaient les trophées de plus de 200 galères prises ou détruites. Les transports de joie du peuple ne connurent pas de bornes. Dans leur ivresse, les Athéniens le nommèrent commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer. A la tête d'une flotte considérable qu'il avait équipée, il quitta de nouveau la ville qu'il ne devait plus revoir. La même année les Spartiates mirent à la tête de leur flotte Lysandre, qui égalait Alcibiade en bravoure et le surpassait même en ruse et en intrigue. Indifférent sur la valeur des moyens, il savait, comme on disait, coudre la peau du renard à celle du lion, et avait pour principe „qu'on amusait les enfants avec des osselets et les hommes avec des serments.“ Il reçut des secours considérables de Cyrus le jeune, satrape de l'Asie-Mineure, et, fort de cet appui, il nourrissait l'espoir de terminer la guerre par un coup décisif.

Alcibiade se rendit à Phocée pour se concerter avec Thrasybule sur les mesures à prendre contre les Spartiates, lorsque son lieutenant, malgré sa défense, engagea contre les Spartiates une bataille dans laquelle il perdit quinze galères. Ce fut sur Alcibiade que ses ennemis firent retomber la cause de cet insuccès. Le peuple le déposa et nomma à sa place dix généraux, parmi lesquels se trouvait Conon, le plus habile d'entre eux. Alcibiade, connaissant la légèreté et la mobilité de ses compatriotes, se retira, pour se soustraire à des persécutions ultérieures, dans ses terres en Thrace.

Les Spartiates, ayant à leur tête Callicratidas, homme de mœurs austères et d'une rare probité, attaquèrent les Athéniens près des îles Arginuses, situées entre le continent et l'île de

Lesbos. Il perdit 70 navires et lui-même tomba percé de coups ; mais les généraux vainqueurs furent accusés à Athènes d'avoir négligé de sauver les naufragés et d'inhumer les soldats tués. Six des généraux furent condamnés à mort et exécutés ; deux se sauvèrent par la fuite. C'est ainsi que les Athéniens enlevèrent à leurs soldats des généraux qui avaient leur confiance, tandis que les Spartiates, mieux avisés, remirent le brave Lysandre à la tête de leurs forces navales.

La flotte de Sparte s'empara de la ville de Lampsaque sur l'Hellespont. La flotte athénienne l'y suivit. Elles se rencontrèrent près de l'embouchure de l'Egos-Potamos. Les Athéniens offrirent le combat quatre jours de suite, sans que le rusé Spartiate, qui cherchait à leur inspirer une confiance funeste, fit mine de vouloir l'accepter. Alcibiade, qui se trouvait dans les environs, vint trouver les généraux et leur donna d'excellents avis, mais ceux-ci, jaloux du commandement, ne l'écoutèrent pas. Enfin le cinquième jour, ils défièrent de nouveau Lysandre, mais en vain. Croyant n'avoir plus besoin de prendre aucune précaution, ils permirent à leurs soldats de descendre de leurs vaisseaux et de se répandre dans la campagne. Lysandre, qui n'attendait que ce moment, tomba à l'improviste sur les galères privées de leurs défenseurs et remporta une brillante victoire. Conon seul échappa, avec 10 trirèmes, au désastre. Les autres navires, au nombre de 170, furent coulés et 3000 prisonniers impitoyablement égorgés.

Cette bataille, la dernière de cette guerre désastreuse, fut décisive. Lysandre, profitant de cette victoire, soumit toutes les villes athéniennes sur les côtes de l'Hellespont et de la Thrace, nomma des harmostes (administrateurs) et dirigea à pleines voiles sa flotte victorieuse vers Athènes, pendant que les deux rois de Sparte arrivaient par terre avec une armée. Assiégée par terre et par mer, sans vivres, sans vaisseaux et sans ressources aucunes, l'héroïque cité tint encore six mois, mais elle dut finir par se rendre. La proposition des Thébains et des Corinthiens, alliés de Sparte, de détruire Athènes, fut rejetée par les Spartiates, en reconnaissance des grands services rendus autrefois par cette ville à la Grèce tout entière. Les vainqueurs imposèrent cependant aux Athéniens des conditions très-dures : 1. Les fortifications du Pirée durent être démolies ainsi que les longs murs qui reliaient le port à la ville ; 2. les Athéniens s'obligèrent de livrer toutes leurs galères, à l'exception de douze ; leur territoire fut réduit à celui de leur ville et l'alliance de Sparte leur fut imposée, et 3. ils promirent de renoncer au gouvernement démocratique, de recevoir une garnison et un harmoste de Sparte.

Les fortifications furent démolies au son des flûtes et des hautbois et aux cris de réjouissance des alliés qui se croyaient maintenant délivrés de tout joug. Ainsi se termina cette fameuse guerre du Péloponèse, la plus longue et la plus sanglante de toutes celles que la Grèce ait eu à soutenir. La victoire de l'oligarchie sur la démocratie était complète.

§ 2. Hégémonie de Sparte.

1. *Tyrannie des Spartiates.* La lutte fratricide avait non-seulement anéanti l'influence politique d'Athènes, mais en déchainant toutes les mauvaises passions et en portant la perturbation dans tous les Etats, elle avait couvert la Grèce de sang et de ruines. Les démocrates et les aristocrates, les uns soutenus par Athènes, les autres par Sparte, cherchaient à s'exterminer réciproquement et précipitaient le pays dans un abîme de malheurs. Il aurait été du devoir des vainqueurs d'opérer la réconciliation et de rétablir la concorde et l'ordre public. Mais les Spartiates ne travaillèrent pas à cette œuvre de réparation, la guerre ayant fait sentir sa mauvaise influence sur la ville victorieuse. A Sparte, la débauche et la démoralisation avaient remplacé l'ancienne simplicité et la rigidité des mœurs, l'ambition et l'intrigue avaient fait disparaître la modération et la loyauté. L'hégémonie ne servait aux Spartiates qu'à satisfaire leur passion de dominer et d'acquérir des richesses. Aussi leur suprématie devint-elle bientôt intolérable et les alliés regrettaient sincèrement la domination des Athéniens.

2. *Gouvernement des trente tyrans (404 — 403).* Pour empêcher les Athéniens de se relever, Lysandre leur imposa un gouvernement de trente personnes dont la tyrannie a laissé un lugubre souvenir. Soutenus par une garnison de Spartiates, les tyrans cherchaient à consolider leur domination par les moyens les plus arbitraires. Ils désignèrent 3000 citoyens qui seuls avaient le droit de porter les armes et quiconque voulait s'opposer à leurs décrets, était exilé ou exécuté. Thérarmène, un des trente, et le premier qui fit entendre la voix de la modération, fut mis en jugement par Critias et condamné à boire la ciguë. A partir de ce moment, les bannissements, les confiscations et les exécutions se multiplièrent d'une manière prodigieuse ; tous les citoyens, à l'exception des trois mille, furent expulsés de la ville. Malgré le décret, publié au nom de Sparte, et édictant des peines sévères contre quiconque donnerait asile aux bannis d'Athènes, les cités helléniques les accueillirent avec une généreuse compassion. Argos, Mégare et Thèbes se remplirent de fugitifs. Alcibiade même, qui vivait dans l'exil, n'échappa pas à la haine des tyrans.

Contraint de quitter la Thrace, il se réfugia auprès de Pharnabaze, qui, à l'instigation de Lysandre, envoya des satellites pour le tuer. Ceux-ci n'ayant pas le courage de se trouver face à face avec lui, mirent le feu à la maison qu'il habitait. Il sortit l'épée à la main et succomba sous une grêle de flèches qu'on lui lançait de toutes parts.

Ce régime de terreur dura huit mois. Thrasybule, l'un des exilés, devint le sauveur de sa patrie. A la tête de 70 exilés, il prit la forteresse de Phylé, sur les confins de l'Attique et, renforcé par un grand nombre de malheureux, il s'empara, après un combat assez vif, des ports de Pirée et de Munychie. Thrasybule fit alors à sa poignée de braves cette courte allocution : „Patrie, liberté, honneurs, biens, femmes et enfants, dit-il, voilà le prix de votre victoire. Chacun de vous doit combattre, comme si de lui seul dépendait la décision ; chacun doit regarder la mort comme un bonheur. Les dieux et le droit sont de notre côté ; personne ne peut leur résister.“ Electrisés par ces quelques paroles, les siens combattirent avec une bravoure héroïque. Dans les sanglants combats qui se donnaient tous les jours, Critias trouva la mort et les autres tyrans furent contraints de se retirer à Eleusis. Dix citoyens, nommés à leur place, ne purent tomber d'accord avec Thrasybule. Entretemps arriva Lysandre, envoyé de Sparte, pour rétablir les Trente, mais le roi Pausanias II, jaloux de son influence et le soupçonnant d'aspirer au souverain pouvoir, prit le rôle de conciliateur entre Thrasybule et les Dix. Un traité de paix fut conclu, en vertu duquel les exilés pouvaient revenir dans leurs foyers. A Eleusis, les tyrans, invités à une entrevue, furent traîtreusement égorgés. Une amnistie générale fut proclamée, la constitution de Solon rétablie et Euclide devint premier archonte.

3. *Guerre des Spartiates avec les Perses.* Pendant l'époque de son hégémonie, Sparte conçut le grand projet de conquérir le royaume des Perses, dont l'histoire, depuis Darius I^{er} jusqu'à Darius Nothus (434 — 405), n'avait enregistré qu'une suite non interrompue de cruautés et de trahisons. Ce dernier roi était entièrement sous la dépendance de la reine, l'intrigante Parysatis qui, pour assurer le trône à son fils Cyrus, né après l'avènement du père, eut recours à tous les moyens possibles. Ce fut par son influence que Cyrus, appelé „le Jeune“, se vit nommer satrape de l'Asie-Mineure, où il fit d'immenses préparatifs, dans l'intention de renverser du trône son frère Artaxerxès.

Il demanda aux Spartiates des secours, que ceux-ci ne pouvaient lui refuser à cause des grands services qu'il leur avait

rendus du vivant de son père, dans le temps où il gouvernait l'Asie-Mineure. Ils mirent donc leur flotte à sa disposition. L'armée qu'il avait levée se composait de 13,000 Grecs, mercenaires de Sparte et d'Athènes, et de 100,000 barbares. Artaxerxès, de son côté, s'était proposé à réprimer vigoureusement la rébellion ; il avait réuni une armée de 900,000 hommes.

Les deux armées se rencontrèrent près de Cunaxa, à une vingtaine de lieues de Babylone. Cyrus périt dans la bataille, mais les Grecs repoussèrent victorieusement toutes les attaques des Perses. Sous le prétexte d'entrer en négociation avec eux, Artaxerxès invita les chefs à se rendre dans sa tente, où il leur fit traîtreusement trancher la tête. Furieux de cette noire trahison, les soldats grecs, en véritables héros, repoussèrent hautement toute sommation de se rendre. Sous le commandement de Xénophon d'Athènes, aussi habile général que judicieux historien ; cette poignée de braves, comptant encore environ 10,000 hommes, commença sa retraite et sut échapper, à la honte éternelle des Perses, à tous les dangers dont ils étaient environnés. Cette campagne est connue sous le nom de „*la retraite des dix mille*.” En 15 mois et en 215 étapes, ils parcoururent une distance de douze cents lieues.

Vainqueur de Cyrus, Artaxerxès songea à se venger des Spartiates et des Grecs d'Asie, qui avaient embrassé le parti de son frère rebelle. Tissapherne, satrape de l'Asie-Mineure, reçut l'ordre de demander aux colonies grecques un compte sévère de leur conduite. Les Spartiates envoyèrent à leur secours Thymbron, qui ne fit guère preuve de capacités, quoiqu'il eût incorporé dans son armée les restes des Dix-Mille. On le remplaça par le vaillant et rusé Dercyllidas, qui remporta de grands avantages sur les Perses et les obligea de signer un traité par lequel l'indépendance des villes grecques était garantie (397). Néanmoins, Artaxerxès continuait ses armements, et les Spartiates, prévenant le danger, envoyèrent en Asie le roi Agésilas.

Agésilas, quoique boiteux et d'une faible constitution, unissait à une grande ambition de véritables talents militaires. Il poussa la guerre avec vigueur, d'après un plan bien arrêté, mit en déroute l'armée persane dans une sanglante bataille sur le Pactole et s'ouvrit la route de l'Asie centrale. Déjà il se disposait à marcher sur Suse, lorsqu'il fut obligé de retourner en Grèce, où Sparte se trouvait dans d'assez grands embarras.

4. *La guerre de Corinthe* (394 — 387). Le gouvernement dur et arbitraire des Spartiates provoquait partout le mécontentement et rendait leur hégémonie odieuse. Le désir de s'affranchir de ce

joug insupportable devint général. Il y eut des pourparlers entre Athènes, Argos, Thèbes et Corinthe ; on se consulta sur les mesures à prendre pour délivrer la Grèce de l'oppression spartiate.

La nouvelle de cette exaspération des cités grecques arriva à la cour de Suse, où l'on conçut l'espoir d'obtenir par la ruse et la corruption ce que l'on ne pouvait atteindre par la bravoure et la loyauté. Des agents secrets furent envoyés en Grèce ; semant l'or à pleines mains, ils réussirent à former une ligue entre les villes helléniques.

Une querelle entre les Phocéens et les Locriens fournit le prétexte de la guerre. Les Thébains prirent fait et cause pour les premiers, ce qui irrita tellement les Spartiates qu'ils envoyèrent Lysandre avec une armée pour infliger une punition exemplaire à la ville de Thèbes. Thrasybule vola au secours de la cité menacée ; la rencontre eut lieu à Haliarte en Béotie et Lysandre fut vaincu et tué. La nouvelle de ce désastre répandit la consternation à Sparte. On s'empessa de former une nouvelle armée, à la tête de laquelle le roi Pausanias se rendit en Béotie ; mais n'osant attaquer les forces réunies des Thébains et des Athéniens et craignant de se voir couper la retraite par les Corinthiens et les Argiens, il quitta précipitamment la Béotie et retourna à Sparte. Irrités de cette lâcheté, les Spartiates le condamnèrent à mort. Les embarras de Sparte s'accrurent considérablement, lorsque Conon qui, après la bataille de l'Egos-Potamos, avait trouvé un refuge dans l'île de Chypre, fut chargé du commandement de la flotte persane et remporta, près de Cnide, une grande victoire sur la flotte spartiate. Par ce succès, Conon enleva aux Spartiates l'empire de la mer et rétablit, avec l'argent des Perses, les fortifications d'Athènes.

Au milieu de ces tristes conjectures, Agésilas fut rappelé de l'Asie ; et il était temps. Il traversa rapidement la Thrace, la Macédoine et, se faisant jour à la pointe de son épée, il pénétra sans obstacle jusqu'à Coronée. Les alliés l'y attendaient et il y eut un choc terrible. Agésilas remporta la victoire, il est vrai, mais une victoire sanglante qui n'était pas de nature à raffermir la suprématie de Sparte. Les alliés continuaient la guerre et Conon, de concert avec les Perses, fermait la mer à ses ennemis. Ce fut dans cette extrémité que les Spartiates prirent la lâche résolution de se réconcilier avec les Perses, en sacrifiant les colonies grecques de l'Asie-Mineure. Ils envoyèrent à Suse un habile négociateur, Antalcidas, qui conclut avec le roi des Perses un traité honteux, connu sous le nom de traité d'Antalcidas (387).

Ce traité était ainsi conçu : „Le roi Artaxerxès croit qu'il est de toute justice 1. que les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre, demeurent réunies à son empire ; 2. que les autres villes grecques, grandes et petites, soient indépendantes l'une de l'autre, à l'exception des îles de Lemnos, d'Imbros et de Scyrus, qui appartiendront aux Athéniens ; 3. que la Perse et Sparte agiront de concert contre ceux des Etats qui refuseraient de souscrire à ces conditions.“ L'exécution de ce traité fut confiée aux Spartiates, qui avaient maintenant un prétexte de faire valoir partout leur influence.

§ 3. Hégémonie des Thébains.

Les Thébains voulaient conserver l'hégémonie de la Béotie, mais Agésilas, les armes à la main, les força de souscrire au traité. Ils en manifestaient hautement leur mécontentement et les Spartiates croyaient avoir tout à craindre de ce jeune Etat ; il fallait donc l'empêcher de prendre l'essor. L'occasion s'en présenta, lorsque Phébidas, traversant la Béotie avec un corps d'armée qu'il conduisait contre Olynthe, s'arrêta près de Thèbes. La ville était divisée en deux factions qui se tenaient en échec. Aussi les chefs des deux partis, Isménias et Léontiade, furent-ils élus polémarques et chargés de l'administration de l'Etat. Léontiade, le chef des aristocrates, se mit en relation avec Phébidas et se concerta avec lui pour faire occuper la Cadmée par quinze cents Spartiates. Les aristocrates arrivèrent ainsi au pouvoir et, confiants dans l'appui de la garnison étrangère, ils ne gardèrent plus de mesure. Isménias, le chef du parti démocratique, fut exécuté ; les prisons se remplirent et plus de quatre cents des principaux citoyens furent obligés d'aller chercher un asile à Athènes.

Parmi ceux qui s'étaient réfugiés à Athènes se trouvait Pélolidas. Il se mit à la tête d'un complot qui avait pour but de renverser, à Thèbes, la tyrannie des Spartiates, devenue insupportable. Il noua des intelligences avec plusieurs Thébains restés dans la ville, et un d'entre eux, Phyllidas, parvint même à se faire nommer secrétaire des polémarques. Le jour qu'on avait arrêté pour agir, Pélolidas, avec douze de ses compagnons les plus résolus, partit d'Athènes et, vêtus de simples manteaux, menant des chiens en laisse et portant des pieux servant à tendre des rets, ils se faisaient passer pour des chasseurs et ils entrèrent le soir isolément dans la ville sans être reconnus. Ils se réunirent chez un des plus riches Thébains, nommé Charon, où quelques-uns de leurs partisans vinrent les rejoindre. Revêtus d'habits de

femme et portant des couronnes sur la tête, les conjurés tuèrent les tyrans dans la maison de Phyllidas qui les avait invités à un festin. Léontiade fut égorgé par Pélopidas. Les portes des prisons s'ouvrirent, des hérauts sonnèrent de la trompette et annoncèrent au peuple sa délivrance. La Cadmée fut assiégée et la garnison, manquant de vivres, fut contrainte d'évacuer la forteresse.

Deux hommes, Pélopidas et Epaminondas, unis par les liens d'une amitié constante et invariable, consolidèrent la liberté de Thèbes et élevèrent cette ville au faîte de sa puissance et de sa prospérité. Pélopidas appartenait à une famille noble et opulente et animé du patriotisme le plus pur, il eut inspirer à ses concitoyens l'amour des grandes entreprises. Epaminondas, faisant gloire de sa pauvreté, se distinguait par sa modestie, sa gravité et sa prudence qui lui donnaient une grande autorité sur ses concitoyens. Il réorganisa l'armée, tandis que Pélopidas forma le „bataillon sacré“, corps d'élite composé de 300 jeunes gens de Thèbes, et qui brilla sur tous les champs de bataille par son courage et son intrépidité.

Les événements de Thèbes irritèrent au plus haut point les Spartiates. Agésilas se rendit en Béotie à la tête d'une nombreuse armée (378), mais réduit à l'inaction par les contremarches de Pélopidas et d'Epaminondas, qui évitaient soigneusement une bataille en rase campagne, il fut contraint de se retirer. Une maladie le força de céder le commandement suprême à Cléombrote, qui fut bientôt battu à Tégire. Cette victoire donna à Thèbes l'hégémonie sur la Béotie, pendant qu'Athènes, qui avait fait alliance avec elle, anéantissait la suprématie de Sparte dans la mer Egée. Chabrias, général des Athéniens, défit les Spartiates près de Naxos et Timothée, fils de Conon, les vainquit près de Coreyre (376).

Thèbes, qui ne sut pas user modérément de ses premiers triomphes, traita avec une extrême rigueur les villes de Platée, de Thespies et d'Orchomène. Les Athéniens, jaloux de la puissance croissante des Thébains, conclurent une nouvelle alliance avec les Spartiates, par l'entremise du roi des Perses, devenu l'arbitre de la Grèce divisée. Les Spartiates, d'accord avec les Athéniens, convoquèrent, en 371, un congrès à Sparte et, exigeant l'exécution du traité d'Antalcidas, ils sommèrent les Thébains de renoncer à l'hégémonie sur la Béotie. Mais Epaminondas, député de Thèbes, s'opposa de toutes ses forces à cette proposition et, dans sa juste colère, il s'adressa à Agésilas et lui fit sentir combien il serait juste de la part des Spartiates de rendre la liberté aux Messéniens et de renoncer à leur alliance avec l'ennemi

national. Sur cette déclaration, Thèbes fut exclue du congrès et la guerre éclata avec une nouvelle fureur. Le roi Cléombrote entra en Béotie avec 24,000 hommes. Epaminondas, nommé béotarque, alla au-devant des ennemis avec 6000 hommes seulement. La rencontre eut lieu à Leuctres (371). Le combat fut des plus opiniâtres, mais à la fin le courage et la bravoure du bataillon sacré ainsi que les talents militaires d'Epaminondas, qui avait disposé ses soldats dans un ordre tout nouveau, l'emportèrent et firent éprouver aux Spartiates une sanglante défaite.

A partir de cette bataille, les Spartiates ne passèrent plus pour invincibles. Tout le Péloponèse entra en fermentation ; les démocrates relevèrent la tête, les Ilotes, les Messéniens, les Eléens et les Arcadiens entrèrent en lutte ouverte avec Sparte. Les derniers formèrent même une ligue, dont Mégalopolis devint la capitale, et mirent sur pied une armée considérable. Cependant le brave Agésilas entra de nouveau en campagne, écrasa les Arcadiens et se disposait à réduire tous les Etats du Péloponèse. Mais Epaminondas vint mettre obstacle à ses succès. Voyant que l'agresseur avait tous les avantages, il se rendit aux sollicitations des Arcadiens et fit une expédition dans le Péloponèse. Reçu partout avec des transports de joie, il réussit bientôt à délivrer l'Arcadie et, portant partout le pillage et la dévastation, il s'avança jusque sous les murs de Sparte et le vieil Agésilas, forcé de se renfermer dans la ville, eut le chagrin de voir démentir ce dicton qu'il avait souvent répété lui-même : „Jamais femme de Sparte n'a vu la fumée d'un camp ennemi.“ Dans cette extrémité, Agésilas et les Spartiates ne perdirent pourtant pas courage. Après avoir reçu des renforts de Corinthe, de Sycione et d'Athènes, ils se défendirent avec tant de bravoure que tous les assauts furent vigoureusement repoussés. Epaminondas, désespérant de pouvoir s'emparer de la ville, se vit contraint de quitter la Laconie. Il passa en Messénie, rétablit l'indépendance de ce pays et fonda la ville de Messène, destinée à recevoir tous les Messéniens qui voudraient retourner dans leur patrie.

La suprématie politique de Thèbes s'affermir de jour en jour. Alexandre de Phères s'était rendu maître de presque toutes les villes de la Thessalie. Celles-ci, pour être délivrées de ce joug, implorèrent le secours d'Alexandre II, roi de Macédoine, qui profita de cette occasion pour prendre pied dans la Thessalie. Plusieurs villes qu'il avait affranchies reçurent des garnisons macédoniennes. Ce fut contre cet oppresseur que les Thessaliens demandèrent l'aide des Thébains. Pélopidas fut envoyé à leur secours, chassa des villes de Thessalie les garnisons étrangères,

se rendit en Macédoine, régla en arbitre souverain la succession au trône et emmena à Thèbes, comme ôtage, le jeune Philippe, frère du roi qu'il venait de faire monter sur le trône. Epaminondas, chargé d'étendre l'influence de Thèbes sur tout le midi de la Grèce, fit en 369 une nouvelle invasion dans le Péloponèse, mais l'attitude équivoque des Arcadiens et les renforts que Denis, tyran de Syracuse, avait envoyés aux Spartiates, le déterminèrent à se retirer, afin de revenir avec des forces plus imposantes. Il fit des préparatifs formidables pour l'année 362. Cependant Thèbes, qui s'était élevée si rapidement au faite de sa puissance et de sa prospérité, devait bientôt retomber dans l'obscurité. Les deux hommes distingués auxquels elle devait son élévation furent enlevés par la mort, avant qu'ils eussent eu le temps de former des hommes capables de les remplacer. Appelé par les Thessaliens pour les protéger contre Alexandre, tyran de Phères, Pélopidas défait ce dernier à la bataille de Cynocéphale (364), mais, se laissant entraîner par son ardeur et son impétuosité, il se précipita dans le plus fort de la mêlée, où il trouva une mort glorieuse, après avoir remporté une brillante victoire.

Dans sa quatrième et dernière expédition dans le Péloponèse, Epaminondas fit bien une ample moisson de gloire, mais ce fut le terme de sa belle carrière. Son armée, dont les Thessaliens formaient le noyau, était composée de Béotiens, d'Eubéens et de Locriens. Arrivé dans le Péloponèse, il vit grossir les rangs de ses bataillons par l'adjonction des Arcadiens, des Argéens, des Tégéates et des Messéniens. Ces contingents portèrent son armée à 33,000 hommes. Du côté des Spartiates se trouvaient les Mantinécens, les Eléens, les Achéens et même les Athéniens qui, par jalousie, s'étaient détachés de l'alliance avec Thèbes.

Le héros thébain pénétra en Arcadie sans trouver de résistance, et établit son camp à Tégée, tandis que l'ennemi était campé à Mantinée et attendait l'arrivée d'Agésilas. A peine le roi de Sparte eut-il franchi les frontières de la Laconie, qu'Epaminondas conçut le dessein de surprendre Sparte ; il marcha contre cette ville. Mais Agésilas, averti par un transfuge, prévint ce coup hardi, et força le général thébain de retourner vers Mantinée. Les Spartiates et les alliés l'y suivirent ; il était prêt à les recevoir. Le choc eut lieu. Cette mémorable bataille se donna le 4 juillet 362. On combattit de part et d'autre avec un acharnement incroyable, les Spartiates cependant furent mis en déroute. Au moment où la victoire se déclarait pour les Thébains, Epaminondas reçut dans la poitrine un coup de lance tellement violent que le bois se rompit et que le fer resta dans la plaie. Les

médecins déclarèrent qu'il mourrait quand on retirerait le fer de la blessure. A cette déclaration, il s'informa du succès de la bataille. Quand on lui eut montré son bouclier et qu'on l'eut assuré que la victoire était aux Béotiens, il s'écria : „Eh bien je puis mourir“, et il ordonna d'arracher le fer. Ce combat, il est vrai, fut le coup de grâce donné à la domination spartiate, mais il ne consolida pas celle des Thébains. L'année suivante, la paix fut signée.

§ 4. Décadence de la Grèce.

La bataille de Mantinée fait époque dans l'histoire de la Grèce. Thèbes, Sparte et Athènes s'étaient tellement épuisées par ces luttes continuelles, qu'aucun de ces Etats ne put aspirer dorénavant à l'hégémonie de la Grèce.

Thèbes perdit rapidement l'influence politique que lui avaient procurée Pélopidas et Epaminondas. Le manque d'hommes politiques et l'épuisement résultant de la lutte avec les Spartiates la firent retomber au rang secondaire qu'elle occupait antérieurement.

Sparte, regorgeant des richesses de la Grèce transportées dans ses murs, vit la démoralisation se répandre parmi le peuple. Affaiblie par les guerres nombreuses et cruelles qui avaient réduit sa population, elle subit l'influence néfaste de quelques familles qui avaient concentré dans leurs mains d'immenses richesses. Une loi vint autoriser le propriétaire à disposer librement de ses biens. L'égalité de fortune disparut ainsi et avec elle la base fondamentale de la vie politique et morale des Spartiates.

Athènes s'était, à la vérité, relevée après la guerre du Péloponèse. Sous la direction de Conon, les Athéniens avaient rétabli leur suprématie sur mer et renouvelé même en partie l'ancienne ligue athénienne, mais leur gouvernement arbitraire et les impôts exagérés qui écrasaient les alliés, finirent par rendre leur domination odieuse et insupportable. Chios, Cos, Rhodes et la puissante ville de Byzance firent défection et tous les efforts de Chabrias, d'Iphicrate et de Timothée ne purent les faire rentrer dans le devoir. Par l'immixtion du roi de Perse, Artaxerxès III, ils durent faire la paix et reconnaître l'indépendance de leurs alliés. C'est ainsi qu'Athènes retomba bien vite dans une nullité politique. La démocratie athénienne dégénéra en une véritable ochlocratie. Le peuple, qui se faisait payer sa participation aux assemblées publiques, déclarait aujourd'hui nulles et non avenues les décisions qu'il avait prises hier et, pour montrer sa puissance

souveraine, il s'arrogeait tout le pouvoir judiciaire et décidait en dernier ressort de la vie, de l'honneur et de la fortune des citoyens. Les sentiments d'équité et de justice avaient disparu ; tout était sacrifié à l'ambition, à l'avidité et aux passions les plus dégoûtantes.

La Perse s'affaiblissait par la discorde de ses princes et par les révoltes des satrapes. Quant à la Grèce, elle était entrée dans la période de la dissolution et le maintien de sa liberté et de son indépendance était devenu impossible. La Grèce était mûre pour la servitude politique. Le moment était venu où devait surgir une nouvelle puissance qui ne serait pas amollic comme la Perse et qui aurait sur la Grèce l'avantage de la force et de l'unité. Cette puissance, ce fut la Macédoine.

Cinquième période.

L'âge de décadence (360 — 146).

§ 1. Notions géographiques sur la Macédoine.

Dans son origine, la Macédoine s'étendait de l'Olympe jusqu'à l'embouchure du Lydias. A l'époque d'Alexandre-le-Grand, elle avait pour limites : à l'ouest, le lac Lychnitis, au nord le mont Orbélus et ses dépendances, et à l'est le fleuve Nestus. La mer de Thrace, par les deux golfes strymonique et thermaïque, formait la péninsule chalcidique, découpée par les golfes singitique et toronaïque en trois petites presqu'îles : Acté avec le promontoire Athos, Pallène et Sithonie. Cinq rivières principales arrosaient le pays : le Nestus, le Strymon, l'Axius, l'Astrée et l'Haliacmon. „Le sol de la Macédoine, dit Malte-Brun, surpasse en bonté les plus riches plaines de la Sicile ; la Chalcidique est surtout d'une fertilité étonnante. Les terres, à peine effleurées par le soc de la charrue, donnent les produits les plus riches.“ Les villes principales étaient : *Pydna*, *Pella*, *Thessalonique*, *Potidée*, *Olynthe*, *Amphipolis* et *Philippe*s, antérieurement *Crénidès*.

§ 2. La Macédoine avant Philippe II.

La tradition fait remonter l'origine de la dynastie macédonienne à Perdicas, descendant de l'Héraclide Téménus. Il étendit sa domination sur les provinces d'Emathie, de Mygdonie et de Piérie. *Amyntas* (538 — 496) devint tributaire des Perses lors de l'expédition de Darius contre les Scythes. *Alexandre I^{er}* (496 — 452) dut accompagner Xerxès dans son expédition contre la Grèce ;

mais en dévoilant aux Grecs les plans de **Mardonius**, il contribua puissamment à la victoire de **Platée**, qui rendit à la Macédoine son indépendance. *Perdiccas II* (452—443) sut habilement profiter de la guerre du Péloponèse pour affermir sa domination. *Archelaüs* (443—400) inaugura une période de splendeur pour le pays. Il fit prospérer son royaume et protégea les lettres et les arts. Sa cour à Pella était le rendez-vous des savants et des poètes, que les discordes de la Grèce chassaient de leur patrie. Euripide passa en Macédoine une partie de sa vie. Archelaüs était considéré par ses contemporains comme le prince le plus heureux et le plus riche. *Amyntas II* (393—370) marcha sur les traces d'Archelaüs, en travaillant à la prospérité du pays ; mais à sa mort éclatèrent des troubles qui amenèrent l'intervention étrangère et qui furent apaisés par Pélopidas. A cette occasion, le jeune Philippe fut amené à Thèbes. Après la bataille de Mantinée, il parvint à s'échapper. Rentré dans son pays, il se débarrassa de ses compétiteurs et se fit proclamer roi.

§ 3. **Philippe II** (359 — 336).

Philippe, homme d'Etat aussi distingué que général habile, jeta les fondements de la grandeur future de la Macédoine. Appréciant avec un parfait sang-froid et une grande intelligence l'état des choses, il choisit, tout en mesurant la portée de chacun de ses actes, le moment favorable pour agir. Elevé à l'école d'Epaminondas et de Pélopidas, il avait appris l'art de la guerre et la science de gouverner. A Thèbes, il avait fait connaissance avec les hommes les plus distingués de la Grèce, tels que Platon, Aristote, Isocrate et, pendant son séjour de trois ans dans cette ville, il avait eu l'occasion d'étudier la civilisation grecque. Il avait observé les divisions et les faiblesses de la Grèce, et il nourrissait l'espoir d'en pouvoir profiter un jour.

Dès le jour de son avènement, il poursuivit avec une ruse étonnante et une tenacité inébranlable le projet d'asservir la Grèce et de renverser, à l'aide des Grecs, l'empire des Perses. Pour exécuter ses projets, il n'était pas scrupuleux sur le choix des moyens. Il poussa l'adresse jusqu'à la fourberie et toute sa vie ne fut qu'un tissu de ruses, de fraudes, de perfidies, de parjures. Jamais on ne pouvait ajouter foi à ses paroles, jamais il n'était sincère dans ses négociations. Il ne reculait devant rien pour arriver à son but. Le moyen le plus efficace, d'après lui, était l'argent. „Aucune forteresse, disait-il, n'est imprenable quand on peut y faire monter un mulet chargé d'or ;“ tellement il connaissait bien la corruption, la vénalité et l'indifférence des Grecs. Il s'empara des riches

mines d'or de la Thrace, qu'il fit exploiter activement et qui lui fournirent un revenu annuel de 1000 talents. Cet argent lui servit à acheter les mercenaires grecs et à se créer un parti dans les communes de la Grèce. Il réussit, non-seulement dans le Péloponnèse où la domination des Spartiates était généralement détestée, mais aussi dans les Etats de l'Hellade et surtout à Athènes, où il gagna par ses largesses les orateurs Philocrate et Eschine, qui surent paralyser les efforts de Démosthène et de quelques patriotes.

Le second moyen, pour faire réussir ses projets, était une bonne armée. Il créa et organisa la célèbre phalange macédonienne. Cette organisation fut telle qu'avant les légions romaines l'antiquité ne connaissait pas de plus terrible instrument de guerre. C'était un corps d'infanterie composé de seize mille hommes pesamment armés ; les soldats y étaient rangés en ligne, sur six hommes de profondeur, serrés les uns contre les autres, couverts de fortes armures, portant une épée et la *sarisse*, longue pique de sept mètres, dont la pointe acérée protégeait l'homme du premier rang, à six mètres en avant de sa poitrine ; le soldat placé au second rang portait encore sa lance à cinq mètres en avant du premier phalangiste, celui du troisième à quatre, et ainsi de suite jusqu'au soldat de la sixième file, dont la lance dépassait encore d'un mètre le front de la phalange. Celle-ci présentait à l'ennemi une épaisse muraille, hérissée de piques, impenétrable à l'ennemi, irrésistible dans l'attaque. Les flancs étaient protégés par la cavalerie.

Pour plier les nobles à l'obéissance, il retenait leurs enfants à la cour, et en composait sa garde d'honneur. Celle-ci devint une véritable pépinière de grand généraux. Il aguerrit ses soldats par des expéditions contre les Péoniens et les Illyriens, qui ravageaient son royaume. Ces guerres lui procurèrent l'avantage de donner des frontières naturelles à son pays et d'augmenter son armée en y incorporant ces peuplades guerrières.

Après ces premiers succès, Philippe porta ses vues sur Amphipolis qui avait abandonné la cause des Athéniens. Il s'empara de cette ville et se vit ainsi maître des forêts de la Thrace qui fournissaient des bois de construction pour les navires. Bientôt après (385) il prit les villes de Pydna et de Potidée qu'il laissa cependant aux Olynthiens pour ne pas donner trop d'ombrage aux Grecs. Pour s'assurer la possession des mines d'or du mont Pangée, il fortifia la ville de Crénidès et la nomma Philippes. Il mit le siège devant Méthone, où il perdit un œil ; la flèche qui le frappa portait cette inscription : „A l'œil droit de Philippe !“

La destruction de cette ville lui ouvrit le passage en Thessalie. Enfin, la troisième guerre sacrée lui fournit l'occasion de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Grèce.

Troisième guerre sacrée (355 — 345). Les Phocéens avaient labouré des terres qui appartenaient au temple de Delphes. Accusés du crime de sacrilège par les Thébains, ils furent condamnés par le conseil des Amphictions à une amende considérable. Au lieu de se soumettre au jugement, les Phocéens prirent les armes et, poussés qu'ils étaient par les Spartiates, ils surprirent, sous le commandement du vaillant Philomèle, la ville de Delphes et pillèrent les trésors du temple. Philomèle périt dans une bataille livrée en Béotie, mais son frère Onomarque continua la guerre et fit alliance avec Lycophron, tyran de Phères. Ce fut alors que les villes thessaliennes, gémissant sous l'oppression de Lycophron et des Phocéens, implorèrent le secours de Philippe de Macédoine. Celui-ci se hâta de profiter de cette occasion ; il s'intitula le libérateur de la Thessalie et le vengeur du sacrilège, vola au secours des villes thessaliennes, défit Onomarque à Magnésie et pénétra jusqu'aux Thermopyles. Mais il dut s'arrêter là ; les Athéniens, réveillés de leur torpeur par Démosthène, avaient occupé le passage et contrecarraient ainsi ses projets. Il se retira en Thessalie, plaça des garnisons dans plusieurs villes et retourna à Pella, où il vécut dans une inaction apparente, faisant semblant de ne pas se soucier de la Grèce. Tout à coup, en 348, Philippe tourna ses regards vers la Chalcidique, s'empara d'Olynthe avant l'arrivée d'une armée athénienne et réunit encore trente-deux autres villes de la presqu'île à son royaume. Entre-temps, la guerre sacrée continuait toujours sous la conduite de Phayllus et les Thébains se virent contraints, à leur tour, d'implorer le secours de Philippe. C'était là l'objet de ses desirs les plus ardents. Il franchit à l'improviste les Thermopyles et força les Phocéens de déposer les armes. Le conseil des Amphictions les condamna à raser les fortifications de leurs villes, et à payer annuellement soixante talents au temple de Delphes. Philippe se fit donner la voix que les Phocéens avaient eu dans le conseil amphictionique et se chargea, en outre, de l'intendance du temple de Delphes et de la présidence des jeux pythiques.

Pour tromper la vigilance des Grecs, tenus en éveil par le grand orateur Démosthène, Philippe ramena son armée en Macédoine, fit quelques expéditions contre les Thraces et s'efforça en vain d'arracher aux Athéniens les villes de Périnthe et de Byzance. Pendant ce temps, ses agents continuaient à travailler pour lui en Grèce et une nouvelle guerre sacrée lui fournit bientôt l'occasion de soumettre ce pays.

Troisième

Quatrième guerre sacrée (345—336). Les Locriens d'Amphissa furent accusés d'avoir mis en culture un champ d'Apollon et Philippe eut l'adresse de se faire charger de l'exécution de la sentence portée par le conseil des Amphictions. Il passa une seconde fois les Thermopyles, prit d'assaut la ville d'Amphissa et s'empara d'Elatée, la clef de la Phocide et de la Béotie. Cette nouvelle répandit la consternation à Athènes. Démosthène ranima néanmoins le courage de ses concitoyens. Il parvint à conclure une alliance entre Athènes et Thèbes, après des efforts inouïs ; une armée de 30,000 hommes prit position à Chéronée. Philippe et Alexandre commandaient les Macédoniens. La bataille fut donnée et les Grecs furent défaits. (338).

Philippe, maître des destinées de toute la Grèce, usa généreusement de sa victoire. Il laissa aux Athéniens leur constitution et presque toutes leurs possessions. Les Thébains furent traités un peu plus durement, et une garnison macédonienne fut placée dans la Cadmée. L'année suivante, il convoqua une assemblée générale de tous les Etats de la Grèce à Corinthe, pour se concerter sur les mesures à prendre contre la Perse. Philippe fut proclamé généralissime des armées de terre et de mer ; il avait la faculté de fixer les contributions et les contingents des différents Etats helléniques. Une trêve générale fut arrêtée pour la durée de l'expédition et toutes les dispositions furent prises pour mener à bonne fin la grande guerre nationale contre les Perses. Les généraux Attalus et Parménion partirent pour l'Asie, dans le but d'y délivrer les colonies grecques, lorsque Philippe fut assassiné pendant les fêtes qui suivirent le mariage de sa fille, par un officier de sa garde, nommé Pausanias, à qui il avait refusé de rendre justice contre un de ses favoris (336).

§ 4. Alexandre-le-Grand (336 — 323).

A la mort de Philippe II, tout semblait être remis en question. Il se forma en Macédoine des partis qui voulaient disposer de la couronne, chacun à son profit ; les Thraces, les Illyriens, les Triballes et les Péoniens se révoltèrent ; les Thébains et les Péloponésiens proclamèrent leur indépendance ; les Athéniens décernèrent une couronne d'or à l'assassin Pausanias et organisèrent des réjouissances publiques ; Démosthène, l'infatigable champion de la liberté, éleva la voix et mit tout en mouvement pour exciter les Grecs à la guerre d'indépendance. La situation d'Alexandre était grave, mais il triompha de tous les obstacles et se montra à la hauteur des événements.

Alexandre occupe une place des plus distinguées parmi les

plus grands généraux et les plus illustres hommes d'Etat de l'antiquité. Orné de tous les dons de l'intelligence, il eut le bonheur d'être formé par le grand Aristote. „Sachez, écrivit Philippe à ce savant, qu'il m'est né un fils ; je rends grâce aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. Elevé et formé par vous, il sera digne de la Macédoine.“ Aristote inspira au jeune prince le goût des sciences et des arts, l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Tout jeune encore, il ne rêvait que gloire et conquêtes. Les succès de son père l'affligeaient: „Il ne me laissera rien à faire“, s'écriait-il. Il avait une prédilection particulière pour les héros d'Homère. Achille était son idéal. Dans les exercices gymnastiques, il surpassait tous ses compagnons et il pouvait seul dompter le fameux cheval Bucéphale qui ne se laissa jamais monter par un autre cavalier. „Mon fils, cherche un autre royaume, lui dit un jour son père, le mien n'est pas assez grand pour toi.“ Il avait une haute estime de la royauté, et quand on lui demandait s'il disputerait le prix à Olympie: „Volontiers, répliquait-il, si j'y trouvais des rois pour adversaires.“

Alexandre était à peine âgé de vingt ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il écrasa les partis qui avaient voulu lui contester la succession de son père, défit les peuplades révoltées du nord, se dirigea avec la rapidité de l'éclair par la Thessalie vers les Thermopyles et réunit le conseil des Amphictions qui lui offrirent l'hégémonie de la Grèce, convoqua une assemblée générale à Corinthe et reçut d'elle le titre de généralissime des Grecs pour l'expédition que son père avait préparée contre l'Asie. Avant de quitter Corinthe, Alexandre alla voir le philosophe Diogène qui habitait un tonneau. Le roi lui parla avec beaucoup de bienveillance ; l'entretien dura longtemps. A la fin, il lui demanda s'il avait peut-être quelque désir dont la réalisation lui serait agréable? „Retire-toi du soleil“, répliqua Diogène qui provoqua, par cette réponse, l'hilarité du nombreux cortège du roi. Mais Alexandre, se tournant vers ses amis, prononça ces mots mémorables: „Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.“

Alexandre se vit contraint d'entreprendre une nouvelle expédition contre les Illyriens et les Péoniens. Il se répandit subitement la nouvelle que le jeune roi avait péri dans la lutte contre ces barbares. Démosthène éleva de nouveau sa puissante voix et il se forma une ligue à la tête de laquelle se trouvaient Athènes et Thèbes. Alexandre, ayant eu connaissance de ces événements, tomba tout à coup sur les confédérés. En treize jours la Béotie fut envahie. „Démosthène, dit-il, m'appelait

enfant quand j'étais en Illyrie ; jeune homme lorsque j'arrivai en Thessalie ; je vais lui faire voir sous les murs d'Athènes que je suis un homme." En effet, à la tête d'une armée de 20,000 hommes, il prit d'assaut la ville de Thèbes qui fut saccagée et rasée. Le vainqueur ne respecta que les temples et la maison du poète Pindare. Les habitants, au nombre de 30,000, furent vendus comme esclaves.

La terrible catastrophe de Thèbes épouvanta la Grèce tout entière. Tous les Etats qui avaient pris part à la ligue se crurent perdus. Mais Alexandre, éprouvant un sincère repentir de sa sévérité à l'égard des Thébains, traita Athènes avec douceur et demanda seulement qu'on lui livrât les démagogues. C'est ainsi qu'on nommait les hommes courageux qui se dévouaient à la liberté et à l'indépendance de la patrie. Démosthène et ses partisans quittèrent la ville et échappèrent de cette manière au danger d'être livrés à l'ennemi. La Grèce était soumise et rien n'entrava plus Alexandre dans ses préparatifs pour son expédition d'Asie. Cette guerre devait durer neuf ans. Elle se subdivisa en cinq campagnes.

1. *Première campagne. Conquête de l'Asie-Mineure* (334 — 333). Alexandre ouvrit la campagne à la tête de 30,000 fantassins et de 4,500 cavaliers. Pour tenir la Grèce en respect, Antipater, l'un de ses plus habiles généraux, resta dans ce pays avec une armée de 12,000 hommes aguerris. A Sestos, Alexandre se sépara de sa mère Olympie. Après avoir lancé un javelot sur la terre comme pour en prendre possession, il descendit le premier en Asie. Sans s'arrêter, il se rendit à Troie, théâtre des anciens héros de la Grèce. Il couronna le tombeau d'Achille en s'écriant : „Heureux Achille, qui as eu un Homère pour chanter ta gloire.“ Alexandre s'avança jusqu'au Granique, où 100,000 hommes, Perses et Grecs mercenaires, l'attendaient pour lui disputer le passage du fleuve.

Memnon de Rhodes, le plus habile des généraux de Darius, connaissant trop bien que les Perses avaient perdu de leur valeur et de leur discipline, était d'avis de fatiguer la petite armée macédonienne par des marches et des contremarches, de dévaster les contrées qu'elle devait traverser et de la rejeter hors de l'Asie par le moyen de la famine et de la lassitude. Son conseil ne fut pas suivi. Quarante mille Perses se postèrent sur la rive du Granique. A la tête de ses compagnons, Alexandre, le premier, franchit le fleuve et lança ses troupes, électrisées par son exemple, sur les bataillons des ennemis et les mit en déroute. La lutte fut acharnée. Alexandre lui-même courut risque d'être tué ; un noble

Perse lui avait déjà abattu le panache et allait lui fendre la tête d'un coup de hache, lorsque Clitus, qui combattait à côté du roi, abattit d'un coup de sabre la main du Perse et sauva la vie à son maître. Les Perses furent défaits. Environ 3000 barbares couvraient le champ de bataille, et les Macédoniens n'avaient perdu que 115 hommes. Pour donner un caractère national à cette victoire, Alexandre envoya à Athènes 300 armures et fit élever dans le temple de Minerve un trophée portant l'inscription : „Alexandre et tous les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont enlevé ces dépouilles aux Perses.“

La conquête de l'Asie-Mineure en-deçà du Taurus fut le fruit de cette victoire. Toutes les villes grecques, telles que Sardes, Ephèse, Magnésie reçurent le vainqueur à bras ouverts. Quelques villes seulement, comme Milet et Halicarnasse, qui avaient de fortes garnisons, résistèrent quelque temps, défendues qu'elles étaient par Memnon, mais elles furent emportées d'assaut. Alexandre alla passer l'hiver à Gordium, en Phrygie, où il trancha avec son épée le célèbre nœud gordien. Ce nœud, qui attachait le joug au timon du char d'un ancien roi du pays, était si artistiquement fait, qu'on n'en voyait point les bouts, et un oracle, à en croire la voix publique, avait promis l'empire de l'Asie à celui qui le dénouerait.

Le succès de l'entreprise semblait être compromis, lorsque Memnon, le seul ennemi qu'Alexandre eût à redouter, conçut le hardi projet de porter la guerre en Macédoine et de forcer le conquérant de retourner dans ses foyers menacés. Il avait déjà pris les îles de Cos et de Lesbos, lorsque, heureusement pour Alexandre, il mourut subitement.

La Paphlagonie et la Cappadoce firent leur soumission. En Cilicie, un accident faillit arrêter la marche victorieuse d'Alexandre. Un jour, tout couvert de sueur, il s'était baigné dans les eaux froides du Cydnus. Une fièvre violente lui fit perdre connaissance et bientôt on désespéra de sa vie. Aucun de ses médecins n'osait proposer un remède qui aurait pu amener la mort du roi. L'un d'eux enfin, nommé Philippe, osa seul tenter de le sauver en préparant pour lui une potion qui devait produire une réaction violente. En ce moment même, le roi reçut une lettre de Parménion qui l'avertissait que Philippe, vendu aux Perses, se disposait à l'empoisonner. Alexandre n'en voulut rien croire, et, présentant d'une main à Philippe la lettre accusatrice, il prit de l'autre le breuvage et l'avalait sans hésiter. Au bout de trois jours, le roi se trouva rétabli, et cette prompte guérison fut la meilleure preuve de l'innocence et de la fidélité de son médecin.

Après la conquête de la Cilicie, Alexandre apprit que Darius s'avancait à la tête d'une armée de 600,000 hommes. Le roi des Perses s'arrêta près de la ville d'Issus, dans une plaine étroite, où il ne pouvait pas déployer toutes ses troupes. La bataille y fut donnée au mois de novembre 333. L'impétuosité de la phalange macédonienne remporta la victoire. Cent mille Perses jonchaient le champ de bataille et Darius, abandonnant voiture, manteau, bouclier et carquois, ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit et à la vitesse de son cheval. Sysigambis, mère de Darius, sa femme, deux de ses filles et un fils encore tout jeune se trouvaient parmi les nombreux prisonniers. Alexandre les traita avec tous les égards dus à leur haut rang.

Alexandre marcha vers le midi pour soumettre les satrapies maritimes. Parménion prit la ville de Damas, cette perle de la Perse. Darius, effrayé des progrès que faisait Alexandre, lui fit offrir la main de sa fille, avec dix mille talents de dot et toute l'Asie antérieure. Mais Alexandre, qui se croyait déjà le maître de l'empire des Perses, rejeta ces propositions. „J'accepterais, si j'étais Alexandre“, lui dit Parménion. „Et moi aussi, répliqua le roi, si j'étais Parménion“.

2. *Conquête de la Phénicie, de la Palestine et de l'Egypte* (333—332). Les villes de la Phénicie ouvrirent leurs portes au vainqueur. Mais la nouvelle Tyr, ville forte et puissante, se confiant en sa belle flotte, refusa l'entrée à une garnison macédonienne. Elle voulait rester neutre. Alexandre jura de la prendre, mais les habitants se défendirent pendant sept mois avec une extrême bravoure. Il fit construire enfin, sur le détroit qui séparait l'île du continent, une digue qui le mit à même d'emporter la ville d'assaut. Les chefs tyriens furent attachés à la croix ; huit mille citoyens avaient péri dans la lutte et trente mille furent vendus comme esclaves. Tyr fut transformée en une place d'armes.

Le sort de Tyr intimida toutes les villes de la Syrie. Alexandre se dirigea vers Jérusalem qui, pour avoir refusé du secours pendant le siège de Tyr, devait sentir le poids de la colère du vainqueur. Mais le grand-prêtre Jaddus, venu au-devant de lui avec tout le peuple juif, remua le cœur du prince qui traita les Israélites avec beaucoup de générosité. L'armée victorieuse ne trouva plus de résistance et arriva devant la ville de Gaza qui, comptant sur ses fortifications, refusa de se soumettre. Elle tomba après une résistance de deux mois et fut transformée, à l'instar de Tyr, en place d'armes.

Les Egyptiens reçurent Alexandre à bras ouverts. A Memphis, il offrit un sacrifice aux dieux égyptiens et nommément au dieu

Apis, rendit à ce peuple ses institutions, sa religion et ses lois et gagna par ces dispositions l'amour et l'affection de tous les Egyptiens. Pour relever le commerce et la prospérité de sa nouvelle possession, il jeta sur le rivage de la Méditerranée les fondements de la ville d'Alexandrie, qui devint bientôt l'entrepôt commercial des trois continents et le centre intellectuel du vieux monde.

La soumission des pays situés sur les côtes de la Méditerranée rendit possible son expédition dans l'intérieur de l'Asie. Mais avant de quitter l'Égypte, il voulut encore donner à ses conquêtes une sanction divine et ce fut dans cette intention qu'il se rendit au temple de Jupiter-Ammon. Le grand-prêtre le déclara fils de Jupiter. Cette déclaration le rehaussa énormément aux yeux des Orientaux.

3. *Expédition dans la Babylonie et dans la Perse (331—330).* Alexandre rejeta de nouvelles propositions de paix faites par Darius et se disposa à pénétrer dans l'intérieur de la monarchie persane. Le roi des Perses avait réuni dans la plaine d'Arbelles une armée d'un million de fantassins, de 40,000 cavaliers avec 200 chariots armés de faux. Alexandre attaqua cette armée formidable et la culbuta sans beaucoup de peine. Il n'avait guère perdu que 500 hommes, tandis que du côté des barbares on comptait 100,000 morts et un nombre plus considérable encore de prisonniers. Darius se sauva à Ecbatane en passant par les défilés de l'Arménie.

Cette victoire décida du sort de la Perse. Alexandre marcha sur Babylone, y fit son entrée triomphale et sacrifia à Baal dont il releva le temple renversé par Xerxès. Suse suivit l'exemple de Babylone. Le vainqueur y trouva des richesses immenses, évaluées à 100,000 talents. Il s'empressa d'aller occuper Persépolis, la métropole de l'empire, et Pasargade, la ville sainte des Perses, où se faisait le couronnement des rois. A Persépolis, il fit reposer son armée de ses fatigues et de ses privations, en lui donnant des fêtes splendides. Dans une nuit d'ivresse, Alexandre, pour venger la destruction d'Athènes, donna ordre de mettre le feu au palais des rois persans. La proposition fut applaudie et le palais des quarante colonnes fut en partie brûlé.

En 330, au printemps, Alexandre partit de Persépolis pour Ecbatane, résolu d'en finir avec Darius. Celui-ci avait fait un appel aux satrapes des provinces orientales de son empire, et se disposait à lui résister ; mais l'approche d'Alexandre ébranla la fidélité des serviteurs du roi qui ourdirent même une conspiration contre sa vie. Darius eut bientôt connaissance de ce complot ; il

se réfugia dans la Bactriane et Alexandre, sans coup férir, occupa Ecbatane. Après avoir nommé Parménion gouverneur de cette place, il se mit à la poursuite de Darius. Plusieurs conjurés, à la tête desquels était Bessus, satrape de Bactriane, se rendirent maîtres de la personne du roi dans le but de le livrer à Alexandre pour prix de la paix. Mais Alexandre, indigné, poursuivit les traîtres avec une ardente impétuosité et il était sur le point de les atteindre, lorsque Bessus, furieux, égorga son prisonnier et prit la fuite. Alexandre arriva au moment où le malheureux prince expirait ; il versa des larmes, le couvrit de son manteau de pourpre et le fit transporter à Persépolis, où il fut enseveli dans le tombeau de ses ancêtres.

4. *Campagne dans l'intérieur de l'Asie* (330 — 327). La mort de Darius fit tomber le dernier obstacle qui empêchait encore les nobles Persans de reconnaître Alexandre pour leur roi légitime. Aussi le conquérant le comprit-il et, pour ne pas avoir l'air, aux yeux des peuples orientaux, d'être un simple général grec, il adopta le luxe oriental, et s'entoura d'une cour nombreuse et brillante. Il se fit adorer et traita les Perses avec la même générosité et les mêmes prévenances que les Macédoniens. La noblesse de Macédoine, ne comprenant pas les raisons politiques de cette conduite, murmurait hautement et ourdit même une conspiration contre le roi. Le secret fut trahi et les conjurés subirent la peine de mort. Philotas et son père Parménion qui, dit-on, avaient eu connaissance de la conjuration, furent mis à mort.

En sa qualité de successeur des rois de Perse, Alexandre se croyait obligé de poursuivre et de châtier les meurtriers de Darius. Bessus avait pris, en Bactriane, le titre de roi et, à la tête d'une armée nombreuse, il se disposait à résister au conquérant. Celui-ci traversa en vainqueur et sans difficultés aucunes l'Arie, la Hyrcanie, l'Arachosie et arriva dans les contrées fertiles de la Bactriane, qui fut abandonnée par Bessus. Le meurtrier se retira dans la Sogdiane. Alexandre l'y suivit, franchit l'Oxus et marcha sur Maracanda, la capitale du pays. Bessus voulut se sauver, mais Spitamène, satrape de cette province, le fit prisonnier et le livra aux Macédoniens. Le régicide eut le nez et les oreilles coupés et fut mis en croix.

En livrant Bessus, Spitamène croyait se concilier la bienveillance du vainqueur et mettre un terme à ses conquêtes. Se voyant déçu dans ses espérances, il prit les armes et trouva un appui dans le pays des Scythes au-delà de l'Iaxarte. Alexandre se trouvait dans un cruel embarras. Mais, résolu qu'il était, il

s'avança sans hésiter longtemps, défit les peuplades scythiques, fit construire, pour les surveiller, la forteresse d'Alexandrie, et retourna à Maracanda. Il en chassa Spitamène qui se retira chez les Massagètes, où il fut égorgé.

Le séjour d'Alexandre à Maracanda fut signalé par un événement bien regrettable. Dans un festin où le vin avait trop largement coulé, de vils flatteurs, dépassant toute mesure, exaltaient Alexandre, au point de le mettre au-dessus de Castor et de Pollux, au-dessus même d'Hercule. Clitus, indigné de ces basses flatteries, vanta les actions de Philippe et fit les éloges de Parménion et de tous les guerriers qui n'avaient pas eu à subir l'humiliation de devoir demander aux Perses la faveur d'une audience du roi. Se tournant vers Alexandre, et étendant le bras vers lui, il s'écria : „Sans le secours de ce bras, tu aurais péri sur le Granique.“ Ivre de vin et de colère, le roi ne se contenta plus ; il arracha une javeline à un de ses gardes et en perça son sauveur, son ami. Quand son ivresse fut dissipée, il eut horreur de lui-même et montra le plus amer et le plus profond repentir. Pendant trois jours, il s'enferma dans sa tente, sanglotant, appelant Clitus, se maudissant lui-même et refusant toute nourriture. Il finit cependant par maîtriser sa douleur. Il courut à de nouvelles conquêtes et dissipa, par son activité fébrile, les mornes pensées qui le préoccupaient.

Alexandre passa l'hiver dans la Bactriane. A Bactres, il épousa Roxane, fille d'un chef de ce pays, et manifesta ainsi clairement son intention de vouloir réunir en un seul corps de nation les différents peuples qu'il avait soumis. Les Macédoniens, qui ne comprenaient pas les raisons politiques de leur roi, étaient mécontents et une nouvelle conspiration fut tramée. Les conspirateurs furent découverts et les coupables, parmi lesquels se trouvait le philosophe Callisthène, payèrent ce crime de leur vie.

5. *Expédition dans l'Inde* (327 — 325). Alexandre avait déjà formé en Sogdiane le projet de faire la conquête de l'Inde, pays célèbre par ses richesses fabuleuses. L'exécution de ce projet ne devait pas rencontrer de grandes difficultés, parce que ce pays était divisé en un grand nombre d'Etats indépendants et que les deux plus puissants rois, Taxile et Porus, se faisaient continuellement la guerre.

Vers la fin du printemps de l'année 327, Alexandre se mit en route à la tête d'une armée de 120,000 hommes ; 40,000 Macédoniens en formaient le noyau. Il franchit l'Indus et marcha sur Taxila, résidence du roi Taxile, qui accueillit le vainqueur avec toute la pompe d'un prince indien. Après avoir reçu les

hommages et la soumission d'un grand nombre de princes, Alexandre dirigea sa marche vers l'Hydaspe et somma Porus de faire également acte de soumission. Mais ce roi ne voulait pas renoncer à son indépendance sans avoir combattu; il attendit donc fièrement le conquérant à la tête de toutes ses forces, au-delà du fleuve. Les Indiens furent défaits, leurs principaux chefs périrent et Porus lui-même, couvert de sang et de blessures, fut fait prisonnier. Conduit devant Alexandre, celui-ci lui dit : „Comment désires-tu être traité?“ — „En roi“, répliqua Porus.“ — „Mais, ajouta Alexandre, n'as-tu pas autre chose à me demander?“ — „Non, dit-il, ce mot comprend tout.“ Alexandre, frappé de cette grandeur d'âme, ne se borna pas à lui rendre son royaume, il y ajouta de nouvelles provinces, et ne cessa de lui donner des preuves de sa plus haute estime. Avant de quitter cette contrée, le vainqueur fit construire, sur le lieu même où la bataille avait été livrée, la ville de *Nicée* et, à l'endroit où il avait traversé l'Hydaspe, *Bucéphale*. Ce fut là que mourut de vieillesse ce cheval célèbre.

Comptant sur l'alliance de Taxile et de Porus, Alexandre passa l'Acésine et l'Hydraote, pour occuper la Pentepotamie (Penjab). Les habitants de ce pays lui opposèrent une résistance opiniâtre. La conquête seule de Sangala, capitale des belliqueux Cothéens, coûta la vie à 1100 Macédoniens. Sur les bords de l'Hyphase, le vainqueur conçut le projet de pénétrer jusqu'au Gange et de conquérir le puissant royaume des Prasians. Mais les Macédoniens, rassasiés de dépouilles, las de victoires et harrassés de fatigues, commencèrent à murmurer et refusèrent de le suivre. Ce fut en vain qu'il chercha par ses généraux à agir sur l'esprit de ses soldats. Il déclara vouloir aller seul en avant et s'enferma même trois jours dans sa tente, croyant certainement changer ainsi les dispositions de ses soldats. Mais l'armée gardait le silence et persistait à retourner en Macédoine. Cependant, pour ne pas avoir l'air de céder à la pression de ses soldats, il fit offrir des sacrifices pour consulter les dieux. Voyant que Jupiter désapprouvait ses projets, il déclara, à la grande satisfaction de son armée, qu'il se soumettait à la volonté des divinités. Pour marquer les limites de ses conquêtes, il fit élever deux autels gigantesques, autour desquels il fit célébrer des jeux publics. En 326, au mois d'août, il commença à opérer la retraite. Sur les bords de l'Hydaspe, il fit construire une flotte de 1800 à 2000 navires, dont il confia le commandement au brave Néarque. Environ 8000 hommes s'embarquèrent sous la direction d'Alexandre, les autres troupes, formant deux corps sous le commandement de Cratère et d'Héphestion, descendirent le long du fleuve. A l'em-

bouchure de l'Hydraote, il mit à terre ses troupes et attaqua les Malliens qui, après une résistance opiniâtre, durent faire acte de soumission.

Alexandre descendit l'Indus, subjuga les peuplades riveraines et se rendit à Pattala, dont il voulait faire le principal entrepôt de commerce entre l'Hindoustan et les provinces occidentales de son empire. Il explora lui-même, au péril de sa vie, les deux embouchures de l'Indus et passa dans l'Océan indien qui jusque là n'avait encore été vu par aucun Grec. Il fit creuser des puits pour avoir de l'eau potable et retourna à Pattala.

Alexandre chargea Néarque de trouver une communication par mer entre l'Indus et l'Euphrate, tandis que lui-même revint avec une partie de l'armée à travers les sables et les déserts de la Gédrosie et de la Carmanie. Les combats presque continuels avec les tribus barbares de ces contrées, les privations de toutes sortes et les chaleurs accablantes détruisirent presque entièrement cette armée. Pendant ce temps, Néarque longea avec sa flotte le littoral et entra heureusement dans le golfe Persique, où il jeta l'ancre, après 129 jours de navigation, à l'embouchure de l'Euphrate. Héphéstion ramena les débris de l'armée, exténués et fatigués, à Suse, où Alexandre ne tarda pas à le rejoindre.

6. *Consolidation de l'empire d'Alexandre.* L'empire d'Alexandre était le plus vaste que l'ancien monde eût encore vu. Il avait pour limites, au nord, le Danube, le Pont-Euxin, le Caucase, la mer Caspienne et l'Iaxarte ; à l'est, l'Indus ; au sud, la mer Erythrée, le golfe Persique, les déserts de l'Arabie et les cataractes du Nil ; à l'ouest, la mer Méditerranée et l'Adriatique.

Alexandre voulait opérer l'union de l'Europe et de l'Asie et faire de tous les peuples soumis une seule et formidable nation. Pour réaliser ce dessein, il favorisa les mariages entre les Perses et les Grecs. Il avait donné lui-même l'exemple en épousant, en Sogdiane, Roxane, fille d'un satrape ; à Suse, il prit encore pour femme Statira, fille aînée de Darius et le même jour 10,000 Grecs épousèrent des Persanes. Alexandre dota richement les nouveaux mariés et organisa des réjouissances publiques qui durèrent cinq jours.

Quant à la nomination des satrapes, ainsi que des fonctionnaires civils et militaires, Alexandre ne fit pas de distinction entre les Macédoniens et les Orientaux. Trente mille jeunes Perses, ayant reçu une éducation grecque, furent admis dans l'armée impériale. La garde comptait beaucoup de jeunes nobles de la Perse et plusieurs princes asiatiques occupaient des dignités à sa cour. Les faveurs accordées aux vaincus excitèrent le mécontentement.

tement des Macédoniens qui, dans leur orgueil national, ne comprenaient pas les tendances du roi, de fondre l'Asie et l'Europe dans une majestueuse unité de gouvernement et de civilisation. Ce mécontentement des Grecs éclata à Opis, ville située sur le Tigre, lorsqu'Alexandre annonça à son armée qu'il avait pris la résolution de licencier les vétérans. Entouré de sa garde, il se présenta sans peur au milieu des rebelles, fit saisir et exécuter les chefs et rétablit l'ordre tant par la vigueur que par la promptitude de ses décisions.

Alexandre voua une sollicitude toute particulière au commerce. Il fit faire le curage des canaux et de l'embouchure ensablée du Tigre, fonda au-delà de 70 villes, pour servir d'abri et d'entrepôts au commerce des caravanes, construisit dans l'Hindoustan des forts pour protéger la navigation sur l'Indus et ses affluents, ouvrit des routes dans toutes les directions de son vaste empire et établit ainsi une communication inconnue jusqu'alors entre les peuples de l'Orient et de l'Occident. Sa campagne d'Asie fut non-seulement une expédition guerrière, mais aussi une entreprise scientifique ; des artistes et des savants, des philosophes, des historiographes et des naturalistes l'accompagnaient dans sa marche à travers l'Asie et l'Hindoustan. La géographie et l'histoire, l'astronomie et la médecine ne purent manquer de prendre un puissant essor.

Babylone était destinée à être la capitale et le centre de son empire. Il se rendit dans cette ville, la première du monde, malgré les sinistres prédictions des devins. Là l'attendaient les envoyés de tous les pays connus : l'Italie, l'Espagne, la Gaule, la république de Carthage, l'Ethiopie y avaient envoyé des ambassadeurs pour faire alliance avec le conquérant.

Alexandre était alors au faite de la gloire, à l'apogée de sa puissance. Les plans les plus gigantesques préoccupaient son vaste génie. Des expéditions devaient partir pour explorer et conquérir l'Arabie, l'Afrique et l'Europe ; la paix universelle et le bonheur de tous les peuples du monde étaient l'objet du grand rêve de cet homme extraordinaire. Mais une mort prématurée vint anéantir tous ces projets grandioses.

Alexandre fit célébrer à Ecbatane, durant huit jours, des fêtes magnifiques. Au milieu de ces réjouissances, Héphestion tomba malade et mourut après une maladie de quelques jours. La perte de ce général, qu'il affectionnait particulièrement, lui causa des douleurs indicibles. Pendant trois jours il pleura devant le corps du défunt, sans vouloir prendre de nourriture. Les fêtes furent interrompues et les Mages éteignirent même le feu sacré

pour honorer la douleur du roi. A partir de ce moment, Alexandre tomba dans une profonde mélancolie ; des pensées sinistres, de noirs pressentiments agitaient son esprit. La dépouille mortelle de son ami fut transportée avec pompe à Babylone, où le roi lui fit donner des funérailles splendides. Le bûcher, d'une hauteur de 200 pieds et construit de bois d'ébène, était revêtu d'or, de pourpre, de tableaux et de sculptures. Il coûta 12,000 talents, environ 60 millions de francs. Alexandre donna, à cette occasion, un festin splendide à l'armée tout entière et lui-même se livra, selon son habitude, à des excès de table. Après une nuit entière consacrée à la débauche, on le pressa d'en passer une seconde de la même manière. Il céda. Tout à coup les forces lui manquèrent ; il tomba sans connaissance. Une fièvre violente le saisit et après une maladie de dix jours, il succomba, le 11 juin 323 à l'âge de 32 ans.

§ 5. Démembrement de l'empire d'Alexandre.

La nouvelle de la mort d'Alexandre répandit la terreur et la consternation dans tout l'empire. Chacun comprenait la gravité de la situation et pressentait les désastres dont l'avenir était gros. Alexandre lui-même, prévoyant la dissolution de ses Etats, était en proie à un grand désespoir et il prédit que ses amis lui feraient des funérailles sanglantes. Il laissa échapper cette parole qui devint un germe nouveau de discorde : „Au plus digne, l'empire !“

L'héritier le plus proche, Arrhidée, demi-frère d'Alexandre, était idiot ; Hercule, fils de Statira, se trouvait, comme bâtard, exclu de la succession au trône. L'espoir qui reposait alors sur l'enfant que Roxane devait mettre au monde, ne présentait qu'incertitude. La nomination d'un vicaire de l'empire fut donc une nécessité absolue.

A peine le roi avait-il fermé les yeux, que les généraux Léonat, Lysimaque, Perdiccas, Ptolémée, Pithon et plusieurs autres capitaines s'assemblèrent dans son palais à Babylone, pour se concerter sur les mesures à prendre relativement au gouvernement de l'empire. Perdiccas, le plus fier de tous, déposa sur le trône l'anneau qu'Alexandre lui avait donné à son lit de mort et pria l'assemblée de désigner un régent, jusqu'à ce que Roxane eût donné le jour au roi légitime. La plupart des généraux qui assistaient à cette réunion, applaudirent à cette proposition et offrirent à Perdiccas la charge de régent. Mais l'armée, excitée par Méléagre, proclama Arrhidée qui prit le nom de Philippe, son père. La noblesse macédonienne, qui n'approuvait pas cette

élévation, déclara héritier légitime le futur fils de Roxane. La guerre civile allait éclater, mais elle fut encore prévenue par une convention, en vertu de laquelle Arrhidée et le fils de Roxane seraient proclamés rois sous la régence de Perdicas, Méléagre et Léonat.

Peu après, Perdicas fit assassiner publiquement Méléagre avec 300 de ses partisans et voulut s'emparer du pouvoir suprême. Pour éloigner ses rivaux de Babylone et pour les empêcher de s'unir contre lui, il proposa un nouveau partage des satrapies sous la condition que les deux rois Arrhidée et Alexandre, fils de Roxane, seraient placés sous la direction d'un tuteur qui, au nom des deux princes, aurait la surveillance sur tous les satrapes.

Cette proposition fut admise et exécutée. Perdicas ne prit aucune satrapie, mais il reçut le commandement de l'armée et la tutelle sur les deux rois, qui établirent leur résidence à Babylone. Ptolémée eut l'Égypte et l'Afrique, Léonat, la petite Phrygie, Lysimaque, la Thrace avec le Pont-Euxin, Antigone, la grande Phrygie avec la Lydie et la Pamphilie, Antipater et Cratère eurent le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce. Les satrapies de l'Asie orientale restèrent aux nationaux que le vainqueur y avait placés.

Ce partage ne présentait aucune garantie pour l'avenir. Les généraux montraient peu d'attachement pour les successeurs d'Alexandre et, poussés par l'égoïsme et par une ambition démesurée, ils n'eurent en vue que de consolider leur pouvoir dans les provinces qu'ils avaient acquises et de les agrandir même aux dépens de leurs voisins. Ce fut l'origine de la guerre de succession qui éclata en 321 et qui dura vingt ans. L'empire, en proie à des luttes sanglantes, fut dissous, la famille royale, égorgée et la plupart des capitaines qui avaient établi leur pouvoir au moyen du meurtre et de la violence, périrent misérablement. La lassitude et l'épuisement terminèrent cette lutte et l'on vit se former, après la bataille d'Ipsus (301), trois grandes monarchies : L'Égypte sous Ptolémée, la Syrie sous Séleucus, la Grèce et la Macédoine sous Cassandre.

§ 6. L'Égypte sous les Ptolémées.

Ptolémée I^{er} (323—284) était fils de Lagus, nommé Soter par les Rhodiens, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus. L'Égypte s'éleva, sous le règne de ce roi savant et actif, à un haut degré de puissance et de prospérité. Fidèle à la politique d'Alexandre, Ptolémée traitait le pays avec douceur et respectait la religion, la constitution, les mœurs et les usages des

habitants. Alexandrie, la nouvelle capitale de l'Egypte, devint le centre du commerce du monde, et l'asile des lettres et des sciences. Il fortifia et agrandit cette ville qu'il mit, par une digue, en communication avec l'île de Pharos, fonda le Sérapion, temple en l'honneur du dieu Sérapis, et institua dans son palais le célèbre Musée qui renfermait la plus belle et la plus considérable bibliothèque de l'antiquité. Elle comptait au-delà de sept cent mille volumes. Pour donner un nouvel essor au commerce, il créa une flotte, fit la conquête de l'île de Chypre, importante par l'abondance du bois de construction, et étendit sa domination sur la Phénicie, la Palestine, la Syrie Creuse (Coélé-Syrie) et sur la Cyrénaïque. Il laissa à son fils un empire florissant et prospère.

Ptolémée II, Philadelphe (284—246). A l'exemple de son père, Ptolémée II consacra ses soins au commerce et à la culture des sciences et des arts. Il acheva la tour de Pharos et fonda sur les bords de la mer Rouge la ville de Bérénice avec le port de Myos-Hormos. Les poètes, les savants et les artistes trouvaient à la cour l'accueil le plus bienveillant.

Ptolémée III, Evergète (246—221), son fils, éleva l'Egypte au faite de sa grandeur et de sa puissance. Il porta ses armes victorieuses en Asie jusqu'à Bactres, en Afrique jusqu'en Ethiopie. Malgré ces expéditions guerrières, il ne négligeait point de faire fleurir le commerce, les arts et les lettres. Sous son fils et successeur, *Ptolémée IV, Philopator*, commença la décadence morale et politique de l'Egypte qui alla toujours croissant jusqu'à la conquête du pays par les Romains, en 30 av. J.-Ch.

§ 7. La Syrie sous les Séleucides (312—64 av. J.-Ch.)

Séleucus I^{er}, Nicator, conquit en 312 la ville de Babylone et devint ainsi le fondateur du royaume de Syrie, qui comprit bientôt tous les pays situés entre l'Indus, la Méditerranée et le Pont-Euxin. Composé de tant de nationalités diverses, cet empire portait en lui-même les germes de sa dissolution. Séleucus, voulant prévenir cette décomposition, divisa ses Etats en 72 petites satrapies, afin de diminuer le pouvoir des satrapes et d'affaiblir le sentiment des nationalités. La civilisation hellénique devait, à son avis, servir de lien entre les différentes parties de ses Etats. Il cherchait par conséquent à répandre la culture grecque. Il fonda Séleucie, dans la Babylonie, et la ville d'Antioche, sur l'Oronte, dans la Syrie. Mais la décadence se manifesta déjà à la mort du fondateur. La Bactriane, la Parthie, l'Arménie, la Cappadoce et la Judée revendiquèrent leur indépendance. Ce fut en vain qu'Antiochus-le-Grand (224 — 187) voulut arrêter la dissolution du royaume, l'élément

asiatique, qui devint prédominant, ainsi que l'intervention des Romains hâtèrent la décadence du pays qui, en 64 av. J.-Ch., fut réduit en province romaine par Cnéius Pompée.

§ 8. La Macédoine et la Grèce (323—146).

Les Grecs supportaient impatiemment le joug des Macédoniens. Déjà après la bataille d'Issus, Agis, roi de Sparte, avait pris les armes, mais il fut défait en Arcadie et il périt dans la bataille. La mort d'Alexandre ranima les espérances des Hellènes. Les Athéniens, excités par Démosthène, engagèrent la lutte contre Antipater. Léosthène, leur général, remporta, il est vrai, quelques avantages, mais il périt au siège de Lamie, où Antipater s'était retranché. Celui-ci, ayant reçu des renforts de l'Asie, défit les Athéniens à Cranon, leur imposa une forte contribution de guerre et mit à Munychie une garnison macédonienne. Démosthène prit la fuite et se réfugia dans l'île de Calaurie, où il se donna la mort par le poison.

Les rois de Macédoine firent tous les efforts pour transformer la Grèce en province macédonienne, mais les guerres de succession et leurs luttes continuelles contre les Gaulois les empêchèrent de parvenir à leur but. Les Grecs, pour recouvrer et pour consolider leur indépendance, unirent leurs forces et formèrent des ligues.

La ligue étolienne était composée des peuples guerriers et farouches de l'Etolie qui avaient su défendre leur indépendance pendant la guerre du Péloponèse, et qui résistaient avec succès à Antipater et aux Gaulois. L'assemblée se réunissait une fois l'an à Thermus, pour discuter les intérêts généraux de la ligue et pour choisir les autorités suprêmes : le *stratège*, chef de la ligue, l'*hipparque*, commandant de la cavalerie et le *secrétaire général*.

La ligue achéenne, dont l'origine remonte aux temps héroïques, fut renouvelée par les quatre villes : Dyme, Patrée, Tritée et Pharée. Les députés des villes qui en faisaient partie, se réunissaient deux fois par an en assemblée générale, pour décider de la paix ou de la guerre. Le président, qui avait le titre de stratège, l'hipparque et le secrétaire d'Etat étaient nommés pour un an.

L'adhésion à cette ligue des villes de Sycione, de Corinthe, de Mégare, de Trézène, d'Epidaure et d'autres localités importantes lui donna une grande importance et l'éleva au rang d'une des premières puissances de la Grèce. Cet accroissement rapide excita la jalousie des Spartiates et des Etoliens, qui se coalisèrent contre la ligue achéenne. Battus en plusieurs rencontres, les

Achéens furent sur le point de reconnaître l'hégémonie de Sparte, lorsque Aratus de Sycione recourut au roi de Macédoine qui arriva au secours des Achéens, défit les Spartiates à Sellasie et obligea la ligue achéenne à reconnaître son autorité. Sous Philippe III de Macédoine éclata la guerre entre les Étoliens et les Achéens, mais le successeur d'Alexandre s'interposa et conclut une alliance avec Annibal contre les Romains. Ceux-ci s'attachèrent les Étoliens et déclarèrent la guerre aux Macédoniens et aux Achéens. Vainqueurs à Cynocéphale, les Romains anéantirent l'influence des Macédoniens sur la Grèce qui devint, en 146 av. J.-Ch., une province romaine.

QUATRIÈME PARTIE.

LES ROMAINS.

§ 1. Notions géographiques sur l'Italie.

Le nom d'*Italie* ne désignait dans le principe que la partie méridionale de la presqu'île et ne fut appliqué à la presqu'île entière qu'après que les Romains eurent étendu leur domination au nord, au-delà de la Macra et du Rubicon jusqu'au pied des Alpes.

Au nord, l'Italie est bornée par la chaîne des Alpes, à l'ouest, par la mer Tyrrhénienne avec le golfe de Ligurie (golfe de Gênes), au midi par la Méditerranée et à l'est par la mer Adriatique, la mer Ionienne avec le golfe de Tarente. Une longue chaîne de montagnes, les *Apennins*, se rattachant dans le nord aux Alpes maritimes, divise tout le centre de la péninsule en deux versants d'inégale largeur. *Volcans* : le *Vésuve* et l'*Etna* en Sicile. *Fleuves* : l'*Adige* (Athesis) et le *Pô* (Padus) avec ses affluents : le *Tessin*, l'*Adda* et la *Trébie* ; au versant oriental : le *Rubicon*, le *Métaure* et l'*Aufidus* ; au versant occidental : la *Macra*, l'*Arno*, qui forme à son embouchure de vastes marais ; le *Tibre*, le *Liris*, le *Vulturne* et le *Silarus*. *Lacs* : *Verbanus* (lac Majeur), *Larius* (lac de Côme) et *Benacus* (lac de Garde) dans la haute Italie ; dans l'Italie centrale : le lac *Trasimène* et le *Regillus*.

Division. I. L'*Italie septentrionale*, limitée par les Alpes, la Macra et le Rubicon, comprenait : 1. la *Ligurie* avec Gênes ; 2. la *Gaule cisalpine*, divisée par le Pô en *Gaule cispadane* et en *Gaule transpadane*. Villes principales : Turin (Augusta Taurinorum), Crémone, Pavie (Ticinum), Milan (Mediolanum), Mantoue,

Modène (Mutina), Parme, Plaisance (Placentia), Bologne (Bononia) et Ravenne ; 3. la *Vénétie* avec Vérone, Padoue (Patavium) et Aquilée.

II. *L'Italie centrale*, depuis la Macra et le Rubicon jusqu'au Silarus et au Frento, comprenait sur le versant occidental : 1. l'*Etrurie* avec les villes : Vées, Pérouse, Clusium, Tarquinies, Pise et Pistoie ; 2. le *Latium*. Le territoire des *Latins* avec les villes de Rome, d'Albe-la-Longue, d'Ostie, de Lavinium, de Tusculum, de Préneste et de Collatia. Les *Rutules* avec la ville d'Ardée, les *Herniques*, les *Volsques* et les *Aeques* avec les villes d'Antium, de Suessa-Pometia, Frégelles, Arpinum et Minturnes dans le pays des *Aurunces* ; 3. la *Campanie*. Villes remarquables : Cumès, Naples, Herculanium, Pompéies, Stabies, Salerne, Capoue et Nola. Sur le versant oriental : 4. l'*Ombrie* ; villes : Ariminum, Sénogallia et Sentinum ; 5. le *Picenum* avec les villes d'Ancône, d'Asculum et d'Adria ; 6. le *Samnium*. Dans le pays des *Sabins* : Cures, Fidènes et Amiterne ; dans le Samnium proprement dit : Bénévent, Bovianum et Caudium près des fourches caudines. Les Marses, les Pélignes avec Corfinium, les Marucins, les Frentans et les Hirpins.

III. *L'Italie méridionale* ou *Grande-Grèce* comprenait quatre contrées : 1. la *Lucanie* ; villes : Sybaris, Thurii, Héraclée et Elée ; 2. le *Bruttium* : Crotone et Rhégium ; 3. l'*Apulie* : Lucérie, Asculum Apulum, Cannes et Vénusie ; 4. la *Calabre* : Tarente et Brindes.

IV. *Les Îles*. Les principales îles situées près des côtes de l'Italie sont : 1. la *Sicile*, séparée de l'Italie par le détroit de Messine ; *promontoires* : Pélore, Lilybée et Pachyne ; *villes* : Messine, Tauroménium, Catane, Syracuse, Géla, Agrigente, Ségeste, Panorme (Palerme) et Lilybée (Marsala) ; 2. la *Sardaigne* avec les villes de Calaris (Cagliari), fondée par les Carthaginois, et d'Olbi, fondée par les Grecs ; 3. la *Corse* avec la ville d'Alalie ; 4. *Aethalia* ou *Ilva* (Elbe) ; 5. *Caprée*, à l'entrée du golfe de Naples ; 6. les *îles d'Éole* ou de *Vulcain* (Lipari) ; 7. les îles *Egates* et l'île de *Malte*.

§ 2. Religion.

1. *Les divinités romaines*. La religion des Romains eut, dans son développement, deux périodes distinctes, séparées l'une de l'autre par l'admission de quelques éléments grecs. Comme peuple agricole, les Romains vénéraient des dieux protecteurs de l'agriculture et du foyer domestique. Tels étaient : 1. *Saturne*, dieu tutélaire de l'agriculture et des récoltes. On célébrait chaque

année, au mois de septembre, en son honneur, les Saturnales, fête licencieuse, par laquelle on voulait rappeler l'heureux règne de Saturne, l'âge d'or, temps où l'égalité régnait dans les sociétés politiques. Les esclaves portaient les mêmes habits que les maîtres, s'asseyaient à la table des maîtres et raillaient ceux-ci, en leur reprochant leurs défauts et leurs vices. C'est là l'origine du carnaval. 2. *Janus*, le dieu solaire et *Jana*, son épouse, la déesse lunaire. Il présidait à l'ouverture de l'année (*Januarius*) et avait sous sa protection spéciale les passages et les portes (*januae*). Ce dieu aux deux visages était le symbole du soleil. 3. *Pæun*, dieu des pasteurs et protecteur des champs et des troupeaux. Comme exterminateur des loups, il portait le nom de *Lupercus* et sa fête, les *Lupercalia*, était célébrée le 15 février. 4. Les *Pénates*, divinités tutélaires du foyer de famille, présidaient à la conservation et à l'accroissement des biens domestiques. Leur sanctuaire était à proximité du foyer. 5. Les *Lares* étaient les génies protecteurs de chaque maison. Leurs statues étaient placées derrière la porte d'entrée. Aux calendes de chaque mois, dans les jours heureux et dans les grandes fêtes on les recouvrait d'herbes odoriférantes, on brûlait de l'encens devant ces statues et on y plaçait des lampes allumées. 6. Les *Lamies*, génies malfaisants qui dévoraient les enfants et qui faisaient des tombeaux leurs habitations et des ténèbres leurs délices. 7. Les *Larves* étaient les âmes des méchants qui, après leur mort, se transformaient en figures hideuses pour épouvanter les vivants, pour les précipiter d'abîme en abîme, de forfait en forfait. 8. Les *Lémures*, génies mâles et femelles, se contentaient de jeter l'effroi parmi les vivants, en faisant du bruit et en poussant des gémissements. Ils étaient friands des fèves sur lesquelles ils se précipitaient avec une grande avidité. A la fête des *Lémuries* ou *Lémuralies*, au mois de mai, le père de famille purgeait sa maison de ces hôtes malfaisants en leur jetant, le dos tourné, des fèves noires et rouges qu'il tenait dans sa bouche. La formule dont il se servait était celle-ci : „Je me rachète moi et les miens, sortez !“ 9. Les *Mânes*. C'est la croyance à l'immortalité de l'âme et le désir de ne pas perdre pour toujours ceux qu'on a chéris, qui a donné naissance au culte des *mânes* ou des âmes des morts. Dans le principe on leur faisait des sacrifices humains, plus tard on leur offrait de l'eau, du lait, du miel et du vin.

La civilisation grecque modifia profondément la mythologie romaine et fit naître une grande confusion dans les conceptions religieuses. Parmi les divinités transformées par les mythes grecs, nous citons : 1. *Jupiter*, comme *Zeus*, dieu du ciel et protecteur spécial de Rome ; 2. *Junon*, la reine des cieux et la protectrice

des femmes ; 3. *Minerve*, la déesse de la sagesse et des sciences ; 4. *Vulcain*, le dieu du feu et des établissements métallurgiques ; 5. *Vesta*, la déesse tutélaire du foyer domestique ; 6. *Mars* (Mavors ou Mamers), le terrible dieu de la guerre ; 7. *Cérès*, déesse de l'agriculture.

II. *Collèges sacerdotaux*. La sainteté des cérémonies religieuses exigeait le maintien d'une tradition et une éducation soignée de la part de ceux qui voulaient se consacrer au service des dieux. Il se forma par conséquent des corporations ou des collèges qui, ayant le droit de cooptation, devaient maintenir intactes les traditions religieuses. Les principaux de ces collèges sacerdotaux étaient les suivants :

1. *Le collège des Pontifes*. Les pontifes (4, plus tard 8 et même 16) avaient la direction des affaires religieuses. Le chef de ce collège était dans le principe le roi et, après l'abolition de la royauté, le *pontifex maximus* qui réglait l'année et le calendrier, le culte et les cérémonies et rédigeait les annales (*Annales maximi*).

2. *Les Flamines* qui, sans former un collège, étaient les sacrificateurs de certaines divinités particulières. Ils étaient au nombre de quinze, dont trois majeurs, tirés des familles patriciennes et jouissant de la plus grande considération. Ces trois flamines majeurs étaient les flamines *dialis*, ou de Jupiter ; *martialis*, ou de Mars et *quirinalis*, ou de Romulus.

3. *Les Saliens*, au nombre de douze, conservaient le bouclier de Mars et, au printemps, revêtus d'habits fantastiques et bariolés, traversaient, en chantant et en dansant, les rues de Rome pour se rendre au Forum et au Capitole.

4. *Les Vestales* (4, plus tard 6), prêtresses consacrées au service de Vesta. Elles étaient chargées de faire des vœux, des prières et des sacrifices pour la prospérité et le salut de l'État, d'entretenir le feu sacré et de garder le palladium. Le grand pontife choisissait, dans les familles les plus illustres, les Vestales depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de dix. Elles étaient obligées de garder la virginité pendant trente ans ; après ce temps elles pouvaient se marier, mais elles devaient quitter alors le service de la déesse. Pendant les dix premières années, elles apprenaient les devoirs et les cérémonies de leur ministère, les exerçaient pendant les dix années suivantes et les enseignaient aux novices pendant les dix dernières. Comme filles du peuple romain, elles jouissaient de grands honneurs et de grandes prérogatives. Le respect qu'on avait pour elles était tel que quand les premiers magistrats, les préteurs et les consuls même les rencontraient, ils leur cédaient le pas, et faisaient baisser les faisceaux

devant elles. Des lieuteurs les précédaient pour leur ouvrir un passage. Une vestale convaincue d'avoir violé son vœu de virginité était punie d'un genre de mort particulier, de même que son complice. Celui-ci était fouetté jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Pour la vestale, on creusait un caveau où l'on mettait un petit lit, une lampe allumée, un peu de pain, de l'eau et de l'huile; puis on la faisait descendre dans ce caveau, qui devait lui servir de sépulture, et dont on murait l'entrée. La consternation était ce jour-là générale dans la ville : tout le monde prenait le deuil, les boutiques se fermaient, partout régnait un morne silence, car on croyait l'Etat menacé de quelque grand malheur.

5. Les *Augures* étaient des prêtres institués pour consulter l'avenir par le vol et le chant des oiseaux. Ils avaient le droit de revêtir la trabée et de porter le bâton augural (*lituus*) ; aucune affaire publique ou privée, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, n'était traitée sans consultation préalable des augures.

6. Les *Féciaux*, prêtres de Mars, qui avaient à la fois un caractère sacerdotal et politique. Le but de l'institution de ce collège, dont le chef prenait le titre de *pater patratus* (sénateur parfait), était d'empêcher les Romains d'entreprendre aucune guerre injuste. Le président était envoyé chez les nations qui avaient violé la foi jurée ou le territoire romain, et, quand elles refusaient de donner satisfaction de cette violation, il leur déclarait la guerre. Cette déclaration était précédée et accompagnée des cérémonies suivantes. Le père patratus, revêtu de ses habits sacerdotaux, se rendait vers les frontières du pays ennemi et demandait réparation, en prenant Jupiter et les autres dieux à témoin de la justice de sa mission. Cette satisfaction était-elle refusée, il se rendait de nouveau, à la tête de tous ses collègues, sur le territoire ennemi et, la tête couverte d'un voile, il prononçait la formule suivante : „Comme ce peuple a outragé le peuple romain, moi et le peuple romain, du consentement du sénat, lui déclarons la guerre.“ A ces mots il lançait, en se retirant, sur les terres de ce peuple, un javelot ensanglanté et brûlé par le bout, et les hostilités ne tardaient pas à commencer.

7. Les *Frères arvales* (*fratres arvales*), douze prêtres choisis parmi les familles les plus distinguées, pour faire, au mois de mai, des sacrifices dans les campagnes, à l'effet d'appeler sur les récoltes les bénédictions du ciel. La marque de leur dignité était une couronne d'épis, enroulée d'un ruban blanc.

III. *Fêtes*. Les Romains célébraient par an environ cinquante fêtes. Celles-ci duraient, sans exception, plusieurs jours et prenaient le tiers de l'année. Le jour destiné à un grand sacrifice

pour le peuple était un jour sacré (*dies festus*), où le travail servile était interdit. Parmi les jours ouvriers, on distinguait les jours favorables des jours défavorables (*dies alieni, infausti* ou *atri*). Les jours omineux étaient les lendemains de toutes les fêtes et les jours marqués par de grands malheurs. Ce ne fut qu'aux jours favorables que le préteur pouvait rendre justice et qu'il était permis de tenir des assemblées publiques et de livrer bataille. Ces jours s'appelaient *dies fasti*, tous les autres étaient des *dies nefasti*.

IV. *Divination*. D'après les croyances des Romains, les dieux manifestaient leur volonté par des signes dans la nature animée et inanimée. Pour l'interprétation de ces signes, on avait des institutions particulières : l'*aruspicine*, les *augures* et les *livres sybillins*.

a. *Aruspicine*. Les occupations des aruspices étaient : 1. de préserver le pays des prodiges (*procuratio prodigiorum*) par le moyen des prières et des sacrifices. On considérait comme prodiges les phénomènes extraordinaires (*portenta* et *ostenta*) dans la nature, tels que tremblements de terre, éclipses de soleil ou de lune, arcs-en-ciel, inondations. L'éternuement avait une grande signification : le matin il passait pour être un indice favorable, l'après-midi pour défavorable. Il en était de même du tintement dans les oreilles, l'oreille droite présageant du bonheur, l'oreille gauche, du malheur ; 2. d'observer les éclairs et d'inspecter les entrailles des victimes immolées (*extispicina*). Les premiers pronostics étaient tirés de la manière dont la victime était amenée à l'autel, de force ou de gré, de son agonie lente ou rapide ; les premiers étaient défavorables, les autres favorables. Mais les indices les plus significatifs étaient ceux que l'on observait dans le corps même de la victime ; un double foie, un cœur maigre ou petit, étaient d'un présage malheureux.

b. *Augures*. Les augures tiraient des pronostics des signes suivants : 1. Phénomènes dans l'atmosphère (*signa ex celo*), tels que le tonnerre et l'éclair ; 2. le vol et le chant des oiseaux ; 3. les poules sacrées (*signa ex tripudiis*). L'augure était heureux ou funeste, suivant que les poules mangeaient avec plus ou moins d'avidité la pâte sacrée ; 4. la rencontre d'un quadrupède (*signa ex quadrupedibus*). Un renard, un cheval, un loup, un chat, un chien venant de droite ou de gauche traverser le chemin était un indice favorable ou défavorable ; 5. les signes sinistres (*signa ex diris*), tels que l'apparition d'une araignée.

L'augure se préparait à ses fonctions par un bain ; à la sortie du bain, on lui servait le cœur d'un vautour ou d'un autre volatile

auquel on attribuait la prescience ; ensuite, et par un ciel calme et serein, il se rendait avec solennité dans la campagne et déterminait, à l'aide de son bâton augural, au ciel un espace carré (*templum*) qu'il partageait par une ligne droite en deux parties, une partie orientale et une partie occidentale. L'orient donnait des indices favorables, l'occident, au contraire, des signes funestes.

c. *Les livres sibyllins.* Les sibylles étaient des femmes qui passaient pour être inspirées par un dieu, au nom duquel elles rendaient des oracles. Le nombre de ces *prophétesses*, tant en Asie qu'en Europe, est inconnu. La plus célèbre était la sibylle de Cumès, en Italie, qui offrit à Tarquin-le-Superbe de lui vendre neuf livres de prédictions. Le roi ne voulant pas lui donner le prix qu'elle en demandait, elle en brûla trois et demanda la même somme des six autres. Tarquin ayant persisté dans son refus, elle en brûla encore trois, et exigea toujours le même prix des trois restants. Le monarque, surpris de cette opiniâtreté, lui donna enfin pour ces trois livres la somme qu'elle avait demandée pour le recueil entier. La femme disparut. Ces livres, appelés *sibyllins*, étaient rédigés en hexamètres grecs et contenaient des prédictions vagues, applicables à tous les événements. On les consultait dans les grandes calamités, mais on ne le pouvait sans un décret du sénat. Ces livres, confiés à la garde d'un collège de prêtres, furent détruits en 183 av. J.-Ch., lors d'un incendie qui consuma le capitole. Le sénat, pour réparer cette perte, envoya dans toutes les villes de l'Italie et de la Grèce des députés chargés de recueillir les livres sibyllins qu'ils pourraient découvrir. Ces nouveaux livres devinrent également la proie des flammes sous Néron. Il ne faut pas confondre les livres sibyllins païens avec les livres sibyllins chrétiens.

§ 3. L'Italie avant la domination romaine.

Les habitants primitifs de l'Italie, appelés les aborigènes, étaient les Pélasges qui, sous différentes dénominations comme Tyrrhènes, Sicules, Enotriens, Dauniens, s'établirent sur le versant occidental de l'Apennin et fondèrent plusieurs colonies sur les côtes de l'Adriatique. Quelques siècles plus tard, des peuplades celtiques de la Gaule et de l'Illyrie franchirent les Alpes et se répandirent, en continuant leurs migrations jusqu'au quatrième siècle, dans la belle plaine du Pô et pénétrèrent dans l'intérieur des pays traversés par les Apennins. Les Osques ou Opiques et les tribus des Sabellés étaient de cette race. Du dixième au septième siècle, des Grecs étaient venus s'établir dans l'Italie méridionale et y avaient fondé tant de colonies que cette partie

de l'Italie avait reçu le nom de „Grande-Grèce.“ Pélasges, Celtes et Grecs formèrent par conséquent les éléments de la population primitive de l'Italie.

Les luttes sanglantes et acharnées qui éclatèrent entre ces peuplades finirent par provoquer l'établissement de plusieurs Etats indépendants, dont les principaux, à l'époque de la fondation de Rome, étaient les suivants :

Italie supérieure : les Liguriens à l'ouest, les Vénètes et les Istriens à l'est.

Italie centrale : les Ombrions, les Picentins, les Etrusques, les Latins et les Sabins.

Italie méridionale : Les Bruttians, les Messapiens et les colonies grecques. De toutes ces peuplades, les Latins, les Sabins et les Etrusques ont acquis une importance particulière dans les commencements de l'histoire romaine.

§ 4. Les Latins.

Le Latium, contrée très-fertile, s'étendait depuis le Tibre au nord-ouest jusqu'au Liris au sud-est. Dans le principe ce pays était occupé par les Sicules qui furent soumis par les Casques, descendus des hauteurs de l'Apennin. De la fusion de ces deux tribus se forma le peuple latin qui, à l'origine de Rome, était divisé en trente communes indépendantes. Ces villes formaient la confédération latine, dont les délégués se réunissaient tous les ans près de la fontaine Féréntine (*aquæ Ferenčina*), pour délibérer sur les affaires communes. A cette occasion on célébrait, en l'honneur de Jupiter, des fêtes consistant dans des jeux et des sacrifices (*feriæ latinae*). Les Latins étaient un peuple agricole ; aussi leurs divinités avaient-elles un rapport direct avec l'agriculture qui était très-respectée. Les dieux du pays étaient Janus, Saturne et Faune. Les Féciaux, chargés de maintenir les relations internationales, déclaraient la guerre et faisaient la paix en se servant de formules consacrées par l'usage et par la religion.

§ 5. Les Sabins.

Les Sabins formaient une fraction de la grande tribu des Sabelles qui, d'origine celtique, s'étaient établis sur les hauteurs de l'Apennin et vivaient tout patriarcalement dans des bourgades ouvertes ou faiblement fortifiées. Dans les temps de guerre, les chefs de famille se réunissaient et choisissaient un chef nommé Empratur (*imperator*). Dans les grandes calamités publiques, la nation tout entière, pour apaiser le courroux des dieux, faisait le

vœu de consacrer aux divinités du pays tout ce qui naîtrait au printemps suivant, hommes, animaux et fruits de la terre. C'est ce qu'on appelait un printemps sacré (*ver sacrum*). Les jeunes gens, parvenus à l'âge de vingt ans, étaient forcés de s'expatrier et de s'établir à l'étranger. Ces colonies, répandues par toute l'Italie, donnèrent naissance aux Vestins, aux Marses, aux Pélignes et plusieurs autres peuplades de la péninsule. Les Sabins se distinguaient par leur frugalité, par l'éducation sévère de leur jeunesse et des conceptions religieuses empreintes d'une austère gravité. Parmi les divinités dont le culte fut importé à Rome, nous ne citerons que Quirinus, Vesta et Ops et l'institution des frères arvales.

§ 6. Les Etrusques.

L'Etrurie avait été peuplée primitivement par les Pélasges qui furent subjugués par les Rasènes, venus d'une contrée inconnue du nord. Les vainqueurs reçurent le nom de Tyrrhènes, mais les Romains les nommèrent Etrusques. Ils formaient vis-à-vis du peuple soumis — clients ou serfs — une puissante aristocratie et leurs familles, appelées Lucumones, exerçaient le pouvoir suprême. Ils apprirent des Grecs l'écriture et les arts plastiques ; ils cultivaient la musique, l'architecture et la sculpture ; les vases étrusques se distinguent par leurs formes gracieuses et élégantes. Ils faisaient un commerce actif avec les Carthaginois et les colonies grecques dans le midi de l'Italie. Pise, Populanie et Caéré étaient les plus considérables entrepôts de leur commerce maritime.

L'Etrurie ne formait pas un seul Etat, mais elle comprenait douze grandes villes qui, avec leurs territoires et les villes de second ordre, étaient constituées en autant d'Etats indépendants. Les plus importantes de ces villes étaient Tarquinies, Clusium, Caéré, Pise et Véies. Ces douze villes qui, quant à leurs affaires intérieures, étaient entièrement indépendantes, formaient une confédération dont Volsinies était la métropole. Les délégués des Lucumones s'y réunissaient chaque année au temple de Voltumna, pour régler toutes les affaires d'un intérêt général. Une guerre était-elle résolue, l'assemblée choisissait un chef qui portait le titre de Lars et toutes les villes confédérées devaient fournir leurs contingents. Chaque ville avait un Lars qui était élu chaque année parmi les Lucumones. Ceux-ci, pour donner à leurs clients une haute idée de leur autorité, entouraient le Lars d'un grand prestige. Il se servait de la chaise curule (*sella curulis*), portait la toge prétexte (*toga prætexta*) et le sceptre, et il était accom-

pagné, lorsqu'il se montrait en public, de douze licteurs portant des faisceaux de verges avec une hache, symbole du pouvoir de vie et de mort.

Les principales divinités des Etrusques étaient : *Tinia*, dieu des éclairs, *Menerfa* (Minerve) déesse du printemps, *Voltumna* et *Mania*, déesse des enfers, mère des mânes, des Lares et des Lémures. Leurs prêtres passaient pour de grands devins. Le secret de l'aruspicine et des augures se transmettait dans les familles de l'aristocratie vouées au sacerdoce. Celle-ci savait se servir admirablement de ce moyen pour consolider son pouvoir.

§ 7. Origine du peuple romain.

A l'est du Tibre, à trois milles au-dessus de son embouchure, s'élève un groupe de collines qui furent peu à peu comprises dans l'enceinte de la ville de Rome. C'étaient le Capitolin, le Palatin, l'Aventin, le Coelius, l'Esquilin, le Viminal et le Quirinal.

A cause d'une révolution, la dynastie d'Albe-la-Longue, forcée de quitter la ville, alla s'établir sur le Palatin, où elle fonda la ville de Rome. A la suite d'un printemps sacré, les Sabins avaient déjà fondé la ville de Quirium sur le mont Capitolin. Ne pouvant tomber d'accord sur la délimitation de leurs territoires, les deux colonies commencèrent une lutte qui aboutit à une paix, en vertu de laquelle elles se cédèrent réciproquement les droits civils (*connubium et commercium*). L'union définitive des deux communes s'ensuivit bientôt. Romulus était roi des Romains, et Tatius, chef des Sabins ou Quirites. A la mort de Tatius, Romulus devint roi des Romains et des Sabins. Il céda alors à un Lucumon étrusque, Coelius Vibenna, qui lui avait rendu de grands services, le mont Coelius, où celui-ci vint s'établir avec ses nombreux clients. Plus tard cette commune fut également incorporée dans l'Etat et c'est ainsi que sur les confins de l'Etrurie, du Latium et du Samnium surgit la ville de Rome, formée par la fusion d'éléments latins, sabins et étrusques, éléments que l'on distingue aussi dans les institutions politiques, sociales et religieuses des Romains.

L'élément sabin resta prédominant et donna son empreinte à la nouvelle ville qui célébra en automne 753 la fête de sa consécration.

§ 8. Traditions sur la fondation de Rome.

D'après la tradition, Enée, s'étant sauvé du désastre de Troie, vint débarquer avec ses compagnons sur les côtes du Latium. Latinus, roi du pays, accueillit l'étranger et lui donna même pour épouse sa fille Lavinia. Mais le roi des Rutules, Turnus, à qui

Lavinia avait été fiancée antérieurement, prit les armes pour se venger de ce manque de parole. Latinus et Turnus périrent dans cette guerre, et Enée, chef des Troyens et des Latins, fonda en l'honneur de son épouse une nouvelle ville qu'il appela „Lavinium“. Quelques années plus tard, les Rutules attaquèrent de nouveau Enée qui disparut dans la première bataille. Il eut pour successeur son fils Ascagne ou Jule, de qui prétendait descendre la célèbre famille des Jules (gens, julia). Ascagne bâtit au pied du mont Albain la ville d'Albe-la-Longue. Douze rois de la famille d'Enée s'y succédèrent. Le dernier fut Numitor. Celui-ci fut chassé par Amulius qui, pour s'assurer le trône, tua le fils unique de Numitor et plaça sa fille Rhéa Sylvia parmi les vestales. Mais, ajoute la tradition, le dieu Mars lui ayant apparu, elle devint mère de deux enfants jumeaux, Romulus et Rémus, les fondateurs de Rome. Sylvia fut punie de mort, et ses deux fils furent exposés sur le Tibre. Ce fleuve était alors débordé; le berceau qui portait les enfants s'arrêta au pied d'un figuier, et une louve, attirée par leurs cris, vint les nourrir de son lait. Un berger du roi, Faustulus, ayant vu par hasard cet étrange prodige, prit les deux enfants et les donna à sa femme Acca Larentia qui les éleva comme ses propres fils.

Devenus grands, les fils du dieu Mars se distinguèrent par leur courage et leur intrépidité et s'illustrèrent dans des combats contre les brigands et les bêtes fauves. Le succès les rendit de jour en jour plus hardis, plus téméraires. Un jour ils eurent querelle avec les bergers de Numitor; Rémus fut pris et traîné devant leur maître. Les traits du prisonnier, son âge, cette double naissance, tout frappa Numitor. Romulus fut appelé et Faustulus découvrit à Numitor et aux deux frères le secret de leur naissance. Ils résolurent alors de se venger. Aidés de leurs compagnons, ils tuèrent Amulius et rétablirent leur aïeul Numitor sur le trône d'Albe-la-Longue.

Pour les récompenser, Numitor leur permit de fonder une ville dans les lieux mêmes où ils avaient été exposés. La ville n'était pas encore bâtie, que l'ambition brouilla déjà les deux frères; chacun voulait avoir l'honneur de donner son nom à la nouvelle cité. On finit par remettre la décision aux dieux. Romulus se plaça sur le mont Palatin et Rémus sur l'Aventin. Rémus vit six vautours, mais presque au même moment il en apparut douze à Romulus. De là une nouvelle querelle; leurs compagnons intervinrent et se prononcèrent en faveur de Romulus, qui eut ainsi le droit d'achever la nouvelle ville. Il attela à une charrue une génisse blanche et traça un sillon qui devait être la délimi-

tation de l'enceinte de Rome. Bientôt les remparts s'élevèrent. Un jour Rémus, par dérision, franchit d'un saut les faibles fortifications ; il fut tué par son frère qui s'écria : „Ainsi périsse quiconque franchira dorénavant ces murs !“ Telle est la tradition nationale des Romains sur la fondation de leur ville.

§ 9. Division de l'histoire romaine.

Première époque.

Rome sous les rois (754—510 av. J.-Ch.).

Deuxième époque.

République romaine (510 — 30 av. J.-Ch.).

1^{re} période. Depuis la fondation de la république jusqu'aux guerres contre les Samnites (510—342).

2^e période. Depuis les guerres contre les Samnites jusqu'au commencement des guerres puniques (342 —264).

3^e période. Depuis le commencement des guerres puniques jusqu'aux troubles civils sous les Gracques (264—134).

4^e période. Depuis les Gracques jusqu'à l'établissement de l'empire romain (134—30 av. J.-Ch.).

Troisième époque.

L'empire romain (30 av. J.-Ch. — 476 ap. J.-Ch.).

1^{re} période. Depuis l'établissement de l'empire jusqu'au commencement du despotisme militaire (30 av. J.-Ch.-180 ap. J.-Ch.).

2^e période. Le despotisme militaire jusqu'à l'avènement de Dioclétien (180—284 ap. J.-Ch.).

3^e période. Depuis Dioclétien jusqu'au partage de l'empire, à la mort de Théodose-le-Grand (284—395).

4^e période. L'empire romain jusqu'à sa chute (395—476).

Première époque.

Rome sous les rois (754 — 510 av. J.-Ch.).

§ 1. Romulus (756—716).

1. *Guerres et victoires de Romulus.* Pour peupler la nouvelle cité, Romulus en fit un asile inviolable pour tous les aventuriers du

Latium, les bandits, les esclaves fugitifs et même pour les meurtriers. Les peuples du voisinage n'avaient nullement le désir d'entrer en relations avec ce ramassis de gens sans foi ni loi. Aussi, lorsque Romulus leur envoya des ambassadeurs pour demander qu'il fût permis à ses sujets de s'unir à eux par des alliances réciproques, reçut il partout un refus formel. Romulus, voyant l'existence de son Etat menacée et dissimulant son ressentiment, eut recours à une ruse. Il fit les préparatifs d'une grande fête et y invita tous ses voisins. Sabins, Céniniens, Crustuminiens et Antemnates, attirés par la curiosité, accoururent en foule avec leurs femmes et leurs filles et furent reçus avec les témoignages de l'amitié la plus sincère. Mais au moment où les jeux commençaient et attiraient tous les regards, Romulus déploya un voile rouge et à l'instant même les jeunes Romains se précipitèrent sur les spectateurs et enlevèrent toutes les filles étrangères dont ils firent leurs épouses. Les parents s'éloignèrent en jurant de se venger de Rome. Ils prirent les armes ; mais ne sachant pas combiner leurs attaques et agissant chacun isolément, ils se firent battre les uns après les autres.

Le plus grand danger menaçait Rome du côté des Sabins, qui étaient les plus puissants et les plus guerriers. Conduits par leur roi Tatius, ils marchèrent sur Rome et s'emparèrent de la citadelle, située sur le mont Capitolin. Romulus s'avança à leur rencontre et un combat terrible s'engagea dans le vallon qui sépare le mont Capitolin du mont Palatin. La victoire était disputée avec acharnement, lorsque les Sabines, dont l'enlèvement avait provoqué cette guerre, se jetèrent au milieu de la mêlée, les cheveux épars, les vêtements déchirés, poussant des cris lamentables et suppliant d'un côté leurs pères, de l'autre leurs époux, de cesser un combat qui ne pouvait que les rendre veuves ou orphelines. Ce touchant spectacle fit cesser le combat et on s'empressa de conclure la paix. Il fut arrêté que les deux peuples ne formeraient plus qu'un seul et que Romulus et Tatius régneraient conjointement. Les Sabins se fixèrent sur le mont Capitolin et formèrent un Etat particulier. Romains et Sabins étaient séparés par le Forum, place où s'était livrée la bataille. Quelques années plus tard, Tatius mourut et les Sabins reconnurent la souveraineté de Romulus et ne formèrent plus avec les Romains qu'une seule commune (*populus romanus Quirites* ou *Quiritium*). Bientôt après les Etrusques, qui s'étaient établis sur le Coelius, se réunirent également à ces deux communes.

Romulus entreprit encore des guerres contre les habitants de Fidènes et de Véies et il en sortit avec autant de gloire que de

bonheur. Mais ces succès lui inspirèrent peu à peu un esprit de fierté et de domination, qui causa sa perte. Un jour, passant la revue de ses troupes, il fut surpris par un orage et disparut tout à coup. Il est probable qu'il mourut assassiné. Comme le peuple murmurait, un sénateur, nommé Proculus, raconta qu'il avait vu, au milieu de la foudre et des éclairs, Romulus monter au ciel sur le char de Mars. Le peuple romain l'adora depuis lors sous le nom de Quirinus.

2. *Division du peuple romain.* Il y avait à Rome trois classes de personnes : les *patriciens*, les *clients* et les *plébéiens*. La classe des patriciens comprenait tous les citoyens libres des trois tribus des *Ramnes* (Romains), des *Tities* (Sabins) et des *Luceres* (Etrusques). Chacune de ces trois tribus était subdivisée en dix curies et chaque curie, en dix décuries (*gentes*), dont chacune renfermait plusieurs familles issues de la même souche. Chaque décurie devait fournir un cavalier et dix fantassins, de sorte que toute la force armée comptait 300 hommes de cavalerie (*celerés*) et 3000 hommes d'infanterie.

Les droits des patriciens (*cives optimo jure*) étaient : 1° de voter dans les comices ou assemblées du peuple (*jus suffragii*) ; 2° de parvenir aux fonctions publiques (*jus honorum*) ; 3° de pouvoir contracter des mariages légitimes (*jus connubii*) ; 4° d'acquérir des propriétés (*jus commercii*) et 5° de participer à l'exploitation des domaines de l'Etat (*ager publicus*).

Les *Clients*, ne jouissant pas, en leur qualité d'étrangers, des droits de citoyens, étaient placés sous la protection des patriciens (*patroni*), qui devaient les soutenir de leur crédit et les défendre en justice. Les clients à leur tour étaient obligés de se dévouer aux intérêts de leurs patrons, de les défendre sur le champ de bataille et au besoin de les aider à doter leurs filles ou à payer des amendes. La religion sanctionnait les rapports entre le patron et le client ; celui-ci, appartenant à la famille de son patron, ne pouvait témoigner contre lui en justice.

La classe des *plébéiens* remonte à l'origine de Rome. C'étaient les habitants primitifs des pays soumis et leur nombre s'augmentait à mesure que s'étendaient les limites du territoire de Rome. Ils ne prenaient aucune part aux affaires publiques, il leur était même interdit d'épouser des patriciennes et aux patriciens de s'unir à des plébéiennes ; mais ils étaient astreints au service militaire, ils devaient payer des impôts et supporter en partie les charges de l'Etat. Les uns se livraient à l'agriculture, les autres au commerce, plusieurs d'entre eux possédaient de grandes richesses, mais la plupart vivaient dans la misère.

3. *Institutions politiques.* Le pouvoir suprême, qui résidait au sein de l'assemblée, était réparti entre le roi, le sénat et les comices des curies.

Le *roi*. La dignité de grand pontife, le commandement des armées, la convocation des comices et du sénat, le jugement des causes les plus importantes, tout cela rentrait dans les attributions du roi. Tous les neuf jours il rendait la justice, mais dans les affaires capitales on pouvait en appeler de ses jugements à l'assemblée des curies. Douze licteurs lui servaient de gardes, toutes les fois qu'il se montrait en public.

Le *sénat*. Il y eut d'abord cent sénateurs; après la fusion des Romains et des Sabins, ce nombre fut doublé, et enfin, après l'adjonction des Etrusques, il fut porté à trois cents membres. Cette assemblée formait le conseil du roi et était appelée à délibérer sur tous les intérêts importants de la cité.

Les *comices* ou l'assemblée des curies patriciennes (*comitia curiata*) formaient la plus haute autorité publique. Ils avaient le droit de faire les lois, de décider de la paix et de la guerre, de nommer le roi et les autres magistrats publics. Les magistrats extraordinaires étaient le commandant de la cavalerie (*tribunus celerum*), le gouverneur de Rome en l'absence du roi (*præfectus urbi*) et l'interroi (*interrex*), chargé des fonctions royales au jour de la mort du souverain jusqu'à la reprise du pouvoir par son successeur.

4. *Puissance de l'autorité paternelle.* La loi permettait aux hommes de répudier leurs femmes, et même de les faire mourir, non-seulement pour de grands crimes, mais pour des bagatelles; elle défendait aux femmes de se séparer de leurs maris sous quelque prétexte que ce fût. Le père avait droit de vie et de mort sur ses esclaves et sur ses enfants, et pouvait vendre ceux-ci jusqu'à trois fois et exposer ceux de ses enfants qui naissaient difformes, pourvu qu'il prît auparavant l'avis de cinq personnes du voisinage. Le père avait le droit de disposer à son gré de son héritage, et à sa mort, ni sa femme ni ses enfants ne pouvaient rien réclamer de ses biens, s'il les avait légués à un étranger.

§ 2. Numa Pompilius (715 — 672).

Après la mort de Romulus, les Sabins et les Romains ne pouvant s'entendre pour lui donner un successeur, les sénateurs gouvernèrent, pendant une année, à tour de rôle, comme interrois. Le peuple se lassa enfin d'obéir à tant de rois. On finit par tomber d'accord que les Romains feraient l'élection, mais que leur choix

devait tomber sur un Sabin. Numa Pompilius, fils de l'illustre Pomponius de Cures, fut élu à la suite de ce compromis.

Numa se distinguait par sa sagesse, sa piété et son amour pour la justice. Son règne forme un contraste frappant avec celui de Romulus. Inspiré par la nymphe Egérie, avec laquelle il avait, dit-on, de longs entretiens dans le bois sacré d'Aricie, il organisa les institutions religieuses et fonda les collèges des Pontifes, des Saliens, des Vestales, des Augures, des Féciaux et des Frères arvaux. Il érigea un autel à la *Bonne-Foi*, pour rendre les promesses sacrées, et il institua les fêtes du dieu Terme, pour rendre inviolables les limites des possessions. Son règne fut pour Rome et pour les villes voisines une époque de paix et de prospérité. Aussi la mort de cet excellent prince fut-elle universellement et profondément regrettée.

§ 3. Tullus Hostilius (672 — 640).

Numa, prince pacifique, eut pour successeur le belliqueux Tullus Hostilius, élu parmi les Ramnes. Tullus déclara la guerre aux Albains qu'il voulait soumettre à sa domination. Les armées étaient en présence et allaient en venir aux mains, lorsque, pour éviter l'effusion du sang, il fut convenu entre lui et Mettius Fufétius, chef des Albains, de remettre la décision de la querelle entre les mains de trois combattants de chaque côté. Ce furent, pour Rome, les trois frères Horaces, et pour Albe, les trois Curiaces.

Dès le premier choc, deux des Horaces tombent morts ; les trois Curiaces sont blessés, mais ils enveloppent le dernier des Horaces. A cette vue, les Albains poussent des cris de joie, tandis que les Romains, consternés, perdent toute espérance. Horace, usant d'un stratagème, feint de prendre la fuite. Les Curiaces le poursuivent, mais à des intervalles inégaux, selon que leurs blessures leur laissent plus ou moins de forces. Horace alors se retourne, court au premier, le tue ; puis au second qu'il renverse sans difficulté et il fait mordre la poussière au dernier. Chargé des dépouilles de ses trois ennemis, il reprend le chemin de la ville à la tête de l'armée romaine. D'après la convention, Albe était désormais tributaire de Rome.

Camille, la sœur d'Horace, fiancée à l'un des Curiaces, voyant sur les épaules de son frère une cotte d'armes dont elle avait fait présent à son futur époux, déchire ses vêtements, s'arrache les cheveux et charge d'imprécations le meurtrier des Curiaces. Furieux de ces reproches, le farouche vainqueur se retourne et lui passe son épée à travers ~~du~~ corps, en s'écriant : „Ainsi périsse

toute Romaine qui pleurera un ennemi de Rome !¹⁴ Horace fut condamné à mort et il ne put échapper au dernier supplice qu'en faisant appel du premier jugement au peuple, qui lui fit grâce ; mais il dut passer sous le joug. Cette cérémonie humiliante consistait à faire passer le coupable ou l'ennemi vaincu sous une pique attachée en travers au bout de deux autres piques plantées en terre.

Les Albains se soumirent à contre-cœur à la domination de Rome. Dans une guerre contre Fidènes et Véies, Mettius Fufétius trahit les Romains. Il fut écartelé par ordre de Tullus. La ville d'Albe fut détruite et ses habitants, transplantés à Rome, s'établirent sur le mont Coelius. Tullus, avec toute sa famille, périt frappé par la foudre.

§ 4. Ancus Marcius (640 — 616).

Ancus Marcius, Sabin et petit-fils de Numa, succéda au roi Hostilius ; aussi brave que religieux, il sut réprimer au dehors les incursions des ennemis et faire respecter à l'intérieur les lois et les mœurs. Il prit aux Latins quatre villes dont les habitants vinrent former à Rome le quartier du mont Aventin. A la suite de ces victoires, le territoire de Rome s'étendit jusqu'à la mer. Il fonda, à l'embouchure du Tibre, le port d'Ostie, construisit en bois, sur ce fleuve, le pont Sublicius et fortifia le Janicule, colline qui s'élève sur la rive droite du Tibre.

§ 5. Tarquin Priscus ou l'Ancien (616 — 578).

Tarquin Priscus, né à Tarquinies, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, vint s'établir à Rome, avec l'espérance d'y parvenir aux honneurs. Un mérite réel, soutenu par de grandes richesses et une politique adroite, lui procura les bonnes grâces d'Ancus qui, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils. Il réussit à supplanter ses pupilles et à se faire élire roi par le sénat et le peuple.

Tarquin fut, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, à la hauteur des rois ses prédécesseurs. Après avoir remporté des avantages signalés sur les Latins, les Sabins et les Etrusques, il entreprit de grands travaux d'utilité publique. Il fit creuser des aqueducs pour amener de l'eau potable à Rome, et construire de vastes égouts, pour débarrasser les lieux bas des immondices et des eaux stagnantes. Il commença la construction d'un mur d'enceinte qui fut achevé par Servius. Il aplanit le sommet du mont Capitolin, sur lequel fut élevé dans la suite un temple en l'honneur de Jupiter, entoura le Forum de portiques

et construisit, à l'exemple des Grecs, un superbe cirque pour les jeux publics.

Tarquin introduisit aussi des modifications importantes dans la constitution politique de Rome. Beaucoup de familles patriciennes s'étaient éteintes et, par la transplantation des habitants des villes conquises à Rome, la population plébéienne s'était accrue de manière à inspirer de l'inquiétude au gouvernement. Il fit un choix parmi les plébéiens les plus considérables et doubla les décuries ou gentes. Les nouveaux citoyens s'appelaient les Seconds des Ramnes, des Tities et des Luceres (*Ramnes, Tities, Luceres secundi* ou *gentes minores*).

D'après la tradition, Tarquin mourut de mort violente. Les deux fils d'Ancus, qui ne pouvaient se concilier avec l'idée de se voir privés de la couronne de leur père, soudoyèrent deux pâtres qui feignirent de se prendre de querelle devant le palais royal et Tarquin, appelé à vider le différend, fut assassiné par l'un d'eux.

§ 6. Servius Tullius (578 — 534).

L'origine de Servius Tullius est incertaine. Sa mère était, d'après la tradition, la femme du roi de Corniculum et était tombée, lors de la prise de cette ville, au pouvoir des Romains. Elle entra comme esclave dans le palais du roi. La naissance de Servius fut accompagnée par des prodiges qui attestaient clairement la faveur divine. La reine Tanaquil fit élever l'enfant avec ses fils, le prit en vive affection et lui assura la couronne après la mort de Tarquin.

Les expéditions guerrières forment la partie la moins importante de son règne. Il vainquit les Etrusques et les contraignit de reconnaître la suprématie des Romains, en même temps il engagea les cités latines à construire sur le mont Aventin un temple servant de lieu de réunion pour la fête fédérale. Il prépara ainsi la voie à l'hégémonie de Rome.

Servius fut plus grand comme législateur. Ses réformes avaient pour but de rapprocher les plébéiens des patriciens et d'assurer ainsi la prospérité de l'Etat. Il prit donc les mesures suivantes :

1. Il défendit par des lois très-sévères toute espèce d'usure, et supprima les lois d'après lesquelles les plébéiens insolubles pouvaient être privés de leur liberté personnelle.

2. Il distribua des domaines de l'Etat aux pauvres plébéiens de manière que chaque père de famille sans fortune reçut une parcelle de sept arpents (*jugera*).

3. Il partagea le territoire romain en 30 districts (*tribus*),

4 tribus urbaines et 26 tribus rustiques. Les plébéiens résidant dans un district formaient une tribu, que le chef (*tribunus*) pouvait convoquer en assemblée publique (*comitia tributa*) pour délibérer sur les intérêts locaux. Les plébéiens, divisés en trente tribus, étaient ainsi juxtaposés aux trente curies des patriciens.

4. Tous les propriétaires fonciers, plébéiens aussi bien que patriciens, furent divisés en cinq classes d'après les indications de leur fortune (*census*).

La 1 ^{re} classe	avait une fortune de	100,000 as.
La 2 ^e	" "	75,000 "
La 3 ^e	" "	50,000 "
La 4 ^e	" "	25,000 "
La 5 ^e	" "	12,500 "

Par cette division, Servius atteignit un triple but :

a. Tous les plébéiens, sans exception, reçurent des droits politiques. Chaque classe était subdivisée en un nombre déterminé de *centuries* ; la première classe en avait 80, la deuxième, la troisième et la quatrième, chacune 20 et la cinquième 30. La première classe comprenait encore 18 *centuries* de chevaliers, la deuxième, deux *centuries* d'ouvriers et la quatrième, deux *centuries* de musiciens (*cornicines* et *tubicines*). Tous ceux qui, à cause de leur fortune insignifiante, n'appartenaient pas à ces classes, formaient une *centurie* à part.

Chaque *centurie* avait, dans les assemblées publiques, un vote ou un suffrage. Tout en donnant le droit de suffrage aux plébéiens, Servius eut soin de réconcilier les patriciens avec la nouvelle organisation, en donnant à la première classe, qui comprenait naturellement les riches patriciens, plus de *centuries* qu'à toutes les autres classes ensemble, de sorte que les patriciens, dès qu'ils étaient unis, avaient toujours la prépondérance politique.

Les *comices centuriates* reçurent les droits que les *curies* avaient possédés auparavant, c'est-à-dire, de décider de la paix et de la guerre, d'élire les magistrats, d'adopter ou de rejeter les lois. Cependant leurs décisions n'avaient force de loi que quand elles avaient reçu l'approbation des *comices curiates*.

b. Les classes étaient la base du service militaire. Sous ce rapport, chaque classe était divisée en deux fractions, dont chacune avait la moitié des suffrages ; la première comprenait ceux qui avaient plus de 45 ans (*seniores*), la seconde, ceux qui en avaient moins (*juniores*) et qui étaient astreints à prendre part à toutes les expéditions. Chaque citoyen, sans toucher de solde, devait pourvoir à son équipement. C'est pourquoi les soldats pesamment armés étaient-ils fournis par les trois premières classes.

Les militaires de la première classe avaient une armure complète; ils portaient le casque, la cuirasse, les cuissards, le bouclier (*clypeus*), la lance et l'épée; ceux de la deuxième classe n'avaient pas de cuirasse et ceux de la troisième manquaient aussi de cuissards. Ceux de la quatrième classe étaient légèrement armés et les hommes de la cinquième faisaient le service de frondeurs et de voltigeurs. Les chevaliers aussi devaient pourvoir à leur armure, mais l'Etat leur payait pour l'acquisition d'un cheval 10,000 et pour son entretien 2,000 as.

c. Les impôts étaient aussi déterminés d'après les classes; ils étaient proportionnels; les riches avaient par conséquent à supporter les plus grandes charges. Servius prévoyant que, eu égard à la mobilité des fortunes, plusieurs citoyens se trouveraient bientôt déplacés dans leurs classes, ordonna que le cens se renouvellerait tous les cinq ans avec des cérémonies expiatoires qui lui firent donner le nom de *lustre*. Les registres censuels étaient divisés en deux colonnes; dans la première (*caput*) étaient inscrits le nom, l'âge et la tribu des citoyens; la seconde (*res temporales*) indiquait les propriétés immobilières, l'argent, les esclaves, le bétail, et en général tous les revenus.

Servius avait cherché à concilier les intérêts des plébéiens et des patriciens, mais ses bonnes intentions furent méconnues. Plusieurs patriciens, ne pouvant oublier la restriction faite à leurs privilèges, manifestaient hautement leur mécontentement; ils haïssaient le législateur et résolurent de le perdre. Ce fut avec ce parti que le gendre dépravé de Servius se mit en relation.

Servius avait marié ses deux filles aux deux fils de Tarquin, Lucius et Aruns. L'ambitieuse Tullie était la femme d'Aruns, le plus doux des deux frères, et sa sœur, connue par sa douceur, avait épousé Lucius, qui mérita, par son orgueil et sa cruauté, le surnom de *Superbe*. Lucius égorgea sa femme, Tullie empoisonna son mari et épousa l'assassin de sa sœur. Lucius Tarquin devint le chef des mécontents et se fit proclamer roi au sein même du sénat. Le vieux Servius accourut, mais Lucius le saisit, le précipita du haut de la curie et donna ordre à ses gens de l'achever. Tullie, arrivant en toute hâte pour saluer roi son époux, fit passer les roues de son char par-dessus le cadavre de son père. A partir de ce jour, cette rue reçut le nom de Voie scélérate (*vicus sceleratus*).

§ 7. Tarquin-le-Superbe (534 — 510).

Tarquin était monté sur le trône par le meurtre, il chercha à s'y maintenir par la violence. Il s'entoura d'une garde de merce-

naires, abolit les institutions de Servius, ne convoqua plus ni le Sénat ni le peuple, fit assassiner ses adversaires et exila tous ceux qui lui étaient suspects. Tout son règne ne fut qu'une suite de forfaits et de cruautés, qui le rendirent l'objet de l'exécration publique. Aussi le peuple lui donna-t-il le surnom de despote (*superbus*).

Malgré ses actes de violence, il ne négligeait rien pour agrandir et consolider son empire. Il réussit, par la ruse et la trahison, à faire de Rome la capitale de la confédération latine, dans laquelle il fit entrer aussi les Herniques. Il remporta plusieurs victoires sur les Volsques et les Sabins, prit la ville de Suessa Pometia ainsi que Gabies où résidaient beaucoup d'exilés romains. Il établit des colonies pour maintenir dans la soumission les pays qu'il venait de conquérir.

Comme son père, Tarquin aimait la magnificence. Il appela d'habiles ouvriers étrusques et le butin qu'il avait fait dans ses guerres servit à embellir le cirque. Il acheva la construction des égouts et du Capitole, mais il opprimait les plébéiens et provoqua l'explosion de leur mécontentement, en les astreignant arbitrairement à des corvées écrasantes.

L'exaspération contre Tarquin était donc générale ; elle éclata à l'occasion de l'événement suivant. L'armée romaine était occupée au siège d'Ardée ; les jeunes princes cherchaient à tromper par des fêtes et des divertissements les ennuis du siège. Un jour, la conversation tomba sur le mérite de leurs femmes et chacun fit de la sienne les plus grands éloges. Un d'eux, Tarquin Collatin, neveu du roi, proposa, pour en juger en parfaite connaissance de cause, d'aller les surprendre dans leurs demeures. Ils partirent sur-le-champ et ils ne tardèrent pas à arriver à Rome, où les jeunes Tarquins trouvèrent leurs femmes en grande compagnie, au milieu des plaisirs et de la bonne chère. De là, ils se rendirent directement à Collatie, où ils trouvèrent Lucrèce, épouse de Tarquin Collatin, occupée à filer au milieu de ses femmes et à veiller aux soins domestiques. Elle fut proclamée la plus sage.

La vertu de Lucrèce, qui devait commander le respect, fut précisément ce qui fit naître dans le cœur de Sextus Tarquin, prince excessivement corrompu, une passion criminelle. Peu de jours après, il revint à Collatie, seul et armé. Lucrèce se tua pour ne point survivre à un déshonneur involontaire. Le corps sanglant de Lucrèce fut transporté à Rome ; Brutus convoqua le peuple qui proclama la déchéance du roi, abolit la royauté et prononça l'exil de Tarquin et de tous les siens. Brutus courut au camp d'Ardée, souleva facilement l'armée et Tarquin se vit réduit

à fuir chez les Etrusques. Le jour de la fuite du roi (*regifugium*) fut, dans la suite, célébré tous les ans, le 24 février. L'armée conclut un armistice avec les Rutules et retourna à Rome, où la république fut proclamée.

Deuxième époque.

République romaine (510 — 30 av. J.-Ch.).

Première période.

DEPUIS LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE JUS- QU'AUX GUERRES CONTRE LES SAMNITES.

(510 — 342)

§ 1. Création du consulat.

L'expulsion des rois tourna complètement au profit des patriciens qui eurent le gouvernement dans leurs mains et qui, par la prohibition des mariages avec les plébéiens, formèrent un Etat privilégié. La domination de la noblesse fut donc le résultat immédiat de cette révolution. Mais pour se mettre à l'abri des entreprises de la dynastie expulsée, les patriciens avaient besoin de l'appui des plébéiens. Ils rétablirent donc la constitution de Servius et distribuèrent au peuple les terres qui formaient le patrimoine du roi exilé.

On institua un nouveau gouvernement. Les fonctions religieuses furent confiées à un roi des sacrifices (*rex sacrorum* ou *sacrificulus*), tandis que les attributions royales proprement dites, le pouvoir judiciaire, la dignité du commandement suprême et le pouvoir exécutif passèrent à deux magistrats annuellement élus dans les comices par centuries et appelés préteurs, plus tard consuls. Ils portaient la plupart des insignes royaux, la toge prétexte, et s'asseyaient sur la chaise curule ; mais ils étaient responsables de la gestion des affaires et exerçaient le pouvoir exécutif à tour de rôle, de mois en mois. Douze licteurs marchaient devant celui qui avait l'*imperium*. Les premiers consuls furent Junius Brutus et Tarquin Collatin.

Le sénat, réduit par les exécutions de Tarquin-le-Superbe à 150 sénateurs, fut porté à 300 par l'adjonction de nouveaux membres pris parmi les centuries plébéiennes des chevaliers (*patres conscripti*). Il devint le centre et le principe de toute l'administration. Outre la haute direction des affaires religieuses

et la gestion des finances, le sénat était chargé des affaires extérieures, proposait les déclarations de guerre et donnait son approbation aux conclusions de paix. Les comices par centuries, dans leurs rapports avec le sénat, les curies et les auspices, ne subirent pas de modifications.

§ 2. Tentatives de Tarquin.

Le belliqueux Tarquin n'était pas homme à renoncer à son trône sans lutter. Il fit jouer tous les ressorts pour trouver des ressources et des alliés. Mais ses tentatives, quelque bien combinées qu'elles eussent été, ne réussirent pas.

1. Il envoya des ambassadeurs à Rome, pour demander au sénat la restitution de ses domaines et des biens de ceux qui avaient pris avec lui le chemin de l'exil. Tandis que le sénat délibérait, ces députés tramèrent une conspiration à laquelle prirent part plusieurs citoyens distingués qui désapprouvaient le nouvel ordre de choses. La royauté devait être rétablie. Parmi les conjurés se trouvaient les fils de Brutus et deux neveux de Collatin. Un esclave découvrit le complot. Tous les conjurés furent saisis et exécutés publiquement. Brutus lui-même prononça la sentence de mort contre ses deux fils et il eut l'horrible courage d'assister à leur supplice. Collatin, qui cherchait à sauver ses deux neveux, dut abdiquer et se retirer à Lavinium. Publius Valerius le remplaça comme consul nouvellement élu (*consul suffectus*).

2. Tarquin, désespérant de rentrer dans Rome par la ruse et la conspiration, s'adressa aux villes de Véies et de Tarquinies, qui embrassèrent résolument son parti. La rencontre des deux armées eut lieu dans la forêt d'Arsia, sur les confins du Latium et de l'Etrurie. Brutus et Aruns, fils de Tarquin, se précipitèrent l'un sur l'autre avec une fureur telle qu'ils se percèrent tous deux de leurs lances. Les Etrusques s'enfuirent ; le corps de Brutus fut transporté à Rome, où le peuple célébra pompeusement les funérailles de son libérateur ; les matrones romaines, pour honorer sa mémoire, portèrent le deuil pendant toute une année.

Valerius ne convoqua pas le peuple pour élire un nouveau consul et il se fit bâtir une maison sur un terrain qui dominait la place publique. Il fut dès lors soupçonné d'aspirer à la tyrannie. Pour se justifier et pour regagner la confiance des Romains, il fit démolir sa maison et adopter par l'assemblée deux lois qui lui valurent le surnom de *Publicola*, c'est-à-dire, ami du peuple. L'une de ces lois (*lex de perduellione*) portait la peine de mort contre quiconque aspirerait à la royauté ; l'autre (*lex de provocatione*)

autorisait tout citoyen, patricien ou plébéien, condamné par les consuls à la peine capitale, à appeler de ce jugement aux comices par centuries.

3. Porsenna, lars ou roi de Clusium, épousa la querelle de Tarquin. Il parut tout à coup devant Rome, occupa le Janicule et se disposait à passer le pont Sublicius pour s'emparer de Rome. L'intrépide Horatius Coclès se plaça alors à l'entrée du pont et soutint seul tous les efforts de l'ennemi, jusqu'à ce que le pont fût rompu ; il se jeta alors tout armé dans le Tibre et le passa à la nage sous une grêle de traits.

Porsenna mit le siège devant la ville, lui coupa les vivres et la famine allait forcer les Romains à se rendre, lorsqu'un jeune Romain, Caius Mucius, résolut, pour mettre fin à la guerre, d'aller poignarder Porsenna dans son camp. Revêtu d'un costume étrusque, il pénétra dans la tente royale et frappa par méprise le secrétaire du roi, assis auprès de ce dernier. Il fut arrêté sur-le-champ, interrogé et menacé de la torture ; mais au lieu de répondre, il étendit sa main droite sur un brasier ardent et la laissa brûler sans pâlir. Le roi, étonné d'un tel héroïsme, fit remettre en liberté le jeune homme qui, avant de partir, déclara à Porsenna qu'il y avait à Rome trois cents jeunes Romains aussi déterminés que lui qui avaient juré de le tuer. Caius Mucius reçut, à cause de la perte de la main droite, le surnom de *Scævola* (le Gaucher).

Effrayé par les révélations et les menaces du jeune Romain, Porsenna renonça à continuer une telle guerre et se hâta de conclure la paix. Il abandonna la cause de Tarquin, sous la condition que les Romains lui céderaient dix tribus rustiques, livreraient leurs armes et donneraient vingt otages, dix jeunes garçons et dix jeunes filles. Parmi celles-ci se trouva Clélie qui, s'indignant d'être entre les mains de l'ennemi de sa race, s'échappa avec ses compagnes, traversa avec elles le Tibre à la nage et les ramena saines et sauvées à Rome. Le peuple reconnaissant combla d'honneurs et de récompenses Horatius Coclès, Mucius Scævola et Clélie et leur érigea des statues équestres.

Porsenna subit bientôt après une défaite sanglante devant la ville latine d'Aricie et perdit ainsi le fruit de ses premières campagnes. La population de Rome reçut par contre un accroissement considérable par l'arrivée d'Attius Clausus qui vint s'y établir avec 5000 clients. Il fut admis parmi les patriciens sous le nom d'Appius Claudius et devint la souche de la célèbre *gens Claudia*.

4. Tarquin ne perdait pas courage. Les villes latines manifestaient une grande exaspération contre les Romains, et il était

facile de les unir pour entreprendre une attaque contre Rome. Ce fut une lutte à outrance. Rome se trouvait dans un grand danger, et ce danger devint encore plus menaçant, lorsque les plébéiens, pressurés et opprimés par les patriciens, refusèrent le service militaire. Dans ces circonstances critiques, le sénat créa une nouvelle magistrature, la *dictature*.

Le dictateur avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens et jugeait sans appel ; il était désigné par l'un des consuls parmi les consulaires, ordinairement pour six mois. Il marchait précédé de vingt-quatre licteurs ; il choisissait lui-même son lieutenant, le maître de la cavalerie (*magister equitum*), qui partageait avec lui le commandement militaire.

Le premier dictateur fut Titus Lartius, qui sut contenir le peuple et qui repoussa les Latins. Cette guerre cependant ne fut terminée que par la bataille du lac Régille (496). Les Romains, sous la conduite du dictateur Aulus Posthumius, remportèrent la victoire et firent la paix avec les Latins. Le vieux Tarquin, qui s'était battu en désespéré et qui avait eu son bouclier brisé dans la mêlée, se retira à Cumes, à la cour d'Aristodème, où il mourut trois ans après, à l'âge de 90 ans.

§ 3. Retraite de la plèbe sur le mont sacré (494).

La lutte contre Tarquin était heureusement terminée. La république était sauvée, et la constitution de Servius reentra en vigueur. Cependant le contraste entre les patriciens et les plébéiens était si frappant, que le maintien de l'ordre devait devenir dans la suite une impossibilité. Les plébéiens étaient astreints au service militaire, à porter toutes les charges de l'État, et pourtant ils étaient exclus des dignités sacerdotales et de toutes les magistratures publiques, ainsi que de l'usufruit des domaines de l'État. Si l'on y ajoute la prépondérance des patriciens dans les comices centuriates et l'odieuse prohibition des mariages entre les deux États, on comprend qu'une collision devait éclater tôt ou tard. La cause principale du mécontentement des plébéiens était surtout la dureté et la sévérité des lois sur les dettes. Les patriciens souffraient peu des guerres continuelles, leurs terres étant cultivées par leurs clients et leurs esclaves ; mais les plébéiens, en revenant victorieux, trouvaient leurs champs en friche et leurs chaumières incendiées. Ils devaient faire des emprunts et l'usure patricienne, avec ses douze pour cent d'intérêt, achevait leur ruine. Une fois débiteur, le pauvre plébéien était perdu. Dès que le champ engagé ne couvrait pas la dette, le débiteur (*neerus*) perdait sa liberté personnelle (*addictus*) ; chargé de chaînes et

lié avec des courroies, le malheureux était jeté dans un cachot obscur et vendu après une réclusion de soixante jours. S'il y avait plusieurs créanciers, ils se partageaient le corps du débiteur ou l'argent de la vente.

Un vieillard s'échappa un jour de prison, vint se jeter au milieu du Forum et réclama énergiquement la protection des Quirites. Pâle, maigre et hideux, il découvrit sa poitrine et montra de glorieuses cicatrices à côté des traces sanglantes du fouet, il raconta ses malheurs causés par des accidents et l'avarice des praticiens. Le peuple entra en fureur, se précipita sur la place publique et menaça les nobles ; le sénat se réunit, mais l'un des consuls, Appius Claudius, opina à ne rien accorder et à punir les coupables. C'est ainsi que le désespoir poussa les plébéiens à la résistance.

Dans ces circonstances, les Volsques s'avançaient contre Rome avec une nombreuse armée. Les plébéiens qui ne dissimulaient point leur joie, refusèrent carrément le service militaire. Il y eut un véritable tumulte que le consul Servilius parvint à apaiser en publiant deux édits, par lesquels il décrétait la suspension des lois sur les dettes et accordait la liberté aux débiteurs insolvables. Il y ajouta la promesse qu'après la guerre tous les griefs du peuple seraient examinés avec impartialité. Les plébéiens se déclarèrent satisfaits ; ils se firent enrôler, Servilius défit les Volsques et partagea le butin entre les soldats.

Cependant l'autre consul, le cruel Appius Claudius, engagea le sénat à ne pas céder aux menaces. De là une grande exaspération du peuple qui refusa de nouveau de s'enrôler lors d'une nouvelle guerre contre les Sabins. Le sénat se vit contraint de nommer dictateur Marcus Valerius qui, par de nouvelles promesses, parvint à entraîner le peuple aux armes ; mais, après la victoire, il ne put obtenir du sénat l'accomplissement de ses promesses. Il abdiqua donc la dictature aux applaudissements du peuple qui lui vota des remerciements. L'armée, comptant 8000 hommes, se retira au-delà de l'Anio, sur le mont sacré, avec l'intention d'y fonder une nouvelle ville.

Les patriciens, effrayés, députèrent aux soldats trois personnages considérables, et parmi ceux-ci, Ménénus Agrippa. Cet homme de bien fit comprendre au peuple la nécessité de la concorde, en racontant l'apologue des „Membres et de l'Estomac.“ Les membres, révoltés contre l'estomac qu'ils accusaient de profiter de leur travail et de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triste expérience ; lui ayant refusé leurs services, ils tombèrent dans une langueur mortelle. Sous cette image, Agrippa

dépeignait les résultats de la dissension survenue entre le peuple et le sénat. Le peuple comprit, mais il exigea des garanties pour l'avenir. Une convention fut donc conclue; elle portait la mise en liberté des débiteurs insolubles, l'abaissement du taux de l'intérêt à huit et demi pour cent et l'institution de deux magistrats, appelés *tribuns du peuple*, qui devaient protéger les plébéiens contre tous les empiétements de l'aristocratie.

Les tribuns du peuple, élus annuellement au nombre de deux et peu à peu au nombre de dix, étaient inviolables (*sacro-sancti*); il leur était interdit de sortir de la ville pendant l'année de leur charge, et les portes de leur maison devaient rester ouvertes nuit et jour, afin qu'on pût à toute heure invoquer leur protection. Assis à la porte du sénat, ils n'avaient qu'à dire le mot *veto* (je m'oppose), pour suspendre les décisions de ce corps politique et, en général, celles de tous les magistrats publics. Comme chefs de la commune plébéienne, ils avaient le droit de réunir les plébéiens en assemblée publique (*comitia tributa*), dont les décisions (*plebiscitu*) acquirent bientôt une haute importance politique. On mit aux ordres des tribuns deux officiers, nommés édiles plébéiens (*œdiles plebis*), qui étaient chargés de faire la police des marchés, de régler le prix des denrées et de juger, sur les lieux, les contestations entre les plébéiens. Les édiles avaient en outre la direction des fêtes religieuses de la plèbe et la surveillance du temple de Cérès, dans lequel ils déposaient les sénatus-consultes et les décrets des comices centuriates.

§ 4. Depuis la création du tribunal jusqu'à la législation des Douze-Tables.

1. *Coriolan*. Bientôt après l'institution du tribunal éclata de nouveau la guerre avec les Volsques. A la prise de Corioles, un jeune patricien, Caius Marcius, franchit le premier les murs et reçut le surnom de Coriolan. Il prit hautement en mains les intérêts de son ordre; c'est pourquoi le peuple lui refusa le consulat. Furieux de cet échec, il profita d'une disette à Rome pour laisser libre carrière à sa colère. Le sénat avait fait en Sicile de considérables achats de blé, dans l'intention de le relaisser aux pauvres à un prix réduit. Coriolan s'opposa de toutes ses forces à cette mesure. „Si les plébéiens, s'écria-t-il, veulent notre blé, qu'ils renoncent aussi à l'institution des tribuns.“ Il faillit être massacré à la sortie du sénat; les tribuns du peuple, intervenant à leur tour, le citèrent devant les comices par tribus. Coriolan, sûr d'avance d'être condamné et ne respirant que vengeance, sortit de nuit de Rome, alla s'asseoir au foyer du chef des Volsques et lui offrit le secours de son épée.

A la tête des légions volsques, il s'avança rapidement, emporta toutes les places autour de Rome, et vint camper jusqu'à cinq milles de la ville, ravageant les terres des plébéiens, mais épargnant à dessein celles des patriciens. La discorde éclata alors à Rome ; les premiers désiraient la paix pour sauver leurs récoltes, tandis que les patriciens, par haine contre les plébéiens, insistaient sur la continuation de la guerre. Cependant l'épouvante et la consternation finirent par abattre tous les courages.

Les deux partis tombèrent d'accord pour envoyer une ambassade à Coriolan et lui demander la paix. Il posa pour condition la restitution de toutes les villes que les Romains avaient enlevées aux Volsques. Une seconde ambassade, composée de dix sénateurs, ne fut pas même reçue par Coriolan. Alors on lui envoya une députation formée du collège des augures et des prêtres des dieux suprêmes ; le fier exilé fut inflexible et implacable.

Dans cette grave situation, Véturie, mère de Coriolan, tenta une dernière démarche pour sauver la patrie. Accompagnée de Volumnie, femme du général, qui emmenait avec elle ses deux enfants, et suivie d'un grand nombre de matrones romaines, Véturie s'avança vers le camp des Volsques. A l'aspect de sa mère, de son épouse et de ses enfants, Coriolan fondit en larmes : „O ma mère, s'écria-t-il en l'embrassant, Rome est sauvée, mais votre fils est perdu.“ En effet, les Volsques le condamnèrent à mort ; d'après une autre tradition, il aurait vécu jusqu'à un âge avancé, en répétant toujours : „L'exil est bien dur pour un vieillard.“

2. *La loi agraire de Spurius Cassius* (486). — L'appauvrissement du peuple était la cause principale des désordres dont Rome était le théâtre. Pour remédier à cet état de choses, le consul Spurius Cassius proposa une loi agraire (486), d'après laquelle les plébéiens seraient admis à la jouissance des domaines publics. Les patriciens qui jouissaient abusivement des revenus de ces terres, se voyant menacés dans leurs intérêts, eurent recours à une tactique déloyale. Ils rendirent Cassius suspect en l'accusant d'aspirer à la royauté. Au sortir de sa charge, il fut mis en jugement et condamné à mort par les comices par curies. Mais la question des domaines de l'Etat n'était qu'ajournée. Les tribuns du peuple comprenaient qu'ils possédaient dans la loi agraire un puissant moyen d'agitation.

3. *Les Véliens et les Fabius* (482 – 474). La lutte contre Véies, qui était en elle-même de peu d'importance, ne fut pas toujours heureuse pour Rome. Pour effacer cette honte, les Fabius, au nombre de trois cent six, tous patriciens, se chargèrent avec leurs

4000 clients de contenir les Véiens. Ils se portèrent en face de l'ennemi, sur les bords du fleuve Crémère, et soutinrent quelque temps tout le poids de la guerre. Surpris à la fin dans une embuscade, ils périrent tous, victimes de leur dévouement, sans que le consul Ménénus qui se trouvait dans le voisinage avec une armée, fit rien pour les sauver. Un seul Fabius, resté à Rome à cause de son bas âge, devint le fondateur d'une nouvelle famille, devenue illustre par la suite. Les Véiens enlevèrent le Janicule ; mais finalement repoussés, ils consentirent à une trêve de quarante ans.

4. *Les lois du tribun Pubilius Volero* (472). Le sénat ordonna des enrôlements, mais le centurion Volero, que les consuls voulaient dégrader, repoussa le licteur et la foule lui brisa les faisceaux. Elu tribun du peuple, il chercha à soustraire à l'influence des patriciens la nomination des magistrats plébéiens et proposa que les comices par tribus éliraient désormais les tribuns et les édiles. Il alla même plus loin en proposant encore une seconde loi autorisant les comices par tribus à délibérer non-seulement sur toutes les affaires concernant les plébéiens, mais à décider de toutes les affaires publiques. Ces lois, adoptées après une résistance opiniâtre de la part des patriciens, portèrent un nouveau coup à la puissance de ces derniers.

5. *L. Quinctius Cincinnatus*. En 458, les Eques dévastèrent le territoire romain et bloquèrent, dans les gorges du mont Algidé, une armée commandée par le consul Minucius. Cet événement jeta la terreur et la consternation dans Rome ; on nomma dictateur L. Quinctius Cincinnatus. Les députés du sénat le trouvèrent à la charrue, cultivant de ses mains un petit champ dont le revenu suffisait à sa subsistance. Cincinnatus rentra aussitôt dans sa cabane pour changer sa tunique de laboureur contre la toge de citoyen. Les députés le saluèrent dictateur. Le même jour, il marcha contre les Eques, réussit, par d'habiles manœuvres, à les cerner eux-mêmes et les fit passer sous le joug. Rentré à Rome en triomphe, il abdiqua, au bout de seize jours, pour retourner à son champ et à sa charrue.

§ 5. Lutte entre les plébéiens et les patriciens.

1. *Les lois du tribun Terentillus Arsa* (462). Les droits sanctionnés par les lois de Pubilius Volero ne suffisaient pas aux plébéiens. Les us et coutumes des Romains n'étaient point écrits, et les plébéiens se plaignaient de l'arbitraire des magistrats patriciens qui rendaient la justice. Un tribun du peuple, nommé Terentillus Arsa, proposa, en 462, une loi en vertu de laquelle

une commission de cinq membres serait chargée de rédiger et de publier un code de lois pour les plébéiens. Les patriciens s'opposèrent de toutes leurs forces à l'adoption de cette loi et dispersèrent même à plusieurs reprises les comices par tribus, pour les empêcher de délibérer sur cette proposition et de prendre un plébiscite. Mais les plébéiens ne cédèrent point. Ce fut en vain que le sénat, pour donner plus d'autorité à ce corps, porta le nombre des tribuns à dix ; ce fut en vain que les domaines publics de l'Aventin furent distribués aux plébéiens et que tous les plébiscites devaient faire l'objet des délibérations du sénat en présence des tribuns ; toutes ces concessions n'amenèrent point les plébéiens à renoncer à la loi proposée par Terentillus Arsa. Ils ne consentirent qu'à une seule modification, qui consistait à rendre la nouvelle législation applicable aux deux Etats, aux patriciens et aux plébéiens (454). Trois sénateurs furent envoyés à Athènes et dans la Grande-Grèce pour y recueillir et étudier les lois et les institutions de Solon et de Pythagore. La députation ne revint qu'au bout de deux ans.

2. *Les lois des Douze-Tables* (451 — 450). Un collège de dix hommes fut chargé de la confection des nouvelles lois. Les décemvirs furent élus pour un an et revêtus d'un pouvoir absolu. Il n'y eut, pendant la durée de cette institution, ni consuls, ni tribuns. Tous les dix jours, les douze faisceaux et la chaise curule passaient alternativement à un autre décemvir. La première année, le peuple fut content de l'administration des décemvirs ; ceux-ci se montrèrent justes et affables et rédigèrent de nombreuses lois qu'ils firent graver sur dix tables de bronze et qu'ils soumirent à l'examen du sénat et des centuries. Ce code n'étant pas complet, on élut de nouveau, pour 450, des décemvirs, qui y ajoutèrent deux nouvelles tables. De là la législation des Douze-Tables. Ces lois, il est vrai, ne modifièrent pas essentiellement le droit coutumier, mais elles accordaient aux plébéiens une protection efficace contre l'arbitraire des magistrats patriciens.

3. *Fin du décemvirat*. Les nouveaux décemvirs, à la tête desquels se trouvait le cruel Appius Claudius, s'érigèrent en tyrans et gouvernèrent en véritables despotes ; mais ils furent renversés la même année. L'assassinat de Sicinius Dentatus et la mort de Virginie à Rome mirent fin à ce nouveau despotisme. Les Sabins et les Eques avaient renouvelé la guerre et les deux armées romaines, commandées chacune par un décemvir, subirent des défaites amenées par suite de l'incapacité de leurs chefs. Le brave Sicinius Dentatus, qui avait eu le courage de critiquer les généraux, fut honteusement assassiné. Un dernier acte de tyrannie

amena l'explosion. Appius Claudius s'entendit avec un de ses clients pour réclamer comme son esclave Virginie, fille du tribun Virginius. En vain son père, son fiancé Icilius et de nombreux témoins offrirent-ils de prouver qu'elle était née libre, le tyran adjugea la jeune fille à son complice, au mépris de toutes les lois. A cette nouvelle, Virginius, qui se trouvait à l'armée, accourut à Rome et demanda au décemvir de pouvoir dire un dernier mot à Virginie. La permission lui fut accordée ; il s'approcha de sa fille, saisit un couteau sur l'étal d'un boucher et le lui enfonça dans le cœur. Puis, levant en l'air le couteau tout ensanglanté : „Par ce sang innocent, cria-t-il à Appius, je voue ta tête aux dieux infernaux !“ Il s'arracha des mains des licteurs, et retourna à l'armée campée sur le mont Algidé.

4. *Seconde retraite du peuple sur le mont sacré.* Le sang de Virginie criait vengeance. L'armée marcha sur Rome et, se retranchant avec les plébéiens sur le mont Aventin, elle demanda l'abolition du décemvirat. Sur le refus du sénat, l'armée entraîna le peuple et alla avec lui camper sur le mont sacré. Les patriciens cédèrent. Lucius Valerius et Marcus Horatius conclurent une convention avec les mécontents, d'après laquelle le décemvirat serait aboli et le tribunat et le consulat rétablis. Les deux députés Valerius et Horatius furent nommés consuls (448). Les deux chefs du décemvirat, Appius Claudius et Spurius Oppius, furent mis en jugement ; ils se donnèrent eux-mêmes la mort dans la prison pour éviter la honte du supplice. Les huit autres, qui avaient pris la fuite, furent condamnés à l'exil.

5. *Les lois des consuls Valerius et Horatius (448).* Depuis la législation des Douze-Tables, tous les efforts des plébéiens tendaient à obtenir l'égalité politique. Les deux consuls Valerius et Horatius leur firent des concessions importantes :

a. Les plébiscites furent assimilés aux lois votées dans les comices par centuries ; l'élection des magistrats supérieurs, le jugement des causes capitales et la décision de la paix et de la guerre furent pourtant réservés aux comices centuriates ;

b. Il fut défendu, sous peine de mort, de créer une magistrature sans appel, à l'exception de la dictature qui conservait ses prérogatives comme magistrature extraordinaire ;

c. L'inviolabilité des magistrats plébéiens et des juges fut confirmée ;

d. Enfin, le droit d'intercession (*veto*) des tribuns fut reconnu ; les sénatus-consultes durent être contresignés d'un *T* par les tribuns et une copie en fut remise aux édiles plébéiens, qui la déposeraient dans les archives des plébéiens au temple de Cérès.

6. *Les lois du tribun Canuléius et de ses collègues* (444). Canuléius proposa une loi en vertu de laquelle l'interdiction des mariages entre patriciens et plébéiens serait levée ; cette loi formait la véritable transition à l'entière égalité politique des deux castes. Ses collègues y ajoutèrent une proposition tendant à permettre d'élire l'un des deux consuls parmi les plébéiens. La première loi passa avec difficulté, mais la seconde ne fut acceptée qu'après avoir été modifiée en ce sens que les consuls seraient remplacés par des tribuns militaires, pris indistinctement parmi les plébéiens et les patriciens. Il était réservé au peuple et au sénat de déterminer chaque année s'il fallait élire des consuls ou des tribuns militaires. Cependant, avant de faire cette concession, les patriciens affaiblirent le pouvoir consulaire en créant une nouvelle magistrature curule et patricienne, la censure, à laquelle fut attachée une partie des fonctions consulaires.

7. *La censure*. Les censeurs, au nombre de deux, étaient élus dans les comices centuriates, d'abord pour cinq ans, mais, à partir de 334, le temps de leurs fonctions fut réduit à dix-huit mois. Ils faisaient tous les cinq ans, à la place des consuls, le cens ou dénombrement du peuple. Plus tard ils eurent à veiller au maintien des bonnes mœurs des citoyens, avec le droit d'infliger soit un blâme public (*nota censoria*), soit une peine véritable par la privation ou la diminution des droits politiques ; c'est ainsi qu'ils pouvaient exclure les sénateurs du sénat, rayer un chevalier de la liste de son ordre et transférer un citoyen d'une tribu rustique dans une des quatre tribus urbaines. Enfin, ils eurent encore à surveiller l'administration des finances de l'Etat, les bâtiments publics, les routes, les canaux et les ponts.

8. *Spurius Mélius*. Les plébéiens avaient acquis le droit d'arriver au tribunat militaire, mais les patriciens profitaient de tous les moyens pour ravalier la noblesse plébéienne. L'événement suivant nous en fournit la preuve ostensible. Une famine affligeait la ville en 440. Spurius Mélius, riche chevalier plébéien, acheta du blé en Etrurie et en fit d'abondantes distributions aux pauvres. Il devint l'idole du peuple. Il voulait être élu consul et c'est ce que les patriciens s'efforçaient précisément d'empêcher. On fit circuler le bruit que Mélius tenait des réunions nocturnes dans sa maison et qu'il aspirait à la royauté. Pour vaincre toute résistance de la part du peuple, le consul T. Quinctius Capitolinus nomma dictateur le vieux Cincinnatus, qui prit Servilius Ahala pour maître de cavalerie. Mélius, sommé de comparaître devant le tribunal du dictateur, hésita d'obéir. Le maître de la cavalerie le saisit alors et lui enfonça son épée dans le corps. Accusé de meurtre par les tribuns, Servilius quitta Rome et s'exila volontairement.

§ 6. La dernière guerre contre les Véiens (404—495).

Ces luttes intérieures contribuèrent à développer les forces vives du peuple et à provoquer entre les patriciens et les plébéiens une rivalité féconde. Les patriciens voulaient maintenir leurs privilèges en donnant à chaque occasion des preuves de leur bravoure et de leur patriotisme. Les plébéiens s'efforçaient de conquérir l'égalité politique en se montrant soldats courageux et en accroissant leurs fortunes. Les deux ordres cherchaient par conséquent à se surpasser à la guerre. Une habile mesure, prise à la même époque, prépara les triomphes futurs. Ce fut le sénatus-consulte de 406, en vertu duquel les troupes étaient désormais entretenues aux frais du trésor public et pouvaient être retenues plus longtemps sous les drapeaux. L'établissement de la solde des légionnaires fut presque une révolution. En effet, désormais le soldat combattait sans inquiétude ; plus de dette, plus de ruine à craindre ; Rome pouvait songer à des entreprises de longue durée, à des conquêtes réelles. Tout le monde le sentait ; l'ivresse était générale. Végies, formidable cité à deux lieues de Rome, gênait l'expansion de la république. La guerre éclata en 404 ; les Romains firent le siège de cette ville ; il dura dix ans. Ce fut pour la première fois que les légionnaires hivernèrent sous leurs tentes. Après plusieurs échecs subis par l'armée romaine, le sénat, pour venir enfin à bout de la résistance des assiégés, nomma dictateur Furius Camillus, capitaine expérimenté. Camille se mit à l'œuvre. Il fit creuser un souterrain jusqu'au pied de la citadelle, à l'endroit même où se trouvait un temple de Junon. Pendant qu'il y introduisait une partie de ses troupes, un assaut général fut donné et la ville fut emportée. Le butin fut immense, et Camille entra dans Rome sur un char de triomphe traîné par quatre chevaux blancs.

Avant la prise de la ville, Camille avait promis à l'oracle de Delphes la dime du butin. Il éclata à ce sujet un grand mécontentement parmi les soldats qui avaient déjà été mécontents de la pompe de son triomphe. On l'accusa de concussion, c'est-à-dire, d'avoir administré les deniers publics dans son intérêt particulier. Camille, trop fier pour se soumettre au jugement du peuple, se condamna lui-même à l'exil, en appelant sur Rome la vengeance des dieux immortels et les priant de faire repentir ses concitoyens de leur injustice. Ce vœu ne fut que trop tôt exaucé.

§ 7. Invasion des Gaulois (389).

Les invasions des Celtes ou Gaulois, qui avaient déjà commencé avant l'époque romaine, continuèrent jusqu'au quatrième

siècle. En 390, de nouvelles tribus gauloises, conduites par Brennus, se ruèrent sur l'Etrurie et demandèrent des terres aux habitants de Clusium. Ceux-ci demandèrent du secours à Rome. Le sénat envoya sur-le-champ aux Gaulois trois patriciens de la famille des Fabius pour offrir la médiation du peuple romain entre les deux partis. Mais les ambassadeurs, au lieu de se conduire en médiateurs, se mêlèrent aux assiégés et dans une sortie l'un d'eux tua même un chef gaulois. Les Gaulois, furieux de cette violation du droit des gens, demandèrent l'extradition des trois Fabius. Le sénat en remit la décision au peuple qui, pour toute réponse, nomma les trois Fabius tribuns militaires. A cette nouvelle, Brennus, à la tête de 70,000 hommes, marcha droit sur Rome. Une armée de 45,000 hommes les attendait derrière la petite rivière d'Allia ; mais, effrayée de l'aspect sauvage des Gaulois et de leurs cris affreux, elle se débanda et s'enfuit presque sans combattre. Ce jour resta depuis pour les Romains un jour néfaste (*dies nefastus*).

A Rome, l'effroi fut grand. Les fuyards s'étaient sauvés à Véies. Environ mille guerriers montèrent au Capitole et la ville fut abandonnée. Les barbares, en y entrant, trouvèrent tout désert ; quatre-vingts vieillards, sénateurs et consulaires, revêtus de leurs insignes et semblables à des dieux, étaient seuls restés au Forum, assis sur leurs chaises curules. Les Gaulois furent saisis d'un grand respect à la vue de ces têtes blanches qu'ils prirent pour des statues ou des êtres surnaturels. Mais un d'eux s'approcha de Papirius et passa doucement la main sur sa barbe blanche ; le patricien le frappa de son bâton d'ivoire. Le Gaulois, irrité, le tua. Ce fut le signal du massacre. La ville fut livrée au pillage et à l'incendie et du haut du Capitole, les Romains ne virent bientôt qu'un amas de ruines et de débris, où l'on ne pouvait plus reconnaître la superbe Rome.

Après avoir essayé en vain d'emporter la citadelle d'assaut, Brennus résolut de la réduire par la famine. Pendant le siège, des bandes de Gaulois parcouraient la campagne, portant partout le pillage et la dévastation ; une de ces bandes fut détruite par Camille qui s'était placé à la tête des habitants d'Ardée. Ce premier succès encouragea les paysans qui se levèrent en masse et offrirent la dictature à Camille. Mais celui-ci ne voulut pas accepter la dignité qui lui était offerte, sans la sanction du sénat et sans un décret du peuple qui lui rendrait les droits de citoyen qu'il avait perdus par son exil. Un jeune Romain, passant à travers les sentinelles ennemies, escalada pendant la nuit le Capitole et rapporta heureusement à Véies la sanction du sénat.

Le lendemain, les Gaulois remarquèrent l'empreinte des pas du téméraire et ils tentèrent aussi d'escalader le Capitole. Par une nuit obscure, ils se mirent à exécuter leur projet : déjà ils atteignaient les créneaux, quand la garnison fut éveillée par les cris des oies consacrées à Junon. Manlius Capitolinus accourut le premier, repoussa un des assaillants et le précipita du haut des murs. Le Capitole était sauvé. Les Gaulois, pressés par la famine, la peste et les attaques continuelles des paysans romains, entrèrent en négociation avec la garnison du Capitole, qui souffrait également du manque de vivres et était par là disposée à un accommodement. Les ennemis consentirent à se retirer, moyennant une somme de dix mille livres d'or. Quand on pesa l'or, rapporte la légende, les barbares apportèrent de faux poids, et, au moment où Brenus, irrité des observations des Romains, jeta encore son épée dans la balance, en disant : „Malheur aux vaincus“, survint Camille, à la tête d'une armée de 40,000 hommes; les Gaulois furent chassés de la ville et taillés en pièces le lendemain, dans une bataille sanglante. Ses concitoyens lui donnèrent le surnom de sauveur de la patrie et de second fondateur de Rome. Plus tard (360—348) les Gaulois reprirent leurs incursions dévastatrices ; mais ils furent toujours repoussés. Ces luttes furent signalées par de beaux faits d'armes de la part des Romains. C'est ainsi que Titus Manlius tua, dans un combat singulier, un de ces barbares qui était d'une taille gigantesque, lui enleva le collier d'or qu'il portait au cou, et s'en fit un trophée qui lui valut le surnom de Torquatus. Un autre Romain, Marcus Valerius, tua également un Gaulois redoutable. Un corbeau, dit-on, l'aida dans le combat en frappant le Gaulois du bec et des ongles. Il reçut le nom de Corvus, changé en Corvinus par ses descendants.

§ 8. Égalité politique des patriciens et des plébéiens.

1. *Manlius Capitolinus*. A peine les Gaulois s'étaient-ils retirés que se firent sentir les suites de la guerre. L'augmentation des impôts, la reconstruction des maisons brûlées, l'acquisition d'ustensiles agricoles et l'achat de bétail plongeaient le peuple dans des dettes qui s'accrurent rapidement par l'usure des patriciens et des riches plébéiens. Manlius Capitolin, le sauveur du Capitole, jaloux de la gloire de Camille, exploita la misère de la foule pour acquérir une grande popularité. Il paya les dettes de plus de quatre cents plébéiens insolvable, prêta de l'argent sans intérêt et réclama la vente d'une partie des domaines publics au profit des pauvres. Il devint donc l'idole et le patron du peuple, mais en même temps la terreur des riches, tant plébéiens que

praticiens. Ceux-ci l'accusèrent d'aspirer à la tyrannie. Il fut emprisonné ; mais le peuple remit en liberté son bienfaiteur.

Le sénat investit les tribuns militaires d'un pouvoir dictatorial, en les chargeant de veiller à ce que la république ne reçût aucune atteinte. Cité devant les comices par centuries, Manlius, fier de ses mérites, s'adressa aux quatre cents citoyens dont il avait payé les dettes, découvrit sa poitrine toute couverte des cicatrices des blessures reçues dans les combats, étala les armes de trente-deux ennemis tués par lui, huit couronnes civiques, trente-deux récompenses militaires et montra surtout avec enthousiasme le Capitole sauvé par son courage. Le peuple l'acquitta d'une voix unanime. Les tribuns militaires portèrent alors leur accusation devant les comices par curies qui le condamnèrent à être précipité de la roche Tarpéenne (283).

2. *Les lois liciniennes* (376 — 366). Pour remédier à la misère toujours croissante du peuple, les tribuns Licinius Stolon et Sextius Lateranus proposèrent, en 376, trois projets de lois dont les deux premiers avaient pour but d'améliorer la position sociale des plébéiens pauvres, tandis que le troisième était destiné à satisfaire l'ambition des plébéiens riches. Le premier de ces projets stipulait, en faveur des débiteurs insolvables, que les intérêts payés seraient déduits du capital et que le reste de la créance serait remboursé en trois termes annuels. Le second projet était une loi agraire. Elle établissait en principe que les plébéiens aussi bien que les patriciens avaient le droit d'exploiter les domaines de l'Etat. Personne ne pouvait occuper plus de 500 arpents de terres publiques, ni envoyer plus de 100 têtes de gros bétail et 500 têtes de menu bétail dans les pâturages publics. Chaque citoyen devait restituer à l'Etat ce qu'il tenait au-delà de 500 arpents pour en former des lots dont le minimum était fixé à sept arpents, et qui seraient répartis entre les pauvres plébéiens. Le troisième projet de loi ordonnait le rétablissement du consulat, en statuant que l'un des consuls serait plébéien. Les patriciens résistèrent dix ans et ne cédèrent que sur les conseils du vieux Camille.

3. *Création de la préture*. Les patriciens cherchaient toujours à sauver du naufrage autant que possible de leurs privilèges. Pour se dédommager de l'atteinte portée à leurs prérogatives, ils réduisirent le pouvoir consulaire en créant une magistrature uniquement réservée à leur ordre, la préture, qui avait charge d'administrer la justice à Rome et dans la campagne. Le préteur avait six licteurs, il était le collègue des consuls qu'il remplaçait pendant leur absence. Avant d'entrer en fonctions, il publiait un

édit où il exposait les principes d'après lesquels il se proposait d'appliquer les lois. Il recevait les plaintes des parties, nommait un juge pour instruire la cause (*dare judicem*), promulguait la sentence (*dicere sententiam*) et adjugeait la chose en litige à celui qui avait gagné le procès (*addicere rem*).

4. *L'édilité curule.* L'adoption des lois liciniennes donna naissance à l'édilité curule. Le sénat, pour perpétuer le souvenir de la paix conclue entre les patriciens et les plébéiens, institua des jeux publics (*ludi maximi*), donnés aux frais de l'Etat. Sur le refus des édiles plébéiens de se charger de l'organisation de ces jeux, on nomma deux édiles curules qui, élus annuellement dans les comices par centuries, avaient, comme les édiles plébéiens, la police générale de la ville ainsi que la surveillance des marchés et des temples. Plus tard, les édiles eux-mêmes durent couvrir les frais des jeux publics qu'ils rendaient aussi brillants que possible, afin de se rendre populaires et de se préparer la voie à la préture et au consulat.

5. *Egalité politique des patriciens et des plébéiens.* Le consulat étant accessible aux plébéiens, les autres magistratures devaient le devenir naturellement. C'est ce qui arriva pour la dictature, en 356 ; pour la censure, en 351 ; pour la préture, en 337 ; pour le collège des pontifes et des augures, en 300. En 338, les lois édictées par le dictateur plébéien, Publilius Philo, stipulèrent que les décrets des comices par tribus, sans sénatus-consulte préalable et sans approbation subséquente des comices par curies, seraient obligatoires pour tous les citoyens. La fusion des deux ordres fut alors complète. Il n'y avait plus qu'un seul peuple ; ce fut le commencement de la grandeur de Rome.

Seconde période.

**DEPUIS LES GUERRES CONTRE LES SAMNITES JUS-
QU'AU COMMENCEMENT DES GUERRES PUNIQUES**

(342 — 264).

L'égalité politique des deux ordres mit fin aux dissensions intestines. Les lois liciniennes avaient rétabli l'union et la concorde entre les citoyens. L'agriculture prit un grand essor et Rome atteignit bientôt un grand degré de prospérité. Les plaintes contre les impôts et le service militaire cessèrent ; le même esprit animait le peuple tout entier ; les citoyens rivalisaient de sentiments patriotiques. D'une noble simplicité et d'un grand désinté-

ressement ils n'avaient en vue que le salut de la patrie pour laquelle ils étaient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ce fut le commencement de l'âge héroïque, de l'époque des exploits glorieux où l'un cherchait à surpasser l'autre par la bravoure et le dévouement à la chose publique.

§ Première guerre samnite (342—341).

De toutes les peuplades d'Italie, les Samnites seuls, fidèles aux mœurs guerrières de leurs ancêtres, avaient conservé leur vigueur primitive. Ces vaillants montagnards, endurcis à toutes les fatigues de la guerre, commencèrent avec les Romains une lutte qui dura plus de cinquante ans. Supérieurs à leur ennemi par la population et l'étendue de leur territoire, ne lui cédant rien ni en valeur ni en persévérance, les tribus samnites n'étaient pourtant réunies entre elles par aucun lien politique. Ce défaut d'unité était d'un grand avantage pour le peuple romain.

Vers la fin du cinquième siècle, une tribu samnite avait pris possession de la Campanie et s'était établie à Capoue. Enervés par la douceur du climat, les délices et la débauche, les Campaniens se voyaient incapables de résister aux Samnites qui descendaient de leurs montagnes pour conquérir leur beau pays. Ils implorèrent le secours de Rome qui leur fut aussi accordé, mais sous la condition qu'ils reconnaîtraient la souveraineté des Romains.

Deux armées romaines entrèrent en campagne. Le consul Valerius Corvus défit les ennemis près du mont Gaurus (342) et à Suessula (341) et les Samnites furent obligés de céder à Rome la paisible possession de la Campanie. Ce succès retentit au loin. Carthage, la puissante république africaine, félicita le sénat romain de sa victoire.

§ 2. Guerre contre les Latins (339—337).

Après la guerre contre les Gaulois, les Latins avaient renouvelé leur alliance avec les Romains et, en alliés fidèles, leur avaient prêté secours dans la guerre contre les Samnites. Mais à peine la paix fut-elle conclue que, jaloux de la prépondérance de Rome, ils vinrent réclamer l'égalité politique et demander qu'un des consuls et la moitié des sénateurs fussent pris parmi eux. Le sénat, indigné de telles propositions, répondit par une déclaration de guerre. Ce fut une lutte acharnée. Les Campaniens combattirent avec les Latins et les Romains eurent pour alliés les Samnites. Des deux côtés mêmes armes, même tactique, même discipline, même courage.

Les consuls Titus Manlius Torquatus et Publius Décius Mus envahirent la Campanie à la tête d'une armée d'élite. La rencontre eut lieu près du mont Vésuve. La veille du combat, le consul Décius, dit-on, eut un songe d'après lequel la victoire serait pour l'armée dont le général trouverait la mort dans la mêlée. Il convint donc avec son collègue que celui des deux consuls dont les troupes plieraient les premières, se dévouerait pour l'armée et pour le peuple romain. A peine la bataille eut-elle commencé que l'aile commandée par Décius commença à plier. Devant l'imminence du danger, Décius appela les prêtres, leur ordonna de vouer l'armée ennemie aux dieux infernaux ; puis il se précipita, tête baissée, au plus épais des bataillons de l'armée latine. Sa mort volontaire ranima le courage des Romains, tout en jetant l'épouvante dans les rangs ennemis. Le carnage fut terrible. Manlius remporta une brillante victoire.

La joie de Manlius fut troublée par un triste incident. Avant la bataille, les deux consuls avaient défendu, sous peine de mort, de combattre hors des rangs. Le fils de Manlius s'étant approché du camp ennemi, fut reconnu et provoqué par un chef latin. Soit colère, soit honte de refuser le combat, il enfreignit la défense des consuls et tua son adversaire. Le jeune homme retourna tout triomphant auprès de son père qui lui décerna les plus grands éloges ; mais comme il avait combattu sans ordre, Manlius le condamna à mourir et lui fit trancher la tête devant toute l'armée, épouvantée et attendrie.

La grande victoire de Manlius eut pour résultat la reddition de toutes les villes du pays latin, qui, eu égard à leur soumission plus ou moins spontanée, eurent des conditions différentes. Quelques-unes, comme Lanuvium et Aricia, reçurent tous les droits politiques. D'autres eurent le droit de cité sans celui de suffrage ; la plupart des villes furent transformées en colonies romaines. Le rétablissement de la confédération devint impossible par la défense que le sénat fit aux habitants de toutes les villes latines de se réunir en assemblées générales, d'acquérir des propriétés et de contracter mariage hors de leur territoire.

§ 3. Deuxième guerre samnite (325 — 304).

La puissance croissante des Romains inspirait de l'ombrage aux Samnites qui cherchaient également à s'étendre en Italie. La colonie militaire de Frégelles, qui formait un véritable boulevard contre le Samnium, était l'objet des réclamations des Samnites. En même temps, Palépolis (la ville de Naples) avait admis dans ses murs une garnison samnite, pour l'aider à se défendre

contre une attaque des Romains ; mais ces derniers parvinrent, en lui proposant des conditions très-favorables, à la décider de renoncer à l'alliance samnite et de se liguier avec eux. Palépolis fut occupée et la guerre prit les plus grandes proportions. Elle dura vingt-deux ans.

Les Romains, voyant le danger de leur position, nommèrent dictateur Lucius Papirius Cursor, leur général le plus distingué. Son maître de cavalerie, Fabius Rullianus, combattit malgré la défense formelle de son chef. Il remporta la victoire, il est vrai, mais au nom de la discipline violée, Papirius le condamna à mort et ne lui fit grâce que sur l'intercession du sénat et du peuple romain. Le dictateur lui-même défit les Samnites et leur accorda, sur la proposition du sénat, une trêve d'un an, après l'expiration de laquelle la guerre reprit avec plus de vigueur.

C. Pontius, fils du savant Herennius et général en chef des Samnites, fit circuler le faux bruit que le gros de l'armée samnite assiégeait la garnison romaine à Lucérie en Apulie. Les consuls romains, Veturius et Posthumius, donnèrent dans le piège. Voulant prendre le chemin le plus court pour courir au secours de l'Apulie, ils furent cernés dans un défilé près de Caudium, appelé les „Fourches-Caudines.“ Au lieu de renvoyer les prisonniers avec les honneurs de la guerre ou de les tuer jusqu'au dernier, comme Herennius lui en avait donné le conseil, Pontius prit le parti de faire avec les consuls une convention où il était stipulé que les Romains vivraient en paix avec les Samnites, qu'ils évacueraient leur territoire et céderaient toutes les colonies qu'ils y avaient fondées. Six cents chevaliers restèrent comme otages entre les mains du vainqueur ; les légions, les consuls à leur tête, durent passer sous le joug, en présence des Samnites qui accablaient les vaincus de reproches et d'insultes. Les malheureux rentrèrent la nuit dans Rome et coururent se renfermer, chacun dans sa maison.

Le sénat n'approuva pas le contrat que les consuls avaient signé et les livra à l'ennemi, mais en gardant les soldats. „Rompez le traité, dit alors Pontius ; mais renvoyez vos légions aux Fourches-Caudines.“ Le général samnite eut la générosité de remettre en liberté les consuls et les six cents chevaliers retenus comme otages.

Pour laver le sanglant affront essuyé à Caudium, le sénat leva deux armées et en donna le commandement aux consuls Publius Philo et Papirius Cursor. Le premier défit les Samnites près de Caudium et ses soldats furieux en firent un carnage affreux, l'autre tailla en pièces une seconde armée de Samnites près de Lucérie. Pontius, fait prisonnier, passa à son tour sous le joug avec sept mille de ses compagnons d'armes (320).

Après ces victoires, les Romains accordèrent aux Samnites une trêve de deux ans et mirent à profit la suspension des hostilités pour s'assurer la possession de l'Apulie et de la Campanie par la construction de places fortes et l'établissement de colonies. Mais tout à coup les Etrusques prirent les armes et vinrent mettre le siège devant Sutrium; Fabius Maximus les vainquit près de Pérouse et leur imposa une trêve de trente ans. Les Ombriens, les Herniques et d'autres peuplades qui s'étaient soulevées pour maintenir leur indépendance, furent soumis les uns après les autres. Pendant ce temps, la guerre continuait contre les Samnites qui, défaits en 309 près de Longula et en 305 près de Bovianum, demandèrent enfin la paix. Ils acceptèrent la suprématie de Rome.

§ 4. Troisième guerre samnite (298—290).

Les Samnites qui avaient été affaiblis par la seconde guerre contre Rome, cherchaient à se dédommager dans la Lucanie. Mais les Romains volèrent au secours des Lucaniens et sommèrent les Samnites d'évacuer le pays conquis. C'est ce qu'ils ne firent pas. Entretiens, on apprit à Rome que les chefs samnites, Pontius et Gellius Egnatius, avaient préparé secrètement un soulèvement général; Etrusques, Ombriens, Sabins et Gaulois voulaient tenter un dernier effort pour maintenir leur liberté et leur indépendance. La guerre s'étendit sur toute la péninsule. Le gros de l'armée des alliés était campé dans les plaines de Sentinum en Ombrie. C'est là que les consuls romains, Fabius Maximus et Décius Mus, rencontrèrent l'ennemi (395). Le choc fut terrible. Les légions romaines commençaient à plier et à se débander, lorsque Décius Mus, à l'exemple de son père, se dévoua aux dieux infernaux et se lança au plus fort de la mêlée. Son héroïsme ranima le courage des Romains qui remportèrent une éclatante victoire. Gellius Egnatius périt avec 30,000 hommes; la ligue dut se dissoudre; les Gaulois se retirèrent dans leur pays et les Etrusques furent forcés de faire la paix.

Les Samnites ne se soumirent pas et continuèrent la lutte avec le courage du désespoir. Pontius réunit 40,000 guerriers et choisit parmi eux 16,000 héros qui jurèrent, par les serments les plus terribles, de vaincre ou de mourir. Fidèle à son serment, cette légion périt à Aquilonie (293) jusqu'au dernier homme. Enfin vers la même époque, Fabius Gurgès subit une défaite, mais avec l'aide de son père, Fabius Maximus, il reprit sa revanche. Pontius fut fait prisonnier, promené en triomphe à Rome et exécuté. Les Samnites, obligés d'accepter les conditions que leur dicta le consul Curius Dentatus, se soumirent à la domination romaine.

§ 5. Soumission de l'Italie méridionale.

La victoire sur les Samnites prépara aux Romains la voie à la domination sur toute l'Italie. Leur territoire s'étendait déjà au nord jusqu'au pays des Gaulois et au sud jusqu'à la Grande-Grèce.

Les villes de l'Etrurie, ayant en horreur le joug romain, attaquèrent en 285 la ville d'Arretium, qui était entièrement dévouée à Rome; mais elles furent vaincues dans une sanglante bataille par Curius Dentatus. Portant partout la dévastation et le pillage, il pénétra dans le pays des Sénonais et fonda la colonie de Sena Gallia. La fondation de cette ville déplut aux Boïens qui firent alliance avec les Sénonais et plusieurs villes étrusques, attaquèrent les Romains et les mirent en déroute dans une sanglante bataille (283); treize mille Romains périrent. Cette défaite fut terriblement vengée par le consul Cornelius Dolabella, qui envahit le pays des Sénonais, le ravagea, égorga tous les habitants mâles et vendit comme esclaves les femmes et les enfants. Les Romains se vantaient de n'avoir pas laissé vivant un seul de ceux qui auraient pu se glorifier de compter parmi leurs ancêtres les vainqueurs de l'Allia. Les villes de l'Etrurie, intimidées par ce terrible châtiement, demandèrent la paix.

§ 6. Guerre de Tarente et de Pyrrhus (282—272).

Parmi les nombreuses colonies grecques de l'Italie méridionale, la plus florissante et la plus importante à cette époque était la ville de Tarente. Ses habitants avaient accumulé de grandes richesses; ils vivaient dans le luxe, la mollesse et des fêtes continuelles, de sorte qu'il était passé à l'état de proverbe de dire qu'à Tarente tous les jours de l'année étaient des jours de fête. Les Tarentins énervés voyaient avec jalousie la puissance croissante des Romains. Ils avaient fait un traité avec Rome, en vertu duquel aucun navire romain ne devait dépasser le promontoire iacinien. Ils crurent donc leur liberté et leur indépendance menacées, lorsque quelques colonies grecques demandèrent des garnisons romaines pour se protéger éventuellement contre les attaques des Lucaniens et des Bruttians. Parmi ces colonies qui s'étaient adressées aux Romains se trouvait la ville de Thurii. Rome y envoya une flottille de dix navires qui, ayant passé le cap iacinien, fut attaquée par les Tarentins et coulée à fond. Les officiers et les soldats furent égorgés et les rameurs vendus comme esclaves. Les Tarentins saccagèrent Thurii et chassèrent la garnison romaine.

Le sénat envoya des ambassadeurs à Tarente pour demander satisfaction. A l'arrivée de l'ambassade romaine, le peuple était

au théâtre ; on célébrait les fêtes de Bacchus. Les députés furent reçus avec des éclats de rire et Posthumius, chef de l'ambassade, fut même gravement insulté, aux applaudissements de la foule, par un individu qui le couvrit de boue. Le vieillard, justement irrité, dit aux Tarentins : „Riez maintenant, bientôt votre sang lavera ces taches.“ La guerre fut déclarée immédiatement. Le consul Aemilius défit les Tarentins, ravagea leur territoire et se disposait à investir leur ville, lorsqu'ils appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Epire, qui arriva à Tarente avec 25,000 hommes et 20 éléphants (280).

Pyrrhus, formé à l'école d'Alexandre-le-Grand, était un homme de guerre aussi vaillant qu'expérimenté. Il rêvait la conquête de l'Occident. Immédiatement après son arrivée à Tarente, il fit fermer les bains, les théâtres, tous les lieux de plaisir ; il força les jeunes gens efféminés de prendre les armes et les fit participer aux exercices de ses mercenaires. Il offrit au consul Lévinus, qui s'avancait contre lui à la tête de 50,000 hommes, sa médiation pour terminer le différend. Cette proposition fut repoussée avec indignation.

La première rencontre eut lieu près d'Héraclée. La lutte fut acharnée, sanglante, meurtrière. Les légions romaines chargèrent à sept reprises la phalange grecque qui allait céder, lorsque les éléphants, inconnus aux Romains, vinrent décider la victoire en faveur de l'ennemi. Les cadavres de sept mille Romains jonchaient le champ de bataille ; mais Pyrrhus aussi avait éprouvé des pertes sensibles et il put, à bon droit, répondre à ceux qui le complimentaient sur sa victoire : „Encore une pareille victoire, et il me faudra retourner seul en Epire.“ Etonné de la bravoure des Romains, il exprima le désir d'être à la tête d'un tel peuple de héros, afin de pouvoir conquérir le monde tout entier.

Cette victoire avait livré à Pyrrhus tout le sud de la Péninsule ; les villes grecques l'accueillirent avec enthousiasme. Il résolut alors de marcher contre Rome en passant par la Campanie, où ses troupes firent un grand butin. Arrivé jusqu'à Préneste, sans avoir poussé sur la moindre résistance, il ne fut pas peu étonné de se voir tout à coup entouré par trois armées romaines. Il se vit forcé de reculer et de se retirer en Lucanie.

A la bataille d'Héraclée, Pyrrhus avait fait beaucoup de prisonniers. Le sénat lui envoya des ambassadeurs, à la tête desquels était le célèbre Fabricius, le plus illustre des Romains de ce temps-là, pour en négocier l'échange. Le roi reçut les députés avec beaucoup d'égards, et désirant faire la paix, il remit tous les prisonniers en liberté sans rançon aucune. Il fut tellement

charmé des grandes qualités de Fabricius, qu'il essaya, à force de promesses, de l'attacher à son service. A toutes ces avances, Fabricius ne fit qu'une réponse : „Si vous me croyez homme de bien, pourquoi voulez-vous me corrompre ? Si vous me croyez capable de trahir mes devoirs, qu'avez-vous à faire de moi ?“ Ce refus généreux ne fit qu'augmenter l'estime que Pyrrhus avait conçue pour ce grand homme.

Cependant les Carthaginois faisaient de rapides progrès en Sicile, et Pyrrhus, craignant de perdre cette île et d'être attaqué à la fois par les Romains et les Carthaginois, chargea Cinéas, dont l'éloquence lui avait gagné plus de villes que la force des armes, d'aller à Rome offrir une paix honorable. Cet orateur habile emporta avec lui des présents destinés aux femmes des sénateurs ; au sénat il vanta avec une telle éloquence la générosité et l'amabilité de son roi, que beaucoup de pères inclinaient déjà pour la paix, lorsque le vieil Appius Claudius se fit transporter dans une litière à la curie et déclara que l'on ne pouvait écouter les propositions de Pyrrhus aussi longtemps qu'il n'aurait pas quitté le sol de l'Italie. Cinéas, plein d'admiration pour les Romains, retourna à Tarente et répondit au roi, qui lui demanda quelle impression le peuple romain avait faite sur lui : „La ville m'a paru un temple, et le sénat, une assemblée de rois. Quant aux Romains, leur nombre est immense comme leur courage.“

En 279, au printemps, Pyrrhus attaqua l'Apulie. Une seconde bataille fut livrée près d'Asculum ; les Romains, il est vrai, furent défaits, mais Pyrrhus perdit tant de soldats qu'il s'écria : „Encore une victoire pareille, et je suis perdu.“ La perte de ses meilleurs généraux, la bravoure et la résistance des Romains le décidèrent à saisir la première occasion de quitter l'Italie. Aussi fut-il heureux de voir les Syracusains implorer son secours contre les Carthaginois. Avant de partir pour la Sicile, il entama de nouvelles négociations avec le sénat. Son médecin avait transmis à Fabricius une lettre par laquelle il s'engageait à faire périr Pyrrhus, si les Romains voulaient lui garantir une récompense qui serait à la hauteur du service rendu. Fabricius, indigné de cette odieuse proposition, écrivit sur-le-champ à Pyrrhus et l'avertit de se tenir en garde contre ce danger caché. Touché d'un procédé si généreux, Pyrrhus renvoya les prisonniers sans rançon ; il laissa des garnisons dans les principales villes de l'Italie et s'embarqua pour la Sicile.

Pendant ce temps, Rome reconquit sa position dans l'Italie méridionale, et s'empara même de quelques villes grecques, entre autres de Locres et d'Héraclée. Le Samnium, la Lucanie et le

Bruttium tombèrent de nouveau au pouvoir des légions, et furent forcés de céder des terres et de renouveler des traités d'alliance; sur la côte, Tarente et Rhegium seules restèrent indépendantes. Les Samnites résistaient encore et dans leur détresse, ils implorèrent le secours de Pyrrhus. Celui-ci ne fut pas peu satisfait d'avoir un prétexte honorable pour quitter les Siciliens, fatigués de ses manières hautaines et sévères. Il rentra donc en Italie, comptant arriver à temps pour délivrer le Samnium. Mais il fut défait à Bénévent (275) par Curius Dentatus. Les Romains avaient eu le temps de se familiariser avec les éléphants; les uns leur coupaient la trompe, les autres leur lançaient des brandons enflammés. Par ce moyen, ils forcèrent ces terribles animaux à se renverser sur leurs propres bataillons et à y mettre le désordre. Pyrrhus se sauva à Tarente; de là il repassa en Epire, sous prétexte d'y aller chercher des renforts.

Après le départ du roi, les Bruttians, les Lucaniens, les Samnites et les colonies grecques ne tardèrent pas à subir la loi du vainqueur. Milon, à qui Pyrrhus avait confié le commandement de la garnison de Tarente, fut obligé de capituler (272). La péninsule fut soumise depuis la Gaule cisalpine jusqu'au détroit de Messine.

§ 7. Les peuples soumis.

Rome, comprenant qu'elle ne pouvait imposer les mêmes lois à tant de peuplades différentes entre elles de mœurs, de caractère, de coutumes et de langage, s'arrêta à un terme moyen qui, tout en laissant à ces peuples leurs usages, leurs lois et leur police intérieure, les enchaînait fortement, mais à divers degrés, à l'Etat. Ils furent répartis en trois classes :

1. *La classe régnante, les citoyens (cives optimo jure)*. Ils étaient divisés en trente-cinq tribus, dont vingt et une réservées à l'ancien peuple romain et quatorze aux citoyens nouveaux. Les Etrusques en avaient quatre; les Latins, les Volsques, les Ausones, les Eques, les Sabins, chacun deux; mais ces tribus étant assez éloignées de la capitale, les nouveaux citoyens ne pouvaient guère assister à tous les comices, et la majorité, ainsi que l'influence, restaient à ceux qui habitaient Rome.

2. *La classe des protégés ou tenus en tutelle, les alliés (socii, fœderati)*. Ceux-ci conservaient leur administration et la police intérieure, mais ils avaient perdu leur indépendance politique. Lorsqu'une guerre éclatait, les alliés devaient fournir des troupes, de l'argent et du blé. Le sénat, il est vrai, fixait ces contributions au commencement de chaque guerre, mais, en cas de besoin, elles

étaient aggravées de la manière la plus arbitraire et la plus révoltante. Les Latins ou les alliés du droit latin (*socii juris latini*) jouissaient d'une plus grande somme de droits que les Italiens ou les alliés du droit italien (*socii juris italici*), dont les rapports avec Rome étaient réglés par des contrats spéciaux.

3. *La classe des sujets (dediticii)*, qui était la plus nombreuse. Des fonctionnaires, envoyés de Rome, étaient chargés de l'administration du pays et le sénat fixait arbitrairement, pour chacun de ces peuples, les contributions à fournir.

Les cités italiennes qui avaient dû se soumettre à la loi des vainqueurs, se divisaient également en trois classes :

1. Les municipales (*municipia*) ou cités romaines, indépendantes pour les affaires intérieures, mais, quant à l'administration militaire, placées sous la direction de fonctionnaires spéciaux désignés par la métropole. Toutes ces villes avaient le droit de cité, les unes avec suffrage, mais le plus grand nombre sans suffrage. Leur organisation politique était analogue à celle de Rome.

2. Les préfectures (*præfecturæ*). Ces villes avaient leur indépendance intérieure et leurs magistrats particuliers, mais elles étaient placées sous la direction et la juridiction d'un préfet (*præfectus*), envoyé de Rome, tantôt pour châtier, tantôt pour rattacher ces villes plus intimement à l'Etat romain.

3. *Les colonies*. La fondation de colonies était le moyen le plus efficace pour assurer la conquête des contrées soumises. On distingue plusieurs espèces de colonies :

1. *Les colonies romaines*. Les colons, ordinairement au nombre de trois cents, obtenaient le tiers du territoire qu'ils devaient occuper et formaient, vis-à-vis de l'ancienne population, une classe privilégiée, tout comme les patriciens à Rome. L'organisation intérieure de ces colonies était calquée sur la constitution de la métropole et les colons gardaient la jouissance de leurs droits politiques et civils à Rome.

2. *Les colonies latines*, qui étaient peuplées par les alliés du droit latin et se trouvaient par conséquent dans les mêmes relations avec les Romains que les alliés latins. Quelquefois même, des villes situées en dehors de l'Italie ont été élevées au rang de colonies latines.

3. *Les colonies maritimes*, comme Ostie, qui fournissaient des marins à la flotte.

4. *Les colonies militaires*. Les premières colonies de ce genre furent fondées sous la dictature de Sylla qui, voulant récompenser ses vétérans, leur assigna les terres et les maisons de l'ancienne population expulsée de ses propriétés.

§ 8. Organisation militaire.

Les Romains durent leurs succès militaires à leur vaillance personnelle d'abord, et ensuite à la forte discipline et à l'excellente organisation de leur armée. Tout citoyen romain naissait soldat et était astreint au moins pendant vingt ans au service dans les légions. Ce service, du reste, était considéré comme un honneur. L'accès en était interdit aux criminels et à tous ceux qui avaient été condamnés à une peine infamante. Le commandant en chef avait un pouvoir illimité sur tous les soldats, qui étaient sévèrement punis pour la moindre infraction à ses ordres. Le lâche et le déserteur étaient punis de mort. Les peines corporelles, appliquées avec une grande sévérité, étaient un moyen de maintenir la bonne discipline.

La légion se composait, dans l'origine, de 4000 fantassins et de 300 cavaliers ; plus tard, ces nombres furent portés à 6000 et à 600. Elle comprenait plusieurs espèces de troupes distinctes par leur armement, et se subdivisait en cohortes de 400 ou de 600 hommes ; la cohorte, en manipules de 40 ou de 60 hommes, et le manipule, en centuries ou ordres de 20 ou 30 hommes. Chaque cohorte avait un escadron de cavalerie (*turma*) ; la cavalerie était destinée à couvrir les flancs de la légion.

§ 9. Vie et mœurs.

L'occupation principale du citoyen romain était l'agriculture et le maniement des armes. Le général et l'homme d'Etat ne perdaient rien de leur dignité en se livrant aux travaux des champs. La pureté des mœurs, l'horreur du luxe et les vertus domestiques étaient en grand honneur et les censeurs avaient soin de maintenir cette simplicité de mœurs. La frugalité était tellement entrée dans la vie des Romains qu'on ne blâma pas même Meconius, qui avait tué sa femme pour avoir bu du vin à son insu. Aussi les habitations répondaient-elles à cette simplicité ; tous les objets de luxe en étaient exclus. L'éducation n'avait pour but que de former des hommes aptes à la vie pratique.

La civilisation faisait des progrès lents et insignifiants. Le contact avec les colonies de la Grande-Grèce éveilla, il est vrai, le goût pour les sciences et les arts, mais il eut aussi une influence pernicieuse sur les mœurs et la vie du peuple. Plusieurs grandes constructions d'utilité publique datent de cette époque ; entr'autres la voie Appienne, grand'route pavée, construite par le censeur Appius Claudius et reliant Rome à Capoue, et le grand aqueduc, construit par le même censeur, destiné à faire arriver de Préneste à Rome de l'eau potable.

Troisième période.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DES GUERRES PUNIQUES JUSQU'AUX TROUBLES SOUS LES GRACQUES.

(264 — 134)

Cette période, qui commence par la lutte contre la puissante république de Carthage, est la période des grandes conquêtes. La Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Espagne, l'Afrique, la Grèce et la Macédoine furent soumises par les armes victorieuses des Romains. Rome prit aussi le rôle d'arbitre en Syrie, en Arménie, en Egypte et dicta ses lois à tous les peuples de l'antiquité.

§ 1. Première guerre punique (264 — 241).

La cause principale de la lutte entre Rome et Carthage a été la jalousie. Les Romains voyaient avec déplaisir la prépondérance des Carthaginois en Sicile, ainsi que leur domination sur le riche bassin de la Méditerranée, tandis que les Carthaginois s'inquiétaient de la puissance croissante des Romains qui, d'après toutes les apparences, ne se contenteraient pas de la possession de l'Italie. Le prétexte de la guerre fut fourni par les événements qui se passèrent en Sicile.

Cette île était alors partagée entre Hiéron, tyran de Syracuse, les Carthaginois et les Mamertins. Ces derniers, issus d'aventuriers, anciens mercenaires d'Agathocle, s'emparèrent de Messine et se mirent à guerroyer contre les Syracusains. Défaits par Hiéron, les Mamertins sollicitèrent d'abord l'assistance des Carthaginois et leur livrèrent l'acropole de Messine pour prix de leur protection. Bientôt dégoûtés de ces alliés trop exigeants, ils envoyèrent demander des secours à Rome. Le sénat hésitait, mais l'opinion publique l'emporta, et, malgré le peu d'intérêt qu'inspirait ce ramassis de mercenaires, la guerre fut décidée.

Le consul Appius Claudius Caudex, capitaine vaillant et expérimenté, passa le détroit sur de simples barques, battit les Carthaginois et les Syracusains devant Messine dont il s'empara, et s'avança victorieusement jusque sous les murs de Syracuse. Plus de soixante villes tombèrent au pouvoir des Romains. Hiéron, désespérant du succès de ses armes, accepta l'alliance romaine, tout en payant une contribution de guerre de deux cents talents et en cédant une partie de son territoire.

Les Romains attaquèrent la ville d'Agrigente, le boulevard de Carthage, et la prirent d'assaut après un siège de sept mois.

Mais les flottes des Carthaginois, restées maîtresses de la mer et des places du littoral, portèrent la dévastation sur les côtes de l'Italie. De là la nécessité pour les Romains de se créer une flotte. Ils dépensèrent une admirable énergie à hâter cette création. En soixante jours ils construisirent, d'après le modèle d'une quinquerème carthaginoise échouée sur la côte d'Italie, une flotte de cent vingt galères.

Le consul Duilius, voyant que ces vaisseaux ne pouvaient pas se mesurer avec ceux des Carthaginois, adapta à chacun d'eux un pont-levis qui, s'abattant sur la galère ennemie, la saisissait avec des crochets aigus (*corvus, manus ferrea*), la tenait immobile et livrait passage aux légionnaires. De cette manière, le combat naval était pour ainsi dire transformé en combat de terre. A la tête de cette flotte et, grâce à cette ingénieuse invention, Duilius remporta, en 260, une belle victoire sur la flotte carthaginoise, auprès du promontoire de Myles. Cette victoire navale eut un grand retentissement. Duilius eut les honneurs d'un triomphe et l'on érigea sur le Forum une colonne en marbre, ornée des becs des vaisseaux pris sur l'ennemi (*columna rostrata*). On accorda en outre à Duilius le droit de se faire reconduire le soir chez lui à la lueur des flambeaux et au son des flûtes.

Cependant la lutte se prolongeait en Sicile, sans résultat décisif, lorsque le sénat romain résolut de porter la guerre en Afrique. Une flotte de 330 vaisseaux portant 138,600 hommes, et placée sous les ordres des consuls L. Manlius et M. Atilius Régulus, défit près du promontoire d'Ecnome la flotte carthaginoise qui comptait 350 vaisseaux montés par une armée de 147,000 hommes. Les deux consuls débarquèrent en Afrique et prirent d'emblée la ville de Clipéa. Manlius, chargé d'un butin immense, retourna à Rome et Régulus seul resta en Afrique avec quarante vaisseaux, quinze mille fantassins et cinq cents cavaliers. A la tête de cette armée, il défit les Carthaginois, s'empara de Tunis et menaça Carthage. Enflé de ses succès et trop confiant dans la faiblesse de la résistance qu'il avait rencontrée, Régulus crut pouvoir imposer à Carthage les conditions les plus dures. Le désespoir rendit aux Africains toute leur énergie ; Xantippe, aventurier grec, bon général, fut mis à la tête des troupes carthaginoises et, profitant habilement de la présomption de Régulus, il le battit près de Tunis et le fit prisonnier. Deux mille hommes seulement parvinrent à se sauver à Clipéa. Une flotte romaine, qui était venue pour ramener les débris de l'armée, fit naufrage à son retour auprès du promontoire de Pachynum.

Les Romains, qui ne se laissaient jamais abattre par les

revers, reportèrent la guerre en Sicile et reprirent Panorme, centre des forces carthaginoises. Une nouvelle flotte, envoyée vers les côtes de l'Afrique, fut détruite par une violente tempête. Ce désastre engagea le sénat à suspendre toute expédition maritime, et la lutte fut concentrée pendant six ans dans un coin de la Sicile. Les Romains avaient cependant le plus de succès. Metellus vainquit les Carthaginois près de Panorme et leur enleva toutes les places fortes à l'exception de Lilybée et de Drepanum. A la suite de cette défaite, Carthage envoya Régulus à Rome pour traiter des conditions de paix, ou pour négocier au moins l'échange des prisonniers ; ils lui avaient fait promettre par serment qu'il reviendrait, si la négociation ne réussissait pas. Arrivé à Rome et introduit dans le sénat, il conseilla la continuation de la guerre et dissuada les sénateurs d'échanger les prisonniers. Son conseil fut suivi. Il retourna à Carthage, malgré les instances de ses amis et les prières du sénat tout entier, malgré les larmes de sa femme et de ses enfants. Les Carthaginois, dit-on, furieux de l'avis qu'il avait émis dans le sénat, le firent périr dans d'affreux tourments. On lui coupa les paupières, pour l'exposer ensuite aux rayons brûlants du soleil ; on l'enferma enfin dans un tonneau, garni intérieurement de pointes de fer, et on le fit rouler du haut d'une montagne escarpée.

La guerre fut continuée avec vigueur. En 249, le consul Appius Claudius Pulcher attaqua la flotte carthaginoise dans le port de Drepanum, malgré l'opposition de ses officiers et les présages sinistres ; car les poulets sacrés refusaient de manger. Le consul les fit jeter à la mer en disant : „S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent !“ Il perdit la bataille et 93 vaisseaux furent pris ou coulés. Une nouvelle flotte, sous les ordres de L. Junius Pullus, fit naufrage, et les Romains, épuisés, furent contraints de renoncer à la domination sur mer.

Vers la même époque, Amilcar Barca, le père du grand Annibal, fut chargé du commandement des troupes carthaginoises. Retranché à Eryx, dans un poste inexpugnable, il y tint pendant six années les Romains en échec. Il porta le pillage sur les côtes de l'Italie, depuis la partie inférieure jusqu'à Cumes en Campanie. Carthage se relevait. Les finances romaines étaient épuisées et les villes maritimes de l'Italie avaient tellement souffert par la guerre et les dévastations de l'ennemi, qu'il leur fut impossible d'équiper une nouvelle flotte. Le patriotisme romain vint au secours du trésor en détresse. Au moyen de dons volontaires des citoyens, le sénat parvint à armer une flotte de deux cents cinquérèmes, à la tête de laquelle Lutatius Catulus surprit l'escadron carthaginois près des îles Egates et la dispersa.

Après cette défaite, les Carthaginois donnèrent plein pouvoir à Amilcar Barca ou de continuer la guerre ou de faire la paix. Celui-ci entama des négociations qui aboutirent à une paix dont voici les conditions : 1. Les Carthaginois cèderont aux Romains tous leurs établissements en Sicile ainsi que les îles situées entre la Sicile et l'Italie ; 2. ils rendront tous les prisonniers de guerre et 3. ils payeront une contribution de guerre de 3200 talents.

Toute la Sicile, excepté le royaume de Hiéron, devint ainsi tributaire et, pour la première fois, Rome eut une province sujette.

§ 2. Événements entre la première et la seconde guerre punique.

1. *Occupation de la Sardaigne et de la Corse.* La guerre avait épuisé les finances de Carthage. Les mercenaires, qu'elle ne pouvait payer, se soulevèrent au nombre de vingt mille et firent des réclamations tellement exorbitantes que les Carthaginois ne purent les admettre. Plusieurs villes de l'Afrique, Utique, Hippone prirent le parti des rebelles et il éclata une guerre sanglante qui dura quatre ans. Ce fut Amilcar qui la termina en faveur de Carthage. En Sardaigne, les mercenaires se révoltèrent également et commirent de tels excès que les habitants prirent les armes et les chassèrent du pays. Carthage, réduite à ses seules forces, dut abandonner cette île à son sort. Mais les Romains ne laissèrent pas échapper cette occasion d'intervenir, en prétextant qu'il y avait des Italiens parmi les rebelles. L'île fut prise et les vainqueurs imposèrent de nouveau des conditions très onéreuses aux Carthaginois qui, réduits à l'impuissance, durent consentir à payer 1200 talents et à céder les îles de Sardaigne et de Corse.

2. *Guerre contre les Illyriens (220—228).* Les Illyriens, établis sur les côtes orientales de l'Adriatique, se livraient à la piraterie et étaient la désolation du commerce. Leur roi, Pinnes, était encore enfant et sa mère, Teuta, exerçait la régence. Les Romains envoyèrent des ambassadeurs pour sommer la reine de faire cesser ces déprédations ; mais irritée du ton menaçant d'un des députés, la fière Teuta le fit saisir et exécuter. Ce fut cette violation du droit des gens qui fournit à la république une cause légitime de guerre. Le sénat envoya une armée et une flotte pour réduire les barbares. Après la défection de Demetrius de Pharos, qui remplissait les fonctions de premier ministre de Teuta, les Romains s'emparèrent d'Apollonie, de Dyrrachium, de Nutria et d'une grande partie de la côte. Après quelques mois de résistance, les Illyriens firent leur soumission et s'engagèrent à renoncer à la piraterie, à payer un tribut annuel et à donner à Demetrius, l'allié des Romains, la tutelle de leur roi Pinnes.

Cette expédition ouvrit aux Romains le chemin de la Grèce et leur valut une grande popularité dans ce pays. Les Athéniens les comblèrent de remerciements et leur offrirent le droit de cité, tandis que les Corinthiens leur accordèrent l'accès aux jeux isthmiques. En général, les Grecs voyaient dans les Romains des protecteurs désintéressés contre leurs dangereux voisins, les rois de Macédoine.

3. *Soumission de la Gaule cisalpine.* La conquête de la Gaule cisalpine avait évidemment pour but de mettre l'Italie à l'abri des invasions des Gaulois. En 232, sur la proposition du tribun Flaminius Nepos, les Sénons avaient été expulsés du Picenum, et leurs terres, déclarées domaine public, partagées entre les citoyens pauvres. Cette mesure présageait, pour les tribus gauloises voisines, le sort qui leur était réservé ; aussi excita-t-elle parmi celles-ci une vive inquiétude pour leur indépendance et elles se mirent à préparer une formidable invasion. Les Gésates, tribu belliqueuse sur les bords du Rhône, leur fournirent une armée d'auxiliaires. La nouvelle de ces armements produisit à Rome un effroi immense. On ouvrit les livres sybillins, et, sur la déclaration des interprètes, on enterra vivants deux Gaulois au milieu du marché aux bœufs. Le sénat fit une levée de 150,000 hommes et ordonna le recensement des hommes en état de porter les armes. D'après les renseignements sur les contingents à fournir par chaque pays, Rome pouvait mettre sur pied près de 800,000 hommes.

Les barbares s'avancèrent jusqu'à trois journées de la ville ; mais ils furent cernés par deux corps d'armée et complètement anéantis. Quarante mille restèrent sur le champ de bataille. Les Boïens firent leur soumission et les autres tribus durent bientôt déposer les armes. Milan fut pris et les colonies de Crémone et de Plaisance préparèrent l'asservissement définitif des Gaulois cisalpins.

4. *Conquête de l'Espagne par les Carthaginois.* La perte de l'empire de la mer, la cession de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse aux Romains avaient porté un coup sensible au commerce de Carthage et ses finances avaient été ruinées par la guerre contre les mercenaires. Pour dédommager sa patrie des pertes qu'elle avait subies et pour lui créer de nouvelles ressources pour la lutte contre Rome, Amilcar, l'homme le plus influent et le plus clairvoyant de Carthage, fit comprendre à ses compatriotes de quelle importance était pour elle l'Espagne dont les mines d'or pourraient fournir de l'argent, et dont les peuplades belliqueuses deviendraient les éléments d'une nombreuse et vaillante armée.

Malgré l'opposition d'Hannon, chef de la puissante faction des nobles, le parti démocratique réussit à faire adopter la proposition qui consistait à envoyer Amilcar Barca, à la tête d'une armée, faire la conquête de l'Espagne. Il pénétra dans l'intérieur de la péninsule, en soumit les peuples les plus belliqueux et forma en silence une armée redoutable. Il fut tué en 228 et eut pour successeur son gendre Asdrubal qui réussit autant par la clémence et la générosité que par la force des armes, à s'avancer jusqu'aux bords de l'Ebre. Il consolida ses conquêtes et assura ses communications avec l'Afrique par la fondation de Carthage-la-Neuve ou Carthagène, qui devint le centre du commerce et des opérations militaires, et s'éleva bientôt à une grande prospérité. Les Romains, effrayés de ces progrès rapides, intervinrent et obligèrent le gouvernement de Carthage de signer un nouveau traité, interdisant à l'armée punique de passer l'Ebre et d'attaquer la colonie grecque de Sagonte, qui fut placée sous la protection des Romains.

Après la mort d'Asdrubal (221), qui fut assassiné par un Gaulois, l'armée d'Espagne choisit pour chef le fils d'Amilcar, Annibal, âgé alors de vingt-six ans. Ce choix fut ratifié par le sénat de Carthage. Il n'avait encore que neuf ans, lorsque son père Amilcar, dit-on, en partant pour l'Espagne, lui fit jurer une haine éternelle aux Romains. Annibal tint son serment avec une implacable fidélité. Doué des plus hautes qualités militaires et adoré des soldats qui voyaient en lui leur élève, le jeune général exerçait sur eux une autorité absolue. Bravant le froid et le chaud, supportant la faim et la soif, ne se laissant abattre ni par les fatigues ni par les veilles, Annibal était l'objet de l'enthousiasme et de l'admiration de son armée.

Fermement résolu de venger sur les Romains l'humiliation de sa patrie, il déchira de son épée le traité conclu avec ce peuple et mit le siège devant Sagonte. C'était une déclaration de guerre. Les Sagontins implorèrent le secours des Romains qui envoyèrent des ambassadeurs au général carthaginois pour lui faire des représentations amicales. Annibal ne les reçut pas et leur signifia de se rendre à Carthage. Pendant que les Romains perdaient le temps en négociations, Sagonte fut prise et réduite en un monceau de ruines et de cendres. Après la chute de la ville, une seconde ambassade vint demander au sénat de Carthage l'extradition d'Annibal. Comme la discussion se prolongeait, un des députés romains, Fabius, relevant un pan de sa toge : « Voici, s'écria-t-il, la paix ou la guerre, choisissez ! » — « Choisissez vous-même », répliqua-t-on de toute part. « Eh bien, c'est la guerre ! » reprit Fabius en secouant sa robe aux applaudissements des Carthaginois.

§ 3. Deuxième guerre punique (218 — 201).

La deuxième guerre punique est une des guerres les plus mémorables et les plus importantes de l'histoire. De part et d'autre on avait acquis la conviction que les deux républiques ne pouvaient vivre en paix, que Rome ou Carthage devait périr.

1. *Victoires d'Annibal jusqu'à la bataille de Cannes* (218-215). Annibal conçut le projet de porter la guerre en Italie et d'attaquer les Romains sous les murs mêmes de leur capitale. Il confia à son frère Asdrubal le commandement des troupes destinées à défendre l'Espagne, et il envoya une forte armée en Afrique pour maintenir la tranquillité dans ce pays. Lui-même, à la tête de 90,000 fantassins, de 12,000 cavaliers et de 37 éléphants, partit de Carthagène au printemps de l'année 218, passa l'Ebre et les Pyrénées et s'ouvrit un chemin à travers la Gaule jusqu'aux Alpes, qu'il mit quinze jours à franchir au milieu de difficultés inouïes. Il arriva par le val d'Aoste dans le voisinage du territoire des Insubriens, ses alliés. Son armée comptait encore 20,000 fantassins, 6000 cavaliers et quelques éléphants.

Le sénat romain, ne pensant pas à la possibilité d'une expédition telle qu'elle avait été projetée et exécutée par Annibal, avait résolu d'attaquer les Carthaginois en Afrique et en Espagne. L'un des consuls, T. Sempronius Longus, fit voile pour la Sicile, dans l'intention de passer de là en Afrique, et P. Cornélius Scipion, l'autre consul, s'embarqua pour l'Espagne, tandis qu'une troisième armée de 19,000 hommes fut envoyée dans la haute Italie pour observer les Gaulois.

P. Cornélius Scipion, débarqué près de l'embouchure du Rhône, apprit qu'Annibal était déjà engagé dans les Alpes. Il laissa alors le commandement de son armée à son frère Cnéius, retourna promptement à Pise et se mit à la tête des troupes destinées à surveiller et à contenir les peuplades gauloises. Il traversa le Pô et s'avança rapidement vers le nord, espérant surprendre le général carthaginois au moment où, fatigué et affaibli, il déboucherait dans les plaines de l'Italie. La rencontre des deux armées eut lieu sur les bords du Tessin. Scipion, battu et blessé, se replia sur la colonie de Plaisance. Son collègue Sempronius Longus, rappelé de Sicile, s'avança à marches forcées et rejoignit, aux environs de cette ville, les débris de l'armée de Scipion. Malgré l'avis de ce dernier, Sempronius offrit, sur la Trébie, la bataille aux Carthaginois. Annibal remporta une éclatante victoire; près de 20,000 Romains gisaient sur le champ de bataille; 10,000 seulement, conduits par Sempronius, parvinrent à se sauver à Crémone et à Plaisance.

Cette seconde victoire mit Annibal en possession de la Ligurie et de la Gaule cisalpine, dont les peuplades belliqueuses se soulevèrent contre Rome, accueillirent le vainqueur avec enthousiasme et renforcèrent son armée. Flatté de cet accueil, et dans le but d'attacher à sa cause les peuples italiens, le général carthaginois s'annonça comme le libérateur des peuples opprimés et eut soin de mettre en liberté tous les prisonniers faits sur les alliés de Rome. Il espérait que ces captifs délivrés deviendraient pour lui d'utiles émissaires.

Effrayés par ces défaites, les Romains concentrèrent toutes leurs forces disponibles en Etrurie, pour couvrir le passage des Apennins. Afin d'éviter le corps d'armée du consul Flaminius, Annibal prit par les marais de l'Arno qu'il mit quatre jours et trois nuits à traverser. L'armée, marchant dans l'eau et la vase, fut cruellement éprouvée et Annibal lui-même montait son dernier éléphant et perdit un œil par suite d'une fluxion que lui avaient causée les veilles, les fatigues et l'humidité des nuits. Le rusé Carthaginois attira le présomptueux consul dans un vallon resserré entre le lac Trasimène et des collines boisées où il avait posté ses soldats, et détruisit l'armée romaine presque tout entière. Flaminius fut tué avec 15,000 des siens ; autant furent faits prisonniers. L'acharnement des combattants était tel qu'ils ne s'aperçurent pas d'un tremblement de terre qui renversait en ce moment beaucoup de villes dans le voisinage. A Rome, la terreur fut grande ; le préteur Pomponius fit assembler le peuple et ne dit que ces mots : „Nous avons perdu une grande bataille.“

L'Italie était sans défense ; le vainqueur, après avoir dévasté l'Etrurie, traversa l'Apennin, se jeta dans l'Ombrie, le Picenum, et de là se dirigea, par le Samnium, vers les côtes de l'Apulie, où les populations étaient bien disposées en sa faveur. La conquête des provinces méridionales devait lui donner une solide base d'opérations et le mettre en rapport direct avec Carthage. Malgré la victoire de Trasimène, sa position était cependant critique. Manquant des machines indispensables pour un siège, il ne pouvait marcher sur Rome et tous les peuples italiens, excepté les Gaulois cisalpins, étaient demeurés fidèles à Rome.

Les Romains, revenus de leur première stupeur, ne désespérèrent point. Fabius Maximus, le même qui avait parlé si fièrement devant le sénat de Carthage, fut nommé dictateur. Le peuple lui adjoignit comme maître de cavalerie un homme présomptueux, Minucius Rufus. Suivre la marche de l'ennemi en prenant par les hauteurs, lui couper les vivres, le harceler sans cesse et le décimer peu à peu sans lui livrer de combat, tel fut le plan de

Fabius. Cette tactique lui valut le surnom de „Temporiseur.“ Un jour il réussit à enfermer Annibal dans un défilé près de Casilinum ; mais le rusé Carthaginois sut se tirer du mauvais pas où il s'était engagé. Au milieu de la nuit il fit chasser, vers les hauteurs occupées par les Romains, deux mille bœufs portant aux cornes des bottes de bois sec enflammées. Effrayés des cris de ces animaux qui beuglaient de douleur, les soldats romains quittèrent leurs postes et Annibal s'échappa.

A Rome, le peuple, excité par les intrigues du maître de la cavalerie, se plaignait des lenteurs de Fabius et donna, sur la proposition d'un tribun du peuple, à Minucius le même pouvoir qu'au dictateur. A peine maître de ses mouvements, il attaqua les Carthaginois, se fit battre et aurait perdu toutes ses troupes, si Fabius ne fut accouru pour le sauver d'une déroute complète. Minucius, revenu de sa présomption et avouant son imprudence, déposa son commandement et se replaça sous les ordres de Fabius qu'il appela son sauveur et son père.

Cependant le parti populaire, irrité d'un système de temporisation qu'il disait être de la lâcheté, donna pour collègue à l'habile et prudent consul Emilius Paulus, le fougueux Varron, homme incapable et soldat inapte. Enorgueilli par quelques légers avantages qu'Annibal lui laissa remporter, Varron offrit la bataille au général carthaginois près de Cannes, dans une vaste plaine où la cavalerie carthaginoise pouvait s'étendre en liberté. Les Romains subirent la défaite la plus sanglante dont leur histoire fasse mention. De 87,000 hommes, 43,000 restèrent sur le champ de bataille, parmi eux l'un des consuls, Paul Emile, et 80 sénateurs. Dix mille furent faits prisonniers ; les autres furent tués en fuyant. Varron réussit à se sauver à Vénusie, avec 70 cavaliers. Annibal envoya à Carthage un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers restés sur le champ d'honneur. Dès lors une partie du Samnium, de l'Apulie, de la Lucanie et du Bruttium se déclara ouvertement pour les Carthaginois. Pour surcroît de malheur, L. Posthumius, envoyé contre les Gaulois, n'eut pas un meilleur sort ; il fut battu, et son armée taillée en pièces.

2. *Guerre en Italie et en Espagne* (215 — 206). La nouvelle de la catastrophe de Cannes répandit la terreur et la consternation à Rome. Le sénat cependant ne perdit pas courage et, par une politique habile, il alla au-devant du consul Varron et le remercia de ne pas avoir désespéré de la république. Il prescrivit aux femmes de s'enfermer dans leurs demeures, et limita à trente jours la durée du deuil porté dans les familles pour les parents tombés devant l'ennemi.

Les propositions de paix faites par Annibal furent repoussées et Rome retentit bientôt du bruit des préparatifs de guerre. Le sénat décréta une levée de dix-huit légions et la construction d'une flotte de 150 galères ; il résolut en même temps de renoncer au système qui consistait à placer tous les ans de nouveaux généraux à la tête des armées. M. Claudius Marcellus, qui s'était distingué dans la guerre contre les Gaulois cisalpins, fut maintenu jusqu'à sa mort au commandement suprême (215—208).

Annibal, malgré les reproches de son général Mahébal, qu'il savait vaincre, mais qu'il ne savait pas profiter de la victoire, n'osa pas marcher sur Rome, qui était défendue par une population nombreuse, car la force principale des Carthaginois consistait dans la cavalerie numide qui eut été inutile dans un siège.

La preuve la plus frappante du génie d'Annibal, c'est d'être resté seize ans en Italie, presque réduit à ses seules forces, obligé de ne recruter son armée que parmi les nouveaux alliés et de ne subsister qu'à leurs dépens, abandonné par le sénat de son pays. Après la victoire de Cannes, il se dirigea vers la Campanie, où la puissante Capoue lui ouvrit les portes. En vain chercha-t-il à gagner Naples et les autres colonies grecques de l'Italie inférieure ; à cause de la fidélité des colonies maritimes, ses alliés mêmes ne pouvaient lui donner l'appui qu'il en attendait. En outre Marcellus, surnommé „l'épée des Romains“, le défait à deux reprises différentes près de Nola, et ces victoires ranimèrent le courage des Romains. Annibal avait un besoin urgent de secours ; il conclut donc une alliance avec la Macédoine et la ville de Syracuse et s'adressa en même temps à Carthage et à son frère Asdrubal en Espagne.

Philippe, roi de Macédoine, qui, après la bataille de Cannes, crut la cause de Rome perdue, attaqua les établissements romains en Illyrie, envahit plusieurs provinces de la Grèce et fit alliance avec Annibal. Le consul Valérius Lævinus marcha contre lui à la tête de forces imposantes, le battit à Apollonie et souleva contre lui la ligue étolienne qui lui suscita tant d'embarras qu'il s'estima heureux de pouvoir faire la paix en 305.

Après la mort de Hiéron, allié fidèle de Rome, Syracuse proclama la république et fit alliance avec Annibal. Le brave Marcellus fut envoyé en Sicile pour réduire cette ville dont la défection menaçait d'entraîner la perte de l'île tout entière. Les Syracusains résistèrent trois ans, grâce à l'appui des Carthaginois et aux inventions du célèbre Archimède. Ce fameux géomètre couvrit les murs de machines nouvelles qui lançaient au loin d'énormes quartiers de roc et déconcertaient par là tous les efforts

des Romains. Les vaisseaux romains s'approchaient-ils du rempart, des mains de fer les saisissaient, et, après les avoir fait pirouetter, les laissaient retomber avec fracas au fond de la mer ou les brisaient contre les pointes des rochers qui bordaient le pied des murailles. Ce ne fut qu'en 212 que les murs furent escaladés pendant que la ville célébrait une fête. Marcellus, ne pouvant refuser à ses soldats le pillage de la ville, leur ordonna d'épargner la vie des habitants. Il désirait voir Archimède. Mais l'illustre savant, absorbé dans l'étude de ses problèmes, ne s'était pas même aperçu de la prise et du pillage de la ville. Un soldat se présenta chez lui et lui ordonna de venir trouver le général romain. Archimède, ne l'entendant pas, continua son travail ; le légionnaire irrité lui passa son épée au travers du corps. Deux ans après (210), Agrigente et les autres villes que les Carthaginois avaient occupées dans cette île, tombèrent au pouvoir des Romains.

Carthage se retira pour ainsi dire de la lutte. Hannon, chef du parti hostile aux Barca, fit répondre aux demandes du vainqueur de Cannes : „Si Annibal est vainqueur, il n'a pas besoin d'assistance ; s'il est vaincu, il n'en mérite pas.“ On ne lui envoya, en effet, que des secours insignifiants, et le grand homme, honteusement abandonné, ne pouvait pousser la guerre avec la vigueur et l'énergie nécessaires. Tout son espoir reposait sur son frère Asdrubal. En Espagne, Rome avait pris l'offensive. Deux Scipions, P. Cornélius, le même qui avait été battu sur le Tessin, et son frère Cnéius, luttaient avec succès contre les deux frères d'Annibal, Asdrubal et Mago. Ils conquièrent le pays entre l'Ebre et les Pyrénées, reprirent Sagonte et firent une alliance avec Syphax, roi d'une partie de la Numidie, mais ils commirent l'imprudence de diviser leurs forces. Ils furent défaits en 212 et périrent avec la plus grande partie de leur armée. La consternation fut grande à Rome, quand on apprit cette funeste nouvelle. Personne ne se présentait pour se mettre à la tête de l'armée d'Espagne, lorsque le jeune Scipion, âgé de 24 ans, qui avait, à la bataille du Tessin, sauvé la vie à son père, vint s'offrir pour venger la mort de son père et de son oncle. Il fut élu et envoyé en Espagne avec le titre de préteur (211).

A peine arrivé en Espagne, il prit d'assaut Carthagène, où se trouvaient l'arsenal et le trésor des Carthaginois, et y fit un butin immense ; il traita avec bonté les otages que les Carthaginois avaient exigés des Espagnols, donna à tous des présents et les renvoya à leurs parents. Cette conduite lui valut la reconnaissance de ces peuples qui passèrent du côté de Scipion.

Secondé par ces peuples, le jeune Romain battit Asdrubal à Bécula et lui fit perdre plus de 50,000 hommes. Après cette défaite, Asdrubal se retira vers les Pyrénées, leva une nouvelle armée et passa en Italie. Scipion fit essuyer aux autres généraux carthaginois défaite sur défaite, leur enleva Gadès et finit par les chasser de l'Espagne. En 306, le jeune héros retourna en triomphe à Rome.

En Italie, la guerre se concentra autour de deux places : la citadelle de Tarente, bloquée par les Carthaginois, et Capoue, assiégée par les deux consuls romains. Annibal s'efforça en vain de dégager cette dernière ville. Dans l'espoir de faire lever le siège de Capoue et de diviser les deux armées consulaires, pour les battre séparément en rase campagne, il marcha sur Rome. Arrivé sous les murs de cette ville et en présence des difficultés insurmontables qui rendaient impossible la prise de la capitale de la république, il abandonna ses projets d'offensive et recula jusqu'aux environs de Rhégium. Capoue dut capituler, et le châtimement fut terrible. Soixante-dix sénateurs expirèrent sous les coups de verges et par la hache, trois cents nobles furent condamnés aux fers et les autres habitants furent vendus comme esclaves. La ville fut transformée en préfecture.

Les armées romaines semblaient surgir de terre. Environ 25 légions étaient sous les armes. Tarente fut prise d'assaut (209) par Q. Fabius, et Annibal se retira dans le Bruttium. Le grand capitaine, ne recevant aucun secours de sa patrie, s'épuisait par les triomphes mêmes qu'il remportait sur ses ennemis. Marcellus, attiré dans une embuscade, y périt avec ses principaux officiers. La mort de ce grand général fut sans doute un bonheur pour Annibal, mais elle n'améliora pas sa position critique. Il avait acquis la conviction qu'avec son armée affaiblie il ne pouvait plus résister longtemps. Ce fut dans ces circonstances (207) que son frère Asdrubal envahit la haute Italie avec une armée de 60,000 hommes.

Rome chargea deux armées consulaires de combattre les Carthaginois ; l'une, sous les ordres de M. Livius Salinator, manœuvrait dans l'Ombrie ; l'autre, ayant à sa tête le consul C. Claudius Néron, tenait en échec Annibal en Lucanie. Il s'agissait avant tout d'empêcher les deux généraux carthaginois d'opérer leur jonction. Ayant intercepté des dépêches envoyées par Asdrubal à son frère, Néron prit la résolution hardie de quitter secrètement son camp avec 7000 hommes d'élite, de traverser l'Italie à marches forcées et de se joindre à Livius, à l'insu du général ennemi. La bataille se donna sur les bords du Métaure. Le brave Asdrubal,

digne de son frère Annibal, tomba percé de coups. Son armée fut détruite ; 65,000 hommes restèrent sur le champ de bataille ; 5000 furent faits prisonniers. Six jours après, Néron était rentré dans ses cantonnements, et il fit jeter dans le camp d'Annibal la tête d'Asdrubal. A la vue de cette tête encore sanglante, il perdit tout espoir et s'écria : „Maintenant, malheureuse Carthage, je connais ta fortune!“

Accablé de douleur, Annibal se renferma dans le Bruttium où il sut se maintenir encore pendant cinq ans. Son frère Mago arriva avec une armée de 20,000 hommes en Ligurie, mais il lui fut impossible de se joindre à Annibal. Dans ces circonstances, les Romains résolurent de porter la guerre en Afrique ; Annibal et Mago furent ainsi forcés de quitter l'Italie pour aller défendre leur patrie.

3. *Guerre en Afrique. Bataille de Zama (202).* Scipion, de retour à Rome, fut nommé consul et on lui assigna la Sicile pour théâtre d'opérations, avec la permission de passer en Afrique. Il s'embarqua à Lilybée avec 30,000 hommes. Le consul comptait sur les deux rois de Numidie, Syphax et Massinissa, avec lesquels il avait déjà traité, lors de son séjour en Espagne. Mais le premier venait d'être regagné par Carthage ; on lui avait donné en mariage la belle Sophonisbe, fille d'Asdrubal Gisgon, qui avait été fiancée à Massinissa. Celui-ci, pour se venger de cet affront, passa du côté des Romains.

Les Carthaginois opposèrent à Scipion deux armées nombreuses, commandées, l'une par Syphax, et l'autre par Asdrubal Gisgon. Le général romain surprit les deux camps ennemis, formés de huttes de jonc et de branchage, y mit le feu et fit périr 50.000 hommes dans les flammes. Une deuxième armée, destinée à dégager la ville d'Utique, fut défaite en rase campagne. Abattus par de si grands malheurs, les Carthaginois se virent contraints d'appeler Annibal et son frère Mago au secours de la patrie en danger. Ce dernier mourut en route des suites d'une blessure. Annibal était à Crotone lorsqu'il reçut l'ordre du sénat. Le grand homme obéit, mais il versa des larmes en quittant l'Italie, le théâtre de sa gloire, de ses victoires et de ses honneurs, vaincu non pas par les armées romaines, mais par les coupables jalousies et les basses intrigues de ses ennemis à Carthage.

Débarqué à Leptis et comprenant ce que risquait sa patrie, si elle était vaincue, Annibal demanda une entrevue à Scipion pour traiter de la paix. Ces deux généraux, les plus illustres de leur temps et comparables aux plus fameux capitaines qui aient jamais vécu, gardèrent quelques moments le silence en se trouvant

face à face; ils se regardèrent l'un l'autre attentivement, saisis tous deux d'une admiration réciproque. N'ayant pu s'entendre sur les conditions de paix, ils se séparèrent pour annoncer à leurs armées qu'il fallait vider la question par les armes. La bataille se donna près de Zama, en 202. Annibal, malgré son habileté et la bravoure de ses vétérans, éprouva une défaite sanglante; 40,000 des siens jonchaient le champ de bataille; il ramena, par une retraite admirablement combinée et conduite, les débris de son armée à Adrumetum et rentra à Carthage où, depuis 35 ans, il n'avait pas mis le pied.

Il conseilla la paix; Scipion lui-même en fixa les conditions: Carthage dut renoncer à tout ce qu'elle possédait hors de l'Afrique, c'est-à-dire, à l'Espagne, à Malte et aux îles Baléares; livrer les prisonniers de guerre et les déserteurs, tous les éléphants et tous les vaisseaux, à l'exception de dix trirèmes; payer en cinquante ans dix mille talents (50 millions de francs), s'obliger à ne faire aucune guerre, même en Afrique, sans la permission du sénat et du peuple romain, enfin restituer à Massinissa tout ce que lui ou ses ancêtres avaient possédé.

La paix conclue, Scipion reprit le chemin de l'Italie qu'il traversa entre deux haies de peuples accourus de toutes parts pour voir le vainqueur de Carthage. Il célébra, à son entrée dans Rome, un splendide triomphe et reçut du sénat le surnom d'Africain.

§ 4. Événements entre la deuxième et la troisième guerre punique.

La seconde guerre punique avait fait de Rome une puissance de premier ordre. L'Italie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Illyrie et l'Espagne lui appartenaient; rien de plus naturel alors qu'elle portât ses regards vers l'Orient. Les Etats de la Grèce fournirent eux-mêmes aux Romains le prétexte de s'immiscer dans leurs affaires intérieures.

1. *Deuxième guerre de Macédoine* (200—197). Malgré la paix qu'il avait faite avec les Romains (205), Philippe de Macédoine avait envoyé un contingent de 4000 hommes à Annibal avant la bataille de Zama, et attaqué en même temps les villes libres de Grèce et d'Asie alliées de Rome. Le sénat lui déclara la guerre. Pendant deux ans, elle fut conduite sans résultat, mais la troisième année, T. Quinctius Flaminius, élevé, malgré son jeune âge, au consulat, sut ramener l'ordre et la discipline dans les légions et justifia bientôt par son intelligence et son énergie la confiance de ses concitoyens. Habile et rusé, le jeune consul réussit à

détacher de l'alliance du roi de Macédoine les Achéens et les Béotiens, et, avec l'aide des Etoliens, il repoussa Philippe jusqu'en Thessalie.

Au retour du printemps (197), Flamininus alla à la rencontre de l'ennemi, à la tête de 20,000 hommes, dont 8000 étaient Grecs. La bataille se livra dans une plaine parsemée de collines nommées les „têtes de chiens“ (*cynocéphales*). L'action fut chaude, et la légion romaine l'emporta sur la célèbre phalange macédonienne. Philippe vaincu demanda la paix, qui lui fut accordée à des conditions très-dures. Il dut reconnaître l'indépendance de tous les États de la Grèce, réduire sa flotte à cinq vaisseaux, son armée à 500 hommes, payer une contribution de mille talents et donner en otage son fils Démétrius.

Le jour de la célébration des jeux isthmiques s'approchait et Flamininus se rendit à Corinthe. Un concours immense de peuples s'y était porté de toutes parts pour apprendre le sort réservé à la Grèce. Un héraut y proclama à haute voix que le sénat et le peuple romain rendaient à tous les Grecs leur indépendance, leurs lois et leurs immunités. Cette proclamation fut couverte d'applaudissements par les Grecs ; les cris de joie et d'allégresse retentirent au loin. Les jeux finis, on se précipita vers le général romain ; chacun s'empressa de l'aborder, de lui prendre la main, de lui jeter des couronnes de fleurs et de rubans, et la foule fut si grande qu'il faillit être étouffé.

Les Grecs ne tardèrent pas à s'apercevoir que les Romains ne leur avaient rendu qu'une apparence de liberté. Les garnisons romaines ne quittèrent pas les villes occupées et Sparte ne fut pas délivrée du tyran Nabis, qui n'était que l'instrument docile de la politique romaine. Flamininus revint à Rome et célébra un triomphe de trois jours.

2. *Guerre contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie* (191 - 190). Antiochus, roi de Syrie, avait mécontenté les Romains, en s'alliant à Philippe de Macédoine pour attaquer l'Égypte et le royaume de Pergame et en occupant la Palestine ainsi que la Phénicie. Quoique le jeune roi d'Égypte, Ptolémée Epiphane, fût placé sous la tutelle du peuple romain, le sénat remit la guerre jusqu'après la défaite et l'humiliation de Philippe. Après la victoire de Cynocéphales, les Romains sommèrent le roi de Syrie de restituer à l'Égypte la Phénicie et la Palestine et de rendre la liberté aux villes grecques de l'Asie-Mineure. „Moi, répondit Antiochus aux Romains, je ne me mêle point de ce que vous faites en Italie ; ne vous occupez pas de ce que je fais en Orient.“

L'arrivée d'Annibal, qui venait de fuir sa patrie, le décida à

la guerre ; mais au lieu d'attaquer les Romains en Italie même, comme le conseillait Annibal, il entama des négociations avec les Grecs, tout en omettant de pousser les armements avec vigueur. Il entra seulement en campagne lorsque les Etoliens, par des promesses mensongères, s'engagèrent à lui livrer la Grèce.

Il débarqua avec 10,000 hommes à Chalcis et trouva en Grèce de nombreux alliés, secrets ou déclarés. Par ses manières hautes, il s'aliéna Philippe de Macédoine ; puis, au lieu d'occuper les points importants avant l'arrivée des Romains, il épousa une jeune Grecque et perdit, par une coupable légèreté, tout l'hiver à donner fêtes sur fêtes. L'arrivée des légions romaines, sous le commandement du consul Acilius Glabrien, le fit sortir de son inactivité. Il s'empressa, il est vrai, d'occuper les Thermopyles et de faire venir d'Asie une nombreuse armée, mais il fut défait par les Romains qui détruisirent également sa flotte en deux batailles et le rejetèrent en Asie-Mineure.

Les Romains, conduits par le consul Lucius Scipion à qui son frère, l'Africain, servait de lieutenant, passèrent l'Hellespont sans trouver d'obstacle, et poussèrent sur l'armée ennemie à Magnésie (190). Antiochus subit une défaite complète et fut obligé de céder toutes ses provinces en-deçà du mont Taurus, de payer une contribution de 15,000 talents (75 millions de francs), de livrer sa flotte et tous ses éléphants, enfin de remettre Annibal entre les mains des Romains. Lucius Cornélius Scipion célébra à Rome un triomphe splendide et reçut le surnom d'Asiatique. La ligue étolienne fut dissoute et la domination des Romains définitivement établie en Grèce.

3. *Mort d'Annibal.* Après la bataille de Zama, Annibal était parvenu à la tête du gouvernement de Carthage et, en quelques années de paix, il avait réussi à réaliser une suite de réformes qui allaient régénérer cette ville et lui donner les moyens de recommencer la lutte. Mais les nobles, qui se sentaient surtout atteints par ses réformes, l'accusèrent à Rome d'entretenir des intelligences secrètes avec le roi de Syrie. Le sénat envoya des ambassadeurs à Carthage, sous le prétexte de vider un différend survenu entre Carthage et Massinissa, mais en réalité ils avaient la mission de demander la tête d'Annibal. Il s'enfuit auprès d'Antiochus, et ses compatriotes poussèrent l'ingratitude jusqu'à le condamner à l'exil, à démolir sa maison et à confisquer ses biens.

Après la défaite de Magnésie, Annibal se rendit, sur le conseil d'Antiochus, en Crète et de là en Bithynie à la cour de Prusias. Sur le champ, les Romains envoyèrent T. Quinctius Flaminius sommer

le roi de lui livrer le grand homme. Annibal, prévoyant ce coup depuis longtemps, avait pris ses précautions pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis acharnés. Il avait fait faire à sa maison sept issues secrètes, mais quand il voulut fuir, à l'arrivée de Flaminius, il les trouva toutes gardées. Il prit alors un poison très-violent qu'il portait toujours dans une bague et expira en disant ces mots : „Délivrons les Romains de la terreur que leur inspire un vicillard dont ils n'osent pas même attendre la mort.“ Il avait soixante-quatre ans. Il mourut la même année que Scipion l'Africain et Philopœmen, chef de la ligue des Achéens (183).

4. *Troisième guerre de Macédoine* (171 — 168). Les Romains traitèrent le roi de Macédoine avec la même perfidie dont ils avaient usé antérieurement à l'égard d'Antiochus-le-Grand. Philippe leur avait loyalement donné tout son appui pendant la guerre contre la Syrie et il pouvait nourrir l'espoir que sa fidélité serait récompensée par un accroissement territorial. Il n'en fut rien ; il dut plutôt subir de nouvelles humiliations. Afin de sortir de cette position désespérée, il résolut de tenter de nouveau le sort des armes et s'allia, à cet effet, non-seulement avec les Bastarnes, barbares des bords du Danube, mais il noua des relations plus amicales avec les Grecs qui, malgré les brillantes promesses de Flaminius, se voyaient trompés et menacés dans leur indépendance.

Pour gagner du temps et pour répondre aux griefs articulés contre lui, il envoya Démétrius, son second fils, à Rome. Celui-ci fit sur le sénat une impression si favorable qu'on ne donna pas suite aux accusations formulées contre Philippe. Le roi et son fils aîné, Persée, conçurent alors le soupçon que Démétrius entretenait des relations secrètes avec Rome, et Persée, frère dénaturé, sut augmenter la défiance du père au point que celui-ci se décida à empoisonner son fils. Mais convaincu bientôt de la parfaite innocence de Démétrius, Philippe tomba dans une noire mélancolie et mourut de désespoir (179).

Persée, héritier de la couronne et des rancunes de son père, travailla, durant sept années, à augmenter son armée et ses ressources, à se créer des alliés et à soulever contre Rome les rois et les peuples de l'Orient. Outre la population belliqueuse de son pays, il disposait des forces des peuples barbares de la Thrace et des contrées du Danube ; il fit une alliance avec Gentius, roi des Illyriens, et s'agrandit sans bruit du côté de la Thrace, en plaçant des garnisons dans les villes maritimes d'Enos et de Maronée. Il fit même des efforts pour amener les Achéens à faire une alliance

avec lui, et il sut gagner la bienveillance des Grecs. Eumène, roi de Pergame, se rendit alors à Rome pour y dénoncer les plans dangereux de Persée. Cette délation attira à Eumène de violentes inimitiés. En retournant dans ses Etats, il fut assailli à Delphes par des assassins et grièvement blessé. Des soupçons se portèrent, non sans vraisemblance, sur le monarque macédonien; ils suffirent à la république pour déclarer la guerre à ce prince dont la puissance croissante commençait à lui porter ombrage.

Grâce à l'incapacité des généraux romains, à leurs violences et à l'indiscipline des soldats, Persée put défendre avec succès pendant quatre ans l'entrée de la Macédoine. Enfin le peuple romain, sentant la nécessité d'avoir à la tête de l'armée un homme éminent, nomma consul Paul Emile, qui avait donné des preuves de ses talents militaires. Après avoir rétabli la discipline et remis en vigueur la vigilance et les exercices militaires, ce capitaine se porta au-devant de l'ennemi et termina la lutte par la bataille de Pydna (168).

Persée prit la fuite avec sa famille en emportant ses trésors, et chercha un asile dans le temple de Samothrace; mais, livré aux Romains par un traître, il orna à Rome le triomphe du vainqueur et mourut à Albe-la-Longue après une captivité de cinq ans. La Macédoine fut partagée en quatre Etats, dont les citoyens n'eurent pas le droit de contracter des mariages entre eux (*connubium*) et d'acquérir des propriétés immobilières (*commercium*). Les impôts furent réduits de moitié.

L'Illyrie fut divisée en trois parties et placée dans les mêmes conditions que la Macédoine. Le roi Gentius avait été fait prisonnier et envoyé à Rome, où il avait figuré avec Persée au triomphe de Paul Emile. Quant à l'Epire dont les habitants s'étaient soumis sans résistance, soixante-dix villes furent détruites le même jour et 150,000 hommes vendus comme esclaves. Les Rhodiens, qui avaient voulu sauver la Macédoine, n'apaisèrent pas la colère des Romains en faisant exécuter tous les partisans de Persée, mais ils durent encore céder à la république la Lycie et la Carie. Enfin on enleva en Grèce tous ceux qu'on soupçonnait d'avoir fait des vœux pour Persée, et les commissaires romains se permirent les actes les plus arbitraires. Tout le sénat étolien, composé de 500 membres, fut massacré. En Acarnanie et en Béotie, sur la dénonciation d'hommes sans foi ni loi, des citoyens considérés furent arrêtés et déportés à Rome. Dans les pays de la ligue achéenne, sur l'accusation du lâche Callicrates, mille des principaux citoyens, parmi eux aussi l'historien Polybe, coupables ou seulement suspectés d'avoir favorisé Persée, furent envoyés à

Rome pour se justifier. A leur arrivée dans cette ville, ils furent isolés les uns des autres et retenus comme otages sans avoir été entendus. Après dix-sept ans de captivité, trois cents de ces malheureux qui vivaient encore, furent renvoyés dans leur patrie. Malgré la dureté avec laquelle ils traitaient les peuples soumis, les Romains ne rougissaient pourtant pas d'annoncer pompeusement dans leurs proclamations que leur domination était le commencement d'une nouvelle ère de liberté et de bonheur.

5. *Quatrième guerre de Macédoine* (149-148). Les Macédoniens étaient mécontents des institutions que les Romains leur avaient données. Un hardi aventurier, nommé Andriscus, qui se faisait passer pour le fils de Persée, souleva le peuple et se fit proclamer roi, grâce à l'appui d'une armée de Thraces. Il obtint d'abord quelque succès, mais le préteur Q. Cécilius Métellus le vainquit à Pydna (148). Andriscus, livré au général romain par un chef d'une tribu thrace, où il s'était réfugié, fut envoyé à Rome. Quelques années plus tard, un second imposteur tenta vainement de provoquer une nouvelle guerre, et le sénat se décida de réduire la Macédoine en province romaine.

6. *Guerre achéenne* (146). Les trois cents otages achéens, revenus dans leur patrie, contribuèrent à exciter la haine contre les Romains et à hâter la ruine de la Grèce. Le sénat romain déclara que Sparte, Argos et Corinthe devaient cesser de faire partie de la ligue achéenne. Les Achéens, furieux de cette immixtion, s'opposèrent à ce démembrement et déclarèrent la guerre à Sparte.

Métellus, après la défaite d'Andriscus, vint au secours des Spartiates et défit à Scarphéa les Achéens sous le commandement de Critolaüs (147). Il leur fit des propositions de paix que, dans leur aveuglement, ils eurent tort de ne pas accepter.

L'année suivante (146), le consul Lucius Mummius débarqua en Grèce avec une armée de 24,000 hommes. Il défit les Achéens à l'entrée de l'isthme. Dius, leur stratège, s'enfuit à Mégalo polis et se donna la mort. Mummius prit d'assaut la ville de Corinthe, la livra au pillage et à l'incendie. Tous les habitants mâles furent égorgés, les femmes et les enfants vendus comme esclaves. Les dépouilles de cette malheureuse ville ornèrent son triomphe. On raconte que ce guerrier apprécia si peu les chefs-d'œuvre de l'art grec qu'il menaça les négociants chargés de transporter en Italie les statues et les tableaux, de les leur faire remplacer, s'ils les perdaient en route. Toute la Grèce, l'Epire y comprise, forma la province d'Achaïe qui fut placée sous les ordres du gouverneur de la Macédoine.

§ 3. Troisième guerre punique (149 — 146).

Pendant les guerres contre les rois de Macédoine et de Syrie, les Romains n'avaient pas perdu de vue la ville de Carthage. Cette république s'était relevée par suite des sages réformes introduites par Annibal, mais des dissensions intestines finirent par provoquer la troisième guerre punique et par préparer sa ruine. Après l'exil d'Annibal, il s'était formé au sein du sénat carthaginois trois partis : le parti romain, sous la direction d'Annon ; le parti numide, dirigé par Annibal Psar et le parti patriotique, dont les chefs étaient Amilcar et Carthalo. La lutte incessante de ces partis favorisait les empiètements de l'ambitieux Massinissa. Sûr de l'impunité, ce roi fit plusieurs incursions sur le territoire des Carthaginois et leur enleva, en moins de dix ans, plus de 70 villes. Comme les Carthaginois ne pouvaient pas faire la guerre sans la permission des Romains, ils s'adressèrent à Rome, où leurs réclamations ne furent pas accueillies. Enfin, après de longues et pressantes instances, il arriva une ambassade romaine, ayant à sa tête Caton l'Ancien et chargée d'examiner le différend sur les lieux mêmes. Frappé de la prospérité et de la puissance de Carthage, Caton retourna à Rome avec la résolution d'engager le sénat à détruire la ville renaissante. Un jour il laissa tomber dans la curie des figues qu'il portait dans un pli de sa toge ; comme les sénateurs en admiraient la beauté : „La terre qui les porte, dit-il, n'est qu'à trois journées de Rome !“ Depuis ce jour, il ne cessait de répéter à la fin de ses discours : „Et, de plus, je pense qu'il faut détruire Carthage“ (*Ceterum censeo, Carthaginem esse delendam*). L'opinion de Caton triompha, malgré Scipion Nasica qui s'opposait à la destruction de Carthage, parce qu'il jugeait cette ville trop faible pour pouvoir nuire, mais encore assez forte pour entretenir une crainte salutaire, propre à empêcher le peuple de se jeter dans tous les excès. Le sénat s'ingéniait néanmoins de trouver un prétexte pour déclarer la guerre.

Ce prétexte se présenta à l'occasion d'un conflit survenu entre les Carthaginois et Massinissa. A l'instigation du parti démocratique, les partisans du roi de Numidie furent expulsés de la ville (151). Massinissa envahit alors le territoire de la république et écrasa dans une sanglante bataille une armée de 50,000 hommes que les Carthaginois avaient envoyée contre lui. Les Romains, qui ne voulaient pas laisser au vainqueur une si riche proie, entrèrent en lice et accusèrent les Carthaginois d'avoir violé le traité de paix en faisant la guerre sans leur consentement. Les deux consuls, M. Manlius Nepos et L. Marcus Censorinus, se

rendirent avec une flotte nombreuse et 80,000 légionnaires en Sicile, pour passer de là en Afrique, où Utique s'était déjà donnée aux Romains. Ils avaient reçu du sénat l'instruction formelle de ne pas revenir sans avoir détruit la ville de Carthage.

Dès que les Carthaginois eurent connaissance des formidables armements des Romains, ils se hâtèrent de proscrire les auteurs de la guerre avec Massinissa et d'envoyer une ambassade à Rome pour annoncer au sénat qu'ils se remettaient à la discrétion du peuple romain. Le sénat exigea 300 otages. Ils furent livrés. Le sénat déclara alors que les consuls, qui entretemps étaient arrivés à Utique, leur feraient connaître les dernières intentions du peuple romain. Ceux-ci demandèrent aux Carthaginois leur flotte, leurs armes et toutes les provisions de guerre. Cet ordre, tout rigoureux qu'il était, fut exécuté sur-le-champ. On leur apporta plus de 200,000 armures complètes, 1000 catapultes et un nombre infini de traits de toute espèce. „Maintenant, leur dirent les consuls, vous abandonnerez votre ville et vous irez vous établir dans les terres, au moins à quatre lieues de la mer“, et, ajoutant la dérision à cette noire perfidie, ils leur vantèrent les avantages de la vie agricole, loin de cette mer trompeuse dont la vue pourrait leur faire concevoir d'orgueilleuses espérances.

Cet arrêt foudroyant répandit la consternation à Carthage. Ce ne fut d'abord dans toute la ville que gémissements et sanglots; mais bientôt ils se changèrent en hurlements de fureur et en cris de vengeance; le peuple jura de s'ensevelir sous les débris de la ville plutôt que de l'abandonner. On ferma les portes de la cité; les esclaves furent affranchis et enrôlés; Asdrubal, un des chefs du parti populaire, qui tenait la campagne avec 20,000 hommes, rentra à Carthage; les temples, les palais, les places publiques furent transformés en ateliers; de toutes parts, on se mit à fabriquer de nouvelles armes; hommes et femmes, enfants et vieillards, tous y travaillaient jour et nuit; les femmes donnèrent leur chevelure pour faire des cordages; enfin Asdrubal parvint bientôt à réunir une armée de 70,000 hommes dans son camp de Néphéris.

Les Carthaginois se défendirent en désespérés et repoussèrent toutes les attaques des Romains. Au bout de deux ans, le siège de la ville n'était pas plus avancé qu'au premier jour. Ce ne fut que la troisième année, lorsque Publius Cornélius Scipion fut investi du commandement supérieur, que la guerre prit une nouvelle face. Il rétablit la discipline dans les légions et poussa vigoureusement le siège; il fit construire, sur la terre ferme, des retranchements formidables; une digue colossale, construite dans

la mer, intercepta toutes les communications et livra la ville à la famine. Les Carthaginois creusèrent une nouvelle communication avec la mer, mais ils furent refoulés dans le port, dont l'entrée fut gardée par les Romains. Enfin, au retour du printemps (146), Scipion donna l'assaut et enleva le port. Pour arriver jusqu'à la forteresse Ryrsa, placée au centre de la ville, il lui fallut traverser de longues rues étroites, où les Carthaginois, retranchés dans les maisons, lui opposaient une résistance acharnée. Le combat dura six jours et six nuits sans interruption ; le carnage fut horrible. Environ 50,000 hommes, qui s'étaient retirés dans la citadelle, se rendirent sur la promesse qu'ils auraient la vie sauve. Les transfuges se réfugièrent avec Asdrubal au sommet de la citadelle, dans le temple d'Esculape, et s'y défendirent courageusement jusqu'au moment où leur général lui-même alla secrètement implorer la clémence de Scipion. Les assiégés mirent alors le feu au temple et périrent dans les flammes. La femme d'Asdrubal préféra, elle aussi, la mort à l'esclavage ; debout sur un pan de mur, débris de l'incendie, parée de ses plus beaux vêtements, on la vit maudire son mari qui n'avait pas su mourir, et puis se précipiter dans les flammes, après avoir égorgé ses deux enfants de ses propres mains. L'incendie de la ville dura dix-sept jours. En face de cet empire écroulé et de cette immense cité en ruines, Scipion se sentit ému et, songeant à l'avenir de Rome, il cita tristement ce vers d'Homère. „Le jour viendra où tombera Troie, la cité sainte, et Priam et son peuple invincible.“

Lorsque le vaisseau chargé de dépouilles magnifiques et orné de lauriers entra dans le Tibre, porteur de la grande nouvelle, tous les citoyens se précipitèrent dans les rues en s'embrassant et se félicitant d'une si heureuse victoire. Dix commissaires, envoyés par le sénat, déclarèrent le territoire carthaginois une province romaine et vouèrent, par les plus terribles imprécations, à une éternelle solitude la place où avait été Carthage. Scipion, de retour à Rome, reçut, comme son aïeul, les honneurs du triomphe et le surnom d'Africain (146).

§ 6. Guerre en Espagne.

A partir de la seconde guerre punique, l'Espagne avait été considérée comme pays romain et divisé en deux parties. Les peuplades de ce pays avaient bien accueilli les Romains qui avaient déclaré ne venir que pour les délivrer du joug carthaginois ; mais bientôt elles purent se convaincre que la domination de Rome était plus intolérable que celle de Carthage. Les gouverneurs abusaient de leur position pour satisfaire à leur

ambition de se distinguer et pour amasser des richesses. Aussi les peuplades de ce pays ne tardèrent-elles pas à se révolter et à faire défection. Caton l'Ancien marcha contre les rebelles, défit leur armée et fit détruire le même jour les murs de toutes les villes fortes de l'Espagne. Il put se vanter d'avoir détruit plus de villes qu'il n'avait vécu de jours. Le pays fut désarmé d'un coup et livré à la merci des Romains. Mais cette soumission ne fut qu'apparente. Les Celtibères se soulevèrent ; ils furent de nouveau, il est vrai, réduits à l'obéissance par Tib. Sempronius Gracchus, père des deux célèbres Gracques ; mais exaspérés par la rapacité des gouverneurs romains, ils prirent de nouveau les armes.

Parmi les peuplades belliqueuses de l'Espagne se distinguaient surtout les Lusitaniens, qui habitaient la vallée inférieure du Tage. Pour mettre fin aux incursions et aux attaques de ces terribles montagnards, le préteur S. Sulpicius Galba leur offrit des terres fertiles dans la plaine et les décida à quitter leurs montagnes. Il les dispersa en divers cantons, tomba sur eux à l'improviste et en massacra plus de 30,000.

Cette perfidie fut le signal d'une guerre à laquelle prirent part tous les montagnards des Pyrénées. Un pâtre, nommé Viriathe, qui avait échappé au guet-apens de Galba, se mit à leur tête, les enflamma du désir de la vengeance et commença contre les Romains une guerre de surprises et d'escarmouches, dans laquelle ceux-ci perdirent leurs meilleurs légionnaires. Pendant neuf ans (149—141), ce chef aussi habile que rusé soutint la lutte ; il fut parfois battu, mais pas vaincu, car il dissolvait son armée pour la réunir sur un autre point. Enfin, après bien des défaites, le consul Q. Servilius Cépion réussit à corrompre les ambassadeurs qui, au nom de leur chef, étaient venus traiter de la paix. Ils assassinèrent Viriathe. La mort de cet homme entraîna avec elle la perte de la liberté des Lusitaniens.

Au nord de l'Espagne, la guerre continua avec beaucoup d'acharnement. Numance, petite ville bâtie sur une hauteur escarpée, sur la rive du Douro, résista longtemps aux attaques des Romains et leur fit éprouver plusieurs défaites aussi sanglantes que honteuses. Dans ces circonstances, le sénat jeta les yeux sur le destructeur de Carthage ; Scipion fut nommé consul et envoyé en Espagne.

Scipion commença par rétablir la discipline dans l'armée ; il bannit du camp tout ce qui ne servait qu'à entretenir le luxe et la mollesse ; il fit faire à ses soldats de longues marches, chargés de leurs bagages, de leurs armes, d'une provision de blé pour

quinze à vingt jours, et de sept gros pieux destinés à établir des retranchements; il les obligea de creuser des fossés pour les combler, d'élever des murs pour les abattre. „Qu'ils se couvrent de boue, disait-il, puisqu'ils craignent de se couvrir de sang.“

Après avoir endurci ses soldats aux fatigues et rétabli la discipline, Scipion entoura Numance d'une quadruple ligne de retranchements. La famine devint intolérable et les habitants se virent réduits à se nourrir de chair humaine. Ne voyant aucun moyen de sortir de cette situation affreuse, les uns s'entretuèrent, les autres se jetèrent dans les flammes pour mourir libres. Scipion ne put traîner derrière son char de triomphe que cinquante de ces braves et point de butin. Il avait fait raser la ville (133) et reçut le surnom de Numantin.

§ 7. Etat intérieur de la république.

La république avait étendu son empire sur tout le bassin de la Méditerranée, mais la politique froide et égoïste qu'elle mettait à faire les conquêtes et à détruire sans pitié tout ce qui s'opposait à sa volonté, ne manqua pas d'avoir une action funeste sur Rome elle-même. Les conquêtes violentes, qui foulaient aux pieds toutes les lois divines et humaines, eurent une influence délétère et sur la constitution de l'Etat et sur le caractère du peuple; l'expiation devait suivre immédiatement le crime.

La fusion entre les comices par centuries et les comices par tribus s'était opérée; en apparence, la constitution n'avait pas subi de modification, mais en réalité l'ancienne noblesse avait été remplacée par quelques familles riches qui s'étaient formé un puissant parti parmi la populace de Rome, en donnant des jeux publics splendides et en faisant des distributions de blé. Quoi d'étonnant que la populace leur assurât la jouissance exclusive des magistratures publiques. Ces magistratures se conféraient d'après un certain ordre de succession et la loi du tribun L. Villius (*lex annalis*) fixa pour la questure l'âge de 31 ans, pour l'édilité 37, pour la préture 40 et pour le consulat 43 ans. Le sénat se recrutait parmi les fonctionnaires qui avaient rempli des magistratures curules et comme les censeurs étaient investis du droit de désigner les sénateurs, la censure acquit la plus haute importance et n'était confiée qu'à des consulaires.

A la fin de la première guerre punique, on adjoignit au préteur de la ville (*prætor urbanus*) un second préteur (*peregrinus*), qui avait à juger les différends entre les étrangers et les citoyens romains. Outre ceux-ci, on nomma bientôt encore quatre préteurs qui furent envoyés, en qualité de gouverneurs, dans les quatre

provinces de Sicile, de Sardaigne et des deux Espagnes. Depuis 144, il leur fallait rester une année à Rome, pour y présider les quatre tribunaux permanents (*quæstiones perpetuæ*), puis ils se rendaient comme propréteurs dans les provinces qui leur étaient assignées. Ces quatre tribunaux connaissaient des crimes de concussion (*de repetundis*), de brigue (*de ambitu*), de péculat (*de peculatu*) et des crimes de haute trahison (*de magestate populi romani*).

Par suite de la loi de Canuléius, la distinction entre les patriciens et les plébéiens avait disparu et avec elle s'étaient effacés les deux partis politiques qui avaient jusqu'alors divisé la république. La fusion du patriciat avec la partie la plus distinguée de la plèbe avait eu pour résultat de former une nouvelle noblesse (*nobilitas*), qui n'avait d'autre base que la fortune et l'influence que l'opulence assure toujours dans les Etats à ceux qui en sont dotés. Les membres de cette aristocratie d'argent étaient appelés les nobles (*nobiles* ou *illustres*) par opposition à ceux qui en étaient exclus, que l'on nommait les obscurs (*ignobiles* ou *obscuri*) et dont les ancêtres n'avaient pas rempli de magistratures curules. Quelqu'un de ceux-ci parvenait-il à des magistratures publiques, il était nommé un homme nouveau (*homo novus*). C'était un privilège et en même temps l'orgueil des nobles de pouvoir placer leurs portraits ou bustes ainsi que ceux de leurs ancêtres dans une partie de l'intérieur de la maison (*atrium*) et de les produire publiquement à l'occasion de funérailles solennelles. Ce droit (*jus imaginum*) était attaché aux magistratures curules.

En accaparant les magistratures et en les rendant pour ainsi dire héréditaires dans leurs familles, les nobles s'assuraient le gouvernement des provinces, où ils étaient tout puissants et où ils pouvaient, par toutes sortes de moyens, augmenter encore leurs richesses. Leurs exactions restaient impunies. Lorsque les habitants portaient plainte à Rome, les concussionnaires étaient toujours absous par les juges qui se trouvaient dans le cas d'être envoyés, eux aussi, dans les provinces comme proconsuls ou propréteurs et de s'enrichir par les mêmes injustices.

L'ordre équestre (*ordo equester*) parvint aussi, grâce à ses richesses, à une grande influence. Après les guerres puniques, les chevaliers se trouvaient à la tête de l'industrie et du commerce; ils étaient les fermiers généraux (*publicani*) et les banquiers qui, constitués, sur toute la surface de l'empire, en compagnies financières, exploitaient les provinces et formaient une véritable aristocratie d'argent, dont l'importance augmentait sans cesse, et qui, dans les luttes politiques, faisait pencher la balance du côté où elle portait son influence.

L'agrandissement de l'empire, le contact fréquent avec les étrangers, l'introduction de nouveaux principes philosophiques et religieux, les immenses richesses importées en Italie par la guerre et le commerce, tout cela concourut à altérer le caractère national. D'un côté, les Romains, soldats, négociants ou publicains, en se répandant en foule dans toutes les parties du monde, avaient senti leur cupidité s'accroître au milieu du faste et des délices de l'Orient ; de l'autre côté, les étrangers, et surtout les Grecs, qui avaient afflué en Italie, y avaient apporté, avec leurs arts perfectionnés, le mépris des anciennes institutions.

Quelques familles riches qui se partageaient le domaine public, avaient fini par concentrer dans leurs mains presque tout le territoire conquis, soit en traitant avec les petits propriétaires, soit en les expulsant par la force. De cette manière, les riches acquirent d'immenses domaines (*latifundia*) qu'ils convertirent en pâturages et en parcs somptueux ; la culture du blé fut négligée, parce que les pays les plus fertiles du bassin de la Méditerranée fournissaient à vil prix une immense quantité de céréales. Les hommes libres diminuaient sans cesse dans les provinces, tandis que les esclaves se multipliaient dans une proportion effrayante. Ce nombre excessif des esclaves devint un danger pour la société et une cause d'affaiblissement pour la république.

Les richesses, fruit de tant de victoires, avaient produit une perturbation profonde dans la vie d'un peuple qui ne s'occupait ni d'industrie, ni de commerce et qui ne cultivait ni les sciences, ni les lettres et les beaux-arts. Le goût du luxe et l'amour effréné de l'argent avaient gagné toutes les classes ; les liens moraux s'étaient relâchés ; la séduction du vice, venant de la Grèce et de l'Orient et se présentant sous les formes de l'élégance, de l'esprit et du savoir, avait été irrésistible. La ruine de la république était imminente. En vain Caton le Censeur essayait-il de la sauver, en remettant en vigueur les lois somptuaires portées contre les excès du luxe ; il lui fut impossible de rétablir l'antique austérité des mœurs. Le goût des spectacles les plus cruels avait été le résultat de la corruption morale. Les combats non sanglants et les jeux du cirque furent remplacés par des luttes contre des bêtes féroces et par des combats de gladiateurs. Ce fut le plus grand plaisir du peuple romain que de voir des hommes s'entr'égorger ; les matrones romaines assistaient à ces horribles spectacles sans éprouver d'autres sentiments que de l'admiration pour le courage déployé par les victimes, ou du dégoût pour la faiblesse de quelques-uns.

DEPUIS LES TROUBLES CIVILS SOUS LES GRACQUES JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE.

(133 — 30)

I.

L'époque des Gracques.

Les maux dont souffrait la République réclamaient des remèdes prompts et énergiques. Tous les hommes éminents étaient convaincus qu'il fallait des réformes radicales pour faire disparaître le contraste choquant entre l'opulence des riches et la misère de la foule. Créer une nouvelle classe de citoyens, en répartissant plus équitablement les domaines publics, c'est-à-dire, fonder la classe agricole, c'était là le seul moyen de sauver la société et de régénérer l'État. Aussi cette idée forma-t-elle la base des mesures proposées par les Gracques qui, animés d'un véritable patriotisme, mirent tout en œuvre pour atteindre ce but.

§ 1. Tibérius et Sempronius Gracchus.

Tibérius et Caius Sempronius Gracchus étaient les fils de Sempronius Gracchus, deux fois consul, et de Cornélie, fille du premier Scipion l'Africain. Leur sœur, Sempronia, était l'épouse du second Scipion l'Africain. Ils perdirent jeunes leur père, mais leur mère les entoura des maîtres les plus habiles de la Grèce et se consacra tout entier à leur éducation. Elle caressait l'espoir de ne plus être nommée la belle-mère de Scipion, mais la mère des Gracques. Un jour, une dame de Campanie étalait à ses yeux ses bijoux et ses parures, et lui demanda à voir les siens : „Voici, dit-elle en montrant ses fils, mes bijoux et mes ornements.“ Tous deux brillaient par une grande énergie de caractère et une activité infatigable ; Tibérius était plus calme et plus réfléchi, Caius, plus ardent et plus audacieux ; tous deux voulaient le bien de la patrie.

Tibérius, distingué par un air noble et un extérieur imposant, avait assisté, sous les ordres de son beau-frère, Scipion l'Africain, à la destruction de Carthage, et était monté le premier à l'assaut. Plus tard, il avait suivi en Espagne, comme questeur, le consul Mancinus et, de retour à Rome, il fut élevé au tribunat en 133. Fort de l'approbation des hommes et des philosophes les plus considérés, il proposa, en faveur du peuple qui attendait de lui de grandes choses, une loi agraire qui n'était que la reproduction

de celle de Licinius Stolo, tombée en désuétude. Pour ne pas trop heurter les optimates, il la modifia cependant en portant que tout propriétaire conserverait, outre les 500 arpents (*jugera*) fixés par Licinius, 250 pour chacun de ses fils majeurs non émancipés, et que la partie cédée serait divisée en lots de trente arpents et affermée héréditairement aux pauvres, à raison d'une faible redevance annuelle pour le trésor, mais avec la défense formelle d'aliéner les lots. Les propriétaires devaient être indemnisés de la partie de leurs propriétés qu'ils perdraient et des améliorations qu'ils y auraient faites. Ce projet ne violait pas les droits de la propriété privée ; il ne demandait que la rétrocession d'une partie des domaines publics auxquels l'État n'avait jamais renoncé. Il souleva cependant une tempête parmi les grands. Le sénat le repoussa, et, lorsque le peuple allait l'adopter, le tribun Octavius, gagné par les citoyens riches, y opposa un veto inflexible. Arrêté tout à coup dans ses desseins, Tibérius prit la résolution hardie et illégale de faire déposer le tribun par un vote des tribus. Cela fait, la loi agraire fut adoptée et l'on nomma une commission chargée de la mettre à exécution. Elle se composait de Tibérius, de son frère Caius et de son beau-père Appius Claudius.

Pour se mettre à l'abri des persécutions des optimates, Tibérius chercha à capter la bienveillance du peuple et il fit la proposition que les trésors immenses légués par Attale, roi de Pergame, au peuple romain, servissent aux frais d'établissement de ceux qui recevraient des terres. Il annonça encore d'autres propositions en faveur du peuple. Aussi la lutte s'envenimait-elle, et ses amis l'engagèrent à se faire renommer tribun, afin que l'inviolabilité de sa charge le protégeât contre les attaques de ses ennemis. Le peuple fut convoqué, mais les grands propriétaires mirent tout en œuvre pour faire échouer cette élection. Les habitants de la campagne, le plus solide appui de Tibérius, occupés à faire la moisson, ne purent pas répondre à l'appel.

Les tribus, réunies au Capitole, commençaient à donner leurs votes, lorsque le sénateur Fulvius Flaccus vint avertir Tibérius que, dans l'assemblée du sénat, les riches, entourés de leurs esclaves, avaient résolu sa perte. Cette nouvelle produisit une vive agitation autour du tribun qui porta la main à sa tête pour donner à comprendre le danger qui le menaçait. Ses ennemis s'écrièrent qu'il demandait le diadème et coururent le dénoncer aux sénateurs. Le sénat, à sa tête le souverain pontife, Scipion Nasica, se rendit au Capitole ; il y eut un affreux tumulte ; trois cents des partisans de Tibérius furent massacrés et lui-même trouva la mort dans la mêlée.

Tibérius avait succombé, mais la cause qu'il avait défendue lui survivait et le sénat ne put empêcher que la commission pour le partage des terres fut complétée par l'adjonction de deux nouveaux commissaires, Fulvius Flaccus et Papirius Carbo. Scipion Nasica ne jouit pas longtemps de son triomphe : pour le soustraire aux suites du ressentiment général qu'il avait provoqué, le sénat l'envoya en Asie, où il mourut misérablement.

L'exécution de la loi rencontrait de grandes difficultés. Comme les domaines de l'Etat n'avaient jamais été bien délimités, il était souvent impossible de distinguer la propriété privée de la propriété publique. La valeur de ces biens avait, d'ailleurs, prodigieusement changé. Les uns avaient défriché des terres incultes, d'autres y avaient établi des sépultures et construit des édifices religieux. Pour toutes ces améliorations ou constructions, les propriétaires devaient être indemnisés. A ces difficultés vinrent se joindre les plaintes de ceux qui avaient reçu des lots ; les uns prétendaient n'en avoir pas reçu assez, les autres se plaignaient de n'avoir obtenu que des terrains stériles et incultes. Tous ces mécontents s'adressèrent au jeune Scipion, qui revenait en ce moment de l'Espagne. Celui-ci chercha à enlever aux commissaires la mission de procéder au partage des terres et à la confier aux consuls. Attaqué violemment par un tribun, il se défendit avec tant de fierté et de courage qu'on le reconduisit en triomphe à sa maison ; mais le lendemain on le trouva mort dans son lit. Privée de son soutien principal, l'aristocratie éloigna de Rome les chefs du parti populaire, afin de prévenir de nouveaux troubles. Fulvius Flaccus fut placé à la tête de l'expédition contre les Salluviens, qui menaçaient Marseille ; Caius Gracchus fut envoyé en qualité de questeur en Sardaigne où, contrairement à l'usage, le sénat le fit rester deux ans. C'est ainsi que le partage des domaines subit un temps d'arrêt et que le peuple fut encore une fois amèrement déçu dans son attente.

§ 2. Caius Sempronius Gracchus.

Caius Gracchus, plus éloquent, plus vif et plus véhément, donna à la lutte commencée par son frère des proportions plus grandioses. Elu tribun en 123, il n'eut en vue, pendant toute la durée de ses fonctions, que d'améliorer la condition du peuple et de briser la prépondérance de l'aristocratie. Il fit confirmer de nouveau la loi agraire proposée par Tibérius et poussa avec zèle et vigueur les travaux préparatoires à la distribution des terres. Ensuite il fit adopter une série de lois, toutes en faveur des citoyens pauvres. Il diminua le temps de service des soldats,

défendit de les enrôler avant dix-sept ans et mit à la charge du trésor public les frais de leur habillement, pris autrefois sur leur solde (*lex militaris*) ; il fit construire de vastes greniers publics et participer, sans distinction, tous les citoyens indigents, à la distribution mensuelle d'une certaine quantité de blé (*lex frumentaria*) ; il fit décréter la réparation des grandes routes et la construction de routes nouvelles (*lex viaria*), dans le but de donner de l'occupation au peuple et d'établir des communications plus faciles en Italie. La faveur du peuple ne lui fit pas défaut.

La seconde année de son tribunat, il porta aux nobles le coup le plus sensible, en faisant passer la loi (*lex judiciaria*) par laquelle une part du pouvoir judiciaire, exercé exclusivement par le sénat dont la vénalité avait excité le mépris public, fut donnée à l'ordre équestre. Trois cents chevaliers furent adjoints à trois cents sénateurs. La popularité du tribun était devenue telle que le peuple lui laissa le droit de désigner lui-même les 300 membres de l'ordre équestre parmi lesquels les juges seraient choisis. „D'un coup, dit-il, j'ai brisé l'orgueil et la puissance des nobles.“ Enfin, il décréta l'établissement de nouvelles colonies, non-seulement en Italie, mais dans les possessions situées hors de la Péninsule, et, pour créer une puissante classe moyenne de citoyens, il proposa d'accorder le droit de cité à tous les alliés habitant l'Italie.

Pour rétablir son autorité, le sénat feignit de prendre en main la cause du peuple et réussit à gagner le tribun Livius Drusus, qui cherchait à supplanter Caius Gracchus. Il obtint ainsi une loi portant création de douze colonies de trois mille citoyens chacune et fit passer une loi d'après laquelle les terres distribuées aux citoyens pauvres seraient affranchies de la redevance annuelle au profit du trésor public. Le peuple ne pénétrait pas les vues de l'aristocratie ; il se laissa séduire par Drusus et devint plus indifférent à l'égard de Gracchus, qui eut l'imprudence d'accepter la mission de conduire à Carthage, pour en relever les ruines, une colonie de six mille individus pris dans toutes les parties de l'Italie.

Pendant son absence, qui dura soixante-dix jours, les choses avaient changé de face ; la noblesse avait réussi à gagner le peuple. Caius, qui revenait à Rome briguer un troisième tribunat, échoua, tandis qu'Opimius, son ennemi acharné, fut nommé consul. Celui-ci, immédiatement après son entrée en fonctions, fit proposer, par le tribun Minucius, la révocation des lois des Gracques. Les partisans de Caius Gracchus se soulevèrent ; Fulvius Placcus occupa l'Aventin ; mais le sénat, vu la gravité des circonstances, investit le consul Opimius de pouvoirs extra-

ordinaires. Celui-ci se plaça à la tête d'un corps d'archers crétois et mit facilement en déroute les attroupements de ses adversaires. Caius et Fulvius furent tués et trois mille de leurs partisans jetés en prison et étranglés.

Opimius fit construire sur le Forum un temple dédié à la Concorde, mais la concorde était loin d'être rétablie. Au contraire, la lutte entre les riches et les pauvres s'accroissait davantage de jour en jour et la guerre civile était imminente. „Rome, ivre du sang des nations, se mit à s'agiter dans ses propres entrailles.“

II.

L'époque de Marius et de Sylla.

Ce qui caractérise cette époque, c'est que l'histoire de la république se confond avec l'histoire de quelques hommes de parti qui, en s'emparant du pouvoir suprême, n'ont eu en vue que leur intérêt personnel ou celui de leur ordre. De ce nombre étaient Marius et Sylla. Né d'une famille obscure d'Arpinum, pauvre, rude et illettré, Marius avait peu de chances d'arriver aux fonctions élevées de l'Etat ; aussi embrassa-t-il la carrière militaire, seul moyen d'acquérir de la considération et de l'influence. Grâce à sa bravoure et à sa persévérance, il s'éleva rapidement de grade en grade et devint, par instinct autant que par conviction, l'homme du peuple et l'ennemi implacable de la noblesse. Naturellement porté au bien et doué d'un grand amour pour la justice, il se laissa égarer par l'ambition et se montra, vers la fin de sa vie, cruel et implacable. Sylla, au contraire, issu de l'illustre famille Cornélia, était, de par son éducation, le champion naturel de la noblesse et l'adversaire infatigable du parti démocratique. Instruit dans les lettres grecques et latines, éloquent, habile, insinuant et condescendant avec ses amis, il était dévoré d'une ambition démesurée qui le poussait à se distinguer par des actions éclatantes. Le contraste entre ces deux hommes devint bientôt plus prononcé, lorsque Sylla, qui était plus jeune que Marius, chercha à surpasser et à éclipser son rival. Les guerres qui vont suivre montreront, d'un côté, l'ambition insatiable et les grands talents militaires de ces deux chefs de parti et prouveront, de l'autre côté, la bassesse et la corruption de la noblesse qui voulait gouverner le monde, tout en répudiant les vertus de ses ancêtres.

§ 1. Guerre de Jugurtha (111 — 105).

Micipsa, fils de Massinissa, régnait, après la mort de ses frères, sur toute la Numidie. Avant de mourir, il partagea (118) ses

Etats entre ses deux fils Hiempsal et Adherbal et son neveu Jugurtha, prince doué de belles qualités et dont il croyait faire ainsi le protecteur de ses enfants. Jugurtha s'était distingué dans les légions romaines, au siège de Numance ; aussi comptait-il sur la faveur dont il jouissait à Rome, et il résolut de s'emparer de tout l'héritage de Micipsa, au préjudice des deux fils de ce roi.

A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit égorger Hiempsal et chassa Adherbal, qui alla demander justice aux Romains. Ceux-ci envoyèrent dix commissaires pour instruire l'affaire, mais Jugurtha parvint à les séduire à prix d'argent et à se faire adjuger la meilleure partie du royaume, qui fut réparti entre lui et Adherbal. Après le départ des ambassadeurs romains, il assiégea Adherbal dans Cirta, le fit prisonnier et le mit à mort, contrairement à la parole qu'il lui avait donnée lors de la capitulation. Tant d'audace poussa les Romains à bout, et le sénat envoya en Afrique le consul Bestia Calpurnius, qui fut bientôt acheté comme l'avaient été les commissaires, et qui conclut avec Jugurtha une paix honteuse. Tant d'infamies ne pouvaient rester cachées. Le tribun C. Memmius attaqua publiquement le consul, signala la conduite scandaleuse des nobles et força Jugurtha à venir s'expliquer à Rome. Celui-ci osa comparaître. Lorsqu'il se leva pour se justifier, le tribun C. Bébius, avec lequel il s'était entendu, lui ordonna de garder le silence ; il allait recueillir le fruit de tant de corruptions accumulées, lorsque, comptant sur les trésors qu'il avait apportés, il fit assassiner, sous les yeux du peuple romain, son cousin Massiva, petit-fils de Massinissa, qui pouvait faire valoir ses droits au trône de Numidie. Cet acte acheva d'exaspérer le peuple ; on laissa partir Jugurtha, parce qu'il était venu sous la sauvegarde de la foi publique ; mais le sénat lui déclara la guerre. En quittant la ville, il se retourna un moment, et s'écria : „O ville vénale, il ne te manque qu'un acheteur !“ Les légions suivirent le Numidien en Afrique, mais le consul Albinus laissa la guerre traîner en longueur. Rappelé à Rome pour tenir les comices, il confia le commandement à son frère, le propréteur Aulus qui, acheté par Jugurtha, se laissa envelopper par les Numides, promit d'évacuer la Numidie en dix jours et passa sous le joug avec toute son armée.

A Rome, l'indignation fut à son comble. Sur la proposition du tribun C. Mamilius, une enquête fut ouverte contre tous les complices présumés des méfaits de Jugurtha. Beaucoup de nobles, reconnus coupables, furent sévèrement punis. Enfin, après de vifs débats, on choisit Métellus, homme aussi incorruptible qu'habile capitaine, pour continuer la guerre d'Afrique. Il rétablit d'abord la discipline et poursuivit ensuite, sans trêve ni relâche,

son infatigable adversaire auquel il fit éprouver de sanglantes défaites. Jugurtha se vit contraint de chercher un refuge auprès de son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, et Métellus avait déjà attaqué avec succès les deux rois alliés, lorsqu'il se vit frustré du fruit de ses victoires par l'ambition d'un de ses lieutenants.

Ce lieutenant était Caius Marius. Il se rendit à Rome, où il répandit le bruit que Métellus prolongeait à dessein la guerre. Il fut élu consul et on lui assigna la Numidie pour province. Marius, contrairement à l'ancien système, ouvrit les légions aux prolétaires et aux Italiens et accomplit par cette mesure toute une révolution. Le service militaire devint un métier et donna à la populace de Rome le moyen le plus sûr d'amasser des richesses. Les pauvres vendirent leur courage, comme ils avaient vendu auparavant leurs votes et les légions appartenaient dorénavant à celui qui savait les acheter par l'indiscipline, par l'espoir de butin ou de gloire.

Marius conduisit la guerre avec habileté, prit Capsa, la forteresse la plus importante de Jugurtha et défit bientôt l'armée réunie des deux rois dans une bataille décisive près de Cirta. Bocchus fit des propositions de paix. Marius chargea des négociations son questeur, P. Cornélius Sylla, qui réussit à engager Bocchus de lui livrer son gendre. Sylla ne manqua pas de s'attribuer tout l'honneur de l'heureuse issue de la guerre. Ce fut là l'origine de cette rivalité entre Marius et Sylla qui se changea bientôt en une haine violente, et causa tant de maux à la république. Jugurtha fut emmené à Rome et jeté, après le triomphe de Marius, dans la prison du mont Capitolin, où il mourut de faim, après des souffrances de six jours.

§ 2. Guerre des Cimbres et des Teutons (113—101).

Pendant que Marius terminait la guerre contre Jugurtha, un grand danger vint menacer l'Italie. Dès l'année 113 av. J.-Ch., plus de trois cent mille hommes, chassés de la Chersonèse cimbrique par un débordement de la mer Baltique, s'avançaient par l'Illyrie vers la Gaule cisalpine. C'étaient les Cimbres et les Teutons, les précurseurs de la grande migration des peuples ; ils étaient suivis d'une foule innombrable de vieillards, de femmes et d'enfants, qui allaient chercher de nouvelles terres et un climat plus doux et plus tempéré. Ils s'arrêtèrent dans le Norique. Le consul Papirius Carbo marcha à leur rencontre et éprouva une sanglante défaite à Noreia en Carniole. La nouvelle de cet échec répandit la terreur en Italie. Cependant les vainqueurs ne passèrent pas les Alpes, comme on l'avait redouté, mais ils se diri-

gèrent par l'Helvétie vers la Gaule, qu'ils mirent à feu et à sang. Les peuplades gauloises se retirèrent dans leurs villes; les Belges seuls eurent le courage de s'opposer en rase campagne à ces hordes barbares. Bientôt celles-ci arrivèrent à la frontière de la province romaine (Provence) et demandèrent des terres pour s'y établir. Le consul J. Silanus marcha contre eux; mais son armée fut taillée en pièces (109). Deux ans plus tard, le consul C. Cassius Longinus fut défait dans une sanglante bataille à Genève et la même année les Cimbres détruisirent un autre corps sous les ordres du lieutenant Aurélius Scaurus. Cependant la défaite la plus complète fut essuyée en 105 par les consuls Cn. Manlius et Servilius Cépion. Plus de 80,000 hommes restèrent sur le champ de bataille et quelques-uns seulement réussirent à se sauver pour porter à Rome la nouvelle de cette calamité. La consternation fut si grande et le découragement si profond que les nobles renoncèrent à briguer le pouvoir. L'opinion publique désigna Marius comme le seul homme capable de sauver l'Italie. Il fut donc, contrairement à la loi, nommé consul pendant quatre années de suite, et chargé de faire la guerre dans la Gaule. Heureusement pour les Romains, les barbares, au lieu de passer les Alpes, se dirigèrent vers l'Espagne où ils restèrent trois ans. Ce délai fut le salut de Rome. Marius eut le temps d'aguerrir ses troupes, de leur inspirer de la confiance et de les familiariser avec ces nouveaux ennemis, dont l'aspect les remplissait de terreur.

A leur retour d'Espagne, l'armée des barbares se sépara : les Cimbres prirent à gauche par l'Helvétie, pour descendre en Italie par le Tyrol, tandis que les Teutons, renforcés par l'adjonction des Ambrons, marchaient droit à Marius. L'action s'engagea près d'Aix en Provence (102). Le combat, dit-on, dura deux jours entiers, plus de 150,000 Teutons périrent. La défaite fut si terrible que cette nation barbare fut presque éteinte.

Les Cimbres, plus heureux d'abord, avaient franchi les Alpes et pénétré dans la Gaule Cisalpine. Le consul Catulus les attendait au bord de l'Adige, mais il était trop faible pour s'opposer avec succès à la marche de ces hordes innombrables, il abandonna sa position et se retrancha dans des défilés où il ne pouvait être forcé. Marius, à la tête de son armée victorieuse, vint au secours de Catulus et les deux généraux romains livrèrent bataille aux Cimbres dans les plaines de Verceil (101). La bataille fut longue et acharnée; les Cimbres furent exterminés. Marius reçut les honneurs du triomphe et le titre de troisième fondateur de Rome.

§ 3. Troubles à Rome.

Marius était arrivé au faîte de sa gloire. S'il s'était servi de

sa haute influence pour rétablir la bonne intelligence entre les partis et pour opérer des réformes intérieures, il aurait droit à une des premières places dans l'histoire de Rome. Il était, comme le dit avec raison un auteur romain, pendant la guerre, le plus vaillant des soldats, et durant la paix, le plus méchant des tyrans. Avidé et ambitieux au plus haut point, d'une humeur farouche et brûlant de se venger de tous ceux qui étaient ses ennemis personnels ou ses adversaires politiques, Marius obscurcit sa gloire par de coupables intrigues. Par sa naissance, son éducation et ses instincts naturels, il était l'homme du peuple, et il s'engagea dans la voie de la démagogie. Comme il n'avait pas les talents nécessaires pour se faire valoir dans un Etat où l'éloquence donnait tant d'influence et d'autorité, il s'associa au tribun Apulcius Saturninus et au préteur Servilius Glaucia, les chefs les plus turbulents de la faction démocratique et qui, grâce à leurs talents oratoires, dominaient dans les assemblées du peuple. Ceux-ci, il est vrai, réussirent à lui faire donner le consulat pour la sixième fois, mais ce sixième consulat devint aussi le tombeau de sa gloire.

Saturninus, qui avait déjà été tribun du peuple, brigua une seconde fois cette dignité ; mais ayant échoué, il fit poignarder, à l'issue de l'assemblée, son compétiteur qui avait été élu à sa place. Glaucia, avec lequel il avait concerté cet assassinat, convoqua le lendemain une nouvelle assemblée et fit passer l'élection de Saturninus, au milieu du plus grand tumulte. A peine fut-il élu, qu'il proposa une loi agraire en vertu de laquelle des terres en Italie, en Grèce et en Sicile devaient être distribuées à tous les citoyens qui avaient combattu contre les Cimbres et les Teutons. Pour humilier le sénat et pour amoindrir son autorité, il fit passer la loi d'après laquelle le sénat s'engageait, par serment, de donner son approbation à tout plébiscite dans un délai de cinq jours. Par cette loi, on n'avait en vue que le noble Métellus. Ce vertueux citoyen, seul entre tous les sénateurs, refusa de prêter un tel serment, et ce refus entraîna son exil du territoire d'Italie. Le bannissement de cet homme influent et respectable parut consolider la position des trois démagogues.

Saturninus, voyant que Marius n'avait plus de chances d'être élu consul, voulut élever au consulat Glaucia, le complice de tous ses crimes. Memmius ayant été élu, il fit tuer cet illustre patricien au milieu de l'assemblée par un de ses satellites. Cet assassinat fit prendre les armes aux plus honnêtes gens. Le peuple se joignit au sénat et la place publique devint un champ de bataille, où l'on répandait impunément le sang des citoyens. Au milieu de ce tumulte, Saturninus, suivi d'une troupe de désespérés, se rendit

maître du Capitole et s'y fortifia. Chargé, en sa qualité de consul, de réprimer la sédition, Marius la favorisa d'abord par une inaction calculée, puis voyant les factieux abandonnés, même par la plèbe urbaine, il se mit à la tête de quelques troupes et fit cerner les avenues du Capitole. Dès les premiers moments de l'attaque, les rebelles déposèrent les armes et demandèrent quartier. Marius les laissa massacrer par le peuple, comme s'il eût voulu que le secret de la sédition mourût avec eux. Métellus fut rappelé et son retour fut un véritable triomphe. Marius, par son indécision calculée, s'était rendu odieux à tous les partis. Il quitta Rome et passa en Asie où il chercha à rallumer la guerre contre Mithridate, afin de faire revivre son crédit.

Les hommes clairvoyants et bien intentionnés acquirent cependant la conviction que, pour arrêter la décadence des mœurs, de sages réformes étaient devenues indispensables. Le paupérisme croissant, la mauvaise administration de la justice par les chevaliers, le règlement de la situation des alliés, toutes ces questions demandaient une prompt solution. Le tribun, M. Livius Drusus, entrant dans les intentions de ce parti, proposa, pour prévenir de nouveaux bouleversements, les lois suivantes :

1. De fonder des colonies en Italie et en Sicile, de donner aux pauvres des terres en Ombrie et en Etrurie et de distribuer gratuitement tous les mois du blé aux indigents de la ville ;

2. de rendre au sénat l'administration de la justice dans les tribunaux permanents et d'élever le nombre des sénateurs à 600 par l'adjonction de 300 nouveaux membres pris parmi les citoyens les plus riches et

3. d'accorder le droit de cité aux alliés italiques.

Ces réformes, par lesquels ce tribun croyait guérir toutes les plaies et adoucir toutes les douleurs, excitèrent le mécontentement de tous les ordres et Drusus tomba sous le poignard d'un assassin. Un sénatus-consulte annula toutes ces lois.

§ 4. Guerre des alliés (91 — 88).

L'Italie entière accusa les sénateurs de ce meurtre. L'annulation des lois de Drusus et le refus obstiné des Romains de partager avec les alliés tous leurs droits politiques, firent éclater une guerre qui couvrit l'Italie de sang et de ruines. Trois cent mille citoyens, l'élite de la nation, périrent sur les champs de bataille. Rome eut le dessus, il est vrai, et cependant ce fut la cause des vaincus qui triompha, puisque, après la guerre, dont l'unique motif avait été la revendication des droits de citoyen, ces droits furent accordés à la plupart des peuples de l'Italie.

Les alliés avaient un gouvernement occulte, des chefs désignés, une armée organisée. À la tête des peuples confédérés contre Rome se distinguaient les Marse et les Samnites; les Latins, les Etrusques et les Ombriens restaient fidèles à leurs engagements. Le système de gouvernement adopté par la confédération était une copie des institutions romaines. Substituer l'Italie à Rome, remplacer la domination d'une seule ville par celle d'un grand peuple, tel était le but avoué de la ligue. Un sénat, composé de 500 membres fut nommé; chaque cité y avait ses représentants; on élut deux consuls et douze préteurs. Pour capitale, on choisit Corfinium dans le pays des Pélignes, dont le nom fut changé en celui d'Italia.

Une grande effervescence des esprits se manifesta dans toute l'Italie et le danger devint très-sérieux pour Rome. Les ennemis ne manquaient ni de généraux habiles, ni de soldats braves et aguerris; dans les deux camps, mêmes armes, même courage, même discipline. Q. Pampædus Silo, Marse, et C. Papius Mutilus, Samnite, dirigeaient le mouvement et étaient capables de tenir tête aux généraux romains. La république fut un moment sur le point de succomber; elle ne fut sauvée que par sa persévérance et son énergie.

La révolte éclata fortuitement à Asculum, dont les habitants massacrèrent plusieurs Romains envoyés pour constater les tendances et les aspirations des alliés. La lutte commença, des batailles furent données, sanglantes, souvent indécises, et entraînant des deux côtés des pertes très-considérables. Les alliés avaient, il est vrai, remporté dès l'abord d'éclatants succès, mais il y eut des défections parmi eux, entr'autres celles des Etrusques et des Ombriens, lorsque le consul L. Julius César fit en 90 la proposition d'accorder le droit de cité à tous les alliés restés fidèles à la république. L'année suivante, la guerre prit une tournure plus favorable pour les Romains, grâce aux talents militaires de Marius et de Sylla qui cherchaient à s'éclipser l'un l'autre. Le gouvernement fédéral dut évacuer Corfinium qui fut prise, et se retirer à Nola qui finit également par tomber au pouvoir de Sylla. Les alliés auraient été contraints de faire leur soumission, mais en présence de l'attitude menaçante du roi Mithridate en Asie-Mineure, le tribun Plautius fit adopter une loi en vertu de laquelle le droit de cité était promis à tous ceux qui déposeraient les armes. Les Lucaniens et les Samnites s'étaient battus avec le plus grand acharnement et avaient montré la plus grande résistance.

La suite de cette guerre fut l'émancipation de toute l'Italie.

Tous les peuples, depuis le détroit de Sicile jusqu'aux bords du Pô, ne formaient plus qu'une seule commune et pouvaient aller à Rome exercer leurs droits de souveraineté. Pour conserver cependant aux Romains la prépondérance dans les comices, on ajouta aux trente-cinq tribus anciennes huit nouvelles dans lesquelles tous les Italiens furent inscrits, et, comme les votes se comptaient par tribu, et non par tête, l'influence des nouveaux citoyens était à peu près nulle. Cette mesure restrictive entretenait un mécontentement que les chefs de parti, dans leur ambition démesurée, surent exploiter avec beaucoup de succès.

§ 5. Commencement de la première guerre civile (88—82).

La guerre contre Mithridate fournit aux chefs de parti l'occasion de se mesurer. Sylla s'était distingué dans la guerre des alliés et, en récompense de ses services, il fut nommé consul et chargé d'aller châtier le roi de Pont. Marius qui, malgré son âge, était encore très ambitieux, aspirait aussi à ce commandement, et vit dans cette préférence une injustice. Il résolut donc d'enlever à Sylla le commandement de l'Asie ; il mit dans ses intérêts un tribun du peuple, appelé Sulpicius Rufus, grand ennemi de Sylla, homme éloquent, vif et entreprenant. Escorté de 3000 bandits et de 600 chevaliers romains, qu'il appelait l'anti-sénat, celui-ci fit, au milieu des plus grands troubles, rendre un plébiscite, en vertu duquel les alliés, au lieu de former huit tribus nouvelles, seraient inscrits dans les trente-cinq tribus anciennes. Sylla, menacé de mort, fut obligé de se réfugier dans la maison de Marius et de quitter précipitamment Rome. Maître de la ville, Sulpicius fit donner au vieux Marius la province d'Asie et le commandement de l'expédition contre Mithridate.

Sylla s'était rendu en Campanie, déterminé à soutenir ses prétentions à la tête de ses légions. Ses soldats, irrités de se voir enlever par les légions de son rival le riche butin que leur promettait l'Asie, jurèrent de venger leur chef. Sylla se mit à leur tête et marcha sur Rome. La plupart des officiers supérieurs n'osaient le suivre, tant était grand encore le prestige de la ville éternelle. En vain lui envoya-t-on des députations, il marcha en avant et pénétra dans les rues de la ville. Assailli par les habitants, attaqué par Marius et Sulpicius, il ne triompha que grâce à la bravoure de ses légions. C'était la première fois qu'un général entraît à Rome en vainqueur et s'emparait du pouvoir par la force des armes.

Sylla montra beaucoup de modération. Il rétablit l'ordre, convoqua l'assemblée du peuple, justifia sa conduite et se contenta

d'abroger les décrets de Sulpicius et de remettre en vigueur la coutume d'exiger l'assentiment préalable du sénat pour toute présentation de loi. Il proscrivit Marius, Sulpicius et dix autres chefs de la faction démocratique ; leurs têtes furent mises à prix. Sulpicius, trahi par ses esclaves, fut exécuté, mais Marius se sauva de Rome et arriva en Afrique à travers mille dangers. Le préteur de la province, dévoué à Sylla, lui envoya aussitôt l'ordre de partir. Marius garda longtemps le silence, en jetant sur l'officier de sombres regards. „ Va dire à ton maître, lui dit le proscrit, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage.“

La terreur inspirée d'abord par Sylla ne dura pas longtemps. Ses légions avaient quitté la ville, tandis que lui restait encore à Rome, pour attendre le résultat des élections consulaires. La réprobation soulevée par ses actes se manifesta avec une telle force dans le sénat et dans le peuple que, pour faire cesser l'opposition dirigée contre lui, il accepta comme candidat aux comices consulaires L. Cornélius Cinna, partisan connu de Marius, après avoir pris soin d'en exiger un serment solennel de fidélité. Mais Cinna, une fois élu, ne tint pas ses engagements et il fit adopter par le peuple la mise en accusation de Sylla. Comme l'autre consul, Cn. Octavius, n'avait ni l'autorité ni l'énergie nécessaires pour contrebalancer l'influence de son collègue, Sylla abandonna Rome à la lutte des partis et se rendit en Asie.

A peine Sylla était il parti de Rome, que cette ville devint le théâtre d'une lutte sanglante. Cinna demanda le retour des exilés et l'exécution de la loi de Sulpicius qui assimilait les nouveaux citoyens aux anciens. Aussitôt le sénat et même les tribuns du peuple se prononcèrent contre lui. Il fut déclaré déchu du consulat et chassé de Rome.

Cinna courut à Nola et gagna l'armée romaine chargée d'observer les Samnites. Q. Sertorius et Cn. Papirius Carbo, deux lieutenants de Marius et exilés l'un et l'autre par Sylla, parcouraient le nord de l'Italie et y levaient des troupes. Cinna fit un appel chaleureux aux alliés et rappela Marius, qui débarqua en Etrurie, où sa présence provoqua aussitôt une insurrection. Les paysans étrusques se soulevèrent en masse, car Marius, l'ennemi des nobles et des riches, leur apparaissait comme un vengeur envoyé par les dieux.

Rome trembla et ouvrit ses portes à Cinna et à Marius. Les vainqueurs se montrèrent impitoyables. Marius avait donné ordre de massacrer tous ceux auxquels il ne rendrait pas le salut. Pendant cinq jours et cinq nuits on tua sans relâche, jusqu'au pied des autels des dieux. Les hommes les plus respectables de

la faction aristocratique, sénateurs et chevaliers, furent immolés à la vengeance de Marius ; sous peine de mort, il était défendu d'ensevelir les cadavres qui devinrent par milliers la pâture des chiens et des oiseaux de proie. Les esclaves surtout, que Cinna avait appelés à la liberté, se livraient à toutes les cruautés. Cinna lui-même mit cependant un terme à leurs excès, en faisant massacrer en une nuit près de quatre mille de ces misérables. Sylla fut proscrit et tout ce qu'il avait fait fut annulé. Marius et Cinna s'arrogèrent le consulat pour l'année 86. Ce fut là le septième consulat de Marius, qui mourut subitement, treize jours après son entrée en fonctions. Cinna s'adjoignit L. Valérius Flaccus et ces deux consuls prolongèrent leurs pouvoirs pour l'année 85 av. J.-Ch.

§ 6. Guerre contre Mithridate (87 — 84).

Parmi les Etats de l'Asie-Mineure, le royaume de Pont avait pris sous Mithridate un grand développement et acquis une puissance respectable. Homme d'un génie extraordinaire, hardi dans ses conceptions politiques et grand capitaine, mais injuste, cruel et sanguinaire, Mithridate voulait profiter de l'affaiblissement de la République pour s'agrandir. Il conclut une alliance avec Tigrane-le-Grand, roi d'Arménie, se rendit maître d'une grande partie de l'Asie-Mineure, du Bosphore cimmérien, de la Colchide et des pays du Caucase ; il envahit la Bythinie et la Cappadoce, et en chassa les rois alliés de Rome. Il noua même des intelligences avec les Samnites, auxquels il promit des subsides et des soldats. Pour anéantir la domination romaine en Orient, il envoya à chaque ville des ordres secrets, par suite desquels quatre-vingt mille Romains furent massacrés en un seul jour. Toutes les îles de la mer Egée, à l'exception de Rhodes, firent cause commune avec Mithridate. Celui-ci envoya son général Archelaüs en Grèce afin d'engager les Hellènes à revendiquer leur indépendance. Athènes, la Béotie et l'Achaïe, lassés de supporter le joug des Romains, se soulevèrent et Mithridate se trouva à la tête d'une coalition formidable qui allait ébranler les bases mêmes de la République.

Ce fut dans ces circonstances que Sylla débarqua en Grèce. Il mit le siège devant Athènes, le centre des opérations militaires de l'ennemi, se rendit maître de cette ville après un siège de dix mois et la livra au pillage. Archelaüs se retira en Béotie, où il fit sa jonction avec le général Taxillas. Sylla les défit à Chéronée et bientôt après à Orchomène. Dans cette dernière bataille les légions romaines avaient été un moment sur le point de céder. Sylla vit le danger, prit l'étendard et se précipitant sur l'ennemi,

il s'écria : „Je préfère la mort à la fuite, mais quand on vous demandera où vous avez trahi votre général, répondez : à Orcho-mène.“ Les légionnaires attaquèrent Archelaüs avec une nouvelle énergie et finirent par remporter la victoire. Sylla livra la Béotie au pillage et prit ses quartiers d'hiver en Thessalie.

Ce fut dans ce pays qu'il reçut la nouvelle des excès commis par le parti de Marius. Ayant appris qu'il était proscrit et destitué, et qu'on avait confié le commandement à L. Valérius Flaccus, Sylla chercha à conclure avec le roi de Pont un arrangement qui lui permit de ramener son armée en Italie. Mithridate souscrivit aux conditions posées par Sylla : il rendit toutes les provinces dont il s'était emparé, paya 3000 talents et remit au vainqueur soixante-dix vaisseaux bien équipés. Sylla s'avança alors au-devant de Valérius Flaccus, mais celui-ci avait été entretemps assassiné par son lieutenant Flavius Fimbria qui, à l'approche du vainqueur de Chéronée, ne put retenir ses soldats et, craignant les représailles de Sylla, se donna la mort. Le vainqueur imposa aux villes qui avaient fait défection une contribution de vingt mille talents, et laissant son lieutenant L. Licinius Muréna avec deux légions en Grèce, il se disposa à retourner à Rome, afin de faire expier chèrement à ses ennemis leur triomphe passager. Il débarqua à Brindes en 83.

§ 7. Fin de la guerre civile. La Terreur sous Sylla.

A la nouvelle du retour prochain du vainqueur de Mithridate, Cinna, qui s'était fait réélire consul pour la quatrième fois, réunit à la hâte près d'Ancône une armée considérable, dans le dessein de surprendre Sylla au milieu de sa marche. Mais au moment où les troupes allaient être embarquées, une révolte éclata et Cinna fut massacré. Son collègue Cn. Papirius Carbo qui vint prendre le commandement, promit aux rebelles qu'ils ne quitteraient pas l'Italie. Son armée s'élevait à 200,000 hommes, mais ils étaient mal disciplinés et d'une fidélité douteuse. Sylla, au contraire, était à la tête d'une armée de 40,000 hommes, bien aguerris, bien disciplinés, ayant une confiance pleine et entière dans les talents de leur chef. Celui-ci avait rassuré les alliés en leur faisant la promesse formelle qu'ils seraient inscrits comme citoyens romains dans les trente-cinq anciennes tribus. Des hommes considérables comme Métellus Pius, M. Licinius Crassus, Cn. Pompée se déclarèrent pour lui et bientôt la grande majorité du sénat et tout ce qui restait des grandes familles décimées par les partisans de Marius accourut à son camp pour y trouver un refuge assuré.

Sylla marcha sur Rome ; il défit sur les bords du Volturne

l'armée du consul C. Norbanus Flaccus et engagea les légions de l'autre consul, A. Scipio, à passer de son côté. Il eut à soutenir une lutte acharnée avec les consuls de l'année 82. Il vainquit près de Sacriportus le jeune Marius qui se jeta dans la place forte de Préneste. Sylla abandonna le siège de cette ville à son lieutenant et se rendit en toute hâte en Etrurie où il défit complètement l'autre consul, Cn. Papirius Carbo.

Pendant l'absence de Sylla, Pontius Télésinus, général des Samnites, impuissant à faire lever le siège de Préneste, conçut l'idée audacieuse de porter son armée sur Rome, afin de surprendre et de saccager cette ville. „Brûlons la tannière des loups, disait-il à ses soldats, tant qu'elle existera, il n'y aura pas de liberté en Italie.“ Sylla eut le temps d'accourir à la défense de Rome avec l'élite de ses légions. Une bataille sanglante s'engagea aux portes mêmes de la ville ; Télésinus périt dans la mêlée et Sylla remporta une victoire complète. Les Samnites, échappés au carnage, mirent bas les armes et demandèrent quartier.

Sylla fit son entrée à Rome, convoqua le sénat dans le temple de Bellone, et pendant qu'il haranguait les sénateurs, il fit égorger dans l'hippodrome 6000 Samnites qu'il avait fait prisonniers le jour précédent. Les sénateurs, étonnés des cris de ces malheureux qu'on massacrait, se troublèrent, croyant que la ville entière était abandonnée au pillage de ses soldats. Mais Sylla, sans s'émouvoir et sans changer de couleur, leur dit froidement de ne pas s'inquiéter de ce qui se passait au-dehors, que ce n'étaient que quelques misérables qu'on punissait par son ordre. Bientôt eut lieu la capitulation de Préneste. Tous les habitants de la ville capables de porter les armes, au nombre de douze mille, furent passés au fil de l'épée. Le jeune Marius s'était fait tuer par un esclave avant la reddition de la place.

Ces événements tragiques n'étaient que le prélude des abominations dont Rome allait devenir le théâtre. Marius avait sévi contre ses ennemis avec une fureur et une passion aveugles, Sylla fit couler le sang d'une manière systématique et après réflexion. Il déclara au peuple réuni qu'il voulait rétablir l'ordre, mais qu'il exterminerait auparavant tous les ennemis du nouvel ordre de choses. Dès ce jour, toutes les horreurs s'abattirent sur la malheureuse ville. Des milliers de citoyens furent égorgés dans les rues, dans les temples et sur les places publiques. Le jeune Métellus fut assez hardi pour oser demander à Sylla de mettre un terme à la misère de ses concitoyens, de désigner ceux qu'il voulait faire périr, pour délivrer les autres d'une incertitude pire que la mort. Et la proscription fut inventée.

Des listes furent affichées au Forum, portant les noms des citoyens voués à la mort; elles jetèrent la terreur dans les familles. Rire ou pleurer, en arrêtant les regards sur ces listes, était un crime. Le tyran fit publier un avis promettant une récompense de deux talents par tête, payables par le trésor public, à quiconque dénoncerait l'asile des proscrits ou les mettrait à mort, et menaçant de la peine capitale quiconque cacherait ou sauverait un proscrit. D'un bout de l'Italie à l'autre, les suspects furent massacrés ou bannis, et leurs biens vendus à l'encan. A Rome seule, le tyran bannit 4700 citoyens, parmi lesquels 90 sénateurs, 15 consulaires et 2700 chevaliers; il déclara infâmes et déchus du droit de bourgeoisie les fils et les petit-fils des proscrits. On admet qu'au moins 100,000 têtes sont tombées victimes de ce carnage systématique.

Sylla considérait l'armée comme son principal soutien. Il créa pour ses vétérans des colonies militaires sur les propriétés enlevées à ses adversaires et aux villes rebelles. A Rome même, il s'entoura d'une garde formée de 10,000 nouveaux citoyens (Cornéliens), pris parmi les esclaves dont les maîtres avaient été proscrits.

§ 8. Dictature et législation de Sylla.

Sylla se fit nommer dictateur et se donna le surnom d'heureux (*felix*); il célébra un triomphe pour la victoire qu'il avait remportée sur Mithridate. Il promulgua une série de lois (*leges Corneliae*) dans le but d'affaiblir le pouvoir des tribuns et de rendre à l'aristocratie une partie de son ascendant; il restreignit le pouvoir des tribuns, ne leur laissant que le droit d'assister aux séances du sénat et en leur interdisant de briguer les magistratures supérieures. Il se flattait ainsi d'éloigner les ambitieux d'une carrière désormais sans issue. Pour relever l'autorité du sénat, décimé pendant la guerre civile, il fit entrer dans cette assemblée trois cents chevaliers et lui donna la direction suprême de l'administration publique. Il augmenta le nombre des magistrats, celui des questeurs fut porté à vingt, celui des préteurs à huit, et il remit en vigueur les règles antérieurement adoptées pour la succession des magistratures. On fixa à trente ans l'âge requis pour exercer les fonctions de questeur, quarante pour celles de préteur et quarante-trois pour celles de consul. La loi exigea un intervalle de deux ans entre l'exercice de deux magistratures différentes et celui de dix ans avant de pouvoir être revêtu des mêmes charges. Il porta le nombre des augures et des pontifes à quinze et rendit à ces collèges le choix de leurs membres; il multiplia les commissions de justice et prit des mesures pour mettre un terme aux meurtres

qui désolaient l'Italie et pour protéger les citoyens contre les outrages. Ces lois attestent l'immense corruption dans laquelle l'Italie était tombée.

Sylla abdiqua en 79 av. J.-Ch. et se retira sur sa propriété près de Pouzzoles ; mais tel était l'ascendant de son ancien pouvoir, que, redevenu simple citoyen, on le laissa encore agir en maître absolu. Il ne vécut plus qu'une année et mourut d'une maladie affreuse. Ses chairs décomposées tombaient en pourriture et engendraient incessamment une hideuse vermine qui le dévorait. Son épitaphe, qu'il avait faite lui-même, portait : „Nul n'a jamais fait plus de bien à ses amis ni plus de mal à ses ennemis.“

III.

Époque de Pompée et de César.

Les réformes de Sylla furent de courte durée. L'Italie était domptée, mais non soumise ; le parti démocratique terrassé, mais frémissant sous l'oppression des grands qui, sans autorité morale, tremblaient pour leurs richesses. Aussi, à peine Sylla eut-il fermé les yeux, que les dissensions intérieures éclatèrent de nouveau et finirent par l'abrogation de ses lois et par le rétablissement de la monarchie. Ce fut Pompée qui prépara les voies à la fondation de l'empire. Dévoré d'une ambition insatiable, Pompée voyait dans une haute position militaire le moyen le plus sûr de parvenir à une grande influence politique. Sa bravoure et ses talents militaires ne peuvent être révoqués en doute, mais vaniteux et égoïste au suprême degré, il ne recula devant aucun moyen pour acquérir de la renommée ; il s'entendait, comme toutes les âmes médiocres et ambitieuses, à s'approprier la gloire des autres généraux. En politique, il n'avait pas de vues larges et profondes ; aussi n'a-t-il pas mérité le surnom de Grand que Sylla lui a donné.

§ 1. Guerre de Sertorius (84 — 72).

Le plus grand danger qui menaçait les institutions et les amis de Sylla, se présentait du côté de l'Espagne. Les mécontents et les proscrits, en un mot tous les débris du parti de Marius s'étaient rassemblés dans ce pays et s'étaient donné un chef habile dans la personne de Sertorius. Antérieurement gouverneur en Espagne, puis proscrit par Sylla, Sertorius forma le projet de passer dans les îles Fortunées, où la température était délicieuse et où les fruits les plus savoureux croissaient en pleine campagne. Il débarqua sur la côte de la Mauritanie où venait d'éclater précisément une révolte. Il prit part pour les rebelles et défait non-seu-

lement le roi de Mauritanie, mais aussi une armée romaine que Sylla avait envoyée à son secours. Attendant des circonstances favorables, Sertorius resta provisoirement en Mauritanie.

Le bruit de ces exploits éveilla l'attention des Lusitaniens, qui crurent trouver dans ce général expérimenté un nouveau Viriathe. Ils l'invitèrent à venir se placer à leur tête. Il se rendit volontiers à leur invitation, dans l'espoir de pouvoir fonder en Espagne une nouvelle Rome. Il constitua effectivement une république, créa un sénat de 300 membres, pris en partie parmi les Romains proscrits, en partie parmi les Espagnols, fonda à Osca une université, où il réunit les fils des principaux du pays, pour les initier à la civilisation et à la littérature romaines. Il se forma aussi une garde qui dut prêter le serment de ne pas survivre à son chef.

Sertorius lutta avec beaucoup de succès contre les armées des gouverneurs romains, et Sylla qui, dans le principe, donnait peu d'importance à cette lutte, se vit obligé d'envoyer en Espagne le vaillant Métellus Pius. Cependant ce général échoua complètement et Sylla mourut avec le regret de n'avoir pu détruire ce foyer de révolte. Le sénat conféra alors le commandement à Pompée. Sertorius soutint victorieusement la lutte contre lui pendant quatre ans, de sorte que Pompée, réduit à une position des plus pénibles, écrivit au sénat, le conjurant de lui envoyer des hommes et de l'argent.

Sertorius finit par succomber, non pas grâce aux talents de ses deux adversaires, mais grâce à l'ambition et à la jalousie de son lieutenant Perperna, qui lui avait amené des troupes de l'Italie et qui cherchait à le renverser pour se mettre à sa place. Perperna l'assassina dans un festin; mais le meurtrier, qui n'avait ni les talents de Sertorius, ni la confiance des troupes, fut battu sur le Tage, fait prisonnier et mis à mort. L'Espagne fut réduite, et quoique Métellus eût eu la plus large part dans la pacification du pays, Pompée ne s'en approprias pas moins tout le mérite et retourna triomphant en Italie, à la tête de son armée victorieuse.

§ 2. Guerre des gladiateurs (73—71).

Pendant que Pompée luttait en Espagne, une nouvelle guerre éclata en Italie et menaça la république d'un grand danger. Outre les nombreux esclaves que les familles riches entretenaient pour l'exploitation de leurs vastes propriétés, des entrepreneurs achetaient des esclaves en Thrace et en Gaule et les faisaient exercer dans l'art de l'escrime, pour les louer ou les vendre aux édiles qui voulaient donner des spectacles au peuple. Ces malheureux

portaient le nom de gladiateurs. Les principaux établissements où ces esclaves étaient dressés et exercés se trouvaient à Ravenne et à Capoue.

Spartacus, thrace de naissance, réussit à s'évader de l'établissement de Capoue avec soixante-dix de ses compagnons d'infortune. Hommes résolus et habitués aux armes, ces gladiateurs prirent position au pied du Vésuve et repoussèrent les troupes qu'on envoya contre eux. Proclamé chef à la suite de ce succès, Spartacus dirigea la guerre avec beaucoup d'adresse et d'intelligence. De tous les côtés accoururent des esclaves et leur nombre s'éleva bientôt à 70,000 ; c'étaient pour la plupart des Thraces et des Gaulois. À la tête de cette armée formidable, Spartacus porta le pillage et la dévastation dans la basse Italie et lutta victorieusement pendant deux ans contre les armées romaines. Mais voyant qu'il ne pouvait plus se maintenir longtemps en Italie, il proposa à ses compagnons de traverser l'Italie jusqu'aux Alpes et de regagner leur patrie avec le butin qu'ils avaient fait. Les Gaulois rejetèrent cette proposition, se séparèrent du gros de l'armée, prirent pour chef Crixus, dévastèrent l'Apulie et furent enfin battus et écrasés par le consul Gellius.

Spartacus pénétra dans la Gaule cisalpine, défit plusieurs armées envoyées contre lui et il aurait pu sans obstacle franchir les Alpes, mais l'orgueil le perdit. Fier de ses légions invincibles, il abandonna son projet primitif et marcha sur Rome, à la tête de 120,000 hommes. Mais le préteur M. Licinius Crassus l'obligea de passer dans la Lucanie, où il établit des magasins pour ses soldats, entra en relations avec les pirates et chercha à allumer la guerre des esclaves en Sicile. Enfin Crassus l'attaqua sur les bords du Silarus ; Spartacus fut vaincu et succomba après des prodiges de valeur ; 40,000 des siens furent tués dans le combat et 5000 seulement survécurent à ce désastre. Ils se rallièrent dans la Lucanie, au moment où Pompée revenait d'Espagne. Celui-ci les rencontra, les chargea et les défit sans peine. Il écrivit alors au sénat : „Crassus a vaincu Spartacus ; moi j'ai arraché les racines de cette guerre ; elle ne renaitra plus.“ Cette vanterie, que les louanges de ses partisans tendaient à justifier, eut pour résultat de le faire proclamer le seul général capable de sauver la république. La ville entière sortit à sa rencontre et il reçut les honneurs d'un triomphe.

§ 3. Guerre des pirates (78—67).

Depuis la destruction de Carthage et l'humiliation de Rhodes, les Romains avaient singulièrement négligé leur marine. Cette

insouciance encouragea l'audace des pirates qui, depuis les temps les plus reculés, infestaient le bassin oriental de la Méditerranée et qui devenaient surtout dangereux depuis qu'ils avaient fait la conquête de la Cilicie. Ce pays devint le centre de leurs opérations. Ces audacieux aventuriers armaient des flottes entières qui trouvaient un refuge dans les villes importantes de ce pays. Ils pillèrent le port de Gaète, descendirent à Ostie et emmenèrent les habitants en esclavage ; ils coulèrent en pleine mer une flotte romaine et firent prisonniers deux préteurs avec tous leurs lieutenants. Non-seulement des étrangers, députés vers Rome, mais des ambassadeurs mêmes de la république étaient tombés entre leurs mains, et Rome avait subi la honte de devoir les racheter. Enfin les pirates interceptaient les arrivages de blé, tout à fait indispensables à l'approvisionnement de la ville. Une répression énergique était devenue urgente.

Publius Servilius remporta sur eux une victoire et reçut le surnom d'Isaurique, mais il ne parvint pas à les dompter. Q. Métellus occupa l'île de Crète, mais le nombre des brigands continuait à augmenter de jour en jour. Dans ces circonstances, le tribun du peuple Aulus Gabinus proposa de confier la guerre contre les pirates à un seul général, de lui donner pour trois ans des pouvoirs étendus, de mettre à sa disposition des forces considérables et de placer plusieurs lieutenants sous ses ordres. Le nom de Pompée fut alors dans toutes les bouches et, malgré l'opposition du sénat et des deux consuls, le projet de loi soumis aux suffrages du peuple fut adopté et l'on conféra pour trois ans à Pompée l'autorité proconsulaire sur toutes les mers et sur toutes les côtes jusqu'à cinquante milles dans l'intérieur, avec la faculté de disposer du trésor public et de prendre les vaisseaux et les troupes qu'il jugerait nécessaires. Pompée partit avec une flotte de cinquante navires et une armée de 120,000 hommes.

Il partagea la Méditerranée en treize commandements et à la tête de chacun de ces commandements, il mit un de ses lieutenants. De cette manière, il parvint à purger le bassin occidental en quarante et le bassin oriental en quarante-neuf jours et contraignit les corsaires à se retirer vers les côtes de la Cilicie. Il les y suivit et les défait dans la grande bataille navale de Coracésium. Dix mille pirates furent tués, 20,000 faits prisonniers ; au-delà de 120 villes ou places fortes qui leur avaient servi de refuge, avaient été détruites. Il assigna des terres, dans la Cilicie et dans l'Achaïe, à tous ceux qui s'étaient rendus et il en peupla la ville de Pompéiopolis qu'il bâtit sur les ruines de Soles.

§ 4. Dernière guerre contre Mithridate (74 - 64).

A son départ de l'Asie-Mineure, Sylla avait confié à son lieutenant L. Muréna le commandement de deux légions, pour maintenir la paix et pour veiller à l'exécution du traité qu'il avait fait avec le roi de Pont. Muréna ne se contenta pas de ce poste d'observateur ; brûlant d'acquérir de la gloire et des richesses, il envahit le Pont, mais il fut battu sur les bords de l'Halys et contraint d'évacuer la Cappadocie (81). La paix fut rétablie sur les bases du traité de Sylla.

Voyant Rome impliquée dans une guerre contre Sertorius, contre les gladiateurs et contre les pirates, Mithridate renforça son armée et se prépara à une nouvelle lutte. Il réussit à attacher à sa cause son gendre Tigrane, roi d'Arménie, fit une alliance avec Sertorius qui lui envoya des généraux et des officiers, et noua des relations avec les pirates et les peuplades belliqueuses qui habitaient les contrées du Danube, de l'Hémus et de la mer Noire. Son armée comptait 140,000 fantassins et 16,000 cavaliers.

La mort de Nicomède, roi de Bithynie, beau-frère de Mithridate, fit éclater la guerre. Nicomède avait institué le peuple romain héritier de son royaume, mais Mithridate l'occupa militairement et refoula les Romains jusqu'à l'importante place de Cycique qu'il investit par terre et par mer. Lucullus fut envoyé contre lui et ce général distingué mena la guerre avec tant d'habileté et de succès, qu'il reprit peu à peu les pays envahis par le roi de Pont. Il le battit dans plusieurs rencontres et déjà la troisième année de la guerre, Mithridate se vit contraint de quitter son pays et de chercher un refuge à la cour de Tigrane. Sur le refus de ce roi de lui livrer Mithridate, Lucullus, à la tête d'une armée qui comptait à peine quinze mille hommes, pénétra en Arménie et défit, sous les murs de Tigranocerte, l'armée de Tigrane qui était au moins vingt fois plus nombreuse que l'armée romaine. Cette victoire lui valut la prise de Tigranocerte, où il trouva accumulées des richesses immenses. Après ces succès, il marcha vers Artaxate ; mais l'armée romaine, que la fortune rendait insolente, refusa d'obéir à celui qui l'avait habituée à vaincre.

L'insubordination de ses soldats, les plaintes des intendants militaires, à la rapacité desquels il avait mis un frein, et les intrigues de Pompée furent la cause du rappel de Lucullus. Manilius, tribun du peuple, fit la proposition de le remplacer par Pompée. Il obtint l'honneur d'un triomphe, se retira des affaires et chercha des distractions dans les plaisirs et dans un luxe devenu proverbial.

L'issue de la guerre ne pouvait être douteuse. La présence

de Pompée suffit pour rétablir l'ordre et retenir sous les drapeaux les vieux soldats, qui avaient obtenu leurs congés et voulaient rentrer dans leurs foyers. Le nouveau général agit vigoureusement et força Mithridate à se retirer au-delà du Caucase. Tigrane fit acte de soumission, évacua tous les pays conquis et se contenta de l'Arménie proprement dite.

Pompée occupa la Syrie, ne laissant que le petit royaume de Comagène au dernier roi de ce pays, Antiochus XIII ; il intervint en Palestine comme médiateur entre deux compétiteurs au trône de Judée, et se déclara pour Hyrcan. Sur le refus d'Aristobule de se soumettre à sa décision, il prit la ville de Jérusalem après un siège de trois mois et s'empara de la personne d'Aristobule, qui fut emmené prisonnier à Rome.)

Entretiens, la mort délivra Pompée de son ennemi le plus dangereux. Mithridate s'était formé une nouvelle armée dans le Bosphore cimmérien et, infatigable ennemi de Rome, il conçut le projet de remonter la grande vallée du Danube, d'entraîner sur ses pas les Barbares de ces régions et de descendre, nouvel Annibal, en Italie à la tête de leurs hordes innombrables. La hardiesse de cette entreprise effraya les plus audacieux ; son propre fils, Pharnace, qui convoitait ardemment le pouvoir, excita l'armée à la révolte contre son père. Mithridate, averti du complot, accourut à la hâte pour apaiser la révolte, mais il vit de ses yeux couronner son fils Pharnace. Il lui demanda alors la vie et la liberté, mais ce fils dénaturé rejeta sa prière. Irrité de tant de cruauté, le vieux roi avala du poison, et en présenta à ses femmes et à ses filles qui expirèrent sous ses yeux. Mais comme, dès sa jeunesse, il s'était accoutumé aux poisons, son corps fut à l'épreuve de celui qu'il venait de prendre. Il se fit tuer par un Gaulois. Pompée n'arriva que pour confirmer Pharnace, devenu l'allié des Romains, dans son petit royaume du Bosphore.

Pompée, vainqueur en Europe, en Asie et sur les mers, eut le plus magnifique triomphe qu'on eût encore vu. On portait devant lui des écriteaux où étaient inscrits les noms de seize pays conquis, de mille places fortes et de près de neuf cents villes prises, de huit cents navires de course capturés, de trente-neuf villes repeuplées. Derrière son char de triomphe marchaient trois cent vingt-quatre prisonniers de distinction, entre autres le fils de Tigrane avec sa femme et sa fille ; la femme de Tigrane ; Aristobule, roi des Hébreux ; la sœur de Mithridate avec ses cinq fils et plusieurs femmes scythes. Pompée, assis sur un char orné de pierres, était revêtu du costume d'Alexandre-le-Grand. Chacun de ses soldats reçut au moins 1500 francs, en outre vingt mille talents furent versés au trésor.

Cette expédition heureuse eut pour résultat l'incorporation dans l'empire romain des pays les plus riches et les plus fertiles de l'Orient. Mais les richesses qui affluaient à Rome eurent une influence pernicieuse sur les mœurs des Romains, et donnèrent naissance à un luxe effréné qui devait préparer la dissolution de la république.

§ 5. **Conjuration de Catilina** (63 — 62).

Il y avait à Rome une classe nombreuse de jeunes patriciens qui, criblés de dettes et perdus de mœurs, se voyaient par là même écartés des honneurs et mettaient tout leur espoir dans un bouleversement complet de l'ordre des choses. Tel fut le but de la conjuration de Catilina, dont les chefs voulaient renouveler les scènes de violence de l'époque de Sylla, afin de se délivrer par ce moyen de leurs dettes et de s'enrichir aux dépens de leurs concitoyens. L. Sergius Catilina, né d'une famille noble, homme d'un corps robuste, d'un esprit audacieux et d'un cœur profondément corrompu, s'était placé à la tête de cette conjuration qui avait des ramifications fort étendues. Des sénateurs, des chevaliers, un grand nombre de jeunes patriciens, beaucoup de citoyens notables des villes alliées y étaient impliqués. On avait formé l'affreux projet d'abolir les dettes, de proscrire et de massacrer les riches et de se partager leurs biens.

Pour assurer le succès de l'entreprise, Catilina se mit sur les rangs pour le consulat. Mais, heureusement pour la république, un des conjurés laissa transpirer le secret. Aussitôt l'alarme se répandit dans Rome et la crainte du péril réunit tous les suffrages en faveur du célèbre orateur Cicéron, qui fut nommé consul en 63.

Catilina ne se découragea pas, mais Cicéron aussi redoubla de vigilance. Interpellé un jour par le consul, Catilina s'écria que la tyrannie de quelques hommes, leur avarice, leur inhumanité, étaient les véritables causes du malaise qui tourmentait la république; puis, repoussant avec mépris les projets de révolution qu'on lui prêtait, il termina par ces paroles menaçantes : „Le peuple romain est un corps robuste, mais sans tête : je serai cette tête.“ A ces mots, il sortit de l'assemblée, laissant le sénat indécis et tremblant. Cependant les consuls furent investis d'un pouvoir discrétionnaire.

Catilina se porta candidat aux élections consulaires de l'année prochaine. Le jour de l'élection, Cicéron devait être poignardé par deux conjurés qui, sous prétexte d'affaires, s'introduiraient chez lui. Mais Cicéron, averti à temps, fit refuser la porte aux meurtriers; puis il donna les ordres nécessaires pour sauvegarder

la sûreté de la ville : des corps-de-garde et des sentinelles furent disposés dans tous les quartiers, et Rome ressembla à une place de guerre menacée d'un ennemi. De tels préparatifs n'intimidèrent point Catilina, il eut même l'audace de se présenter au sénat. Ce fut alors que Cicéron, saisi d'émotion à la vue d'un scélérat qui conspirait sa mort et la ruine de la république, l'apostropha d'une voix qui trahissait la plus vive indignation, le dénonça publiquement et le força de quitter la ville. Pendant le discours du consul, tous les sénateurs s'éloignèrent de Catilina et laissèrent vides les places voisines de la sienne. Celui-ci sortit du sénat transporté de fureur et la menace à la bouche ; la nuit suivante il quitta furtivement la ville et prit le chemin de l'Etrurie, où ses émissaires avaient déjà rassemblé des troupes.

A la tête des conjurés qu'il laissait à Rome, se trouvaient Lentulus et Céthégus, qui continuèrent avec ardeur les préparatifs de l'insurrection et nouèrent des intelligences avec les envoyés allobroges. Cicéron les prévint et quand il eut en main des preuves irrécusables, il fit arrêter les conjurés, convoqua le sénat et exposa tout le plan de la conjuration. Les chefs furent condamnés à mort et exécutés dans les prisons publiques en présence de Cicéron. Catilina lui-même trouva la mort dans la sanglante bataille de Pistoie (5 janvier 62). Aucun de ses hommes ne fut tué, ni dans la fuite ni par derrière, tous périrent les armes à la main et au poste qui leur avait été assigné. Cicéron reçut le nom de père de la patrie.

§ 6. Caius Julius César. Marcus Crassus.

Après avoir terminé la guerre contre Mithridate, Pompée revint à Rome et licencia son armée, croyant pouvoir se maintenir dans sa position privilégiée par la seule puissance de son nom. Aussi son étonnement fut-il grand lorsqu'il vit le sénat refuser son approbation à la nouvelle organisation qu'il avait donnée à l'Asie. Son étoile commençait à pâlir et le seul moyen de sauver son autorité était de s'unir étroitement à Jules César.

Caius Jules César, né à Rome en l'an 100 av. J. Ch., descendait d'une ancienne famille illustre. Il n'avait que seize ans lorsqu'il perdit son père, mais sa mère Aurélia, femme d'un caractère élevé et de mœurs sévères, sut, par une éducation sage et éclairée, développer ses heureuses dispositions, et le prépara au rôle que lui réservait la destinée. Il réunissait à la bonté du cœur une haute intelligence, à un courage invincible une éloquence entraînante, une mémoire remarquable et une générosité sans bornes. Il s'est distingué comme jurisconsulte, comme poète, comme philologue et comme historien.

Encore jeune homme, il attirait déjà sur lui les regards de Rome, autant par son esprit et par ses manières affables, que par son nom illustre. A l'âge de 17 ans, il épousa, dans le but de resserrer son alliance avec le parti populaire, Cornélie, fille de L. Cornélius Cinna, ancien collègue de Marius. Sylla voulut le contraindre à répudier sa femme, mais César resta inébranlable. Devenu suspect et menacé de mort, il se cacha aux environs de Rome où il se voyait obligé de changer de retraite chaque nuit. Bientôt des personnages importants et même les Vestales intercédèrent en sa faveur; et Sylla, vaincu par tant de sollicitations, céda en s'écriant : „Eh bien, soit, vous le voulez; mais sachez qu'il y a dans ce jeune homme plusieurs Marius.“

Quoique gracié, César ne retourna à Rome qu'après la mort de Sylla, où il attira sur lui l'attention publique en suscitant des procès à de hauts personnages. Il quitta de nouveau l'Italie, dans l'intention d'aller à Rhodes perfectionner ses études sous la direction du célèbre Molon. Cette île, alors le centre des lumières et le séjour des philosophes les plus célèbres, était l'école des jeunes gens de bonne famille. Pendant la traversée, il fut pris par des pirates, qui lui demandèrent vingt talents (116,420 fr.) pour sa rançon. „Hé quoi ! s'écria-t-il, pour un homme comme moi, seulement vingt talents : vous en aurez cinquante“, et il envoya ses affidés chercher cette somme dans les villes voisines. Resté seul avec son médecin au milieu de ces brigands, il leur imposait par son ascendant et semblait être non pas un captif, mais un prince entouré de ses gardes; tantôt jouant avec eux, tantôt leur récitant des poèmes, il s'en fit aimer en même temps que craindre; il leur dit même, en riant, qu'une fois libre il les ferait mettre en croix. Dès qu'il eut payé sa rançon et qu'il se vit rendu à la liberté, il s'empressa effectivement d'équiper des navires, fit voile contre les pirates, les surprit, les fit prisonniers et s'empara de leur butin. Ce fut à Pergame qu'il les fit mettre en croix.

De retour à Rome, César embrassa le parti du peuple. En 68 il accompagna, en qualité de questeur, le préteur Antistius Vetus, envoyé dans l'Espagne ultérieure. Trois ans plus tard, il fut nommé édile curule, et il déploya une magnificence qui excita les acclamations de la foule. Il donna des spectacles de bêtes féroces et de gladiateurs, les plus beaux qu'on eût vus jusqu'alors. Le nombre des combattants s'élevait jusqu'à trois cent vingt couples. Bientôt après il fut élu grand pontife et puis préteur. Au sortir de cette charge, il fut envoyé, en qualité de propréteur, dans l'Espagne ultérieure. Ses créanciers ayant cherché à retarder son départ, il eut recours au crédit de Crassus, qui lui

servit de caution pour la somme de 830 talents (près de cinq millions de francs). On raconte que pendant le passage des Alpes, César s'arrêta dans un village, et qu'un de ses officiers lui demanda en riant s'il croyait qu'il y eût, même dans ce coin de terre, des brigues et des rivalités pour les emplois. Il répondit sérieusement : „J'aimerais mieux être le premier dans ce village que le second dans Rome.“ Il administra sa province avec équité, ce qui ne l'empêcha pas de ramasser des sommes considérables qui lui servirent à payer ses dettes et à récompenser ses soldats.

Au retour de l'Espagne, César brigua le consulat et pour faire mieux réussir son élection, il chercha à gagner Pompée qui jouissait toujours d'une grande influence. Cette union ne suffit pas ; il leur fallait de l'argent pour influencer le peuple et ses chefs. César s'adressa alors à Crassus. Marcus Crassus, beaucoup moins intelligent que Pompée et César, était le plus riche citoyen de Rome. A l'époque des proscriptions de Sylla, il avait acheté à vil prix les biens des proscrits et était ainsi devenu propriétaire de plusieurs quartiers de la ville et de 20,000 esclaves qui cultivaient ses vastes propriétés. Pour gagner la faveur de la foule, il faisait souvent des distributions de blé et donna un jour au peuple romain un festin public pour lequel il avait fait dresser sur les places publiques dix mille tables. C'est cet homme que César gagna facilement en lui faisant la proposition qu'il partagerait le pouvoir avec lui et Pompée. Il le réconcilia avec Pompée et ce fut ainsi que se forma une alliance connue sous le nom de premier triumvirat (60). Ce triumvirat ne fut en réalité que la destruction de l'ancienne constitution de Rome qui se trouvait remplacée par une monarchie.

§ 7. Premier triumvirat (60).

Les triumvirs avaient chacun son but personnel, bien déterminé. César avait en vue la première magistrature de la république, Crassus, l'accroissement de ses trésors et Pompée, la distribution de terres à ses vétérans et l'approbation de l'organisation qu'il avait donnée à l'Asie. Malgré l'opposition de Caton et de Cicéron, César fut élu consul pour l'année 59 et il proposa plusieurs lois connues sous le nom de lois Juliennes.

1. Il établit l'usage de publier jour par jour les actes du sénat et ceux du peuple, afin que l'opinion publique pesât de tout son poids sur les résolutions des sénateurs, dont jusque-là les délibérations avaient été souvent secrètes.

2. Il proposa une loi agraire en vertu de laquelle les vétérans de Pompée et vingt mille citoyens furent installés dans les domaines de l'Etat.

3. Il présenta un projet consistant à accorder aux fermiers des impôts de l'Asie la diminution du tiers du prix de leur bail, parce que le fermage des revenus de l'Asie avait été très-onéreux pendant la guerre contre Mithridate.

4. Il proposa de sanctionner tout simplement tous les actes de Pompée relativement à l'Asie.

Le sénat rejeta tous ces projets de lois. César les porta devant l'assemblée du peuple et en obtint la sanction malgré l'opposition de son collègue, M. Calpurnius Bibulus, et malgré l'intervention de trois tribuns du peuple. Pour obtenir un commandement à la hauteur de son génie, et dans le but de reculer les frontières de la république et de la préserver de l'invasion de ses plus puissants ennemis, César eut recours aux bons soins du tribun Vatinius, qui lui était entièrement dévoué. Lorsque le sénat, par haine et par jalousie, voulut donner à César la surveillance des forêts et des chemins publics, Vatinius proposa au peuple de lui confier, pendant cinq ans, le commandement de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie, avec trois légions. Le sénat intimidé, par un calcul habile, ajouta à ce commandement une troisième province, la Gaule chevelue ou transalpine, et une quatrième légion. Il voulait ainsi se donner le mérite d'une initiative que le peuple aurait prise de lui-même, s'il n'eût été devancé. César était donc parvenu au but de ses désirs, malgré les obstacles que lui suscitaient ses ennemis.

La Gaule transalpine lui fournit l'occasion d'avoir une armée sous ses ordres et de mettre au jour ses talents militaires, tout en pouvant observer Rome et agir sur la marche des événements dans la capitale.

Avant de se rendre dans sa province, il fit donner le consulat à ses amis Gabinius et Pison et eut soin de faire exiler de Rome Cicéron et Caton, ses deux plus grands adversaires. Clodius, esprit inquiet et turbulent, lui servait d'instrument. Ce tribun proposa d'infliger des peines sévères à ceux qui auraient condamné à mort, sans les entendre, des citoyens romains. Cette loi était évidemment dirigée contre Cicéron, quoique son nom ne fût pas prononcé. Aussi Cicéron, ne se faisant point d'illusions, s'éloigna-t-il volontairement, et à peine eut-il quitté Rome, que la loi fut adoptée. On confisqua ses biens, on rasa sa maison et on l'exila à une distance de quatre cents milles. Caton fut envoyé en Chypre pour détrôner le roi Ptolémée, que ses dérèglements avaient rendu odieux à ses sujets. Ces deux personnages étant éloignés de Rome et tous les hommes influents gagnés à sa cause, César partit de Rome. Pompée, qu'il savait dominé par l'influence

de sa fille Julie, était chargé de maintenir et d'exécuter les lois Juliennes.

Après le départ de César, Clodius ne cessa de briguer la popularité et d'exciter les passions mal assoupies; il tourna maintenant son inquiète activité contre Pompée. Celui-ci songea à rappeler Cicéron pour l'opposer à Clodius, tout comme, peu de mois auparavant, et de concert avec César, il s'était servi de Clodius contre Cicéron. Après une lutte sanglante entre les gladiateurs du tribun Milon et de ceux de Clodius, la loi du rappel fut adoptée et Cicéron rentra à Rome au milieu des plus vives manifestations d'allégresse. Pour montrer sa reconnaissance à Pompée, Cicéron fit adopter une loi qui conférait à Pompée le soin des approvisionnements et lui conférait pour cinq ans des pouvoirs proconsulaires en Italie et hors d'Italie. On lui adjoignit quinze lieutenants, au nombre desquels fut Cicéron.

Sur ces entrefaites, les triomphes continuels de César avaient exalté les esprits et tous les yeux se tournaient vers le général victorieux. Pour ne pas disparaître de la scène, Pompée et Crassus tombèrent d'accord de briguer le consulat pour l'année 55. Le consulat leur montrait en perspective le gouvernement des provinces et le commandement des armées. César se rendit avec beaucoup d'empressement aux désirs des deux triumvirs, car il lui fallait encore plusieurs années pour imposer définitivement à la Gaule la domination romaine. Il y eut donc une entrevue (56) à Lucques entré César, Pompée et Crassus. Une foule nombreuse accourut également dans cette ville; tout ce que Rome avait de personnages illustres et considérables, vint témoigner à César la plus vive admiration et invoquer son appui. Le concours des visiteurs fut tel qu'on y vit jusqu'à deux cents sénateurs à la fois. Les triumvirs renouvelèrent leur alliance et convinrent que les pouvoirs de César seraient prolongés pour cinq ans et que Crassus et Pompée brigueraient le consulat pour l'année 55, après lequel ils auraient les provinces d'Espagne et de Syrie. Malgré l'opposition de Caton et de ses partisans, les triumvirs remportèrent la victoire. Sur la proposition du tribun C. Trébonius, César vit son commandement prolongé de cinq ans; Pompée reçut l'Espagne et Crassus la Syrie, également pour cinq ans, avec la faculté de décider de la paix et de la guerre et de lever autant de troupes qu'ils le jugeraient nécessaire pour la pacification de leurs provinces.

§ 8. César dans les Gaules (58 — 51).

Les victoires de César dans la Gaule transalpine éclipsèrent bientôt la gloire de Pompée. Ce fut en 58 que les Helvètes, au

nombre de 368,000 hommes, parmi lesquels on comptait 92,000 guerriers, quittèrent leur patrie sous la conduite du vaillant Orgétorix et envahirent les pays de quelques peuplades gauloises. Celles-ci s'adressèrent à César, qui vint à leur secours avec le plus grand empressement. Il défit les envahisseurs près de Bibracte; cette bataille réduisit l'émigration helvétique à 130,000 individus, qui retournèrent dans leur pays et reconnurent la domination du peuple romain.

La même année, l'occasion s'offrit à César de protéger les Gaulois contre les Germains. Dans une guerre avec les Eduens, les Séquanes appelèrent à leur secours Arioviste, roi des Suèves. Celui-ci arriva avec une armée de 120,000 hommes et vainquit les Eduens, mais au lieu de retourner en Germanie, il voulut s'établir avec son peuple dans les Gaules. Les Séquanes s'adressèrent alors à César. La bataille se donna près de Vesontio (Besançon); Arioviste fut défait et se sauva au-delà du Rhin avec les débris de ses hordes.

Les Gaulois n'eurent pas de peine à se convaincre que le dessein de César était de soumettre la Gaule tout entière. Les plus braves d'entre eux, notamment les Belges, se ligèrent pour défendre leur indépendance. Mais César sut faire échouer tous leurs projets en attaquant subitement les diverses peuplades et en les incorporant à l'empire romain. Les Aquitains et les peuples de la Gaule occidentale durent aussi se plier sous le joug de Rome. Pour rehausser encore sa gloire aux yeux du peuple romain, César entreprit deux expéditions dans des pays qui, jusque-là, n'étaient connus que par des traditions vagues et indéterminées. Ces pays étaient la Germanie et la Grande-Bretagne. Il fit jeter un pont sur le Rhin entre Bonn et Coblenz, et porta pendant dix-huit jours la dévastation sur le territoire des Sigambres. Il passa deux fois en Bretagne, en 55 et en 54, et vainquit les peuplades du sud de cette île, mais il renonça bientôt à ces conquêtes et se contenta de la gloire d'avoir mis le premier le pied dans un pays inconnu aux Romains.

La guerre se traînait en longueur, car les Gaulois faisaient des tentatives continuelles pour se débarrasser du joug romain. En 52, ils se levèrent en masse pour chasser, sous la conduite de Vercingétorix, les Romains de leur pays. Ils se réunirent près d'Alésia au nombre de 320,000 hommes. César n'avait à leur opposer que 60,000 hommes, et cependant les Gaulois succombèrent, malgré leur bravoure, grâce aux talents militaires de César et à la vaillance de ses légions. Ce fut à partir de cette sanglante défaite que la Gaule resta définitivement soumise au peuple romain.

§ 9. Dissolution du triumvirat.

Crassus, plein d'ambitieuses espérances et se flattant de réaliser d'immenses conquêtes, était parti pour la Syrie, même avant la fin de son consulat et il y entreprit une grande expédition contre les Parthes. Il passa l'Euphrate et se laissa attirer dans les déserts de la Mésopotamie où il perdit la plus grande partie de son armée. Il lui restait à peine dix mille hommes des cent mille qu'il avait emmenés avec lui. Crassus lui-même paya de sa vie tant de fautes et d'imprudences. Venu à une entrevue que le général des Parthes lui avait proposée, il y fut tué avec tous les soldats qui lui avaient servi d'escorte.

La mort de Crassus eut deux conséquences sérieuses : la première fut de rehausser encore le mérite du vainqueur des Gaules en montrant ce que deviennent les armées les mieux aguerries sous les ordres d'un chef présomptueux et incapable ; la seconde de faire disparaître de la scène un homme dont l'influence contenait l'ambition de César et de Pompée. Ces hommes étaient destinés à devenir rivaux, surtout depuis la mort de Julie, fille de César qui, comme épouse de Pompée, avait su, par ses charmes et son esprit, maintenir la bonne entente entre son époux et son père. Le terme de son consulat écoulé, Pompée resta à Rome, fit administrer ses provinces par des lieutenants et chercha à exciter des troubles, à l'aide desquels il croyait pouvoir s'élever à la dictature.

A cette époque, deux adversaires politiques, Clodius et Milon, briguaient des magistratures curules, le premier, la préture, l'autre, le consulat. Ils se rencontrèrent fortuitement sur la voie Appienne, la lutte éclata entre leurs suites et Clodius resta sur place. Ce meurtre produisit à Rome la plus grande agitation ; la peur du désordre rallia les honnêtes gens et tous les regards se tournèrent vers Pompée qui, par une mesure tout à fait extraordinaire, fut nommé seul consul avec la faculté que, s'il croyait un second consul nécessaire, il le nommerait lui-même, mais pas avant deux mois. Pour les cinq derniers mois, il associa son beau-père Scipion à son consulat.

Pompée embrassa résolument le parti de l'aristocratie, car il voyait très-bien que c'était là le seul moyen de pouvoir résister à César, dont la puissance s'était considérablement accrue par ses guerres dans les Gaules. Le sénat prit plusieurs décrets dirigés contre César. On renouvela la loi qui défendait à tout citoyen absent de Rome, de briguer une magistrature ; les noms d'un grand nombre des partisans de César furent radiés de la liste des sénateurs. Le consul M. Claudius Marcellus, ami intime de

Pompée, fit même la proposition de donner un successeur à César avant que le temps légal de son commandement ne fût expiré ; mais ce projet, combattu par son collègue et par les tribuns, fut successivement ajourné.

De telles mesures devaient blesser César, bien que réellement il n'attendit qu'une occasion pour rompre avec Pompée et son parti. Disposant de ressources immenses, le vainqueur des Gaules sut trouver des partisans dans les rangs mêmes de ses ennemis. Il gagna le consul L. Emilius Paulus en lui faisant un cadeau de 1500 talents (8,500,000 francs) et le tribun du peuple, Curion, le plus spirituel des vauriens, comme l'appelle un auteur romain, en lui payant ses dettes qui s'élevaient à plusieurs millions de francs. Pour s'attacher encore davantage son armée, il doubla pour toujours la solde de tous ses légionnaires.

Vers la fin de son commandement (50), César sollicita la permission de pouvoir briguer le consulat pendant qu'il était absent. Pompée et le sénat qui était à sa dévotion, s'y opposèrent et exigèrent qu'il se démit de son commandement et du gouvernement de sa province. Curion approuva fort que César fût sommé de licencier son armée, mais il insinua en même temps qu'il ne serait pas moins désirable de voir Pompée licencier la sienne. Il posa même la question : „Pompée et César devront-ils désarmer tous les deux“, et, à la grande surprise du consul Marcellus, cette proposition passa à l'immense majorité des voix. Marcellus congédia le sénat en disant avec amertume : „Vous l'emportez, vous aurez César pour maître.“ Ce décret du sénat ne fut pas exécuté.

César revint dans la Gaule cisalpine, n'ayant à sa disposition que la 13^e légion, forte de 5000 hommes et de 300 chevaux. De Ravenne, il fit parvenir une lettre au sénat dans laquelle il se justifiait des imputations formulées contre lui par ses ennemis et déclarait être prêt à résigner ses fonctions proconsulaires, et à licencier son armée ou à la remettre à son successeur, pourvu que Pompée en fit autant ; il terminait en disant que, si on ne lui rendait pas justice, il saurait bien, en se vengeant lui-même, venger aussi la patrie. Cette dernière expression, qui ressemblait fort à une menace, excita les plus vives réclamations. „C'est la guerre qu'il déclare“, s'écria-t-on, et l'irritation fut à son comble. Pompée fit passer facilement (8 janvier 1849) le décret „que, si César ne licencierait pas son armée au jour prescrit, il serait déclaré ennemi de la république.“ Les tribuns Marc-Antoine et Cassius intercédèrent, mais en vain. Chassés de la curie, ils sortirent de Rome pendant la nuit sous des habits d'esclaves, et gagnèrent les

quartiers de César. Le vainqueur des Gaules n'hésita pas. A la tête de la 13^e légion, il s'avança jusqu'au Rubicon, ruisseau qui formait la limite de son gouvernement et que les lois lui défendaient de franchir. Il s'arrêta un moment comme frappé de terreur ; puis tout à coup, à l'apparition d'un homme de haute stature qui, entonnant sur la trompette des airs guerriers, l'invitait à passer sur l'autre rive, toute hésitation cessa ; il se porta en avant et passa le Rubicon en s'écriant : „Le sort en est jeté ! allons où m'appellent les prodiges des dieux et l'iniquité de mes ennemis !“ La guerre civile était commencée.

§ 10. Guerre civile entre César et Pompée.

La rapidité de la marche de César déconcerta ses adversaires. Pompée, qui s'était vanté de n'avoir qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions, s'enfuit précipitamment de Rome, sans même prendre le temps d'emporter le trésor public, et il se retira à Capoue, en déclarant rebelle tout sénateur ou magistrat qui ne le suivrait pas. Mais voyant l'impossibilité de soutenir la lutte contre son rival, il résolut de quitter la péninsule et de transporter la guerre en Grèce. César, voulant empêcher l'exécution de ce projet, marcha rapidement sur Brindes où se trouvait Pompée avec ses partisans, mais il arriva trop tard et son adversaire put, sans obstacle, embarquer ses troupes.

En soixante jours, sans avoir répandu une goutte de sang, César était devenu le maître de toute l'Italie. Ne se sentant pas encore assez fort pour tenir tête à Pompée, il résolut de se rendre en Espagne, où ce dernier avait encore six légions de bonnes troupes sous le commandement de ses lieutenants Afranius et Pétreius. „Allons, dit-il, combattre une armée sans général ; j'attaquerai ensuite un général sans armée.“ La campagne fut laborieuse. Il ne réussit que par les plus grands efforts à vaincre sous les murs d'Ilerda et à soumettre l'Espagne. Marseille, qui voulait rester neutre, fut forcée de se rendre à discrétion. Sans attenter à la vie et à la liberté des habitants, César se contenta de se faire livrer les armes et les vaisseaux, et il retourna à Rome.

De retour d'Espagne, César se fit proclamer dictateur, sans rencontrer d'obstacles. Durant les onze jours qu'il exerça ce pouvoir suprême, il se concilia, par sa générosité, patriciens et plébéiens, accorda le droit de cité aux Gaulois de la haute Italie, rappela les exilés et réintégra dans tous les droits politiques les descendants de ceux qui avaient été proscrits sous Sylla. Il se fit ensuite élire consul, et partit pour aller en Grèce faire la guerre à Pompée.

César s'embarqua à Brindes avec une poignée d'hommes, et renvoya les vaisseaux chercher les légions qui étaient restées en Italie. Impatient de ne pas voir arriver les secours que Marc-Antoine devait lui amener, il voulut aller lui-même chercher ses légionnaires. Un soir, il sortit seul de son camp, se jeta dans une barque de pêcheur et ordonna au pilote de cingler vers la haute mer. Un vent contraire, qui soufflait avec violence, soulevait des vagues énormes et le pilote, effrayé, refusait d'avancer. „Que crains-tu, lui dit le général, tu portes César et sa fortune.“ Il fallut cependant reculer devant l'impossible.

Marc-Antoine ne tarda pas de lui amener les renforts désirés, et César se retrancha près de Dyrachium, vis-à-vis du camp de Pompée. Il essuya même plusieurs défaites, mais Pompée ne savait pas tirer parti de ses victoires. Au lieu de retourner en Italie, en ce moment dégarnie de troupes, il suivit César en Thessalie, où celui-ci s'était retiré dans l'espoir de terminer la guerre d'un seul coup. La bataille se donna près de Pharsale, le 9 août 48 av. J.-Ch. Pompée voulait éviter une bataille décisive, prévoyant bien que les jeunes nobles qui formaient son armée ne pouvaient lutter avec succès contre de vieux soldats aguerris et accoutumés à la victoire ; mais il dut céder à la pression de ses officiers. „Soldat, frappe au visage“ (*ora, miles, pete*), s'écria César au milieu de la lutte, et la jeunesse élégante de l'armée de Pompée prit la fuite, de crainte d'être défigurée. Les Pompéiens, quoique supérieurs en nombre à l'armée de César, essuyèrent une défaite décisive. Vingt-quatre mille furent faits prisonniers et quinze mille couvraient le champ de bataille, malgré les ordres de César qui, durant la bataille, n'avait cessé de s'écrier : „Epargnez les citoyens romains!“ Pompée s'enfuit à Lesbos, pour y prendre sa jeune femme Cornélie et son fils Sextus, et re rendit de là en Egypte pour y demander asile au jeune roi Ptolémée, dont il avait été nommé tuteur par le sénat de Rome. A peine eut-il mis le pied sur la barque que lui envoya son royal pupille, qu'il fut massacré par les courtisans du jeune roi. Lorsque César arriva quelques jours plus tard, on lui présenta la tête sanglante de Pompée ; César en détourna les yeux avec horreur et fonda en larmes.

§ 11. Guerre d'Alexandrie (48 — 47).

En Egypte, César se posa en maître souverain et déclara formellement vouloir trancher les difficultés survenues entre Ptolémée et sa sœur Cléopâtre qui, d'après la volonté de leur père, devaient se marier et régner en commun sur le pays du Nil.

Subjugué par les charmes de Cléopâtre, César l'associa au trône. Les courtisans du jeune roi, préoccupés de leur sort, excitèrent le peuple à l'insurrection. Une armée de 20,000 fantassins et de 2000 cavaliers attaqua César qui n'avait à sa disposition que 4000 hommes. Le général romain se retrancha dans les bâtiments du palais royal et du théâtre. Pour empêcher que sa flotte ne tombât au pouvoir des Alexandrins, il la brûla. L'incendie gagna l'arsenal, puis la bibliothèque, où cinq cent mille volumes réunis par les Ptolémées furent réduits en cendres. Toute l'habileté du grand guerrier lui suffit à peine pour se maintenir dans la position qu'il avait prise, jusqu'à ce qu'il lui arrivât des secours. Il mit en déroute l'armée des révoltés ; les courtisans furent mis à mort et le jeune roi Ptolémée se noya dans le Nil. Le vainqueur donna le trône à Cléopâtre, parcourut l'Égypte pour voir les monuments gigantesques de ce pays et se rendit ensuite en Asie-Mineure.

§ 12. Guerre contre Pharnace (47).

Pharnace, roi du Bosphore cimmérien, voulait profiter de la guerre civile pour recouvrer les possessions de Mithridate, son père. Il s'était emparé de la Colchide, de la Cappadoce, de la Bithynie et du Pont ; après avoir battu le lieutenant de César à Nicopolis, il menaçait même la province d'Asie. César s'arracha aux voluptés d'Alexandrie, se rendit en Asie-Mineure, attaqua Pharnace, le défit, et en informa Rome par une lettre dont voici le contenu : „Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.“ (*veni, vidi, vici.*)

§ 13. Dernières expéditions contre les Pompéiens (47 — 45).

Après vingt mois d'absence, César rentra à Rome au mois de septembre 47 ; le sénat l'avait élu consul pour cinq ans, dictateur pour une année, chef à vie du collège des tribuns, avec le droit de faire la paix ou la guerre. Son arrivée excita, il est vrai, beaucoup de craintes, mais il oublia le passé et pardonna généreusement à tous ceux qui imploraient sa clémence. Il se contenta de confisquer les biens de ceux qui portaient encore les armes contre lui et de faire vendre à l'encan toutes les propriétés de Pompée. Après avoir confié les emplois publics à ses amis, il se prépara à une expédition en Afrique, pour y anéantir le reste du parti de Pompée.

Après la bataille de Pharsale, les partisans de Pompée s'étaient réfugiés en Afrique et y avaient réuni de grandes forces qui, placées sous le commandement de Métellus Scipion, comptaient dix légions, 20,000 cavaliers africains et 120 éléphants. Juba, roi de Mauritanie, s'était rangé avec toutes ses forces sous les

drapeaux de Scipion. César n'avait sous ses ordres que six légions et 2000 cavaliers. Sa position était difficile, tant à cause de la force supérieure de l'ennemi que par suite du manque de vivres, quand Scipion, contrairement à l'avis de Caton, qui voulait éviter tout engagement, accepta la bataille près de Thapsus. Il fut défait et perdit 50,000 hommes, tandis que César, dit-on, n'en perdit que 50. Scipion, Juba, Afranius, Pétréius et Caton, qui s'étaient réfugiés à Utique, se donnèrent la mort. Sextus Pompée et son frère Cnéius s'enfuirent avec Labiénus en Espagne, où ils continuèrent la guerre civile.

La dernière expédition de César fut dirigée contre les fils de Pompée, qui avaient réuni tous leurs partisans en Espagne. La bataille décisive fut livrée dans la plaine de Munda (45). Ses légions cédèrent et César fut au moment de se tuer de désespoir, lorsque, reprenant courage, il s'élança de son cheval et cria à ses soldats : „N'avez-vous pas honte de livrer votre général à ces enfants ?“ Le combat recommença. Trente-trois mille ennemis restèrent sur le champ de bataille. Cnéius Pompée fut tué dans la fuite, et Sextus se réfugia dans le nord de l'Espagne.

§ 14. Dictature et mort de César.

Après la bataille de Munda, César était incontestablement devenu maître de l'empire romain. Aussi les honneurs les plus signalés lui furent-ils prodigués à son retour à Rome. Il fut élu dictateur à vie, tribun et censeur pour dix ans et, en sa qualité de grand pontife, il fut reçu dans tous les collèges sacerdotaux. Des lois particulières et plusieurs sénatus-consultes lui conférèrent le droit de décider de la paix et de la guerre, de nommer les gouverneurs des provinces et de proposer aux comices les candidats pour toutes les magistratures. Ce pouvoir suprême fut désigné par le mot latin d'*imperator*, titre qui jusque-là n'avait été donné qu'aux généraux victorieux pendant la fête de leur triomphe.

A son retour d'Afrique, le sénat et le peuple décrétèrent en son honneur quatre triomphes dans le même mois : un sur les Gaulois, un sur l'Égypte, un sur Pharnace, un sur Juba, et, un peu plus tard, un sur l'Espagne. Les vases d'or et d'argent portés dans ces solennités furent évalués à 90,000 talents (524 millions de francs) et, dans cette évaluation, on ne comprenait pas 2822 couronnes d'or données par les différentes villes. Le peuple fut splendidement régalé ; 22,000 tables avaient été dressées sur les places publiques et l'on y servit tout ce qu'il était possible de désirer en mets rares et en vins. Chaque citoyen reçut dix bichets de blé, dix livres d'huile et cent deniers (75 francs). L'armée fut

largement récompensée. Chaque soldat reçut 5000 deniers, le centurion le double, et le tribun militaire, le quadruple. Outre ces largesses, César assigna des terres aux vétérans.

Le sénat et le peuple cherchaient à se surpasser par les plus basses flatteries. Après la guerre d'Afrique, on avait décrété une fête d'actions de grâces devant durer quarante jours; après son triomphe définitif sur les Pompéiens en Espagne, une pareille fête dura cinquante jours. Le sénat fit placer sa statue à côté de celle de Jupiter, avec l'inscription „à César demi-dieu“, lui donna le privilège d'atteler à son char quatre chevaux blancs, de paraître en public revêtu d'habits de triomphe et le front orné d'une couronne de lauriers, enfin, de s'asseoir sur la chaise curule au sénat et dans les spectacles. Sa personne fut déclarée sacrée et inviolable, le mois de Quinctilis, qui avait vu naître César, reçut le nom de Juillet et le titre d'*imperator* devait passer, d'après un sénatus-consulte, à ses descendants. Enfin le sénat lui donna le privilège de faire battre de la monnaie à son effigie, honneur qui, jusque-là, n'avait été accordé à aucun Romain.

La dictature de César était solidement établie, son empire, affermi. Grand guerrier, grand orateur, grand politique, homme de savoir et d'action, César était incontestablement l'homme réclamé par les circonstances. Il introduisit de grandes réformes dans les différentes branches de l'administration, fit porter de sages lois pour protéger les habitants des provinces contre les exactions et la rapacité des gouverneurs, réduisit de 320,000 à 150,000 le nombre des indigents auxquels du blé était distribué à Rome, et installa 170,000 individus dans des colonies ou les fit passer au service des grands propriétaires de l'Italie. Il régla la question des dettes et chercha, par des lois somptuaires, à refréner le luxe des riches.

En qualité de grand pontife, il opéra la réforme du calendrier qui présentait les plus graves irrégularités. Il fit venir d'Egypte l'astronome Sosigène et introduisit à Rome la chronologie égyptienne. De là le calendrier Julien ou le calendrier de l'ancien style, qui est encore aujourd'hui en usage en Russie et dans l'Eglise schismatique d'Orient.

César, dont l'esprit infatigable ne se reposait jamais, méditait les projets les plus grandioses. L'agrandissement et l'embellissement de Rome, la création d'une bibliothèque grecque et latine, la construction d'un temple au milieu du Champ-de-Mars et d'un amphithéâtre au pied de la roche Tarpéienne, le dessèchement des marais pontins, le percement de l'isthme de Corinthe, enfin, une expédition contre les Parthes, voilà quelques-uns des projets conçus par ce vaste génie.

La mort vint surprendre César au milieu de ces grandes idées. Il aspirait à la royauté, mais le moment favorable où le peuple, sous l'impression de ses brillantes victoires, eût acclamé la monarchie, était passé et l'attachement à la république était devenu plus vif que jamais. Un jour, ce fut aux fêtes des Luperciales, Marc-Antoine se jeta à ses pieds en lui offrant un diadème entrelacé de lauriers, mais aux joyeux applaudissements de la multitude, César repoussa ce symbole du pouvoir royal en s'écriant que Jupiter seul pouvait être roi des Romains. En vain ses partisans ornaient-ils ses statues de guirlandes de fleurs, le peuple n'en manifestait que du mécontentement. Enfin ses amis répandirent le bruit que d'après les prédictions des livres sybillins, les Parthes, ces redoutables ennemis de Rome, ne pouvaient être vaincus que par un roi. A la prochaine réunion du sénat (15 mars), la proposition devait être faite de confier à César le titre de roi pour la durée de cette guerre. Il se forma alors une conspiration à la tête de laquelle se placèrent Junius Brutus et Cassius Longinus, deux hommes que César avait comblés de bienfaits. A son entrée au sénat, les conjurés l'entourèrent et Cimber, l'un d'eux, vint se jeter à ses pieds pour lui demander le rappel de son frère. Comme le dictateur tardait à accorder cette grâce, Cimber le prit par le bord de la robe. C'était le signal convenu. A l'instant même tous les conjurés se jetèrent sur César, qui fut percé de vingt-trois coups ; épuisé par la perte de son sang, il se traîna jusqu'au pied de la statue de Pompée, où il expira. Telle fut la fin tragique du plus grand homme dont Rome ait eu à s'enorgueillir.

IV.

ÉPOQUE D'ANTOINE ET D'OCTAVE.

§ 1. Suites du meurtre de César.

Ce grand crime causa dans Rome une profonde stupeur, une consternation générale. Les conjurés qui n'avaient pris aucune mesure pour mettre à profit la réussite de leur sanglant projet, prirent les armes, et traversèrent la ville, portant un chapeau au haut d'une pique et en s'écriant qu'ils avaient délivré la patrie d'un tyran. Mais voyant les citoyens fuir épouvantés, et ne trouvant pas de partisans, ils se mirent sous la protection d'une troupe de gladiateurs et, pour se soustraire à la fureur du peuple, ils cherchèrent un refuge au Capitole. Au milieu de cette perturbation, le consul Marc-Antoine convoqua le sénat qui, sur la proposition de Cicéron, déclara une amnistie et décréta le maintien

des actes de César, même de ceux qui n'avaient pas encore été publiés. Ce décret donna un pouvoir extraordinaire à Antoine qui, après le meurtre, s'était emparé des papiers de César. Sous le prétexte d'avoir trouvé les ordonnances dans les actes de César, il vendit arbitrairement emplois, provinces et privilèges. Il profita des funérailles de César pour exciter la foule contre les conjurés.

Dans l'oraison funèbre qu'il prononça sur le Forum, Antoine rappela chaleureusement les grands services de César, son amour pour le peuple ; il ouvrit son testament dans lequel il faisait don au peuple de ses beaux jardins de l'autre côté du Tibre, et de trois mille sesterces (57 francs) à chaque citoyen ; ses meurtriers mêmes recevaient différents legs et des souvenirs de sa bienveillance. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur du peuple qui monta au comble, lorsque l'orateur déploya la toge déchirée du grand homme et exposa aux regards son image en cire qui semblait saigner par de nombreuses blessures. Il s'éleva un cri unanime de vengeance. Vociférant dans toutes les langues, la multitude prit des tisons enflammés pour aller mettre le feu aux maisons des assassins qui, ne se croyant plus en sûreté à Rome, se réfugièrent dans les provinces. Antoine prit la place de César et agit en maître souverain de la république.

Sur ces entrefaites arriva le jeune Octave, neveu de César et son fils par adoption. C'était un jeune homme de dix-huit ans, d'un esprit réservé, prudent par caractère, mais hardi par ambition. Il réclama l'héritage de son oncle et comme Antoine refusait de lui livrer les trésors laissés par César, il vendit tout son patrimoine pour faire honneur à tous les legs de son père adoptif. Il montra la plus grande soumission envers le sénat qui lui décréta une statue et croyait voir en lui le défenseur des lois de la patrie.

Antoine, se voyant menacé dans sa position par le jeune Octave, se fit donner par le peuple la Gaule cisalpine, pour avoir, à l'exemple de César, une armée et une province à proximité de Rome. Le sénat s'opposa à ce plébiscite, parce que, conformément aux actes de César, Decimus Brutus avait été confirmé dans ce commandement. De là l'origine de la guerre de Modène (44-43) entre Antoine et D. Brutus.

Sur la proposition de Cicéron, Antoine fut déclaré ennemi public, et Octave, nommé propréteur. Celui-ci fut chargé, conjointement avec les deux consuls, Hirtius et Pansa, de marcher contre Antoine, qui avait mis le siège devant Modène. Antoine repoussa, il est vrai, le consul Pansa, mais il fut défait sous les murs de Modène par Hirtius et contraint de prendre la fuite. Octave resta

seul maître des troupes victorieuses et retourna à Rome. Il se fit proclamer consul et força le faible sénat de mettre en accusation les assassins de César et de les poursuivre devant les tribunaux.

§ 2. Second triumvirat (43).

Antoine s'était retiré dans la Gaule, pour s'unir à Lépидus, gouverneur de ce pays, et à Pollion, proconsul d'Espagne. Ils réunirent des forces considérables ; leur armée comptait dix-sept légions et dix mille cavaliers. Octave, voyant qu'il ne pouvait lutter à la fois contre cette coalition et contre les conjurés, prit le parti de se rapprocher d'Antoine et de Lépидus et de partager provisoirement avec eux le pouvoir suprême. Il se fit donc donner par le sénat le commandement des troupes envoyées contre Antoine, non pas pour le combattre, mais pour négocier avec lui et Lépидus. Tous trois eurent une entrevue dans une île du Reno, et y formèrent le second triumvirat (43). Ils s'attribuèrent pour cinq ans l'autorité suprême et se partagèrent les provinces occidentales de la république. Octave eut l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne, Lépидus, l'Espagne, Antoine, la Gaule transalpine et la Gaule cisalpine. Le but principal de l'alliance était d'exterminer le parti républicain. Lépидus devait rester à Rome pour veiller aux intérêts de l'union, tandis qu'Octave et Antoine combattaient en Orient Brutus et Cassius, qui étaient les chefs des républicains. Pour s'assurer de la fidélité des soldats, les triumvirs leur promirent cinq mille drachmes par tête (4000 fr.) et les terres de dix-huit des plus belles villes d'Italie.

Les triumvirs se rendirent de Bologne à Rome et annoncèrent au peuple, par une proclamation, l'établissement du triumvirat. Avant de songer à écraser les meurtriers de César, ils voulurent encore se débarrasser de tous leurs ennemis déclarés ou secrets en Italie. Ils proscrivirent trois cents sénateurs et deux mille chevaliers. Quiconque apportait la tête d'un condamné recevait vingt-cinq mille deniers (18,750 fr.), quand il était citoyen libre, dix mille et la liberté, quand il était esclave. On vit alors se renouveler, dans toute leur horreur, les scènes affreuses de l'époque de Marius et de Sylla. Des bandes de sicaires répandaient partout le deuil et la consternation ; le sang coulait à flots. Parmi les proscrits se trouvait aussi Cicéron ; il prit la fuite, mais il fut rejoint et tué par Popilius Lénas qu'il avait antérieurement défendu contre une accusation de parricide. Les biens des proscrits étaient confisqués et servaient à couvrir les dépenses de la guerre.

Après ces massacres, Octave et Antoine, gorgés de sang et d'or, partirent pour la Macédoine, où les meurtriers de César,

Brutus et Cassius, se trouvaient à la tête de vingt légions. Les deux armées se rencontrèrent près de Philippes et se livrèrent, à vingt jours d'intervalle, deux sanglantes batailles ; Cassius fut défait dans la première et Brutus dans la seconde. Tous les deux se donnèrent la mort. Cette victoire des triumvirs marque la fin de la république.

§ 3. Lutte entre les triumvirs.

Maîtres du continent, les triumvirs firent un nouveau partage de l'empire. Octave se réserva l'Occident, le centre de la puissance romaine ; Antoine eut l'Orient ; Lépide, qui ne jouait qu'un rôle secondaire, obtint l'Afrique. Antoine se chargea de prélever en Asie deux cent mille talents, destinés à récompenser les soldats, et Octave eut la charge de distribuer aux vétérans les terres qu'on leur avait promises.

Le séjour en Orient devint funeste à Antoine. Il se livra à des orgies inouïes et finit par se laisser séduire par la reine d'Égypte, Cléopâtre, qu'il avait citée devant son tribunal, à Tarse en Cilicie. Epris des charmes de cette reine, il la suivit en Égypte, l'épousa et oublia, au milieu des fêtes et des plaisirs, sa gloire et ses intérêts, tandis qu'Octave affermissait sa puissance en Italie, et préparait de loin les mesures qui devaient le rendre maître absolu de tout l'empire.

Octave avait à accomplir en Italie une tâche très-pénible. Les propriétés avaient été confisquées avec une cruauté sans exemple, et il y avait fondé 276 colonies militaires, mais il éprouva un cruel embarras en faisant de ces habitants expropriés des mendiants et des voleurs et en voyant le mécontentement des vétérans qui étaient insatiables. Fulvie et Lucius Antonius, la femme et le frère de M. Antoine, profitèrent de ce mécontentement pour faire éclater une guerre en Italie contre Octave, croyant ainsi arracher Antoine à ses honteuses débauches auprès de Cléopâtre. Lucius se plaça à la tête des Italiens expulsés et des soldats mécontents ; mais il fut enfermé dans la ville de Pérouse que la famine obligea bientôt de se rendre. La cité fut livrée aux flammes et les habitants furent égorgés.

En apprenant ces nouvelles, Antoine quitta l'Égypte et vint débarquer en Italie. Octave accourut ; mais les soldats, fatigués de tant de batailles et désireux désormais de jouir en paix des champs qu'ils avaient obtenus, contraignirent les deux rivaux à entrer en arrangement. La réconciliation fut d'ailleurs rendue plus facile par la mort de Fulvie. Grâce à l'entremise de quelques amis, les triumvirs se réconcilièrent et Antoine, pour cimenter la

paix, épousa Octavie, sœur de son collègue, jeune personne d'une grande beauté et d'une rare vertu. Ils se partagèrent encore une fois l'empire romain. Octave conservait l'Occident, Antoine, l'Orient et Lépидus, l'Afrique. L'Italie restait une possession commune, pour y lever les troupes nécessaires à la défense de l'Etat.

Cette réconciliation n'était qu'apparente et la guerre n'aurait pas tardé d'éclater de nouveau, si les événements de Sicile n'avaient attiré l'attention des triumvirs. Sextus Pompée s'était formé une puissante flotte. Maître de la mer et des îles de Corse et de Sardaigne, Sextus interceptait l'arrivage des blés d'Afrique et affamait l'Italie, où la disette allait croissant. Les triumvirs négocièrent avec lui pendant deux ans (38 — 36). On convint que Sextus aurait pour province la Sicile, la Corse, la Sardaigne et l'Achaïe. Mais Octave ne pouvait point laisser à la merci de Pompée les approvisionnements de Rome, et ce dernier, d'autre part, voulait augmenter sa puissance et l'établir sur des bases solides. Des deux côtés on se préparait sous main, et la guerre éclata en 36. Vipsanius Agrippa, général distingué du parti d'Octave, détruisit la flotte de Sextus Pompée et, grâce à l'appui de Lépидus, parvint à l'expulser de l'île de Sicile. Sextus Pompée s'enfuit à Mitylène où il fut tué par un officier d'Antoine. Lépидus réclama maintenant la Sicile, mais Octave parvint à séduire ses officiers et ses soldats, et le contraignit de renoncer à sa province et à la dignité de triumvir. Il le relégua à Circéi, lui laissant ses biens et sa dignité de grand pontife. C'est là que Lépидus finit ses jours au sein d'une obscurité dont il n'aurait jamais dû sortir.

§ 4. Rupture entre Octave et Antoine. Bataille d'Actium (31).

Après sa réconciliation avec Octave, Antoine s'était hâté de retourner en Orient. Il fit la guerre aux Parthes qui avaient fait une invasion dans les provinces romaines, mais il compromit tout par son fol empressement à revoir Cléopâtre, à laquelle il céda des provinces romaines. Il répudia bientôt sa femme Octavie et épousa publiquement la reine d'Egypte, qui reçut le titre de reine de l'Orient. Octave ne manqua pas de saisir cette occasion pour se débarrasser de son rival. Les comices privèrent Antoine de la puissance triumvirale et le sénat déclara la guerre à Cléopâtre, en évitant de prononcer le nom d'Antoine, pour n'avoir pas à déclarer la guerre civile (32).

Une bataille navale près du promontoire d'Actium (2 décembre 31 av. J.-Ch.) décida de l'empire du monde. Octave remporta une brillante victoire. Au plus fort de l'action, Cléopâtre, peu

accoutumée au bruit des armes, prit la fuite à toutes voiles. Antoine se mit à la suivre, oubliant tous ceux qui versaient en ce moment leur sang pour lui. La flotte, si lâchement abandonnée, se rendit à Octave et l'armée de terre attendit encore pendant sept jours le retour de son chef avant de faire sa soumission.

Octave fit voile pour l'Égypte et parut bientôt devant Péluse. Cléopâtre cherchait à se sauver, en poussant Antoine à se donner la mort. Elle se retira dans une tour, en emportant avec elle ses richesses, et lui fit dire qu'elle s'était tuée. Antoine, ne pouvant plus vivre sans elle, se perça de son épée pour ne pas lui survivre, mais apprenant que Cléopâtre vivait encore, il se fit transporter auprès de cette femme perfide, et le misérable expira à ses pieds, ne laissant qu'une mémoire flétrie et déshonorée.

Cléopâtre espérait séduire Octave, comme elle avait séduit César et Antoine ; mais l'ambitieux Octave était inaccessible à toutes ses séductions. Il ne vit dans Cléopâtre qu'une reine vaine propre à faire le plus bel ornement de son triomphe. Celle-ci ne put supporter l'idée d'une pareille humiliation ; informée qu'on allait l'embarquer pour Rome, elle se fit piquer au bras par un aspic qu'on lui avait apporté dans une corbeille de figues, et mourut avant qu'on pût lui donner du secours. L'Égypte fut réduite en province romaine.

§ 5. Etendue de l'empire romain.

L'empire romain, qui embrassait les plus beaux pays de la terre, s'étendait de l'Océan atlantique à l'Euphrate, de la mer du Nord et du Danube jusqu'aux déserts brûlants de l'Afrique et aux cataractes du Nil. La population s'élevait à peu près à cent vingt millions d'habitants, parmi lesquels on comptait vingt millions de citoyens, quarante millions de sujets et d'affranchis, les autres soixante millions vivaient dans le plus dur esclavage. Il y avait au-delà de six mille villes florissantes dont Alexandrie, Antioche et Rome étaient les plus importantes. Rome, magnifiquement embellie et enrichie par les trésors enlevés aux pays conquis, était le centre de toutes les nations, la véritable capitale du monde, réunissant dans ses murs les magnificences de toutes les autres villes. Sa population s'élevait, vers la fin de la république, au moins à un million et demi d'habitants dont la moitié étaient des esclaves. La ville comptait quatre cents temples, plusieurs places publiques et une foule d'édifices admirables. La demeure d'un citoyen riche était un véritable palais ; la maison de Cicéron avait la valeur d'un million de francs, celle de Clodius trois millions. La plus belle partie de l'Italie était semée de

maisons de plaisance et il ne restait que peu de terres à la char-rue. Pour rehausser la belle situation de ces villas, on aplanissait des montagnes; de longs aqueducs y amenaient des eaux limpides destinées à rafraîchir des bosquets de platanes, de myrthes et de lauriers, à alimenter des viviers peuplés de murènes apprivoisées.

Il n'y avait pas de proportion dans la répartition des biens. Sous Auguste, plus de 300,000 personnes de la ville recevaient des secours de l'Etat, tandis que quelques familles possédaient des richesses colossales. Le comédien Roscius avait une fortune de vingt millions de francs, Lucullus de 120 millions, et Sylla possédait plus de 150 millions de francs. A sa mort, Auguste laissa 200 millions et le célèbre gastronome Apicius, riche de vingt millions, se tua de peur de mourir de faim, lorsqu'il vit cette fortune réduite à deux millions.

Les festins entraient pour une très-large part dans les divertissements des Romains. Triomphes, sacrifices, voyages, tout se terminait par un banquet. La table était ornée de tout ce que la nature, dans sa prodigalité, pouvait fournir de plus exquis et l'art du cuisinier de plus friand. On y voyait figurer des huîtres du lac Lucrin, des paons tout rôtis et revêtus de leur superbe plumage, des chevreaux de la Dalmatie, des sangliers de l'Ombrie. La Syrie envoyait ses dattes, l'Égypte ses prunes, Tibur ses pommes et Tarente ses olives. Par moments, les serviteurs apportaient, au son de la flûte, quelque rareté en fait de cigognes ou un porc tout entier farci de petits oiseaux.

Puis circulaient de larges coupes remplies de falerne ou de vins mûris sur les roches des îles de l'Archipel. Honneur à qui buvait le plus ! Des esclaves se tenaient derrière les convives, rattachant les couronnes qui tombaient des têtes avinées, ou donnant le bras à ceux qui se dirigeaient vers le *vomitorium*, pour revenir au banquet et manger de nouveau.

Un mets de prédilection étaient des murènes qu'on engraisait avec de la chair humaine, pour les rendre plus délicates. Un seul plat était payé 10,000 sesterces (7500 fr.) La table de Lucullus était toujours prête à recevoir à l'improviste les plus fins gourmets. Ses soupers ordinaires coûtaient 12,000 sesterces (9000 fr.); mais dès qu'il ordonnait le dîner dans la salle d'Apollon, son cuisinier savait qu'il pouvait servir un repas de 45,000 francs de notre monnaie. Hortensius, le roi des avocats et des convives, arrosait ses arbres fruitiers avec du vin et cependant il laissa encore, à sa mort, dix mille tonneaux de vins de choix.

Les maîtres en gourmandise disaient que la table était misérablement fournie quand il n'y avait pas assez de volatiles pour

que les convives pussent s'en rassasier, en ne mangeant que l'extrémité des cuisses ; celui qui mangeait la poitrine des oiseaux était, selon eux, dépourvu de palais. Les richesses qui, de tous les pays du monde, affluaient à Rome, importèrent aussi les vices et les misères de tous ces pays ; la corruption des mœurs devint effrayante. La plénitude des temps approchait.

Troisième époque.

L'empire romain (30 av. J.-Ch. — 476 ap. J.-Ch.).

Première période.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DESPOTISME MILITAIRE.

(30 ans av. J.-Ch. — 180 ap. J.-Ch.)

§ 1. Règne d'Auguste (30 av. — 14 ap. J.-Ch.).

La défaite d'Antoine rendit Octave maître du monde romain. Instruit par la fin tragique du grand César, il laissa subsister la constitution républicaine, mais il lui enleva toute valeur en se faisant conférer, avec beaucoup de circonspection, les magistratures les plus importantes. Il se contenta d'abord du titre honorifique d'Auguste (le vénérable), mais bientôt il reçut le titre d'empereur, titre qui lui conférait le commandement suprême de toutes les forces de la république. Par des menaces hypocrites et habilement faites de vouloir renoncer au pouvoir, pour effrayer le peuple par la perspective de l'anarchie, il réussit, en moins de dix ans, à concentrer tous les pouvoirs entre ses mains et à fonder la monarchie. Comme prince du sénat, il dirigeait les délibérations de cette assemblée ; la puissance tribunitienne le rendait inviolable ; comme consul et proconsul, il gouvernait Rome et les provinces ; la censure lui donnait le droit de composer à son gré le sénat et l'ordre équestre. Enfin, à la mort de Lépide, arrivée en 13, il prit la charge de grand pontife et devint ainsi le chef suprême de la religion. L'ensemble de tous ces pouvoirs forma l'autorité impériale.

Le sénat subsistait encore comme magistrature suprême de l'Etat, mais Auguste en exclut tous les hommes indépendants et les intrus que les guerres civiles y avaient fait admettre. Il réduisit le nombre des sénateurs de mille à six cents. Un conseil

d'Etat, composé de quinze sénateurs qu'il présidait lui-même et qu'il renouvelait tous les six mois, expédiait les affaires les plus urgentes et élaborait les projets de loi. Ses conseillers principaux étaient Vipsanius Agrippa, Cilnius Mécène et Valérius Messala. Il maintint en apparence les comices par centuries qui conservèrent le droit d'élire les principaux magistrats, mais ceux-ci n'exerçaient plus leur pouvoir que comme délégués de l'Empereur. Les comices cessèrent bientôt d'être convoqués.

Auguste, considérant les soldats comme l'appui principal de son pouvoir, organisa une armée permanente composée de vingt-cinq légions formant un effectif de 170,650 hommes dont la durée de service était fixée à vingt ans. Le nombre des troupes auxiliaires atteignait le même chiffre, de sorte que son armée comptait plus de 340,000 hommes. Elle était échelonnée le long des frontières, dans des camps retranchés, pour faire face aux barbares. Des flottes stationnées à Misène, à Ravenne et à Fréjus, donnaient la chasse aux pirates et assuraient l'arrivage des approvisionnements et des tributs. Il créa, pour veiller à sa sûreté personnelle, dix cohortes de prétoriens, chacune de mille hommes, qui tenaient garnison à Rome et dans les villes voisines. La durée de service des prétoriens était fixée à seize ans ; chacun touchait une solde journalière de deux deniers et recevait, le jour de son congé, une somme de quatre mille francs. Le préfet des prétoriens devint déjà, sous Tibère, le premier magistrat après l'empereur. Outre les prétoriens, quatre cohortes urbaines, chacune de 1500 hommes, veillaient au maintien de l'ordre public dans les quatorze régions de la ville. Le commandant de ce corps, le préfet de la ville, remplaçait l'empereur et agissait en son nom.

Les réformes opérées dans l'armée étaient intimement liées à la division et à l'administration des provinces ainsi qu'à l'organisation des finances. Auguste partagea les provinces avec le sénat. Il se réserva celles des frontières, les plus importantes et les plus riches, dont les revenus passaient dans la caisse de l'Empereur (le fisc), et il laissa au sénat les provinces de l'intérieur, dont les revenus alimentaient la caisse de l'Etat. Les gouverneurs des provinces impériales étaient nommés par lui, la direction des affaires militaires lui était également réservée dans les provinces du sénat. Les administrateurs des provinces et, en général, tous les fonctionnaires publics étaient sévèrement contrôlés ; ils étaient payés par la caisse de l'Etat, tandis que tous les frais occasionnés par l'entretien de l'armée étaient couverts par le fisc ou la caisse de l'empereur. Le commandement et la solde formaient le lien qui rattachait l'armée au chef de l'Etat.

Auguste ne voulait ni la guerre ni les conquêtes, croyant que l'empire romain était assez vaste. Aussi ses expéditions guerrières méritent-elles à peine d'être mentionnées, à l'exception de celles dirigées contre l'Allemagne. Il se rendit lui-même en Espagne pour dompter les Cantabres et les Asturiens, fonda les colonies de Saragosse (*Cæsar Augusta*) et de Mérida (*Augusta Emerita*), mais il tomba malade à Tarraco et se vit contraint d'abandonner à son lieutenant Antistius la continuation de la guerre, qui se termina par la soumission apparente de ces vaillants montagnards. Les Parthes, intimidés par des menaces suivies de mesures énergiques, rendirent les aigles qu'ils avaient enlevées à l'armée de Crassus.

Pour mettre l'Italie à l'abri d'une invasion, les beaux-fils d'Auguste, Drusus et Tibère, soumettent les peuples de la Rhétie, de la Vindélicie et du Norique; Drusus, comparable aux anciens Romains par son énergie et sa bravoure, pénétra jusque sur les bords de l'Elbe et rejeta les tribus germaniques sur la rive droite de ce fleuve. Après sa mort, Tibère, son frère, continua la campagne avec succès et prit ses quartiers d'hiver au centre même de la Germanie. Les Germains supportaient avec résignation la domination romaine et semblaient même être heureux dans leur dépendance. Beaucoup d'entre eux entrèrent dans l'armée romaine; le jeune chef des Chérusques, Arminius ou Herman, fut élevé à la dignité de chevalier avec les privilèges de citoyen romain.

Les Dalmates et les Pannoniens se soulevèrent à cette époque et massacrèrent tous les Romains qu'ils trouvèrent dans leur pays. Tandis que Tibère et Germanicus, fils de Drusus, marchaient contre les rebelles, Auguste confia le commandement des légions du Rhin à Quintilius Varus, avec la mission d'organiser en province romaine la partie de l'Allemagne occupée par les légions. Varus, traînant à sa suite une foule de légistes, introduisit dans ces contrées les lois, les usages et la langue des Romains, établit des impôts arbitraires et extorqua l'argent du pays à force de chicanes et de coups de verges. Ne rencontrant pas de résistance, il s'abandonna à une imprévoyante sécurité et mit ses troupes en cantonnement. Il présenta ainsi lui-même aux Germains la meilleure occasion de se venger. Ce fut Arminius lui-même qui conçut le plan de délivrer sa patrie. Il commença par réunir les chefs des Chérusques, des Bructères, des Marses et des Cattes et, après avoir fait tous les apprêts d'un soulèvement général, il excita une peuplade des bords de l'Ems à se révolter contre le régime romain. Son but était d'attirer Varus dans une embuscade. Varus, accom-

pagné d'Arminius et de plusieurs chefs germains, partit pour réprimer cette révolte. En traversant la forêt de Teutobourg (9 av. J.-Ch.), il se vit tout à coup cerné au milieu des bois et des marais et attaqué par les Germains qui s'y tenaient cachés. L'armée romaine, qui comptait plus de 24,000 hommes, fut complètement anéantie. Varus, désespéré, se donna la mort. Toutes les fortifications romaines situées entre le Rhin et le Wésér furent prises et détruites de fond en comble.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation et la terreur dans toute l'Italie. Auguste lui-même déchira ses vêtements, errait dans son palais, en s'écriant tout hors de lui : „Varus, Varus, rends-moi mes légions !“ Tibère accourut de la Pannonie, fortifia tous les châteaux le long du Rhin et fit quelques incursions dans la Germanie. Auguste décida toutefois que la domination romaine ne franchirait pas le Rhin et que huit légions seraient échelonnées le long de ce fleuve pour défendre l'empire contre toute attaque des Germains.

Auguste ferma le temple de Janus ; ce fut la troisième fois depuis la fondation de Rome que ce fait s'était présenté. Les guerres lointaines troublaient à peine la paix, et les sciences, les arts, le commerce et l'industrie prirent un grand essor. Encouragé et secondé par son conseiller Mécène, Auguste fit son possible pour relever les lettres et les beaux-arts. Aussi le siècle d'Auguste fut-il l'âge d'or de la littérature latine. Les grands poètes Virgile, Horace, Ovide, Cornélius Nepos et le grand historien Tite-Live ont illustré son règne.

La construction de routes, tant en Italie que dans les provinces, favorisa le commerce et rendit plus faciles l'administration générale de l'empire et le maintien de l'ordre public. Une police bien organisée et une armée bien disciplinée, ces deux bases de la nouvelle constitution monarchique, assuraient la paix à l'intérieur, Rome fut embellie par de nombreuses constructions. La plus célèbre fut le Panthéon, à l'intérieur duquel étaient placées les statues de presque toutes les divinités païennes. Agrippa dirigea tous ces travaux. Auguste pouvait se vanter d'avoir transformé en marbre une ville qu'il avait trouvée construite en briques.

Les plus beaux pays de l'ancien monde étaient réunis sous le sceptre d'un seul homme et jouissaient d'une prospérité et d'une tranquillité qu'ils n'avaient plus connues depuis longtemps. Rome et le monde païen dont elle était la capitale, étaient plongés dans toutes les erreurs de la philosophie, dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le moment était propice pour amener la régénération de la société. Aussi cette époque vit-elle apparaître le Messie,

c'est-à-dire l'envoyé de Dieu, le sauveur des hommes, Jésus-Christ. Du jour où fut consommé le sacrifice sur le Calvaire, commence aussi une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité.

Auguste, heureux dans presque toutes ses entreprises, était très-malheureux dans la vie privée ; sa famille ne lui causa que des chagrins. Sa fille unique, Julie, dont les débauches ont flétri la mémoire, avait été mariée au fils de sa sœur, le jeune et noble Marcellus. Celui-ci fut enlevé par une mort prématurée, et Auguste contraignit son ami Agrippa de l'épouser.

Auguste adopta les deux fils du premier mariage de sa fille, Caius et Lucius César ; mais sa troisième épouse, l'ambitieuse Livie, femme intrigante, avait de son union avec Tibérius Claudius Nero deux fils, Tibérius et Drusus, pour l'avancement et l'élévation desquels elle était prête à ne reculer devant aucun crime. Ce fut la source de bien des chagrins pour lui. Après la mort d'Agrippa, Julie fut unie à Tibère, mais Auguste se vit bientôt contraint d'exiler sa propre fille à cause de ses débauches scandaleuses. Ses deux petits-fils, Caius et Lucius, moururent subitement, empoisonnés, dit-on, par l'infâme Livie. L'empereur qui s'écriait souvent : „Que n'ai-je vécu sans femme, ou que ne suis-je mort sans enfant!“ se vit dans la triste nécessité d'adopter, après la mort de Drusus, le farouche Tibère ; mais il ne l'adopta que sous la condition formelle que Tibère adopterait à son tour Germanicus, fils de Drusus. Il mourut le 19 août de l'année 14 ap. J.-Ch., dans un voyage en Campanie, à l'âge de 76 ans. Il fut sincèrement regretté par les Romains, et certes le deuil eût été plus grand encore, si l'on avait mieux connu le caractère de son successeur.

§ 2. Les empereurs de la maison de Claudius (14 — 68).

1. *Tibère* (14 — 37). Tibère avait de l'esprit et de l'énergie, mais il était sombre, dissimulé et, par instinct, porté à la cruauté. Après la mort d'Auguste, il feignit de refuser l'empire, prétextant que c'était un fardeau que pouvait à peine porter un génie sur-humain comme celui de son prédécesseur ; il n'accepta la dignité impériale que sur les instances formelles et répétées du sénat. Redoutant son neveu Germanicus, que les légions germanes voulaient proclamer empereur, il gouverna pendant les huit premières années avec sagesse, intelligence et modération ; il allégea les impôts des provinces, contrôla sévèrement les gouverneurs et veilla partout au maintien de l'ordre, de la justice et de la paix publique. Mais l'ombrage que lui inspirait Germanicus lui fit craindre que le jeune héros ne voulût mettre à profit l'amour du

peuple et de l'armée pour s'emparer de l'empire ; il l'arrêta au milieu de ses victoires et le rappela à Rome. Il lui accorda, il est vrai, les honneurs d'un triomphe, mais il l'envoya en Orient. Ce fut probablement sur les ordres de Tibère que Germanicus y fut empoisonné par le gouverneur de Syrie.

A partir de ce moment, Tibère, débarrassé de toute crainte, ne dissimula plus ; il devint un tyran cruel et sanguinaire. Il abolit les comices, donna au sénat le droit de nommer les magistrats et choisit dans le sein de ce corps un conseil permanent de vingt membres chargés de gérer avec lui les affaires publiques. Il se fit donner ensuite le titre de majesté, titre qui jusqu'alors avait uniquement appartenu au peuple ; il institua des tribunaux exceptionnels pour juger les crimes de lèse-majesté. Cette mesure lui fournit un moyen légal de commettre les plus grandes atrocités. De lâches accusateurs, d'infâmes espions fourmillaient dans toute l'Italie et dénonçaient les plus nobles citoyens. Prononcer le nom de liberté, c'était penser au rétablissement de la république ; le silence était regardé comme une preuve de conspiration ; la tristesse signifiait mécontentement ; la gaieté, espérance d'un changement.

L'empereur trouva un instrument docile dans la personne de Séjan, qui, sorti de la lie du peuple, avait su s'insinuer dans son affection. Il avait sur Tibère un grand ascendant, reçut le consulat et le commandement des cohortes prétoriennes, et rien ne se faisait plus sans lui. Mais si haut que ce misérable fût arrivé, il voulait monter plus haut encore, et n'aspirait à rien moins qu'au pouvoir suprême. Son ambition ne recula devant aucun crime. Il empoisonna le fils de Tibère et engagea le tyran d'exiler le fils aîné de Germanicus et de jeter l'autre en prison. Enfin il persuada à l'empereur que sa vie était en danger à Rome et il le décida à se retirer dans la solitude de la délicieuse île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, où il se livrait aux débauches les plus dégoûtantes, pendant que Séjan faisait exécuter à Rome les décrets de son chef avec la dernière rigueur. Il finit cependant par exciter les soupçons de son maître qui, sans quitter Caprée, l'isola adroitement de ses amis et envoya au sénat l'ordre de l'arrêter et de le livrer au supplice. Le peuple mit en pièces le cadavre de cet infâme favori.

La chute de Séjan inaugura le règne de la terreur. Tibère se montra plus avide de sang que jamais ; amis et ennemis, tous furent livrés à la mort. Les motifs les plus absurdes entraînaient la peine du supplice. Epuisé par les débauches et agité par les remords, le vieil empereur (76 ans) se fit transporter de Caprée

à Misénum où il tomba malade. Un jour, il eut une défaillance qui fit croire qu'il était mort et Caligula, fils de Germanicus, se mit à agir en maître. Mais Tibère revint à lui et demanda à manger. Il y avait à craindre sa vengeance, mais Macron, préfet du prétoire, prévint le mal en étouffant Tibère sous des coussins.

Ce fut sous le règne de Tibère que s'accomplit l'œuvre de la rédemption, et que Notre Seigneur Jésus-Christ mourut sur la croix pour le salut du monde.

2. *Caius César Caligula* (37 — 41). Elevé en Gaule au milieu des soldats, le fils de Germanicus avait reçu le surnom de Caligula, à cause de la chaussure militaire (*caliga*) qu'il portait habituellement. Par la suppression des poursuites pour crime de lèse-majesté, par le rappel des bannis et par le rétablissement des jeux du cirque, le jeune empereur gagna la faveur du peuple, mais il la perdit bientôt, en se livrant à toutes les extravagances et aux plus révoltantes cruautés. Il dissipa en moins de neuf mois les immenses trésors que Tibère avait amassés et qui s'élevaient au-delà de 500 millions de francs ; il fit jeter un pont sur le golfe de Baïa, y passa en triomphe et le passage effectué, il donna l'ordre de saisir les spectateurs accourus de tous côtés et de les précipiter dans les flots ; il fit construire pour son cheval Incitatus, qu'il aimait passionnément, des écuries de marbre, et lui donna une mangeoire d'ivoire, un licou de perles, des couvertures de pourpre ; quelquefois même il l'invitait à la table royale et le désigna pour être consul des Romains.

Après avoir épuisé tous les trésors, il rétablit les proscriptions, et par cette voie il s'empara des biens des plus riches citoyens de Rome. Il se faisait adopter par des personnes fortunées qui dès lors devaient le porter sur leur testament, et lorsqu'elles tardaient à mourir, il les accusait de se moquer de lui et leur envoyait des confitures empoisonnées. Un jour qu'il jouait dans la Gaule aux dés, et qu'il manquait d'argent, il se fit apporter les registres de la province et voua à la mort quelques-uns des plus riches propriétaires. „Vous jouez pour quelques misérables drachmes, dit-il à ses courtisans, moi, je viens, d'un coup, d'en gagner cent cinquante millions.“

Il faisait argent de tout. Il fit apporter à Lyon les meubles du palais impérial pour les vendre à l'encan ; il présida lui-même aux enchères, vantait chaque article, en fixait le prix et désignait l'acheteur. Dans un grand repas auquel assistaient les deux consuls, il se mit tout à coup à rire aux éclats. Les consuls lui demandèrent respectueusement ce qui lui inspirait ce mouvement subit de gaîté : „Je pensais, répondit-il, qu'en un clin d'œil je puis vous faire

égorger l'un et l'autre." Un jour que les applaudissements de la foule ne lui paraissaient pas assez vifs, il s'écria : „Plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour que je pusse l'abattre d'un coup !“ Il se fit ériger des temples et y plaça sa statue, devant laquelle le peuple devait se prosterner. Quelquefois, pour imiter Jupiter, il se promenait sur un char qui produisait, au moyen d'un mécanisme, l'effet du tonnerre. „Que penses-tu de moi ?“ demanda-t-il à un Gaulois qu'il voyait rire sur son passage. „Je pense que tu es un grand fou !“ et il pardonna au Gaulois cette grossière franchise.

Caligula entreprit deux expéditions, l'une contre les Germains, l'autre contre les Bretons. Dans la première, il fit cacher au-delà du Rhin des soldats de sa garde germanique, et il alla les faire prisonniers ; dans l'autre, arrivé sur les bords de la mer, il fit sonner la charge et commanda à ses soldats de remplir leurs casques de coquillages épars sur la rive. Revenu à Rome, il proclama avoir triomphé de l'Océan dont il apportait les dépouilles ! Ses extravagances et ses cruautés ne connurent plus de bornes. Un tribun des cohortes prétoriennes, voyant sa vie en péril, ourdit une conjuration avec d'autres prétoriens, et Caligula fut assassiné. Le sénat voulut rétablir la république, mais les prétoriens proclamèrent empereur Claude, oncle de Caligula.

3. *Claude* (41—54). Homme instruit et lettré, mais timide et irrésolu, Claude se rendit populaire en rappelant les exilés et en brûlant toutes les pièces relatives aux procès pour crime de lèse-majesté. Mais sa faiblesse dégénéra bientôt en imbécillité et il devint le jouet de ses affranchis Polybe, Narcisse et Pallas et de sa femme, l'impudique Messaline, qu'il finit par faire tuer. Il épousa alors sa nièce Agrippine, fille de Germanicus, qui joignait aux mœurs impudiques et à la cruauté de Messaline une forte volonté et une grande énergie. Elle se montra bientôt en impératrice, siégeait à côté de César dans les cérémonies publiques, recevait avec lui les rois et les ambassadeurs et rendait la justice. Son but principal était de faire substituer son fils Néron à Britannicus, fils de Claude. Elle profita en effet d'un moment de faiblesse pour amener l'empereur à nommer ce dernier son successeur, mais comme elle craignait qu'il ne vînt à changer d'avis, elle lui fit servir des champignons empoisonnés.

Au dehors, d'habiles généraux soutenaient l'honneur de l'empire. La Mauritanie fut soumise et la Bretagne fut réduite en province romaine.

4. *Néron* (54 — 68). Burrus, homme de guerre, et Sénèque, homme de lettres, tous deux célèbres par leur intégrité, avaient

été chargés de l'éducation du jeune prince. Ils ne réussirent point, il est vrai, à le rendre vertueux, mais ils surent contenir pendant quelque temps la fougue de ses passions naissantes ; la perversité de son caractère se développa avec l'âge, et bientôt il échappa à l'influence de ses gouverneurs.

Pendant les cinq premières années de son règne, on le vit s'appliquer à gouverner avec sagesse et douceur. Il diminua les impôts, respecta le sénat et rendit la justice avec équité. „Je voudrais ne pas savoir écrire“, s'écria-t-il en deux circonstances où on lui présentait à signer des arrêts de mort. Mais il tomba bientôt sous l'influence complète de Poppée Sabine, femme immorale et ambitieuse, et il anéantit les espérances qu'on avait conçues de lui. Sa mère, qui voulait régner sous son nom, se rapprocha, pour l'intimider, de Britannicus, et Néron empoisonna, dans un festin, son frère adoptif qu'il vit d'un œil sec expirer à sa table ; il chassa du palais sa mère qu'il finit par faire périr. Quelques années après, il fit exécuter son épouse, la vertueuse Octavie et épousa l'impudique Poppée Sabine qui, elle aussi, expia plus tard sa cruauté. Ces crimes firent naître des remords de conscience et pour les dissiper, il commit les excès les plus révoltants, les folies les plus indignes. Il descendit dans l'arène pour y conduire des chars et, se ravalant au rang d'histrion, il monta sur le théâtre pour y chanter et y jouer de la lyre. Des sénateurs, des chevaliers, même des femmes des premières familles durent monter sur la scène, pour ne pas encourir la disgrâce du tyran.

Rome, ville irrégulière, avec ses rues étroites et tortueuses, ses vieux édifices, déplaisait fort à Néron, qui résolut d'y faire mettre le feu et de bâtir sur les ruines une nouvelle ville, à laquelle il avait l'intention de donner le nom de Néronia. L'incendie sévit six jours et sept nuits ; des quatorze quartiers de la ville, trois furent entièrement réduits en cendres et quatre seulement restèrent intacts. Du haut d'une tour, l'incendiaire rassasiait ses yeux de cette mer de flammes et chantait sur la harpe des vers sur la destruction de Troie.

L'opinion publique l'accusait d'être l'auteur de ce désastre ; mais, pour détourner les soupçons, il fit accuser les chrétiens, et ce fut sa main qui signa le premier édit de persécution (64). Les uns furent mis en croix ou enveloppés de peaux de bêtes pour être déchirés par des chiens ; les autres, enduits de résine, pour servir de flambeaux dans les jardins de Néron. Saint Pierre et saint Paul ont été les plus illustres victimes de cette persécution ; le premier fut crucifié la tête en bas ; le second eut la tête tranchée, en sa qualité de citoyen romain (67).

Rome fut reconstruite sur un nouveau plan et il s'éleva, sur les ruines de la modeste habitation d'Auguste, le Palais d'or, merveille d'une magnificence à peine croyable. Pour suffire à ces dépenses, aux frais de ses festins, de son luxe et de sa prodigalité, le tyran multipliait les exils et les confiscations, et pillait les temples de Rome, de l'Italie et de la Grèce.

Ces exactions inouïes provoquèrent la conspiration de Caius Pito, dans laquelle entrèrent les plus illustres citoyens de Rome. Mais les agents de Néron la découvrirent et il y eut des hécatombes de victimes. Senèque et le poète Lucain qui, dans la *Pharsale*, avait chanté la guerre civile, étaient impliqués dans cette conjuration et ils furent contraints de se faire ouvrir les veines.

On se lassa enfin de cet empereur histrion et sanguinaire. Galba, gouverneur de l'Espagne citérieure, fut proclamé empereur par ses légions et reconnu par le sénat. Néron se sauva de Rome dans une maison de campagne, où il se fit donner la mort par un affranchi. Ses dernières paroles ont été : „Ah ! quel artiste le monde va perdre !“

§ 3. Guerre des compétiteurs à l'Empire. Galbe, Othon et Vitellius (68 — 69).

Galba, vieillard de 73 ans, mécontenta et les soldats en leur refusant les largesses (*donativum*) qu'ils demandaient, et le peuple qui regrettait les jeux et les prodigalités de Néron. Les prétoriens se révoltèrent, massacrèrent l'empereur et donnèrent le pouvoir impérial à Othon, premier mari de l'infâme Poppée Sabine et compagnon de débauches de Néron.

Les légions stationnées sur le Rhin se réunirent à Cologne et proclamèrent empereur leur commandant Vitellius qui passa les Alpes et défit son rival dans la sanglante bataille de Bedriacum. Othon se donna la mort (69). Vitellius fut reconnu par le sénat, mais il se rendit bientôt odieux par ses viles passions et son insatiable gloutonnerie. Il faisait ordinairement par jour trois à quatre repas principaux, et il dépensa en neuf mois, pour sa table seule, 200 millions de francs. Il choisissait ses amis parmi les acteurs et les cochers du cirque. Une révolte générale éclata contre cette inqualifiable administration ; les légions de l'Orient proclamèrent empereur leur chef Vespasien ; Vitellius fut égorgé à Rome et le sénat reconnut Vespasien, en lui conférant le pouvoir suprême par un sénatus-consulte solennel.

§4. Les empereurs de la maison de Flavius (69 — 96).

Titus Flavius Vespasianus (69 — 79). Vespasien, modeste, laborieux, vouant tous ses soins au gouvernement de l'empire,

rétablit la discipline militaire et termina deux guerres importantes. Il abandonna la continuation de l'expédition contre les Juifs à son fils Titus qui détruisit, en 70, la ville de Jérusalem. Pendant les cinq années que dura cette guerre, plus de 1,100,000 Juifs perdirent la vie et 9700 furent faits prisonniers. L'insurrection provoquée dans les îles des Bataves et dans la Gaule par Civilis n'était pas sans danger pour l'empire. L'armée de Civilis, renforcée par plusieurs bandes de Germains, vainquit les Romains sur les bords de la Moselle ; mais elle fut bientôt défaite par le général romain Cerialis et Civilis fut contraint à déposer les armes (70).

Vespasien rétablit l'ordre, réorganisa l'administration de la justice et rendit au sénat son ancien lustre en le réformant et en soumettant à son avis les affaires de l'Etat. Il publia des sages règlements contre la licence des mœurs, réprima, surtout par son exemple plus efficace que les lois, le luxe des tables et améliora les finances par la création de nouveaux impôts et par des économies dans les dépenses publiques. Titus, son fils, lui ayant témoigné la répugnance qu'il avait à recouvrer un impôt mis sur le produit des immondices de la ville, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avait retirée, et lui demanda : „Cet argent sent-il mauvais ?“ Il fonda des bibliothèques publiques et construisit le célèbre Colisée, immense amphithéâtre, destiné aux combats de gladiateurs et dont on admire encore aujourd'hui les ruines colossales.

Vespasien montra une grande activité jusqu'au dernier moment de sa vie. En sentant les approches de la mort, il voulut se lever de son lit, en disant : „Un empereur doit mourir debout.“ Il expira aussitôt, à l'âge de 59 ans.

Titus (79 — 81). Titus s'était distingué dans l'expédition de Judée. Ceux qui se rappelaient la vie de débauches et de violences qu'il avait menée jadis, craignaient de voir revenir les temps de Tibère et de Néron ; mais le trône en fit un autre homme. Il fut transformé du tout au tout et mérita par sa douceur, ses manières affables et son bon gouvernement, le surnom de „délices du genre humain.“ Il avait pris une telle habitude de faire du bien, qu'il s'écria, le soir d'un jour qu'il n'avait pu signaler par aucun bienfait : „Mes amis, j'ai perdu ma journée.“

D'affreuses calamités désolèrent Rome et l'Italie sous son règne. En 79 eut lieu la première éruption du Vésuve, qui ensevelit sous la cendre plusieurs villes de la Campanie, notamment Herculaneum et Pompéi, et coûta la vie à Pline l'Ancien ; un incendie, qui dura trois jours, dévora une grande partie de la

ville de Rome et la peste enleva plus de dix mille de ses habitants. Titus consacra toute sa fortune au soulagement de tant de misères. Au grand regret de tous les Romains, il mourut après un règne de deux ans.

Domitianus (81—96). Domitien sembla prendre à tâche de rendre plus sensible et plus douloureuse la perte de son frère Titus. Il réunissait dans sa personne toutes les mauvaises qualités de Tibère, de Caligula et de Néron. Il était rempli de vanité et nourrissait une haine implacable contre tout ce qui était noble et grand. Il se fit proclamer dieu et, dans les documents publics, il se donnait le titre de dieu et seigneur.

Il prodigua aux soldats les faveurs et l'or, rassasia le peuple de jeux et de largesses, créa de nouveaux impôts et fit accuser du crime de lèse-majesté tous les riches dont il convoitait la fortune. Il éprouvait un véritable plaisir d'assister à l'exécution de ses victimes et employait ses loisirs à prendre des mouches et à les percer avec un poinçon. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la seconde persécution des chrétiens (94). L'apôtre saint Jean, jeté dans de l'huile bouillante, à la porte Latine, en sortit sain et sauf et fut relégué dans l'île de Pathmos.

Domitien se plaisait surtout à humilier le sénat. Un jour il convoqua ce corps pour délibérer à quelle sauce il convenait de mettre un turbot. Une autre fois, il invita les sénateurs à un festin et les réunit dans une salle tendue de noir, où il avait disposé autant de cercueils qu'il y avait de convives ; la table était dressée comme pour les repas funèbres. C'était une annonce de mort. L'empereur prit la parole, parla de morts, de supplices et après avoir longtemps joui des angoisses des sénateurs, il les renvoya chez eux, comblés de présents.

Agricola, beau-père de l'historien Tacite, illustra ce règne par ses exploits dans la Grande-Bretagne. Il pacifia ce pays, soumit la partie méridionale de la Calédonie (Ecosse) et fut sur le point d'assujettir l'île entière, lorsque Domitien, jaloux de sa gloire, le rappela et le fit empoisonner peu de temps après son retour. L'empereur lui-même voulait se distinguer comme conquérant ; il entreprit une expédition contre les Cattes et, quoiqu'il n'eût pas vu ce peuple, il prit le surnom de Germanicus et célébra, à son retour, un brillant triomphe. Une seconde expédition fut dirigée contre les Daces qui avaient fait une invasion dans la Mésie. Décébale, roi de ce peuple, lui imposa un tribut annuel ; néanmoins Domitien prit le titre de Dacicus et célébra de nouveau un triomphe. Méprisé et détesté de tous, le tyran fut tué par ordre de sa femme Domitilla qu'il avait vouée à la mort. Le sénat fit effacer son nom de tous les monuments publics.

§ 5. Prospérité de l'empire (96 — 180).

M. Cocceius Nerva (96 — 98). Le règne de Nerva, élevé au pouvoir par le sénat, inaugura une longue période de prospérité pour l'empire romain; on l'a appelée le siècle des Antonins. Nerva fit cesser les persécutions contre les chrétiens, abolit toutes les mesures arbitraires de son prédécesseur, poursuivit les délateurs et établit dans les principales villes de l'Italie des hospices et des écoles pour les enfants des pauvres. Sentant que l'âge lui ôterait la vigueur nécessaire pour contenir l'insolence des prétoriens, il adopta Trajan, commandant des légions de la Germanie. Ce fut un des actes les plus importants de son règne.

Trajanus (98 — 117). Trajan, espagnol de naissance, fut le premier étranger qui monta sur le trône impérial, mais aussi le prince le plus accompli qu'ait jamais eu Rome païenne. Sa sagesse et sa clémence lui valurent, de la part de ses contemporains, le surnom de „Très-bon“ (*optimus*). Voulant régénérer l'Etat, il rétablit les formes de l'ancienne constitution, en rendant au sénat la liberté des délibérations et au peuple le droit d'élire les magistrats. Il supprima tous les procès de lèse-majesté et donna une liberté pleine et entière aux tribunaux. Son administration fut exemplaire. Grâce à sa vie modeste et simple, il sut augmenter les revenus du fisc tout en diminuant les impôts, et exécuta de grands travaux d'utilité publique. Il établit des hospices pour les veuves et les orphelins et fit construire en Italie et dans les provinces des ponts, des canaux et des voies militaires pour faciliter le trafic intérieur. Au milieu de ces entreprises, il n'oublia pas de protéger les sciences et les arts. Pline le Jeune, les historiens Tacite et Plutarque, le rhéteur Quintilien ont illustré ce règne, qui ne fut pas non plus sans gloire militaire. Malheureusement, Trajan persécuta les chrétiens qu'il considérait comme ennemis de l'empire et auxquels il fit appliquer les lois décrétées contre les sociétés secrètes. L'intercession de Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, qui écrivit à l'empereur une lettre en faveur des chrétiens, n'arrêta pas la persécution. Saint Ignace, évêque d'Antioche, et saint Siméon, évêque de Jérusalem, ont subi le martyre sous le règne de cet empereur.

Trajan voulait aussi rétablir l'ancienne discipline militaire et aguerrir ses légions. Il refusa donc aux Daces le tribut qui avait été imposé à Domitien et lorsque ceux-ci renouvelèrent leurs incursions, il franchit le Danube à la tête de 60,000 hommes, vainquit les Daces, envoya parmi eux de nombreux colons et y introduisit la civilisation romaine, qui y jeta des racines tellement fortes, que les populations de des provinces parlent encore aujour-

d'hui une langue se rapprochant de la langue latine et se glorifient du nom de Roumains. La célèbre colonne Trajane, qui existe encore aujourd'hui, représente sur ses faces, en bas-reliefs, la glorieuse expédition contre ce peuple.

L'Occident pacifié, Trajan porta ses armes victorieuses en Orient. Il réduisit l'Arménie en province romaine et, dirigeant toutes ses forces contre les Parthes, il pénétra dans la Mésopotamie, soumit l'Assyrie, prit Ctésiphon, capitale des Parthes, et le Tigre devint la frontière orientale de l'empire. Il descendit en vainqueur jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, dans le golfe Persique. „Si j'étais plus jeune, dit-il alors, j'irai faire la conquête des Indes.“ Il se contenta de soumettre une partie de l'Arabie, et songea à revenir à Rome. La mort le surprit à Sélinonte, en Cilicie. Il eut pour successeur son savant compatriote Adrien, qu'il avait adopté, dit-on, à ses derniers moments.

P. Aelius Hadrianus (117—138). Adrien croyait l'empire assez vaste, et tâcha moins de l'accroître que de le bien gouverner. Il abandonna toutes les conquêtes au-delà de l'Euphrate et il aurait même renoncé à la Dacie, si ce pays n'avait pas renfermé tant de colons romains. Il protégea l'Euphrate par des camps fortifiés qu'il établit le long de ce fleuve. Dans la Germanie, il éleva un rempart de terre (*limes romanus*) pour relier la ligne du Danube à celle du Rhin, et il mit la Bretagne à l'abri des incursions des Calédoniens par la construction d'un immense rempart (*vallum Hadriani*), qui s'étendait depuis le golfe de Solvay jusqu'à l'embouchure du Tyne.

Adrien s'efforça surtout de régulariser l'administration intérieure. Pour apprendre à connaître les besoins de l'empire, il parcourut, pendant dix ans, toutes les provinces, à pied, tête nue, et vivant de la nourriture des soldats. Beaucoup d'abus furent corrigés, beaucoup de coupables punis. Il fit construire des routes, des aqueducs, et fonda même des villes comme Andrinople (*Hadrianopolis*) qui releva la prospérité de la Thrace. Athènes, Alexandrie et Nîmes reprirent une nouvelle importance. A Rome il fit élever son mausolée (*moles Adriani*), connu aujourd'hui sous le nom de château Saint-Ange.

Il apporta des réformes salutaires dans l'administration de la justice. Un nouveau recueil de toutes les lois en vigueur fut publié par le savant Salvius Julien ; ce recueil, appelé édit perpétuel, reçut force de loi et remplaça l'ancienne législation. Les sciences et les arts trouvaient aussi en lui un protecteur zélé et intelligent. Adrien lui-même était poète, peintre, architecte ; il parlait plusieurs langues et il appelait à sa cour des artistes et des savants qu'il comblait d'honneurs et de bienfaits.

La paix ne fut troublée que par la révolte des Juifs. Pour effacer jusqu'au dernier souvenir de leur ancienne indépendance, Adrien avait fait de Jérusalem une colonie romaine appelée *Aelia Capitolina*, et avait installé dans le temple de Jéhovah le culte de Jupiter. Les Juifs se soulevèrent sous la conduite de Barcochébas, voleur de profession qui se faisait passer pour le Messie. La répression de cette révolte fut terrible. Six cent mille Israélites périrent, toute la Judée fut dévastée et les survivants furent réduits à l'esclavage.

Le caractère d'Adrien était un singulier mélange de bonnes et de mauvaises qualités, de sorte que, après sa mort, le sénat doutait s'il avait été un dieu ou un tyran.

T. Antoninus Pius (138 — 161). Antonin, qui fut surnommé le Pieux à cause de son affection pour son père adoptif, mérita, par ses vertus, d'être surnommé le Père du genre humain. Son règne ne fut troublé par aucune guerre et son administration intelligente fit régner partout l'abondance et la prospérité. Il vivait sobrement et faisait de larges aumônes aux pauvres et aux orphelins.

Marcus Aurelius Antoninus (161 — 180). Marc-Aurèle, surnommé le Philosophe, associa à l'empire son frère adoptif, Lucius Vérus, qui mourut jeune, victime de sa vie dissolue. Partisan zélé de la philosophie stoïcienne et profondément versé dans les littératures grecque et romaine, l'empereur consacra ses soins aux études philosophiques et à l'administration de l'empire. Sobre, désintéressé et d'une activité infatigable, il était clément et généreux envers tous ses sujets, à l'exception des chrétiens contre lesquels il ordonna la quatrième persécution. Saint Justin le Philosophe, saint Polycarpe, évêque de Smyrne, saint Pothin, évêque de Lyon, ont été les victimes les plus illustres de ses décrets sanguinaires.

C'est sous le règne de Marc-Aurèle que commencèrent les migrations des peuples barbares qui amenèrent peu à peu la chute de l'empire. En Orient, les Parthes s'étaient de nouveau soulevés. L. Vérus, qui y fut envoyé, laissa tout le poids de la guerre à son lieutenant, Avidius Cassius, et s'abandonna à de honteuses débauches. Cassius remporta des avantages notables sur les Parthes. En Occident, tout le monde germanique s'ébranlait. Marc-Aurèle eut à combattre les Marcomans, les Quades, les Hermundures qui, franchissant le Rhin et le Danube, portaient la dévastation et le pillage dans les provinces romaines. Il repoussa les Barbares à plusieurs reprises (173 — 174) et, poursuivant les Quades jusque dans leur pays, il s'engagea imprudemment dans

les montagnes de la Bohême, où son armée allait périr par le manque d'eau et par une chaleur accablante, lorsque les soldats chrétiens de la deuxième légion se mirent en prière et obtinrent de Dieu une pluie abondante. Pendant une troisième guerre contre les peuples germaniques, l'empereur tomba malade et mourut à Vindebona (Vienne). Avec lui finit l'âge d'or de l'empire romain.

—
Seconde période.

DESPOTISME MILITAIRE (180 — 284).

Commodus (180 — 192). Le fils de Marc-Aurèle, Commode, d'un caractère cruel et haineux, avait été corrompu dès sa plus tendre jeunesse. Monté sur le trône à l'âge de dix-neuf ans, il surpassa tous ses prédécesseurs par ses vices et ses excès. Il se hâta de conclure la paix avec les Barbares et signala son retour à Rome par des cruautés et des extravagances incroyables. Son plus grand plaisir était de tuer. Il se fit gladiateur et parut 735 fois dans l'arène, pour égorger de ses propres mains des hommes sans armes ou n'ayant pour toute défense que des armes de bois. Il prit le surnom d'Hercule, se montrait en public vêtu en Hercule, avec une peau de lion et tenant une massue à la main. Ses cruautés et ses débauches ne connaissaient pas de frein. Pour payer les frais de ses folies et pour s'attacher les légions, il frappa les provinces d'impôts écrasants et confisqua les biens d'un grand nombre de riches qu'il fit mettre à mort. Enfin, lorsque ceux qui l'approchaient ordinairement virent qu'ils n'étaient plus eux-mêmes à l'abri de ses fureurs, ils prirent la résolution de l'égorger. Le sénat fit jeter son corps dans le Tibre et flétrit sa mémoire.

Les meurtriers de Commode élevèrent sur le trône le préfet de la ville, Helvidius Pertinax, vieillard sévère et respectable, qui voulut remettre l'ordre dans l'Etat et réprimer la licence de la garde prétorienne ; mais celle-ci se révolta et égorga l'empereur trois mois après son élévation.

Il se présenta alors un fait unique dans l'histoire du monde. La garde prétorienne mit littéralement l'empire aux enchères ; il fut adjugé à Didius Julianus, au prix de 5600 francs pour chaque soldat. Les légions des frontières voulurent, elles aussi, donner l'empire et proclamèrent trois empereurs : Pescennius Niger, en Orient, Albinus en Bretagne, et Septime-Sévère en Illyrie. Ce dernier se trouvant le plus rapproché de Rome, s'y rendit en toute hâte ; Didius fut tué et Sévère reconnu empereur. Niger, battu à

Cyzique et à Issus, fut massacré par ses propres soldats et Albinus perdit une grande bataille et la vie près de Lyon.

Septimius-Severus (193—211). Maître de Rome et de l'empire, Sévère licencia les prétoriens et les remplaça par une nouvelle garde qu'il porta à 60,000 hommes. Il enleva au sénat toute influence sur la législation et établit ouvertement le despotisme militaire. Il remporta plusieurs victoires sur les Parthes, prit la ville de Ctésiphon qu'il livra au pillage. De retour à Rome, il s'appliqua à réformer la législation et l'administration et à exterminer ses ennemis ; 41 familles sénatoriales s'éteignirent sous la hache du bourreau. Il édicta la cinquième persécution contre les chrétiens et le sang coula dans tout l'empire, en Egypte, en Italie et en Gaule. Vers la fin de son règne, il fit une expédition en Bretagne et repoussa victorieusement les Calédoniens. Il tomba malade et mourut à York (Eboracum).

Antoninus Caracalla (211—217). Caracalla, fils et successeur de Sévère, commença par égorger son frère Geta dans les bras de leur mère commune. Le célèbre jurisconsulte Papinien, qui refusa de faire publiquement l'apologie du fratricide, fut mis à mort ; en même temps périrent plus de vingt mille hommes, sous prétexte qu'ils étaient les partisans de son frère. Pour remplir ses coffres, il décréta la mort des plus riches citoyens et déclara solennellement que tous les habitants libres de l'empire étaient citoyens romains, ce qui les assujettissait tous à des impôts que les étrangers ne payaient point. Il parcourut alors lui-même les provinces pour les exploiter. En Macédoine, il se fit passer pour Alexandre-le-Grand, en Asie, pour Achille. A Alexandrie, pour se venger d'une plaisanterie faite sur son compte, il ordonna un massacre de tout le peuple désarmé. De l'Egypte, le tyran fit une expédition contre les Parthes, détruisit l'Arménie et passa l'hiver à Edesse. Au moment où la lutte allait recommencer, il fut assassiné par Macrin, préfet du prétoire, dont il avait ordonné la mort. Macrin fut proclamé empereur, mais le seul désir de vouloir rétablir la discipline lui coûta la vie. Les prétoriens donnèrent la couronne à Héliogabal.

Héliogabal (217 — 222). Héliogabal n'avait que quatorze ans quand il monta sur le trône ; il y apporta les passions les plus honteuses de l'Orient. Il se livra à des extravagances que les plus insensés et les plus corrompus de ses prédécesseurs n'avaient pas même connues. Il introduisit à Rome le culte de Baal et de Moloch et immola à ces idoles des victimes humaines. Il donna les dignités les plus élevées de l'Etat à des barbiers, à des danseurs et à des cochers de cirque et créa un sénat de femmes pour

décider des modes. Les soldats eux-mêmes eurent bientôt horreur de ce monstre efféminé ; ils le tuèrent et proclamèrent empereur son cousin Alexandre Sévère, qui n'avait que quatorze ans.

Alexander Severus (222—235). Alexandre Sévère, le meilleur prince de ce triste siècle, avait été soigneusement élevé par sa mère Mammée ; il montra un grand respect pour la religion chrétienne. La belle maxime : „Ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même“, était gravée au frontispice de son palais et de plusieurs autres édifices publics, et l'image de Jésus-Christ était placée dans son oratoire privé, à côté de celles d'Abraham et d'Orphée, mêlant ainsi, sans le savoir, le culte chrétien au culte païen. Il s'entoura d'un conseil formé de seize sénateurs estimables, à la tête desquels se trouvait le célèbre jurisconsulte Ulpien. Ce grand homme apporta des réformes salutaires dans l'administration de la justice et des finances, mais lorsqu'il voulut aussi rétablir la discipline dans l'armée, les prétoriens se révoltèrent. Les émeutiers pénétrèrent dans le palais et égorgèrent Ulpien en présence et malgré les prières de l'empereur.

Un événement important s'accomplit alors en Orient. Le Perse Ardschir fonda la monarchie néopersane et réclama des Romains toutes les provinces de l'Asie qui avaient autrefois fait partie de la monarchie des Perses. Alexandre lui répondit par une déclaration de guerre. Rappelé sur les bords du Rhin à la suite d'une invasion des Germains, il fut tué avec sa mère par les soldats irrités de la sévère discipline qu'il leur imposait.

Sous les successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à l'avènement d'Aurélien la décomposition de l'empire fit des progrès continus. Dans une période de trente-cinq ans, nous voyons régner neuf empereurs qui, en général, obtinrent et perdirent le trône par le meurtre. Gallien eut à lutter contre une vingtaine de généraux romains, connus dans l'histoire sous le nom des trente tyrans, qui purent presque impunément s'emparer de la pourpre impériale. Les déchirements intérieurs favorisèrent les invasions des Germains qui portaient dans les provinces le ravage et la désolation. La perturbation intérieure fut encore augmentée par les persécutions des chrétiens. Maximin (235 — 238) et Dèce (249 — 251) publièrent contre les chrétiens de sanglants édits qui furent renouvelés par les empereurs Gallus (251 — 254) et Valérien (253 — 270).

Aurélianus (270—275). Aurélien avait conquis ses grades par son courage, et était capable de mettre fin à l'anarchie intérieure et de repousser en même temps les ennemis du dehors. Il purgea

l'Italie de la présence des Alemannes et entoura la ville de Rome de nouvelles fortifications. Il céda aux Goths la province de Dacie, qui avait été dépeuplée par les incursions des Barbares, établit une ligne de fortifications le long du Danube et songeait à rétablir l'unité politique de l'empire.

Il dirigea ses premiers efforts contre Zénobie, reine de Palmyre, qui dominait sur la Syrie et presque toutes les provinces de l'Asie-Mineure. Vaincue dans deux combats, à Antioche et à Emèse, Zénobie fut faite prisonnière et amenée à Rome. Aurélien réunit les provinces orientales à l'empire et réduisit de nouveau la Gaule à l'obéissance. En commémoration de ses victoires, l'empereur célébra à Rome un magnifique triomphe. Zénobie et Tétricus, le dernier des trente tyrans, y parurent avec leurs enfants ; l'empereur était assis sur un char traîné par quatre cerfs blancs. Il fut assassiné peu de temps après par un de ses secrétaires, pendant une expédition contre les Perses. Pendant huit mois le trône impérial resta vacant. Le sénat proclama empereur un de ses membres, Tacite, vieillard de 75 ans. Celui-ci mourut bientôt, et son frère Florianus, qui lui succéda, fut tué par les prétoriens.

Probus (276—282). Homme d'un mérite rare, Probe joignait la probité à une grande élévation d'esprit et à beaucoup de courage. Il rejeta les Francs et les Bourguignons au-delà du Rhin et s'avança même jusque sur les bords de l'Elbe, non pas pour faire des conquêtes, mais pour intimider les Germains. En temps de paix, il fondait des villes et faisait travailler les légionnaires à dessécher des marais, à construire des routes et des canaux. Les soldats se soulevèrent alors contre lui et le massacrèrent. Après le règne de Carus et de ses deux fils Carinus et Numérien, Dioclétien, gouverneur de la Mésie, parvint à se faire reconnaître empereur.

Troisième période.

DEPUIS DIOCLETIEN JUSQU'AU PARTAGE DE L'EMPIRE A LA MORT DE THÉODOSE-LE-GRAND.

(284—395).

§ 1. C. Valerius Diocletianus (284 — 305).

Dioclétien comprenait fort bien qu'un *seul* monarque ne pouvait pas défendre avec succès le vaste empire contre les attaques des Barbares du dehors et contre les insurrections des ennemis

de l'intérieur. Il se donna donc un collègue, Maximien, un de ses anciens compagnons d'armes et le chargea, sous le titre d'Auguste, de l'administration des provinces occidentales, tandis que lui-même prit le gouvernement des provinces orientales et fixa sa résidence à Nicomédie en Asie. Il fit des expéditions heureuses contre les Perses, les Sarmates et les Quades, porta ses armes victorieuses jusqu'au cœur de la Germanie et recula les frontières de l'empire jusqu'aux sources du Danube. Maximien, qui résidait tantôt à Milan, tantôt à Trèves, défit les Bagaudes dans la Gaule, c'est-à-dire des paysans qui s'étaient révoltés dans ce pays, rejeta au-delà du Rhin les Bourguignons, les Alemannes et les Francs et défendit, avec succès, les frontières de l'empire contre les attaques de ces peuplades.

Les dangers qui menaçaient l'empire allaient croissant et les deux Augustes résolurent, dans une entrevue à Milan, de s'adjoindre chacun un auxiliaire. Leur choix tomba sur Galère et Constance Chlore, qui prirent le titre de César. L'empire romain fut ainsi partagé en quatre parties. C'est ce partage qui est connu sous le nom de Tétrarchie. Dioclétien se réserva la direction suprême avec les provinces de l'Orient et la résidence de Nicomédie ; Galère eut l'Illyrie et la Grèce et résidait à Sirmium ; Maximien, qui fut chargé de l'Italie et de l'Afrique, fixa sa résidence à Milan et confia à Constance, qui prit Trèves pour résidence, la Gaule, l'Espagne, la Mauritanie et la Bretagne. Par cette division, Rome cessait d'être le centre de l'empire et perdait de son importance. C'était précisément ce que voulait Dioclétien. Le sénat perdit son autorité et toute participation au gouvernement, et les prétoriens furent remplacés par de nouveaux corps pour la garde des princes. Pour entourer l'autorité impériale d'un nouveau prestige, Dioclétien emprunta aux monarchies asiatiques toute leur pompe extérieure, porta le diadème, prit le titre de Dieu et exigea même qu'on l'adorât. Ces combinaisons savamment calculées mirent les quatre princes en état de repousser les barbares sur tous les points ; ils se rendirent à Rome et ils célébrèrent un brillant triomphe, le dernier qui eut lieu dans cette ville (303).

Dioclétien, arrivé au comble de la gloire, eut malheureusement le tort de céder aux sollicitations de Galère, qui lui arracha un édit de persécution contre les chrétiens. Les églises furent fermées et il fut défendu aux chrétiens de pratiquer publiquement leur culte. Ce fut la dixième persécution, dernier effort du paganisme expirant sous les coups que lui portait le christianisme. Au printemps de l'année 305, Dioclétien, dégoûté du pouvoir, abdiqua

et força Maximien à suivre son exemple. Il se retira dans sa maison de campagne près de Salone, en Dalmatie, où il vécut encore neuf ans, occupant ses loisirs à des travaux champêtres.

§ 2. Guerres intestines.

Les deux Césars, Galère et Constance, prirent le titre d'Auguste et se partagèrent l'empire ; le dernier obtint l'Espagne, la Gaule et la Bretagne, et le premier, les autres provinces. Galère, qui prétendait être le chef suprême de l'Etat, nomma, à l'insu de son collègue, les deux nouveaux Césars, son favori Sévère et son cousin Maximin. Constance mourut l'année suivante (306) à York et ses légions lui donnèrent pour successeur son fils Constantin. Vers la même époque, Maxence, fils de Maximien, se fit proclamer empereur et s'associa son père comme collègue. Sévère fut égorgé à Ravenne et Galère s'empressa de nommer Auguste son ancien compagnon d'armes, Licinius. Maximien prit également le titre d'Auguste, de sorte que l'empire comptait à la fois six Augustes. Maximien fut tué en 310 par son gendre Constantin, dont il avait essayé de se débarrasser. L'année suivante, Galère périt au milieu d'atroces douleurs. L'Orient était maintenant gouverné par Maximin et Licinius, et l'Occident, par Constantin et Maxence. Maximin, qui entra bientôt en lutte avec Licinius, fut battu et alla mourir à Tarse (313).

La lutte ne tarda pas à éclater entre Constantin et Maxence. Ce dernier s'était rendu tellement odieux par sa tyrannie et ses excentricités que les Romains vinrent supplier Constantin de les délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissaient. Constantin se mit en route avec 40,000 hommes pour passer les Alpes. Pendant sa marche, il invoqua le Dieu des chrétiens et le pria avec ardeur de se dévoiler à ses yeux. Il aperçut alors, vers l'heure de midi, au-dessus du soleil, une croix éclatante de lumière autour de laquelle étaient tracés, en caractères lumineux, ces trois mots : *in hoc vinces*, (tu vaincras par ce signe). Toute l'armée fut témoin du prodige. La nuit suivante, Constantin revit en songe la même croix, et Jésus-Christ lui donna l'ordre de mettre cette image sur ses étendards. Constantin obéit, et la croix (le *Labarum*) remplaça les images des faux dieux.

Confiant dans la protection du Tout-Puissant, Constantin défit les armées de Maxence près de Turin et de Vérone et s'avança à marches forcées vers Rome. La dernière rencontre eut lieu à quelques lieues de distance de Rome. Maxence fut battu et il trouva la mort dans les flots du Tibre (312). Le vainqueur fut reçu à Rome en triomphe.

L'empire se trouvait maintenant partagé entre Licinius, qui régnait sur l'Orient, et Constantin, qui gardait l'Occident. La bonne intelligence ne se maintint pas longtemps entre ces deux princes. Licinius ne cachait pas ses préférences pour les païens et se mit à persécuter ouvertement les chrétiens. Voulant venger les chrétiens et rétablir l'unité de l'empire, Constantin lui déclara la guerre, le défit à Andrinople et à Chalcédoine en 324, et le relégua à Thessalonique, où Licinius devait passer les derniers jours de sa vie.

§ 3. Règne de Constantin-le-Grand (324 — 337).

Les empereurs romains, même les meilleurs et les plus intelligents, méconnaissaient la force divine du christianisme qui, malgré tant de persécutions sanglantes s'était répandu dans toutes les provinces de l'empire. Constantin fut le premier à comprendre son époque. Convaincu que Dieu l'avait choisi pour être l'instrument destiné à travailler à l'accomplissement de ses desseins, il fit tous ses efforts pour transformer l'empire païen en un empire chrétien. Immédiatement après ses victoires sur Maxence, il rendit en 313, à Milan, son édit mémorable par lequel les chrétiens obtinrent, outre la tolérance pour leur culte, la restitution de leurs temples et de leurs biens confisqués, ainsi que l'autorisation de construire de nouvelles églises. Après l'abdication de Licinius (324), il manifesta publiquement l'intention d'élever la doctrine du Christ au rang de religion d'Etat; il publia toute une série de lois en faveur du christianisme; il interdit les cérémonies immorales du culte païen, défendit aux fonctionnaires païens de prendre part aux sacrifices faits aux anciennes divinités, permit aux églises d'accepter des legs et prescrivit dans toute l'étendue de l'empire le repos du dimanche et des jours de fête. Il interdit également les combats de gladiateurs, abrogea la peine du fouet et des tortures à l'égard des débiteurs insolvables de l'Etat et, par respect du signe de la rédemption, il abolit le supplice de la croix. De nombreuses églises, construites par ses soins, ornèrent bientôt Rome, Jérusalem, Antioche, Tyrus et Constantinople. Sa mère, sainte Hélène, l'encourageait et lui prêtait assistance dans toutes ces pieuses entreprises.

Cette transformation radicale de l'empire ne pouvait pas se faire tant que Rome en restait le centre. Il fallait une capitale chrétienne. Rome était encore le siège du paganisme où les collèges de prêtres cherchaient à ressaisir leur ancienne influence. Un sénat avili, une noblesse hautaine gardaient encore le souvenir des temps glorieux de la république. Tout cela aurait entravé la

réalisation des réformes de l'empereur. Il choisit donc pour capitale politique de l'empire la ville de Byzance, qui fut considérablement agrandie et qui reçut plus tard le nom de Constantinople. Cette ville était, par sa situation, le point le mieux choisi pour repousser les Goths et les Perses et facilitait singulièrement l'introduction de ses réformes politiques et l'émancipation de la religion chrétienne. Rome perdit son influence politique et l'indépendance de la papauté fut fondée en principe.

Constantin rendit aussi de grands services à l'Eglise, en donnant son appui au pape pour la convocation du premier concile œcuménique à Nicée (325). Une grande hérésie venait de surgir. L'auteur, Arius, prêtre d'Alexandrie, niait la divinité du Christ et sapait ainsi la religion jusque dans ses fondements. Trois cent dix-huit évêques se rendirent à Nicée et condamnèrent solennellement cette abominable hérésie. Le symbole de Nicée devint le symbole de la foi de toute l'Eglise. Saint Athanase était à cette époque le champion de l'Eglise catholique.

Les réformes de Constantin avaient pour but de concentrer tous les pouvoirs dans ses mains, d'achever par conséquent l'œuvre ébauchée par Dioclétien. Il sépara les fonctions civiles des fonctions militaires, pour contrebalancer l'influence de ces deux ordres de fonctionnaires. Le pouvoir suprême, civil, militaire, judiciaire et financier fut réparti entre sept fonctionnaires qui formaient une espèce de ministère, placé sous la direction immédiate de l'empereur. Quant à l'administration civile, l'empire fut divisé en quatre préfectures, subdivisées elles-mêmes en 13 diocèses, et ceux-ci en 123 provinces. Rome et Constantinople avaient des administrations à part, sous la direction d'un préfet urbain. L'empereur était la tête de l'Etat. Tous les fonctionnaires sans exception étaient nommés directement par lui. L'armée eut une administration complètement distincte de l'organisation civile. Deux, et plus tard quatre chefs avaient le commandement suprême ; sous leurs ordres servaient les ducs, les préfets des légions, les tribuns. Le sénat perdit le reste de son influence et de son importance. Sénateur, questeur, prêteur et consul ne formaient plus que des titres honorifiques que l'empereur accordait à ses amis.

Constantin n'était pas sans défauts. L'ambition et la méfiance l'entraînèrent parfois à des actes cruels qui ternirent les beaux traits de son caractère. Sur les accusations de l'impératrice Fausta, il fit mettre à mort son fils aîné Crispus ; l'impératrice eut le même sort, après que la mère de Constantin lui eut prouvé la fausseté de ces accusations. Il trempa aussi ses mains dans le sang de Licinius qu'il fit égorger à Thessalonique ; son neveu Lucinien,

fils de Licinius, à peine âgé de douze ans, fut également mis à mort. En 337, il tomba malade et ne reçut le baptême que peu de jours avant sa mort. L'histoire lui a donné le surnom de Grand.

§ 4. Les successeurs de Constantin-le-Grand (337 — 395).

La régénération de l'empire, rêvée par Constantin, ne se réalisa pas. Les habitants des provinces gémissaient sous le poids des charges publiques et les empereurs suivirent une politique qui rendait impossible la bonne intelligence entre l'Etat et l'Eglise.

Constantin-le-Grand avait partagé l'empire entre ses trois fils : Constantin II, Constance II et Constant et provoqua par ce partage de nouvelles guerres civiles qui se terminèrent par le triomphe de Constance.

Constance, seul empereur (353—361). Constance, devenu seul maître de l'empire, fit tous ses efforts pour y faire dominer l'arianisme. Il persécuta les catholiques. Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, fut exilé et le pape, saint Libère, éloigné de Rome pendant deux ans.

Les Perses ayant rompu l'armistice qui avait été conclu entre leur roi Sapor et l'empire romain, la guerre fut déclarée ; Constance conféra la dignité de César à son neveu Gallus et l'envoya en Orient. Les Perses furent vaincus et Gallus, poussé par l'ambition de sa femme, prit le titre d'Auguste et voulut se rendre indépendant. Constance l'invita à une entrevue et le fit tuer.

Le danger dont l'empire était menacé du côté des Perses obligea l'empereur de se rendre de nouveau en Orient. Il nomma César le frère de Gallus, Julien, auquel il confia le gouvernement des Gaules et la défense de la ligne du Rhin. Ce jeune prince, quoique sans expérience et jeté au milieu des barbares, se conduisit comme un vieux général. Il remporta près de Strasbourg une brillante victoire sur les Alemannes, les rejeta au-delà du Rhin et les poursuivit jusque dans leur propre pays. Il reprit Cologne, occupée par les Francs et délivra de la présence des barbares tout le pays entre cette ville et Bâle. Les Francs ne furent pas expulsés de la Belgique où ils s'étaient établis, mais sous la condition de payer un tribut annuel.

Ces brillants succès excitèrent la jalousie de l'empereur, qui lui fit demander une partie de ses troupes pour les faire marcher contre les Perses. Les légions gauloises, effrayées de ce service lointain, se mutinèrent et proclamèrent à Lutèce (Paris) Julien empereur. Après quelques semblants de résistance, celui-ci accepta le diadème que son armée lui offrait. La mort de Constance délivra l'empire d'une nouvelle guerre civile.

Julianus Apostata (361-363). Julien, surnommé l'Apostat, avait été élevé dans la religion chrétienne et la professait publiquement, de peur d'encourir la disgrâce de Constance. Mais à peine fut-il monté sur le trône qu'il ne se cacha plus et annonça ouvertement son intention de rétablir le paganisme dans l'empire. Il publia un édit par lequel il ordonnait de rouvrir les temples païens, de rebâtir ceux qui avaient été détruits et de rendre aux prêtres païens leurs anciens privilèges. Une expérience de trois siècles avait démontré l'impuissance des persécutions sanglantes, aussi Julien se flattait-il de pouvoir détruire la religion chrétienne par de nouvelles lois ecclésiastiques. Il dépouilla les églises de leurs revenus et leur enlevait même leurs vases sacrés ; il retira aux prêtres chrétiens tous leurs privilèges et exclut indirectement les chrétiens des fonctions publiques, en imposant aux fonctionnaires l'obligation de prendre part aux sacrifices faits en l'honneur des idoles ; il ne fit rien pour empêcher les cruautés que dans beaucoup d'endroits les païens commettaient contre les chrétiens et priva ceux-ci du droit de faire instruire leurs enfants dans la littérature classique. C'est ainsi que les Galiléens, comme il appelait les chrétiens, devaient être écrasés par la supériorité intellectuelle des païens.

Pour porter le coup le plus sensible à la religion chrétienne, Julien voulut prouver la fausseté des prophéties par la reconstruction du temple de Jérusalem. De tous les points de l'empire, les Juifs affluèrent dans cette ville et mirent la main à l'œuvre sous la direction d'un haut fonctionnaire impérial. Mais à peine eut-on commencé à creuser les fondements du temple, que, d'après le témoignage unanime des auteurs païens et chrétiens de cette époque, des tremblements de terre, des flammes sortant de terre forcèrent les ouvriers à abandonner les travaux.

L'orgueil lui fit entreprendre une guerre contre les Perses, pour se venger des insultes faites à l'empire pendant de longues années. Il voulait, autre Alexandre, porter ses armes victorieuses jusque dans l'Inde. Il s'engagea imprudemment dans l'Assyrie à la tête d'une nombreuse armée ; mais le manque de vivres le força bientôt de songer à la retraite. Les Perses harcelaient sans cesse ses légions et lui livraient des combats continuels. Dans une de ces rencontres, Julien fut atteint d'un dard qui lui perça les côtes et pénétra dans le foie. „Tu as vaincu, Galiléen !“ s'écria-t-il en expirant. Il n'avait que 32 ans.

Jovianus (363—364). L'armée proclama empereur Jovien, un de ses généraux. Le nouvel empereur révoqua tous les décrets que Julien avait portés contre les chrétiens et conclut une paix

onéreuse avec les Perses auxquels il abandonna toutes les provinces et toutes les places fortes au-delà du Tigre. Il eut pour successeur

Valentinien (364—375), homme dur et d'un esprit peu cultivé, mais général brave et intelligent. Il prit pour collègue son frère *Valens*, auquel il céda l'Orient ; il se réserva l'Occident. Valens accorda aux Visigoths, vaincus par les Huns qui arrivaient du fond de l'Asie, la permission de passer le Danube et de s'établir, comme sujets de l'empire, dans la Thrace et dans la Mésie. Exaspérés par les exactions des gouverneurs romains, les Visigoths, renforcés par des Ostrogoths et des Huns, prirent les armes, ravagèrent le pays et défirent complètement, près d'Andrinople, l'armée de Valens. L'empereur, blessé grièvement, se fit transporter dans une cabane à laquelle les barbares mirent le feu, et il périt au milieu des flammes (378). En Occident, Valentinien défendait avec succès les frontières de l'empire contre les Germains, les Quades et les Sarmates. L'unité de l'empire fut rétabli par

Théodose-le-Grand (379 — 395). Cet empereur proscrivit le culte du paganisme dans toute l'étendue de l'empire. Il défit dans plusieurs rencontres les Goths qui avaient étendu leurs ravages jusque sous les murs de Constantinople et fit la paix avec ces barbares, en leur donnant des terres en Thrace et en Mésie à la condition de défendre le passage du Danube.

Théodose était sincèrement attaché à l'église catholique. Un grand acte de piété et d'humilité l'honore. Les habitants de Thessalonique avaient, dans une révolte, tué le gouverneur et plusieurs officiers impériaux. Théodose, outré de colère, fit massacrer sept mille personnes. Revenu à Milan, il se vit interdire l'entrée de la cathédrale par saint Ambroise qui lui imposa une pénitence publique. L'empereur s'y soumit avec humilité, déposa les insignes impériaux et ne franchit point, pendant huit mois, le seuil de l'église.

Quatrième période.

L'EMPIRE D'OCCIDENT JUSQU'A SA CHUTE.

(395 — 476).

Avant de mourir, Théodose partagea l'empire (395) entre ses deux fils. Arcadius, âgé de dix-huit ans, eut l'Orient, et Honorius, âgé de onze ans, eut l'Occident, sous la tutelle de Stilicon, vandale de naissance. L'empire d'Orient, appelé aussi empire grec

ou byzantin, subsista jusqu'en 1453, tandis que l'empire d'Occident finit par succomber aux invasions des peuples germaniques, en 476.

Honorius (395 — 423), Pour être à l'abri d'une attaque des Germains, Honorius fixa sa résidence à Ravenne. Son premier ministre Stilicon repoussa victorieusement les Visigoths sous Alaric et d'autres tribus germaniques qui, commandées par Rhadagaise, avaient envahi l'empire. La nécessité de défendre l'Italie contre les barbares força Stilicon de rappeler les légions de l'Espagne et de la Gaule et d'abandonner ces pays aux Burgondes, aux Suèves, aux Vandales et aux Alains. Stilicon, calomnié par ses ennemis auprès de l'empereur, fut mis à mort (408) et Alaric prit et saccagea la ville de Rome. Il se disposait à passer en Afrique avec ses Goths, lorsque la mort vint l'enlever au milieu de ses exploits (410). Son beau-frère Athaulf, qui lui succéda, conduisit le peuple dans la Gaule et y fonda le royaume des Visigoths.

Honorius mourut en 423 sans laisser de postérité. Placidie, sa sœur, parvint à lui faire succéder son fils Valentinien III, qui n'était âgé que de sept ans.

Valentinien III (425—455). L'impératrice Placidie partagea le gouvernement entre les deux généraux Aëtius et Boniface ; elle confia au premier l'administration de la Gaule et au second celle de l'Afrique. Voulant exercer seul le pouvoir suprême, Aëtius calomnia auprès de Placidie le gouverneur de l'Afrique. Celui-ci appela à son secours les Vandales qui, sous la conduite de leur roi Genséric, passèrent de l'Espagne en Afrique, soumirent ce beau pays et y fondèrent un empire germanique.

Les Angles et les Saxons occupèrent la Bretagne. Aëtius défendit avec le meilleur succès l'Italie contre les attaques des Burgondes, des Visigoths, des Francs et rendit son nom immortel par la belle victoire qu'il remporta dans les plaines de Châlons sur les Huns (451). Les invasions des Germains reprirent avec plus de violence après la mort d'Attila (453) et la dissolution de l'empire des Huns. Dans ces circonstances critiques, Valentinien se priva de son principal appui, en tuant de sa propre main le vaillant Aëtius (454) ; l'empereur lui-même fut tué bientôt après par le sénateur Maxime qu'il avait offensé.

Maxime s'empara du trône et força Eudoxie, veuve de Valentinien III, à l'épouser. Celle-ci, pour se venger, implora le secours du terrible Genséric, qui débarqua bientôt au port d'Ostie et vint piller la ville de Rome pendant deux semaines. Maxime fut tué, Eudoxie et les principaux citoyens furent emmenés en Afrique. Il est impossible de donner une idée de la misère et des malheurs

qui vinrent fondre sur Rome et l'Italie. Après le départ des Vandales, ce furent les chefs des troupes mercenaires qui s'emparèrent du pouvoir suprême. Après l'abdication d'Avitus, qui avait été élevé sur le trône par les Visigoths, le Suève Ricimer, commandant en chef de l'armée, donna successivement le diadème à quatre empereurs qui dépendaient naturellement de lui. A la mort de Ricimer (472), le pouvoir fut partagé entre les deux commandants Oreste et Odoacre. Oreste offrit le diadème impérial à son fils Romulus Augustule (475). Odoacre, chef des Rugiens et des Hérules, demanda pour ses soldats le tiers de toutes les terres de l'Italie et, sur le refus d'Oreste, il prit les armes, s'empara de Pavie, fit mettre à mort le commandant Oreste et déposa le jeune Romulus Augustule (476). Odoacre prit le titre de roi d'Italie et un royaume germanique remplaça ainsi l'empire d'Occident, dont la dissolution forme la fin de l'époque païenne. Les nouveaux États qui vont s'élever sur les ruines du monde romain, reposent sur une autre civilisation et forment le commencement de l'époque chrétienne.

